NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM III
1147
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIV

Palchetto

Num.° d' ordine 14 H. 18

B. Rom. III 114

HISTOIRE
MODERNE.

TOME DIX-HUITIEME.

HISTOIRE

MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS,

des Indiens, des Perſans, des Arabes,

Des Turcs, des Grecs, des Africains, et

Ruſſiens & des Aſiatiques

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne

de M. ROLLIN

Continuée par M. Brotier depuis le VIIe vol.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME DIX HUITIEME.

CONTENANT des relations de l'Hiſtoire de la Chine & celle des Incas, avec des Tables des Tributaires.

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,

rue du Foin

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L 13 2768

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, Des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME DIX-HUITIEME,

CONTENANT des additions à l'Hiſtoire de la Chine & à celle des Turcs; avec l'Hiſtoire des Flibuſtiers.

Trois livres relié.

ARSL

A PARIS,
Chez la Veuve DESSAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE MODERNE.

ADDITIONS A L'HISTOIRE DE LA CHINE,

Qui eſt au commencement de cet Ouvrage.

On y dit que cet Empire eſt diviſé en quinze Provinces, &c. Il falloit ajouter que chaque Province eſt diviſée en pluſieurs cantons, dont chacun a pour capitale une Ville du premier ordre. Il y a dans cette ville un Tribunal ſupérieur, duquel relevent pluſieurs autres Juriſdictions ſituées dans des villes du ſecond rang, auquel on appelle des Tribunaux qui ſont établis dans les villes du troiſieme ordre.

Pour donner une idée générale du nombre & de la grandeur des villes de la Chine, nous allons rapporter ce que le Pere le Comte dit à ce ſujet.

» J'ai vu ſept ou huit villes, toutes plus » grandes que Paris, ſans compter plu- » ſieurs autres où je n'ai pas été, & aux- » quelles la Géographie Chinoiſe donne » la même étendue. Il y a plus de quatre- » vingt villes du premier ordre qui ſont » comme Lyon, Rouen, Bordeaux; deux » cent ſoixante du ſecond ordre, dont cent » ſont comme Orléans; environ douze » cent du troiſieme, parmi leſquelles il y » en a environ ſix cent auſſi conſidérables » que Dijon ou la Rochelle; ſans parler » d'un nombre prodigieux de villages qui » ſurpaſſent en grandeur & en nombre » d'habitans les villes de Marennes & de » S. Jean-de-Luz. Ce ne ſont point ici des » exagérations, ni des rapports ſur la foi » des autres. J'ai parcouru moi-même la » plus grande partie de la Chine, & deux » cent lieues que j'ai faites peuvent ren- » dre mon témoignage non ſuſpect. »

La vaſte étendue de la Chine fait concevoir que la température de l'air & l'influence des corps céleſtes ne ſont pas partout les mêmes. Les Provinces ſeptentrionales ſont très-froides en hiver, & celles du Sud ſont toujours tempérées. En été la chaleur eſt ſupportable dans les premieres, & exceſſive dans les autres. La durée des jours & des nuits varie auſſi, ſelon la latitude des lieux. A meſure qu'on avance vers le Nord, les jours ſont plus longs en été, & plus courts en hiver.

Les Provinces méridionales l'emportent ſur les autres par leur fertilité, & par le degré de perfection qu'elle procure aux végétaux de toute eſpece. En général

l'air de la Chine eſt fort ſain, & eſt rarement infecté de vapeurs malignes, & les maladies peſtilentielles ſont fort rares dans ce pays.

Hydrographie de la Chine.

La Chine doit ſon heureuſe abondance à la profondeur, à la bonté de ſes terres, à la grande quantité de rivieres, de lacs & de canaux dont elle eſt arroſée : il n'y a point de villes, même de bourgades, principalement dans les Provinces méridionales, qui ne ſoient ſur les bords d'une riviere, d'un lac, de quelque canal ou de quelque ruiſſeau conſidérable.

Le nombre des rivieres étant infini, il ſuffira de décrire celles qui méritent attention, ou par l'étendue de leur cours, ou par des propriétés extraordinaires.

On met au rang des premieres le *Y-ang-tſe-kiang* ou *Kiang*. On en trouve la deſcription dans le premier Volume de cet Ouvrage, *page* 106 *& ſuiv.* Nous ajouterons qu'il eſt fort abondant en poiſſons de toute eſpece. Après un cours de quatre cent lieues, il va porter ſes eaux à la mer orientale, où ſon embouchure eſt de ſept lieues de large. C'eſt particulierement ſur ce fleuve qu'on voit des trains de bois. On le prend ſur les frontieres occidentales de la Chine. On le conduit ſur le Kiang. Là on l'aſſemble en trains, & on le conduit à peu de frais dans preſque toutes les provinces de la Chine, par les différens canaux dont elles ſont coupées. Il y a des trains qui ſont d'une largeur étonnante,

& qui ont plus d'une demi-lieue de longueur. Ils ſont élevés ſur l'eau de deux ou trois pieds. Lorſque les morceaux de bois ſont liés les uns avec les autres, deux hommes ſe mettent à chaque extrémité : quelques-uns ſe mettent au milieu, & ils conduiſent ces trains. On bâtit deſſus, d'eſpace en eſpace, des cabanes couvertes de nattes ou de planches. Les Conducteurs y ont leurs meubles & leur ménage. De cette maniere on conduit une très-grande quantité de bois à Pekin, quoique cette ville ſoit éloignée de plus de ſept cent lieues des montagnes où l'on coupe ce bois.

Le Hoang-ko, ou *Fleuve jaune*, qui parcourt un eſpace de ſix cent lieues, ſe décharge auſſi dans la mer orientale. Quoiqu'il joigne une grande largeur à la longueur de ſon cours, ſa rapidité le rend peu navigable : on ne le peut remonter qu'à l'aide d'un vent très-fort. Il eſt ſujet à des débordemens terribles. Il arrive quelquefois qu'il détruit ſes rives, inonde tout-à-coup les campagnes, & ſubmerge des villages, des villes & des cantons entiers. Pour éviter ces accidens, on eſt obligé de faire des digues dans différens endroits.

Canal Royal. Une des merveilles de la Chine eſt le grand canal, qu'on appelle le *Canal Royal*. Il a trois cent lieues de long, & coupe la Chine du Nord au Sud. L'Empereur Chitſou, fondateur de la vingt-deuxieme Dinaſtie, ayant établi ſa Cour à Pekin, comme au centre de ſa domination, fit conſtruire ce canal pour approviſionner

ſa réſidence de toutes les denrées qui pourroient lui être néceſſaires, ainſi qu'aux troupes qui étoient à ſa ſuite. Il ſe trouve continuellement quatre ou cinq mille barques ſur ce canal: pluſieurs ſont de quatre-vingt tonneaux, pour fournir la ſubſiſtance à cette grande ville. Ce canal a ordinairement une braſſe & demie d'eau. Lorſqu'on craint des inondations, on pratique des rigoles pour conſerver l'eau à une hauteur navigable. Il y a un grand nombre d'Inſpecteurs qui ſont chargés de veiller à ſon entretien, & qui le viſitent continuellement, avec des ouvriers pour le réparer, lorſqu'il y manque quelque choſe. A une journée de Nankin, ce canal tombe dans le Kiang, dont nous avons parlé. De ce fleuve on entre dans un lac qui eſt dans la province de Kiang-ſi; on le quitte enſuite pour monter une autre riviere qui conduit à Canton. Toutes ces rivieres & ces canaux ſont ſi bien ménagés, qu'on peut voyager très-commodément depuis Pekin juſqu'à Canton, qui eſt ſitué à l'extrémité la plus méridionale de la Chine; c'eſt-à-dire, faire ſix cent lieues dans cet Empire, toujours en bateau.

Les eaux de deux rivieres, ſituées dans la province de Se-tchuen, ont des vertus très-remarquables. L'une donne au velours qu'on y lave un luſtre & un éclat qu'il n'acquiert point ailleurs; l'autre donne une trempe admirable au fer.

Une autre riviere de la province de Kou-quang, a des eaux propres à détacher les étoffes & à aiguiſer les outils de fer. C'eſt à une eſpece de ſel, dont elle eſt im-

pregnée, qu'on peut attribuer cette vertu. Dans la même province il y a des eaux qui donnent un goût fort délicat au thé.

Dans la province Ho-nan, qu'on appelle le *Jardin de la Chine*, il y a un lac qui attire une infinité d'ouvriers en soie : ces eaux procurent à cette matiere un lustre inimitable.

Il s'en trouve un autre dans l'isle d'Hainan, qui pétrifie les poissons. « J'ai moi-» même apporté, dit le P. le Comte, des » Cancres qui conservent toute leur figure » naturelle, & sont tellement changés en » pierres qu'ils sont aussi durs que des cail-» loux. »

Ailleurs on voit beaucoup de fontaines chaudes, même bouillantes.

Une autre province renferme des sources d'eau salée, dont on tire du sel en quantité.

Tous les canaux de la Chine sont très-bien entretenus, & on a apporté les plus grands soins pour rendre les rivieres propres à la navigation. Quoiqu'il s'en rencontre qui passent à travers des montagnes & des rochers fort escarpés, le hallage des bateaux n'est pas moins facile. A force de travaux on est parvenu à couper dans une infinité de places le pied des rochers, & à pratiquer un chemin uni pour ceux qui tirent les barques.

Quoiqu'il se trouve des canaux qui ne se communiquent pas, parce que la différence de leur niveau est très-considérable, on fait cependant passer les barques de l'un dans l'autre.

A la tête du canal qui est le plus élevé,

on a bâti une pyramide, dont le ſommet ſe termine en angle aigu, où ſe réuniſſent les deux côtés formés par un double glacis qui deſcend en pente douce juſqu'à la ſurface de l'eau. Lorſque la barque eſt dans le canal inférieur, on la hiſſe, par le moyen d'un cabeſtan, ſur le glacis, juſqu'à ce qu'elle ſoit élevée à la pointe de la pyramide. Alors ſon propre poids l'entraîne le long de l'autre glacis que l'on a ſoin de tenir humide. La barque gliſſe dans l'eau avec une ſi grande rapidité, qu'on eſt obligé d'attacher à la poupe ceux qui y reſtent pour la gouverner. On fait la même opération pour faire deſcendre une barque du lac ſupérieur dans l'autre.

Dans la quantité des eaux de toute eſpece qui ſont à la Chine, il y en a beaucoup qui ne ſont pas bonnes à boire, principalement dans les provinces méridionales. C'eſt, ſans doute, ce qui a établi parmi les Chinois l'habitude de boire chaud, & de faire infuſer dans l'eau dont ils font leur boiſſon, des feuilles de certains arbriſſeaux, dont l'uſage leur a fait connoître les propriétés. C'eſt peut-être à lui qu'on pourroit rapporter la découverte du thé.

Plantes.

On ne connoît à la Chine ni les choux, ni l'oſeille, ni la rhue. Les Miſſionnaires y en ont porté, mais ces plantes meurent ou dégénerent: les choux ne pomment jamais. Le perſil y vient; mais il n'a ni la bonté, ni la douceur du nôtre.

Il y a à la Chine beaucoup de plantes qui

nous ſont inconnues. On vante beaucoup le *Pet-ſay*. Il reſſemble à la laitue par ſes feuilles ; mais il en differe beaucoup par le goût, la fleur, la ſemence & la hauteur. Celui des provinces du Nord eſt préférable à celui qui vient dans celles du Midi. Les premieres gelées blanches l'attendriſſent & le rendent exquis. On en ſeme une quantité incroyable. Dans les mois d'Octobre & de Novembre, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, on voit aux portes de Pekin un embarras conſidérable de voitures chargées de cette plante. Les Chinois confiſent le Pet-ſay, & le mêlent avec le riz pour lui donner du goût.

Mauve. Dans les Provinces méridionales, on cultive la mauve dans les jardins; on en coupe les feuilles qu'on prépare avec de la graiſſe ou de l'huile, de la même maniere qu'on fait ailleurs la laitue ou les épinards. On aſſure que cette plante eſt très-ſaine & laxative.

On trouve encore à la Chine une ſorte d'oignons aſſez ſinguliers. Ils ne portent point de ſemence comme les nôtres ; mais ils produiſent vers la fin de l'été un petit oignon blanc, qui reſſemble à celui qui eſt en terre : il ſe trouve entre de petits filamens que jettent les feuilles. Ce nouvel oignon produit enſuite des feuilles, & ſes feuilles des filamens où croiſſent un nouvel oignon, ainſi de ſuite. Ces productions ſe continuent à des diſtances ſi proportionnées, que ce jeu de la nature ſemble être un ouvrage de l'art.

Concombres & Melons. Les concombres, les melons, les courges, les callebaſſes, la marjolaine, le ta-

bac ſont auſſi communs à la Chine qu'en Europe. On remarque cependant que les concombres different des nôtres par la forme. Parmi les derniers, il s'en trouve une eſpece que l'on mange comme des pommes. Il y a des melons d'eau. Il y en a encore d'autres qui viennent de Tartarie, qui ont la ſinguliere propriété de ſe garder ſix mois dans toute leur fraîcheur.

Plantes Médicinales.

La rhubarbe croît en abondance dans la province de Se-tahuen, & dans les montagnes de Chen-ſi, appellées *Montagnes de neige*. Les fleurs de cette plante reſſemblent à des campanulles découpées par les bords. Ses feuilles ſont longues & un peu rudes. Lorſque la racine eſt fraîche, l'intérieur en eſt blanchâtre. C'eſt en ſéchant qu'elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe. La rhubarbe.

Les Médecins Chinois font beaucoup d'uſage d'une plante qui porte le nom de *Fon-ling*, & que les Européens appellent *Radix-xima*. Ils la regardent comme un remede propre à tous les maux. Dans toutes les maladies c'eſt le premier qu'ils adminiſtrent. Il y en a de deux eſpeces, ſelon Navarette. L'une qui eſt fine, blanche, & qui croît dans les provinces du Nord; l'autre s'appelle *Racine de terre*, & croît dans les provinces méridionales : elle eſt moins bonne que l'autre. Il paroît que ces racines ſont une ſorte de truſe qui croît ſous terre, & qui ne pouſſe en dehors que de petits bourgeons & quelques petites feuilles qui ſervent à la faire découvrir. Radix- ou Truſ

Une autre plante, nommée *Fen-ſe*, a une Fen-ſ

racine qui eſt fort eſtimée, & beaucoup plus chere que le ſon-ling. Sa rareté la rend d'un uſage peu commun. Ses qualités chaudes en font un très-bon ſpécifique contre les humeurs froides, & contre toutes ſortes d'obſtructions. La ſingularité de ſa figure la rend remarquable. Elle eſt fort ronde d'un côté, & preſque plate de l'autre. Le côté plat tient à la terre par pluſieurs filamens, principalement par un qui eſt aſſez gros & occupe le centre, & pénetre juſqu'à la ſubſtance même de la racine. De la partie convexe ſortent divers rejettons qui forment chacun un petit bouquet. C'eſt la marque diſtincte de cette plante. On n'en garde que la racine qu'on fait bouillir, ou paſſer au bain-marie avant que de l'expoſer en vente.

Le Ti-wang. Le *Ti-wang* eſt la racine d'une très-belle plante qui croît principalement dans la partie ſeptentrionale de la province de Nonan. Au premier coup d'œil il ſemble que c'eſt une eſpece de réglisſe ; mais lorſqu'on en examine les feuilles, la ſemence, & qu'on fait attention au goût, on ne ſait dans quelle claſſe on doit le placer. On l'emploie avec ſuccès pour fortifier l'eſtomac & réparer un tempérament délabré.

Le Gin-ſing. On a parlé du Gin-ſing & de ſes propriétés, dans le premier Volume de cet Ouvrage. Il eſt inutile de répéter ici ce qu'on en a dit.

Le San-tſi. Le *San-tſi* eſt, après le Cin-ſing, la plante la plus précieuſe de la Chine, & celle que les Médecins Chinois eſtiment davantage. Quoiqu'ils mettent peu de dif-

férence entre les propriétés admirables de ces deux plantes, il y a cependant des cas où ils ſemblent donner la préférence au San-tſi. C'eſt particulierement dans les maladies des femmes, & dans toutes les pertes de ſang. Il ne croît que ſur des montagnes inacceſſibles dans la province de Quang-ſi. Il exiſte une eſpece de chevre qui aime beaucoup cette plante, & qui en fait ſa nourriture. On a remarqué que le ſang de cette chevre acquiert des vertus médicinales qui tiennent beaucoup du *San-tſi*. Il eſt certain que le ſang de cet animal produit des effets ſurprenans, principalement lorſqu'on s'eſt bleſſé par quelques chutes. Les Miſſionnaires aſſurent en avoir vu pluſieurs expériences. Quelques-uns de leurs domeſtiques ayant été culbutés par des chevaux fougueux, & bleſſés au point de reſter ſans mouvement, ſe trouvoient par l'adminiſtration de ce remede, en état de continuer leur voyage au bout de vingt-quatre heures. Il opere encore de très-bons effets dans la petite vérole. Auſſitôt que le malade en a pris une potion, les boutons qui noirciſſoient reprennent une couleur vive : l'état du malade change de jour en jour, & la convaleſcence ne tarde pas. Toutes les maladies qui viennent des mauvaiſes qualités du ſang ſont bientôt guéries par l'uſage du ſan-tſi, ou du ſang de cette eſpece de chevre qui s'en nourrit. La grande difficulté eſt de trouver de ce ſang pur, & qui n'ait pas été altéré, ou la plante même. Elle eſt fort rare & fort chere.

Une eſpece de caſſe eſt la derniere plante Ca

médicinale qui mérite d'occuper le Lecteur. Elle croît sur un arbre passablement élevé, que les Chinois appellent l'*Arbre aux fruits longs*. A la fleur de cet arbre succedent des siliques de la longueur du doigt. Ces gousses ne sont point composées comme celles des feves, c'est-à-dire, de deux cosses convexes, mais d'une espece de tuyau creux, divisé intérieurement par des cloisons & en petites cellules, qui renferment une substance moelleuse, & semblable à la cosse dont nous nous servons.

Simples qui servent aux Teinturiers de la Chine.

De tous les simples dont les Teinturiers Chinois se servent, on ne nous a fait connoître que celui qu'on appelle *Tien* ou *Tienhoa*. Cette plante est d'un grand usage. Lorsqu'elle est mâchée ou préparée dans des cuves, elle rend une couleur bleue qui est très-agréable à la vue.

Le Tien.

Ces belles peintures que les Chinois mettent sur le satin, le taffetas & autres étoffes, sont faites avec différens sucs de fleurs & d'herbes, dont l'expérience leur a fait connoître les effets, & ce sont les secrets de leur art.

Ces couleurs sont toujours fort vives, & ne ternissent jamais. Elles sont appliquées sur l'étoffe d'une maniere tendre & légere, & ne s'écaillent jamais. Il semble qu'elles sont tissues avec fineſſe.

On trouve en différens endroits des plantes filamenteuses, qui servent à faire de la toile & diverses étoffes propres aux habillemens.

Arbres, Arbuſtes & Arbriſſeaux.

Si les Chinois prenoient autant de ſoin à cultiver les arbres, qu'ils en prennent pour leurs terres & leurs jardins, ils auroient tous les fruits qui ſont en Europe.

Arbr fruitie

Les noyers, les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, les abricotiers, les cerifiers y viennent très-facilement, même dans tous les cantons de la Chine. Les vignes, les figuiers, les grenadiers multiplient beaucoup dans les provinces ſeptentrionales. L'avantage que les Européens ont ſur eux dans ce genre, c'eſt qu'ils ont plus d'eſpèces dans chaque genre. Les Chinois n'ont que trois ou quatre eſpeces de pommes; ſept à huit ſortes de poires, autant de pêches. Leurs ceriſes ſont d'une mauvaiſe eſpece.

Ils ſont dédommagés de cette privation par d'autres fruits excellens que nous ne trouvons pas dans nos climats. Ils en ont, entre autres, une eſpece qui ne ſe trouve que chez eux. Ils l'appellent le *Tſe-tſe*. Lorſqu'il eſt ſec, il devient farineux & ſucré comme les figues. L'arbre qui le porte eſt très-beau. Lorſqu'il eſt enté, il devient auſſi haut & auſſi touffu que nos noyers. Ses feuilles ſont larges, & d'un vert fort agréable juſqu'à l'arriere-ſaiſon. Le fruit eſt auſſi gros qu'une pomme, & d'une couleur fort agréable. Il y en a de pluſieurs eſpeces, parmi leſquelles on en laiſſe mûrir ſur la paille. Ils ſont tous en général d'un goût fort agréable. L'arbre croît dans toute la Chine: mais celui des provinces méridionales eſt préférable aux autres.

Tſe-t

On trouve dans les provinces méridionales de cet Empire, des limons, des oranges, des citrons de toutes eſpeces. Parmi les citrons, il y en a qui ſont auſſi gros que la tête d'un homme. La fleur en eſt blanche, & répand une odeur très-agréable. Elle donne, par diſtillation, une eau excellente. La chair du fruit eſt rouge, & a le goût un peu aigre.

On trouve dans la province de Quang-tong le plus gros fruit qui ſoit dans l'Univers : il peſe juſqu'à cent livres. C'eſt le *Po-le-mie*; les Portugais le nomment *Jaka*; les Eſpagnols le *Nangeas*. Il ne croît point ſur les branches de l'arbre; il ſort du tronc : ſon écorce eſt ſi dure, qu'on ſe ſert d'une hache pour la couper. L'intérieur eſt diviſé en petites loges qui contiennent un grand nombre de petites noix qui ſont très-agréables au goût lorſqu'elles ſont mûres. Dans chaque noix, il y a un noyau qu'on fait rôtir.

Eſpece particuliere de Citronnier.

Ce pays produit une eſpece de citronnier ou d'olivier dont nous croyons pouvoir faire la deſcription. Cet arbre eſt de la hauteur de l'olivier, & lui reſſemble beaucoup par la couleur & les feuilles. D'ailleurs il lui faut un même terrain. Son fruit eſt de la même couleur que nos groſſes olives. Il y a lieu de croire, dit le P. du Halde, que ſi on le préparoit comme les olives ſe préparent en Europe, ce fruit auroit le même goût que nos olives.

Le P. du Halde.

Lorſque ces olives ſont dans leur parfaite maturité, au lieu de les abattre à coups de gaule, les Chinois font un trou dans le tronc de l'arbre, l'empliſſent de ſel

& le bouchent enfuite. Au bout de quelques jours le fruit tombe de lui-même.

Dans les provinces de Fo-kien & de Quang-ſi, il croît deux eſpeces d'arbres qui portent des eſpeces de fruits qui nous ſont inconnus. Les Chinois en font beaucoup de cas à cauſe de leur bonté.

Le premier eſt appellé *Lit-chi*: il y en a de pluſieurs eſpeces; une dont le fruit eſt de la groſſeur d'une datte; ſon noyau eſt auſſi long & auſſi dur que celui de la datte; il eſt couvert d'une chair molle, eſt rempli d'une eau qui eſt très-agréable à boire. Lorſqu'on le laiſſe ſécher, il perd une partie de ce goût. Il ſe ride & devient noir comme nos pruneaux. On le conſerve toute l'année. Le L

Lorſqu'on a ôté le duvet qui le couvre, on trouve une écorce qui, en dehors, reſſemble à du chagrin; mais fort unie en-dedans, & d'une figure ovale. Ce fruit eſt très-chaud. Si l'on en mange beaucoup, on en eſt incommodé; il fait venir des boutons par tout le corps. Les Chinois en mettent ordinairement dans le thé, pour lui donner un goût aigrelet qu'ils préferent à la douceur du ſucre.

L'autre eſpece s'appelle *Œil de dragon*. Sa figure eſt ronde; il a l'écorce jaunâtre, la chair blanche, aqueuſe, aigrelette: mais on prétend qu'elle n'eſt pas ſi agréable que celle du Lit-chi. Elle eſt cependant plus ſaine, & ne fait jamais de mal. Quoi qu'il en ſoit, tous les Européens qui ont goûté de ces fruits, aſſurent qu'ils ſont délicieux, & préférables à tous ceux qui viennent dans nos climats. Œil d gon.

Le Mwei-chu. On remarque une choſe aſſez ſinguliere dans l'arbre que les Chinois nomment *Mwei-chu*, & qui porte un petit fruit aigre, que les femmes & les enfans aiment beaucoup. On le fait ſécher & mariner. Il ſert à aiguiſer l'appétit. L'arbre eſt fort gros, & porte des fleurs blanches. Le Pere Malgahens en vit un pour la premiere fois en 1669 aux approches de Noël ; il fut fort étonné de le trouver en fleurs, quoique la gelée fût très-forte, & qu'il tombât beaucoup de neige.

Nous ne parlerons point des *Cocotiers*, des *Ananas*, ni des *Coyaves*. Ils reſſemblent à ceux des Indes, & il paroît que les Chinois les ont tirés de là.

Il nous reſte à parler de trois arbres, & de quelques autres qui méritent d'exciter la curioſité du Lecteur.

Le premier de ces arbres eſt de la hauteur de nos noyers. Il porte des grains gros comme les pois, & qui ont la couleur griſe, mêlée de rouge. Lorſqu'ils ſont mûrs, ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & préſentent un noyau noir comme le jais. « L'odeur en eſt ſi forte, dit le P. le Com-» te, qu'on ne peut demeurer long-tems » ſur l'arbre, ſans en être fort incommodé. » Pour les cueillir, il faut y revenir à plu-» ſieurs fois. On expoſe ces grains au ſo-» leil ; on jette le noyau qui eſt trop âcre » pour qu'on en puiſſe faire uſage. On ne » réſerve que ſon écorce. Elle eſt moins » piquante que le poivre ; mais le peuple » l'emploie dans les ragoûts. »

Le Hoa-Miano. La plante qui produit le poivre, qu'on appelle *Hoa-tſiano*, fait un très-bel arbre

dans quelques provinces, & n'eſt qu'un buiſſon épais dans d'autres. C'eſt ſans doute, à la différence du terroir & du climat qu'on doit attribuer cette variété.

Arbre à pois.

Le ſecond arbre, dont nous voulons parler, produit des pois à-peu-près ſemblables aux nôtres; mais ils n'ont pas le goût ſi ſucré. La figure, la couleur, la ſilique annoncent qu'ils ſont de même eſpece. Cet arbre eſt très-commun dans pluſieurs provinces. Il ne cede à aucun autre, en groſſeur & en élévation.

Arbre à Cannelle.

Le troiſieme arbre eſt celui qui produit la *Cannelle*. Elle eſt inférieure à celle du Ceylan. Celle-ci a la couleur rouge, qui annonce ſa perfection, & celle de la Chine eſt griſe, plus épaiſſe, plus âpre & moins odorante. Il s'en faut beaucoup qu'elle ait les mêmes propriétés que l'autre. L'expérience a cependant prouvé qu'elle participe beaucoup des qualités de celle de l'Inde. Si elle ne l'égale pas, la différence vient du terrain & de l'expoſition.

Il y a encore à la Chine quatre arbres ſinguliers, qu'on nomme l'*Arbre au vernis*, l'*Arbre au ſuif*, l'*Arbre à la cire*, & l'*Arbre à l'huile*. On a parlé des trois premiers dans le premier volume de cet Ouvrage. Je ne ſais pourquoi M. l'Abbé de Marſi avoit omis le dernier : il ne mérite pas moins l'attention du Lecteur que les autres.

Le Tonchu.

Cet arbre, vu d'un peu loin, reſſemble ſi fort au noyer, qu'on s'y méprend facilement. Sa forme, ſa couleur, la longueur & le contour de ſes feuilles; la figure & la diſpoſition de ſes fruits, ne laiſſent appercevoir aucune différence à quelqu'un

qui ne connoît pas parfaitement le noyer. On nomme cet arbre le *Tong-chu*. Ses noix ſont remplies d'une huile un peu épaiſſe, mêlée avec une poulpe ſpongieuſe, qu'on preſſe pour en tirer toute la liqueur dont elle eſt impregnée. Cette huile, ſelon les expériences qu'on en a faites, a beaucoup de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, & on y mêle la couleur qu'on veut lui donner. Souvent on l'applique ſur le bois, ſans y mettre de couleur; elle le garantit de la pluie. On en fait le même uſage ſur les carreaux, ou les pavés des appartemens. Ils deviennent alors très-luiſans, & conſervent long-tems leur luſtre, pourvu qu'on ait ſoin de les laver de tems en tems. Les pavés des ſalles de l'Empereur ſont lavés avec cette huile.

Lorſque les Chinois veulent décorer une ſalle, une chambre ou un cabinet, ils ont une pâte préparée avec de la chaux, de la filaſſe & autres matieres ſemblables; ils laiſſent ſécher le tout juſqu'à un certain degré, & y appliquent l'huile impregnée de la couleur qu'on juge à propos de lui donner. On dore aſſez ſouvent les moulures, la ſculpture, & tout ce qui eſt relevé en boſſe; & l'éclat que l'huile donne au reſte du bois releve celui de la dorure.

Comme cette huile eſt à meilleur marché que le vernis, les marchands en mêlent beaucoup avec le vernis, ſous prétexte qu'elle ſert à le délayer & à le faire étendre. Dans les provinces ſeptentrionales, on emploie encore cette huile ſur les étoffes, & elle la rend propre aux uſages où nous employons la toile cirée.

Il y a encore à la Chine un arbre qui porte le fruit nommé *Tcha-yeou*, dont on tire une huile, qui, au rapport du Pere le Comte, eſt la meilleure de toutes celles qui ſe trouvent à la Chine. Cet arbre eſt d'une groſſeur médiocre & croît bien partout, même ſans culture. Montagnes arides, vallées pierreuſes, tout lui convient. Il reſſemble aſſez au châtaignier pour la hauteur & la ſtructure. Il produit des baies vertes, de figure irréguliere, & qui renferment des noyaux aſſez durs & cartilagineux. On en tire, par expreſſion, une huile qui eſt fort eſtimée dans toute la Chine. Le Tcha-yeou.

Le cotonnier eſt une des plantes les plus utiles qu'on cultive à la Chine. Le jour même que les Laboureurs ont moiſſonné leurs grains, ils ſement le coton dans le même champ, & ſe contentent de remuer la ſurface de la terre avec un rateau. Le Cotonnier.

Lorſque cette terre a été humectée par les pluies ou la roſée, il en ſort un arbriſſeau de la hauteur de deux pieds.

Les fleurs ſont jaunes, quelquefois rouges. Elles ſont remplacées par un petit bouton, de la forme & de la groſſeur d'une noix. Quarante jours après que la fleur a paru, cette capſule s'ouvre d'elle-même, ſe fend en trois ou quatre endroits, montre trois ou quatre enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à ſoie. Elles ſont attachées au fond de la gouſſe, & contiennent des ſemences pour l'année ſuivante. Lorſque ces ſemences paroiſſent, elles annoncent qu'il eſt tems de faire la récolte.

On ſe ſert d'un rouet pour ſéparer les fibres du coton des ſemences auxquelles ils ſont attachés.

Kou-chu. L'arbre que les Chinois appellent *Kou-chu* reſſemble aſſez à nos figuiers, par ſes feuilles & ſes branches qui ſont d'un bois léger & moelleux. Sa propriété eſt de rendre par inciſion une matiere laiteuſe, dont on ſe ſert pour attacher l'or en feuille. après avoir tracé un pinceau trempé dans cette eſpece de lait, le deſſein qu'on juge à propos, on applique auſſi-tôt les feuilles d'or: elles ſont ſi bien collées qu'elles ne ſe détachent jamais.

Le Lung-ju-cu. Le Lung-ju-cu a le tronc gros comme nos grands pruniers. Il porte un fruit rond & un peu oblong, à peu près de la couleur de nos ceriſes quand elles ſont vertes. Il eſt attaché comme elles par une longue queue, & quelquefois raſſemblé par grappes. La ſubſtance en eſt verdâtre, & ſe réduit aiſément en pâte liquide, lorſque le fruit eſt mûr. On s'en frotte les mains en hiver, & elle préſerve des engelures.

L'iſle de Heinan, dans la province de Quang-tong, produit l'arbre qui donne le ſang de dragon, & pluſieurs autres eſpeces qui diſtillent, par inciſion, un ſuc blanc. Il ſe durcit à l'air, & prend une couleur rougeâtre, ſans avoir cependant, par ſa conſiſtance, aucun rapport avec les gommes ou les réſines. Si on en jette dans une caſſolette, elle brûle lentement & rend une odeur plus agréable que l'encens.

Bois de conſtruction. On trouve à la Chine preſque toutes les eſpeces de bois qu'on emploie en Europe

pour la charpente & la menuiſerie. Les pins y acquierent une groſſeur à laquelle il ne parviennent jamais ailleurs. On aſſure qu'on y en trouve qui contiendroient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. Les vieux pins donnent, en brûlant, un noir de fumée qui ſert à faire la meilleure encre de la Chine. On les brûle dans des fourneaux qui ſont d'une ſtructure particuliere. Les Chinois conduiſent la fumée par de longs tuyaux dans de petites loges bien fermées, dont le dedans eſt tapiſſé de feuilles de papier. La fumée, introduite dans ces cabinets, s'attache au papier & aux lambris où elle ſe condenſe. On l'y laiſſe quelque tems ſéjourner, & on la tire pour en faire du noir de fumée.

Le plus eſtimé de tous ces bois eſt celui qu'on nomme le *Nan-mou*. Les colonnes des appartemens & des ſalles anciennes du Palais Impérial en ſont conſtruites, ainſi que les fenêtres, les portes & les poutres. Les Chinois le regardent comme un bois incorruptible : ils diſent en proverbe, que *pour faire un bâtiment éternel, il faut employer le bois de Nan-mou*. Cet arbre eſt un des plus élevés & des plus droits qu'on puiſſe voir. Il ne pouſſe des branches qu'à une certaine hauteur : elles ſe terminent en bouquet vers la pointe. Pluſieurs Voyageurs ont pris cet arbre pour un cedre ; mais ceux qui en ont ſcrupuleuſement obſervé les feuilles, aſſurent qu'il eſt d'une eſpece différente. Il produit un fruit qui n'eſt pas bon à manger ; mais ſi on le ſuſpend dans un appartement, il y répand une odeur fort agréable. Le Nan-mou.

Bois de fer. Dans pluſieurs cantons de l'Amérique, on trouve une eſpece de bois qui eſt ſi compacte & ſi dur qu'on l'appelle *Bois de fer*; mais il n'eſt pas ſi dur, à beaucoup près, que celui auquel les Miſſionnaires qui ont été à la Chine donnent ce nom. Cet arbre eſt de la même hauteur que nos plus grands chênes. La groſſeur de ſon tronc, la figure de ſes feuilles, la couleur du bois mettent beaucoup de différence entre ces deux arbres. D'ailleurs ſa peſanteur eſt fort différente de celle du chêne. Il a à-peu-près la même couleur que le fer: il ſert même à beaucoup d'uſages où l'on emploie le fer. On en fait des vaiſſeaux de guerre. Son poids ne l'empêche pas de flotter ſur l'eau.

M. l'Abbé de Marſi a donné une ſi mauvaiſe deſcription des Bambous de la Chine, que nous croyons devoir en donner ici une nouvelle, d'après les relations des Miſſionnaires.

Bambou. Le bambou, diſent-ils, eſt une ſorte de roſeau, dont le jet eſt auſſi gros que le tronc de la plupart des arbres connus en Europe. Il s'en trouve qui ont plus de trente pieds de hauteur: les plus petits n'en ont pas moins de dix. Il y a des forêts entieres de ces roſeaux dans la province de Tchekiang. Ils ſont creux, & partagés par des nœuds à quelque diſtance les uns des autres: cependant ils ſont fort durs & ſoutiennent les plus peſans fardeaux. Quelquefois ils ſupportent des bâtimens de bois qui ſont très-vaſtes. Leur dureté n'empêche pas qu'on les coupe en filets très-déliés, dont on fait des nattes, des

boîtes, des peignes, & divers autres ouvrages fort propres & fort agréables.

Lorſqu'on brûle ces cannes étant vertes & nouvellement coupées, il en ſort une eau que les Médecins regardent comme très-ſalutaire : ils en font boire à ceux qui ont eſſuyé quelque chute ou quelque coup. Ils prétendent qu'elle chaſſe tout le ſang extravaſé.

Ces roſeaux ſervent encore à différens uſages : on les coupe par morceaux, on les fait bouillir, & on les laiſſe macérer dans l'eau juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en pâte, qu'on emploie à faire du papier de toutes ſortes d'eſpeces, ce qui fait un objet de commerce très-conſidérable.

On ſe ſert encore du bambou, pour faire des canaux, des conduits d'eau, des lunettes d'approche.

Il y a une autre eſpece de roſeau qui eſt noir comme l'ébene, & dont on fait pluſieurs inſtrumens.

Ce climat produit différens bois très-précieux par leur beauté, & par l'odeur agréable qu'ils répandent : tels ſont *le bois roſe*, *le bois de violette*, *le bois d'aigle*, & *le bois jaune*. Bois odoriférans.

Le *bois roſe* eſt d'un noir rougeâtre, rayé & rempli de veines très-fines & ſi bien rangées, qu'on croiroit qu'elles ſont faites avec le pinceau. Il répand une odeur très-agréable.

Le *bois de violette* eſt ainſi nommé, parce qu'il répand une odeur de violette très-agréable. On en fait des ouvrages de marqueterie qui ſont fort eſtimés.

Le *bois d'aigle* eſt fort recherché : ſon

odeur & ſa beauté le rendent preſque auſſi précieux que celui dont on vient de parler.

Le *bois jaune* tire ſon nom de la couleur qu'il préſente. Il paſſe pour être incorruptible, & porte une odeur fort agréable. On en fait des colonnes qui ſont ſans prix. Les particuliers n'ont pas la liberté d'en prendre pour leur uſage ; il eſt réſervé à celui de l'Empereur.

Arbriſſeau qui porte le Thé.

M. l'Abbé de Marſi a voulu donner dans le premier Volume de cet Ouvrage, une deſcription de l'arbriſſeau qui porte le thé : elle eſt ſi peu ſatisfaiſante, que nous croyons devoir y ſuppléer par celle-ci. Nous la tirons des relations des Miſſionnaires. La plupart de ceux qui font uſage du thé ignorent quel eſt l'arbriſſeau qui le produit, & comment on le prépare : ils verront, ſans doute, avec plaiſir ce qu'en diſent ceux qui l'ont vu cueillir & apprêter devant eux.

Il y a pluſieurs eſpeces d'arbriſſeaux qui donnent le thé. Le premier a pris ſon nom d'une montagne ſituée dans la province de Kiang-nan, appellée *Song-lo-chan.* Elle eſt toute couverte de ces arbriſſeaux. On les plante à-peu-près comme les vignes, & on les étête preſque toujours, pour les empêcher de croître. On les renouvelle tous les quatre à cinq ans, parce qu'au bout de ce tems leur feuille devient dure & âcre. La fleur en eſt blanche, compoſée de cinq pétales, & a la forme d'une roſe. A cette fleur ſuccede une petite baie qui reſſemble à une noix verte ; mais qui ſe diviſe en trois cellules rondes, qui contiennent

tiennent chacune une ſemence anguleuſe.

L'uſage d'arrêter l'accroiſſement de cet arbuſte n'eſt pratiqué que dans la province de Kiang-nan. Ailleurs on le laiſſe croître, & ſa hauteur naturelle eſt de dix à onze pieds. On a la précaution d'en faire pencher les branches, tandis qu'il eſt jeune, pour qu'on puiſſe cueillir plus aiſément les feuilles. Elles ſont longues, pointues, & rendent verte l'eau dans laquelle on les met en décoction. Elles ont en outre une vertu corroſive qu'un long uſage fait connoître. *Linnæus, Genera plantarum, parag. 593.*

Le ſecond eſt le *Vou-y-tcha*. Il croît particulierement dans la province de *Fo-kien*, & tire ſon nom d'une montagne appellée *Vou-y-chan*, & qui eſt fort célebre par les artifices des Bonzes, & par les plantes qu'elle produit. Sa hauteur & ſa groſſeur ſont les mêmes que celles de la premiere eſpece. On le cultive de la même maniere: mais ſes feuilles ſont plus arrondies, & d'un vert plus noirâtre. Elles donnent à l'eau où l'on en fait la décoction, une couleur jaune, n'ont aucune eſpece d'acrimonie, & n'incommodent nullement les eſtomacs les plus foibles. Cette eſpece de thé eſt la plus recherchée dans tout l'Empire. On en trouve peu dans les provinces ſeptentrionales. La bonté de ces deux ſortes de thé ſe connoît à la couleur jaune, à la fineſſe & à la molleſſe de leurs feuilles.

Ces deux arbriſſeaux produiſent trois ſortes de thé: les ſaiſons dans leſquelles on les cueille en font la différence.

La premiere ſorte eſt cueillie ſur les arbriſſeaux nouvellement plantés, & n'eſt compoſée que de la pointe des feuilles. On

la réſerve pour l'Empereur, ou pour faire des préſens.

La ſeconde vient des feuilles qui ſont plus fortes que celles de la premiere. C'eſt celui que les Européens appellent le thé Impérial.

Les feuilles qui reſtent ſur ces arbriſſeaux, après que les deux premieres récoltes ſont faites, font la troiſieme eſpece: on les laiſſe groſſir, & on les donne à beaucoup meilleur marché que celles des deux premieres eſpeces.

A ces trois eſpeces de thé on pourroit en ajouter une quatrieme, qui eſt la fleur même de l'arbriſſeau: mais ce thé eſt d'un prix exorbitant.

On peut rapporter à ces deux arbriſſeaux, dont nous venons de donner la deſcription, tous ceux qui produiſent du thé. Quoiqu'on remarque quelque différence dans leurs propriétés, dans la couleur & dans la forme des feuilles, & qu'on leur donne d'autres dénominations, leurs qualités ſont les mêmes. Celles du terroir & du climat y apportent ſeulement des variétés ſenſibles, comme il arrive dans les vignes d'Europe.

Il ne faut cependant pas confondre avec le vrai thé tout ce que les Chinois appellent thé: ils donnent ce nom à bien des plantes qui ne ſont même pas dans la claſſe du thé, & que ceux qui ne font pas commerce de ces feuilles, nomment autrement.

Dans la province de *Chan-tong*, ce qu'on vend ſous le nom de *Mang-ingtcha*, comme une eſpece de thé admirable, n'eſt autre choſe qu'une mouſſe qui croît ſur les ro-

chers, & dont le goût eſt fort amer. Tout ce qu'elle a de commun avec le thé, c'eſt de faciliter la digeſtion, lorſqu'on la boit chaude.

Le village de *Pou-cul*, dans la province de Yu-nan, eſt un entrepôt conſidérable. On y fait une récolte conſidérable d'un thé qui differe des autres, & ſemble être d'une eſpece particuliere. L'entrée de ce village eſt interdite aux particuliers : on ne leur permet d'approcher qu'au pied de certaines montagnes qui l'avoiſinent. Là, on leur vend le thé dont ils ont beſoin. Les arbres qui portent ce thé ſont hauts, touffus. On les plante ſans ordre, & ils croiſſent ſans culture. Les feuilles en ſont plus longues & plus épaiſſes que celles du *Son-lo-tcha* & du *Vou-y-tcha*. On arrange ces feuilles par rouleaux, & on ne les vend pas cher. On prépare ce thé de la même façon que l'autre. L'eau dans laquelle on le fait infuſer devient rougeâtre.

Les Médecins Chinois aſſurent que cette boiſſon eſt ſalutaire; & il eſt certain qu'on en a vu de très-bons effets. Elle diſſipe toutes les incommodités que cauſe un long voyage, telles que les échauffaiſons, les laſſitudes, &c.

Le Docteur Kempfer a donné pluſieurs obſervations ſur le thé. Voici le précis de ce qu'il dit ſur ſes propriétés. » Je ne crois » pas qu'il y ait de plante dont les effets » ſoient plus avantageux. Il n'y en a au- » cune dont la décoction ſoit plus légere, » qui paſſe plus promptement, qui ranime » plus promptement les ſens abattus, & » qui donne tant de gaieté à l'eſprit. Mais ſi

» la feuille a moins d'un an, & ſi l'on en » prend avec excès, il devient très-dan- » gereux; donne des vertiges, attaque les » nerfs, & cauſe des tremblemens dans » tous les membres. Cette liqueur a la » propriété de dégager des obſtructions, » de purifier le ſang, détruit la matiere » tartreuſe qui produit la gravelle, la né- » phrétique & la goutte. Ces vertus ſont ſi » efficaces que, parmi les buveurs de thé » qui ſont dans ce pays, je n'en ai pas » trouvé un ſeul qui eût la goutte ou la » gravelle. Je ne doute pas, ajoute-t-il, » que le thé ne produisît les mêmes effets » en Europe, ſi les maladies n'y étoient » héréditaires, & ſi elles n'y étoient pro- » duites ou entretenues par l'uſage du vin, » des liqueurs fortes & des ragoûts ».

Le thé a encore la propriété d'appaiſer les douleurs de la colique, d'exciter l'appétit: mais il faut en prendre une doſe plus forte qu'à l'ordinaire.

Kempfer dit encore que les Médecins Chinois lui ont aſſuré que l'uſage journalier du thé nouveau détruiſoit l'humide radical, & conduiſoit inſenſiblement à la mort; que ſi l'on voyoit chez eux l'effet contraire, on devoit en attribuer la cauſe aux viandes graſſes, & à la chair de porc qui faiſoient leurs mets principaux. Ils lui rapporterent à ce ſujet un exemple aſſez ſingulier.

» Une femme s'ennuyoit de vivre avec » un mari maigre, de vilaine figure & im- » puiſſant. Elle conſulte un Médecin ſur » les moyens de ſe délivrer d'un mari ſi » déſagréable. Il lui conſeilla de ne faire

» manger à ſon mari que de la chair de
» porc & d'autres viandes graſſes de cette
» eſpece. Il lui aſſura que dans un an ſes
» deſirs ſeroient accomplis. Cette femme
» trouva le terme trop éloigné : elle alla
» trouver un autre Médecin, & lui de-
» manda conſeil ſur le même objet. Celui-
» ci lui conſeilla de faire prendre à ſon
» mari un thé nouveau & très-fort, & le
» plus ſouvent qu'elle pourroit, en l'aſſu-
» rant qu'en moins d'un an elle ſeroit dé-
» barraſſée de ſon mari. La femme, pour
» ſe hâter de commettre ſon crime, em-
» ploya les deux moyens qu'on lui avoit
» indiqués : mais elle fut trompée dans ſon
» attente. Les deux remedes réunis, loin
» de conduire ſon mari au tombeau lui cau-
» ſerent un embonpoint étonnant, & lui
» procurerent une ſanté très-robuſte ».

Auſone rapporte un fait à peu près ſemblable d'une femme adultere qui, pour ſe débarraſſer plus promptement de ſon mari, lui fit avaler du mercure mêlé avec du poiſon ; mais il n'en réſulta aucun effet. Ces deux exemples prouvent que dans tous les pays, dans tous les tems il s'eſt commis des crimes abominables.

Les Mûriers de la Chine.

Nous croyons pouvoir parler ici des *Mûriers*, & de la maniere dont on les cultive à la Chine. Perſonne n'ignore que la ſoie qui eſt répandue dans l'Univers vient de cette contrée. Il en paſſa d'abord en Perſe, en Grece, enſuite en Italie, où, ſous les Empereurs Romains, on la vendoit au poids de l'or. L'étoffe qu'on fabriquoit avec cette matiere étoit réſervée aux Dames Romaines. Les hommes n'o-

ſoient en faire uſage : on les auroit regardés comme ſe livant au luxe le plus exceſſif. Tibere, dès le commencement de ſon regne, défendit, par une loi expreſſe, aux hommes de ſe déshonorer eux-mêmes en portant des habits de ſoie.

Tous les gens de marque parmi les anciens Romains ne portoient que des habits de laine. On voit aujourd'hui les plus ſimples Artiſans couverts de ſoie depuis la tête juſqu'aux pieds.

Hiſtoire de la Chine du P. du Halde, *tome* 2.

Pour revenir à la maniere dont les Chinois cultivent les Mûriers, nous nous contenterons de dire qu'ils les cultivent comme on fait la vigne en Europe : ils ne leur laiſſent pas prendre une hauteur plus conſidérable. L'expérience leur a appris que les vers nourris des feuilles des plus petits mûriers donnent une ſoie beaucoup plus belle & plus fine.

Arbriſſeaux à fleurs.

On trouve à la Chine des fleurs beaucoup ſupérieures à celles de l'Europe. Ils ont des arbres & des arbriſſeaux à fleurs qui ne demandent aucune culture. Une ſeule branche produit un très-beau bouquet. Il y a des arbuſtes qui portent des fleurs tout-à-fait ſemblables à la *Tulipe*. Il y en a qui produiſent des fleurs qui ſont à la fois rouges, jaunes, blanches & noires, ce qui produit un très-bel effet. Il s'en trouve un qui porte des fleurs aſſez ſemblables à la roſe.

L'arbriſſeau qui les produit reſſemble au ſureau. Les Chinois appellent ſa fleur *la Reine des Fleurs*. Ses Feuilles ſont plus larges que celles de la roſe : elle la ſurpaſſe en beauté, mais elle ne l'égale pas en

odeur. Sa couleur eſt mêlée de rouge & de blanc, & quelquefois de jaune. Cette variété, mêlée avec la couleur verte des feuilles de l'arbriſſeau, fait un effet très-agréable à la vue. Ces arbriſſeaux ne portent aucun fruit. Il y en a d'autres dont on recherche les fleurs avec empreſſement, à cauſe de leur odeur agréable.

Celles qu'on nomme *Mo-lihoa* tiennent un des premiers rangs parmi elles. L'arbriſſeau qui les porte croît juſqu'à dix ou douze pieds dans les provinces du Sud. Mais dans celles du Nord il ne monte gueres au-delà de ſix. Sa fleur reſſemble beaucoup à celle du jaſmin double, & par la forme & par la couleur. Son odeur eſt un peu plus forte & plus agréable. Une ſeule de ces fleurs ſuffit pour parfumer un appartement. Les feuilles de l'arbriſſeau reſſemblent à celles du citronnier. Les Chinois font tant de cas de cette plante, qu'ils emploient les mêmes ſoins pour la conſerver que nous prenons pour les orangers.

Un autre arbre qui porte les fleurs nommées *Kuey-hou* eſt auſſi haut que nos chênes. Il n'eſt connu que dans les provinces méridionales. Ses feuilles reſſemblent à celles de nos lauriers ordinaires. La couleur de ſes fleurs eſt d'un beau jaune. Elles ſont petites & diſpoſées en bouquets pendans à l'arbre. Il y en a une ſi grande quantité que, quand elles tombent, la terre en eſt toute couverte. Leur odeur eſt ſi forte & ſi agréable, qu'elle parfume l'air fort au loin. Pluſieurs de ces arbres portent des fleurs dans toutes les ſaiſons. Celles qui tombent ſont bientôt remplacées par de nouvelles.

Le *Mo-lien*, le *Leucae* & l'*Outong-chu* ſont de ſi beaux arbres, qu'ils orneroient très-bien les jardins, & formeroient des allées fort agréables, ſi les Chinois vouloient en profiter : mais ils ne mettent point d'allées dans leurs jardins, parce qu'ils trouvent ridicule d'aller & venir ſans avoir d'autre projet que celui de ſe promener.

Le mo-lien porte des fleurs rouges, jaunes ou blanches. Le ſecond porte dans l'hiver de petites fleurs jaunes qui ont une très-bonne odeur.

L'outong-chu s'éleve beaucoup, & reſſemble au ſicomore. Ses feuilles ſont longues, larges & attachées par un pédicule d'un pied de long. Cet arbre eſt ſi touffu & tellement chargé de bouquets, que les rayons du ſoleil ne peuvent paſſer au travers. Il porte ſon fruit d'une maniere ſi extraordinaire, que nous allons en donner une idée.

Vers le mois d'Août, il ſe forme ſur la pointe des branches de petits flocons de feuilles qui ſont différentes des autres. Elles ſont plus molles, plus blanches que les autres, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ces feuilles, naiſſent trois ou quatre petits grains gros comme un pois. Ils renferment une ſubſtance blanche, dont le goût approche de celui d'une noiſette qui n'eſt pas encore mûre.

Il y a quatre eſpeces de tcha-hoa. Elles portent toutes des fleurs fort agréables à la vue & à l'odeur, & ont des feuilles tout l'hiver.

Fleurs de io. Les ſeules fleurs agréables qu'on trouve

dans les parterres des Chinois ſont les Pivoines : elles ſont plus agréables à la vue & à l'odorat que les nôtres. D'ailleurs, il n'y en a pas une ſeule qui ſoit comparable à nos œillets, à nos renoncules, à nos anémones, &c.

Les Chinois eſtiment beaucoup une eſpece de fleur que porte une plante aquatique qui paroît être une ſorte de *Nymphea*, ou de Nénuphar : ils l'appellent *Lien-koa*. Ils cultivent cette plante, & entretiennent des viviers ou petites mares, pour l'élever dans l'élément qui ſemble ſeul lui convenir. Elle differe de notre nénuphar par les fleurs, la racine & le fruit. Celles qui ſont cultivées donnent des fleurs doubles : il s'en trouve même qui ont juſqu'à cent feuilles. Cette fleur ſort de l'eau juſqu'à quatre ou cinq pieds, & reſſemble beaucoup à nos tulipes. Sa graine eſt petite, ronde & ſoutenue par un petit filet aſſez ſemblable au piſtil qui ſe trouve dans le lys. Sa couleur eſt blanche, quelques-unes ſont violettes : il y en a qui ſont moitié blanches, moitié violettes. L'odeur en eſt très-agréable. Son fruit eſt gros comme une noiſette, & renferme une amande de bon goût. Les Médecins en font grand cas, & lui attribuent des vertus corroboratives & nourriſſantes. Les feuilles de la plante nagent ſur l'eau, & tiennent à la racine par de longues queues. Cette racine eſt noueuſe comme celle des roſeaux. Sa moelle & ſa chair ſont blanches. On en fait beaucoup d'uſage en été, parce qu'elle eſt très-rafraîchiſſante. Lorſque cette moelle eſt ſéchée, on en fait de la farine, qui ſert à

différens uſages. Ces marais fleuris ſont un ſpectacle charmant. Le Lien-hoa vient de graines, & l'on en ſeme de nouvelles tous les ans.

Pour terminer l'article des végétaux, il ne nous reſte plus qu'à parler d'un *Oſier* particulier qui croît dans la province de *Ouang-tongue*, & des champignons que les Chinois ont le talent de garder frais pendant pluſieurs mois.

Oſier. L'oſier dont nous voulons parler vient ſur les montagnes, & n'eſt pas plus gros que le doigt. Il rampe à terre, & pouſſe des branches aſſez longues qui reſſemblent à des cordes. Il vient dans certains endroits en ſi grande quantité, que les cerfs ont beaucoup de peine à s'en débarraſſer lorſqu'ils s'y trouvent pris. Cet oſier eſt très-ſouple & ne rompt pas aiſément. On en fait des cables & des cordages de navires. En le ſéparant en filets très-déliés, on en fait des corbeilles, des paniers, des claies, des ſiéges & une multitude d'autres commodités; même des lits, dont les Chinois font uſage pendant l'été, parce qu'ils ſont très-frais.

Champignons. Les *Champignons* de la Chine ne different en rien des nôtres, ſi ce n'eſt par la faculté qu'ils ont de reſter toujours frais. C'eſt la province de *Tche-tiang* qui en fournit tout l'Empire. Après les avoir bien imprégnés de ſel, on les laiſſe ſécher, & on les conſerve fort long-tems. Lorſqu'on veut en faire uſage, on les fait tremper quelque tems dans l'eau fraîche, & ils deviennent auſſi beaux & auſſi frais que s'ils venoient d'être cueillis.

Regne animal.

Nous croyons devoir ajouter quelque choſe à ce qu'a dit M. l'Abbé de Marſi ſur le regne animal de la Chine. Nous n'oſons cependant nous flatter de traiter cette matiere à fond. On n'a ſur cela que des connoiſſances ni aſſez certaines, ni aſſez étendues, pour qu'on puiſſe donner la deſcription de tous les animaux que contient ce vaſte Empire, qui n'a été parcouru par les Voyageurs qu'avec trop peu de précaution. Les montagnes eſcarpées, les forêts immenſes qui s'y trouvent n'ont pas été viſitées avec aſſez d'exactitude & de curioſité, pour qu'on puiſſe faire l'Hiſtoire complete de tous les animaux qui habitent ce pays.

Nous allons raſſembler tout ce que les Miſſionnaires ont dit ſur cette matiere : nous y joindrons les relations de différens autres Voyageurs : mais leurs récits ne ſervent qu'à exciter le deſir de connoître plus parfaitement les animaux ſinguliers dont ils parlent, & ſur leſquels ils ne donnent que des notions très-imparfaites.

Les quadrupedes de la Chine ſont les mêmes que ceux qui ſe trouvent en Europe : on remarque cependant qu'ils different un peu des nôtres.

Chevaux. Les chevaux ſont plus petits & moins vigoureux, quoiqu'ils ſoient aſſez vîtes.

Bœufs. Vaches. Cochons. Anes. Mulets. Chiens. Chats. Les *Bœufs*, les *Vaches*, les *Cochons*, les *Anes*, les *Mulets*, les *Chiens* ſont les mêmes que les nôtres. Les *Chats* ſont différens : ils ont le poil long & les oreilles pendantes. Les Dames Chinoiſes en font leur amuſement,

comme les Dames en Europe font le leur des petits chiens.

Chameaux. Les *Chameaux* ou *Dromadaires* de la Chine ne ſont pas plus hauts que nos chevaux ordinaires. Ils ont ſur le dos deux boſſes couvertes d'un poil long. Elles forment comme une ſelle. La boſſe de devant ſemble être formée par l'épine du dos, & par la partie ſupérieure des omoplates: elle eſt recourbée en arriere. L'autre boſſe eſt placée au devant de la croupe. Cet animal n'a pas les jambes ſi hautes que les chameaux ordinaires: ſon cou eſt beaucoup plus court, plus gros, couvert d'un poil épais & long comme celui des chevres. Quelques-uns ont des taches rouſſes & noirâtres; d'autres ſont de couleur iſabelle. Ces animaux paroiſſent plus propres à porter des fardeaux que les chameaux ordinaires. Il y en a un grand nombre dans les forêts; mais ils ſont ſauvages.

Quadrupedes ſauvages. Les quadrupedes ſauvages ſont le *Rhinocéros*, l'*Ours*, le *Cerf*, le *Dain*, le *Buſle*, le *Sanglier*, une eſpece de *Rat* jaune qui eſt fort eſtimé à cauſe de ſa peau; le *Lievre*, le *Porc-Epic*, dont les piquans ſont fort longs & fort durs; le *Dain* ou *Chevreuil* odoriférant, & pluſieurs autres animaux de l'eſpece des Singes.

Tous les Voyageurs aſſurent que parmi les ſinges il y en a un qu'on appelle *Sin-ſin*. Il eſt de la hauteur d'un homme d'une taille médiocre, marche avec beaucoup de facilité ſur les pieds de derriere. Il a tant d'inſtinct, que ſes actions ont beaupoup de rapport à celles des hommes. La deſcrip-

tion qu'on fait de cet animal se borne là.

Il y a encore plusieurs autres singes; les uns noirs & grands, qui ont des traits si bien marqués, qu'on les prendroit pour des hommes. Cette espece est fort rare. Il y en a d'autres qui sont gris, très-vilains & fort communs; d'autres enfin que la figure & le cri rapproche des chiens ordinaires.

Les relations des Missionnaires & des Voyageurs annoncent un autre animal qui est fort curieux. Les Chinois l'appellent *Gin-hiung*, c'est-à-dire, l'*Homme-Ours*. On le trouve dans les déserts de la province Chen-si. On n'en donne pas la description.

Les mêmes Ecrivains parlent encore d'un autre animal nommé le *Ma-lou*, *Cheval-Cerf*, qui est aussi haut que le cheval de taille médiocre.

Il y a encore une petite espece de cerfs: ils ne sont ni plus hauts, ni plus gros que les chiens ordinaires. Ils servent d'amusement aux Grands qui en font élever dans leurs jardins.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de donner ici la description du *Rhinocéros*: on en a promené un il y a quelques années dans toute l'Europe, & l'on a eu par-là occasion de connoître cette espece d'animal. Rhinocéros.

De tous les animaux qu'on trouve à la Chine, le *Tigre* est le plus dangereux. Il y en a un si grand nombre, au rapport des Missionnaires, qu'on en voit quelquefois jusqu'à deux cent assemblés, qui portent partout la mort & la désolation. On assure qu'il y a des cantons où cinq ou six mille Le Tigre de la Chine.

perſonnes deviennent la victime de leur fureur, en moins d'une année. Leur force égale leur férocité. Un Miſſionnaire rapporte avoir vu un de ces animaux ſauter par-deſſus un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pouvoit peſer cent livres, & repaſſer le mur avec ſa proie.

En hiver les habitans des villages qui ne ſont pas enceints de murailles, ſe retirent de bonne heure & barricadent leurs portes, pour ſe garantir de la fureur de ces terribles animaux qui ſont alors très-affamés.

M. de Buffon dit que le Tigre eſt, peut-être, le ſeul des animaux dont on ne puiſſe adoucir le naturel : la force, la contrainte, la violence, rien ne peut le dompter. Il s'irrite par les bons, comme par les mauvais traitemens. L'habitude qui adoucit tout ne fait rien ſur ce naturel de fer. Le tems, loin de l'amollir, en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe. La vue de tout être vivant le fait rugir. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ſes regards avides, & qu'il menace par des frémiſſemens affreux, mêlés de grincemens de dents terribles. Souvent il s'élance vers cet objet, malgré les chaînes & les grilles qui briſent ſa fureur.

Le Dain odoriférant.

Le *Dain*, ou le *Chevreuil* odoriférant eſt de couleur noirâtre. Il eſt grand comme une petite chevre, & ſans cornes. Tout ſon corps jette un parfum très-gracieux, & ſa chair eſt fort bonne à manger. Il a

ſous le ventre une bourſe, trois ou quatre fois groſſe comme le pouce, qui eſt le magaſin où il porte le muſc, qui ſe forme dans l'intérieur de la veſſie, & eſt attaché autour en forme de ſel. On fait ſécher la veſſie juſqu'à ce que cette matiere onctueuſe puiſſe ſe détacher. Alors on la réduit en poudre: elle a la couleur jaunâtre, & répand une odeur très-agréable. Celui qui ſe trouve en grains eſt le plus précieux. Il ſe vend, même dans le pays, au poids de l'argent. Il eſt défendu aux habitans de vendre de ces bourſes aux Etrangers; mais ils les contrefont avec des morceaux de la peau de l'animal, qu'ils rempliſſent de ſang & d'autres matieres. Ils lient le tout, le laiſſent ſécher, & vendent cette drogue comme une véritable bourſe de muſc. La femelle de cet animal ne porte point de muſc.

On prétend que cet animal ne ſe nourrit que de ſerpens qui ſont tout-à-coup arrêtés par l'odeur qu'il exale. Les ſens du reptile s'affoibliſſent, & il ne peut plus ſe mouvoir. Voici ce qu'en dit le Miſſionnaire Jéſuite qui en a donné la deſcription.

« Les payſans qui vont chercher du bois » ou faire du charbon ſur les montagnes, » n'ont point de meilleur ſecret pour ſe ga» rantir du ſerpent, que de porter ſur eux » quelques grains de muſc. Alors ils dor» ment tranquillement ſur terre. Si un ſer» pent s'approche d'eux, il eſt tout-à-coup » ſaiſi par l'odeur du muſc, & il reſte aſ» ſoupi. Ce qui ſe paſſa, ajoute-t-il, lorſ» que j'étois à Pekin, confirme, en quelque » façon, ce que j'ai dit que la chair de ſer-

» pent eſt la principale nourriture de cet » animal muſqué. Etant à ſouper, on ſervit » une partie d'un chevreuil que j'avois » acheté; un de ceux qui étoient à table a » une horreur extrême du ſerpent: lors » même qu'il entend prononcer le nom, il » ſent un frémiſſement par tout le corps. » Il ignoroit ce qu'on dit du chevreuil & » du ſerpent, & j'eus grand ſoin de ne pas » lui en parler; j'étois, au contraire, fort » attentif à regarder ſa contenance. Il prit » un morceau de chevreuil, à deſſein d'en » manger: à peine en eût-il porté à ſa » bouche, qu'il ſentit un ſoulevement de » cœur extraordinaire, il le rejetta promp- » tement, & refuſa d'y toucher davantage ».

Oiſeaux de la Chine. Les oiſeaux domeſtiques de la Chine different peu des nôtres. Les poules, les coqs, les canards ſont les mêmes.

Parmi les autres oiſeaux communs, on remarque des *Faiſans*, des *Perdrix*, des *Cailles*, des *Paons*, des *Tourterelles*, des *Ramiers*, une ſorte de *Chauve-Souris*, de la groſſeur de nos poules, que les Chinois regardent comme un mets exquis. Il y a à la Chine le même gibier que nous avons en Europe, & toutes ſortes de *Perroquets* ſemblables à ceux qui viennent de l'Amérique. Ils ont le même plumage, la même conformation, & la même aptitude à parler.

Poule d'or. La *Poule d'or* eſt le plus bel oiſeau qu'on puiſſe voir. On en trouve la deſcription dans le premier Volume de cet ouvrage, ce qui nous diſpenſe de la donner ici.

Hai-tſing. Le *Hai-tſing* eſt regardé comme le plus bel oiſeau de proie qu'il y ait à la Chine.

Il eſt très-rare, & l'on n'en trouve que dans la province de Chen-ſi, & dans quelques cantons de la Tartarie. On peut le comparer à nos plus beaux faucons; mais il eſt plus gros & plus fort. C'eſt le plus vif & le plus courageux des oiſeaux de proie qu'on trouve à la Chine. Il eſt tellement eſtimé que, quand on en prend quelqu'un, on va le préſenter à l'Empereur qui le fait remettre aux Officiers de ſa fauconnerie.

Il y a à la Chine des *Corbeaux* qui ont la cravate blanche; des *Etourneaux* qui ont ſur le bec de petites lunettes, des *Poules* fort extraordinaires; des *Roſſignols*, des *Merles* d'un bleu foncé. Ils ont deux oreilles jaunes, élevées d'un demi-pouce. Ces oiſeaux parlent & ſifflent fort bien. Les *Fauvettes* de ce pays ſont d'un très-beau rouge. D'autres petits oiſeaux ont le plumage doré: il jette un éclat admirable. On obſerve que ces oiſeaux, quoique différens par le plumage, ſont toujours enſemble. Corbeaux, Etourneaux, Poules, Merles, &c.

Les *Poules* ſont fort petites: au lieu de plumes, elles ont une laine tout-à-fait ſemblable à celle des brebis. Leurs pieds ſont très-courts. Les Dames Chinoiſes les aiment beaucoup, & en font leur amuſement.

Il y a encore dans ce pays une autre eſpece de poule qui, ſi l'on en croit les Voyageurs, jette du coton par le bec. On ne nous en donne point la deſcription.

Gemelli Carreri dit que le *Roſſignol* de la Chine ſurpaſſe pour le chant celui de l'Europe. Sa voix eſt ſi harmonieuſe, ſi

ſonore, ſi forte, ſes modulations ſont ſi agréables, qu'il ſemble que cet animal a appris la muſique. Il eſt beaucoup plus grand que le nôtre; mais ſa couleur eſt la même. Les Chinois l'appellent *Sayon.*

Il y a une autre eſpece d'oiſeau qu'on nomme *Sauxo.* Il a le chant très-agréable, eſt de la groſſeur d'une alouette, & a le plumage noir. Deux taches blanches & rondes qu'il a ſous les yeux font un très-bel effet : il eſt fort eſtimé.

Cormorans. Les oiſeaux aquatiques que l'on trouve à la Chine ſont de la même eſpece que les nôtres. Il y a des *Cormorans* qu'on accoutume à prendre du poiſſon.

Ces oiſeaux ont le cou alongé, le bec crochu & pointu. Ils n'ont d'ailleurs rien de remarquable que leur adreſſe à prendre du poiſſon. Au lever du ſoleil, les pêcheurs vont ſur l'eau avec leurs cormorans, qui ſont perchés ſur la proue du bateau. Au ſignal qu'ils donnent, on voit ces oiſeaux prendre leur eſſor : ils ſe diſperſent & plongent de tous côtés. Si-tôt qu'ils ont ſaiſi un poiſſon, ils reviennent ſur l'eau, & le portent dans leur bec à la barque d'où ils ſont partis. Si le poiſſon eſt trop gros, pluſieurs Cormorans ſe raſſemblent : l'un le prend par la tête, l'autre par le milieu du corps; un autre par la queue, & ils le portent à leur maître.

La façon de prendre les *Canards ſauvages* dans ce pays, mérite d'être rapportée. Les chaſſeurs ſe mettent la tête dans de groſſes citrouilles ſeches, où on fait des trous pour que le chaſſeur puiſſe voir & reſpirer. Alors il s'enfonce dans l'eau, & ne laiſſe

paroître que la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes, & autour desquelles ils jouent ordinairement, s'en approchent sans crainte. Alors le chasseur les saisit par les pieds, les attire dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le cou, & les attache à une ceinture qu'il a eu la précaution de mettre autour de son corps. Il continue cette opération jusqu'à ce qu'il voie que les canards se retirent d'un autre côté.

Les Missionnaires se sont si peu occupés à remarquer les différentes especes de poissons qui peuplent les rivieres & les lacs de la Chine, qu'on n'a presque point de lumieres sur cette partie de l'Histoire naturelle de ce pays. Poissons.

Les différentes relations assurent qu'on y voit toutes les especes de poissons qui sont dans nos rivieres, & qu'il y en a de très-gros qui viennent de la mer. Ils remontent si haut contre le cours des fleuves, qu'on en trouve souvent à plus de cent lieues de la mer.

Les lamproies, les carpes, les saumons, les aloses, les esturgeons, les soles y sont en abondance. Il y en a beaucoup d'autres qui nous sont inconnus. Vouloir en donner la description, ce seroit entrer dans des détails trop longs & trop peu intéressans. Nous nous contenterons de parler de quelques-uns. Il y en a de deux especes, dont l'une est plus singuliere par sa beauté, l'autre par sa laideur.

Dans la premiere classe est le *Kin-yu*, ou le *Poisson d'or & d'argent*. Ce poisson a la couleur dorée ou argentée, ce qui lui Le Poisson d'or & d'argent.

a fait donner le nom de *Poiſſon doré* ou *argenté*. M. Linnæus fait la deſcription d'un de ces poiſſons dans le Journal des Savans du mois d'Août 1764. Selon lui, ils ſont de la groſſeur & de la longueur de nos ſardines. Quelques-uns ſont d'un beau rouge, depuis la tête juſqu'à la moitié du corps : le reſte eſt de couleur d'or, & ſi vive que nos plus belles dorures n'en approchent pas. Il y en a d'autres qui ſont blancs ; mais une partie de leurs corps eſt argentée, & fort agréable à voir. Leur queue n'eſt pas unie & plate comme celle des autres poiſſons : elle eſt groſſe, longue & terminée par trois pointes qui forment comme un bouquet. Cette queue leur donne un agrément particulier. Ces animaux ſont très-vifs & d'une agilité ſinguliere. Ils ſont ſi délicats, qu'on a beaucoup de peine à les conſerver.

Il faut les mettre dans un baſſin profond & large, au fond duquel on met un pot de terre troué par les côtés & renverſé. Dans les grandes chaleurs ils ſe fourrent dans ce pot. Les Chinois les conſervent ainſi dans leurs jardins.

Dans le tems de leur frai, on jette ſur la ſurface de l'eau des herbes d'une eſpece particuliere, & qui ſe conſerve toujours verte. Les œufs de ces poiſſons s'y attachent.

Il faut changer l'eau du baſſin deux ou trois fois par ſemaine. Lorſqu'on veut faire paſſer le poiſſon d'un vaſe dans un autre, il ne faut pas les prendre avec la main : tous ceux qu'on touche meurent très-promptement. Il faut ſe ſervir d'un petit tiſſu de fil arrangé en forme de cuiller, &

on les enleve le plus légerement qu'il eſt poſſible. Si on les tranſporte dans un vaſe, la plus petite ſecouſſe les tue. Le bruit du canon, du tonnerre, les odeurs fortes les font périr.

Pour les nourrir, il faut peu de choſe: ils ne mangent même rien pendant l'hiver. On leur jette de petites boules de pâte, des jaunes d'œufs durcis, ou de la chair de cochon ſéchée & réduite en pouſſiere. Pendant les trois ou quatre mois que le grand froid dure à Pekin, & que tous les baſſins ſont gelés, on n'en prend aucun ſoin. On ne donne même rien à ceux qu'on garde dans des vaſes de porcelaine. Sans doute, dit le Pere le Comte, que les vers inſenſibles qui ſe forment dans l'eau, & que les particules terreſtres qui s'y trouvent ſuffiſent pour leur entretien. Au printems on les voit jouer avec la même agilité que l'année précédente.

Ces petits animaux ont un inſtinct particulier. Dès que celui qui a ſoin d'eux fait entendre la cliquette dont il ſe ſert pour les avertir, ils accourent à la ſurface de l'eau & ſautent, comme s'ils vouloient careſſer celui qui les nourrit. Les plus grands Seigneurs ſe chargent ſouvent de nourrir eux-mêmes ces poiſſons, & paſſent ſouvent des heures entieres à conſidérer leur agilité.

Quoique ces poiſſons ne ſoient en général gueres plus gros que le doigt, on en trouve cependant quelques-uns qui ſont auſſi gros & auſſi longs que des harengs. Ils multiplient beaucoup dans les pays chauds, pourvu qu'on ait ſoin de retirer les œufs

qui ſurnagent, & de les placer dans un vaſe particulier, où la chaleur les fait éclore. En ſortant des œufs, ils ont une couleur noire qui change peu-à-peu : les uns deviennent rouges, les autres blancs & d'autres argentés, ſelon les différentes eſpeces.

On fait un commerce très-conſidérable de ces poiſſons. C'eſt une eſpece de dorade.

Poiſſons ſingu-liers. Autant les poiſſons dont nous venons de parler ſont agréables à la vue, autant ceux que les Chinois appellent *Hai-ſeng* ſont affreux & difformes. C'eſt cependant un mets fort délicat pour eux, & on ne donne preſque point de repas qu'on n'en ſerve. Lorſqu'il flotte ſur les bords de la mer, on le prendroit pour une maſſe inanimée. Les Chinois prétendent qu'il a quatre yeux, ſix pieds, & que ſa figure reſſemble au foie de l'homme : mais les Miſſionnaires qui ont pris le plus de ſoin à l'obſerver, aſſurent qu'ils n'ont trouvé que deux endroits par où cet animal puiſſe voir. Il marquoit, diſent-ils, de la frayeur lorſqu'on paſſoit la main devant ces endroits. Il n'eſt point vrai qu'il ait ſix pieds. Il a pluſieurs petits boutons ſous le corps, & qui lui ſervent à ſe mouvoir. C'eſt peut-être ce qu'on a pris pour des pieds. Ce poiſſon n'a ni épine, ni os : il meurt dès qu'on le preſſe. La chair ſe conſerve aiſément dans le ſel : on en tranſporte dans tout l'Empire. Les Chinois le regardent comme un mets fort délicat : mais les Européens le trouvent très-mauvais, ce qui prouve combien les goûts ſont variés.

On trouve encore à la Chine un poiſſon qui eſt fort eſtimé, & que l'on appelle l'*Encuiraſſé*. On lui a donné ce nom à cauſe de la quantité prodigieuſe d'écailles tranchantes qu'il a ſur le corps. Elles ſont rangées en lignes droites, & poſées les unes ſur les autres, à-peu-près comme ſont les tuiles ſur nos toits. Il peſe environ quarante livres. Sa chair eſt fort blanche, & a le goût de celle du veau. L'encuiraſſé.

Il y a dans ce pays une autre ſorte de poiſſon qui eſt pour le moins auſſi bon que celui dont on vient de parler. On le nomme *Poiſſon de farine*, parce qu'il eſt fort blanc. Ses prunelles ſont fort noires, & ſemblent être enchaſſées dans de l'argent. Il y en a une ſi grande quantité ſur les côtes de la province de *Kiang-non*, que, d'un ſeul coup de filet, on en prend une multitude incroyable. Poiſſon de farine.

La province de Tchu-kiang fournit beaucoup de poiſſons qui reſſemblent aux morues de Terre-Neuve. On le ſale, & on le tranſporte dans tout l'Empire, où l'on en fait beaucoup d'uſage.

Outre cette eſpece de morue, les côtes de la Chine ſont remplies de différens poiſſons qui ſe conſervent fort bien dans le ſel.

Dans le fleuve *Yang-tſe-kiang*, on trouve une eſpece de poiſſon qu'on appelle le *Poiſſon jaune*. Il eſt d'une groſſeur extraordinaire : on en trouve qui peſent juſqu'à huit cent livres. Il eſt d'un goût admirable, & la chair très-dure. Poiſſon jaune.

En certain tems, on voit ſur ce fleuve une multitude de barques remplies de Marchands qui viennent pour acheter des ſe-

mences de poiſſons. Vers le mois de Mai les habitans du pays barrent le fleuve en différens endroits, avec des nattes & des claies, & ne laiſſent qu'un paſſage pour les barques. La ſemence du poiſſon s'arrête à ces claies : on la prend avec adreſſe, & on la met dans des vaſes remplis d'eau. Les Marchands achetent cette eau qui eſt remplie de ſemence, & la tranſportent dans différentes Provinces.

Tous ceux qui ont des viviers ou des étangs achetent de cette eau. Au bout de quelque tems on commence à voir dans l'eau des points mouvans, & ſi petits qu'on ne diſtingue pas encore la forme de poiſſon : mais, au bout de quarante ou de cinquante jours, on commence à l'appercevoir. Ce commerce eſt fort lucratif.

Reptiles. Il paroît que les Miſſionnaires ont fait peu d'attention aux reptiles de ce vaſte pays. Ils ne parlent que de quelques eſpeces de *Serpens* & de *Léſards*.

Léſard. Le Pere Navarette aſſure que les Empereurs de la Chine font compoſer un onguent de la chair de cet animal ; qu'ils en frottent la main de leurs femmes ou de leurs concubines ; qu'il y imprime une tache ineffaçable, ſi elles ſont chaſtes, & elle diſparoît ſur les mains de celles qui ont manqué à leur devoir. Ce Miſſionnaire fait à ce ſujet une réflexion aſſez ſinguliere. « Je ſouhaiterois, dit-il, pour » le repos & le bonheur des deux ſexes, » que les maris & les femmes ne fuſſent » jamais ſans un pareil indice. » Il y a cependant bien des pays où cet indice feroit au contraire le malheur de l'un & de l'autre ſexe.

Parmi

Parmi les différens ſerpens qui ſont à la Chine, il y en a qui ont la peau marquetée de petites taches blanches; leur groſſeur eſt ordinaire : ils ne ſont pas venimeux. Il y en a d'autres qui ſont d'une groſſeur énorme & fort dangereux. Ce ſont ceux-ci que le dain odoriférant fait mourir. Les Médecins Chinois font tremper les premiers dans une bouteille de vin, & prétendent que cette infuſion guérit de la paralyſie. Serpens

Il y a dans ce pays pluſieurs eſpeces de vers à ſoie. Les uns ſont ſauvages & s'attachent aux arbres dans les campagnes; les autres ſont domeſtiques, & on les éleve comme en Europe.

Les autres inſectes qu'on a obſervés dans ce pays ſont les ſauterelles, les papillons, parmi leſquels il ſe trouve une variété infinie. On en diſtingue principalement deux ſortes, dont on fait beaucoup de cas.

La premiere vient de la province Quangtong. On en fait tant de cas, qu'on envoie à la Cour tous ceux qu'on prend, & on s'en ſert pour embellir des ornemens qui ſont dans le Palais Impérial. Leur couleur eſt extrêmement variée, ce qui fait un effet fort agréable à la vue. Il eſt fort gros & l'étendue de ſes ailes répond à ſa corpulence. Pendant le jour il reſte immobile ſur les arbres où on le prend ſans peine. Dès que le ſoleil diſparoît, il voltige comme les chauves-ſouris.

La ſeconde eſpece de papillons n'eſt ni auſſi groſſe, ni auſſi belle.

Les ſauterelles ſont fort communes à la

Chine, & y font de grands dégâts. *Voyez* le Tome premier de cet ouvrage.

Minéralogie de la Chine.

M. l'Abbé de Marſi a parlé des Minéraux de la Chine dans le premier volume de cet ouvrage ; mais il n'en a donné qu'une légere idée. Nous croyons devoir y ſuppléer ici. Ce que nous allons en dire eſt puiſé dans les Mémoires de ceux qui ont examiné avec ſoin cette partie de l'Hiſtoire naturelle de la Chine.

On aſſure qu'il y a à la Chine une très-grande quantité de montagnes qui contiennent des mines de toutes eſpeces de métaux, & pluſieurs ſources d'eaux chaudes.

Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, de vif-argent, de *Lapis armenus*, de cinabre, de vitriol, d'alun, de jaſpe, de rubis, de cryſtal de roche, d'aimant, de porphyre, & des carrieres de différentes ſortes de marbre.

Les Chinois prétendent que des vues politiques ont empêché d'ouvrir les mines d'or & d'argent dont leur pays eſt rempli. On en a cependant ouvert quelques-unes : & tout l'or & l'argent que les Chinois ont, vient de leurs mines. Ils le ramaſſent dans les ſables des torrens & des rivieres qui ſortent des montagnes *Se-tchuen* & de *Yun-nan* qui ſont du côté de l'Oueſt. L'or le plus pur de ce pays ſe trouve dans les diſtricts de *Lyskiang-fou* & de *Yan-chang-fou*.

L'étain, le cuivre, &c, ſont ſi communs à la Chine, qu'ils s'y vendent à très-bas

prix. Les Miſſionnaires aſſurent qu'ils virent tirer, en peu de jours, d'une mine de tombac, plus de cent quintaux de métal.

Les mines de cuivre commun, qui ſe trouvent dans les provinces de *Yun-nan* & de *Quey-chen* ont fourni à l'Empereur toute la monnoie commune qui a été frappée depuis pluſieurs ſiecles. Le cuivre le plus remarquable eſt nommé *Pe-tong*, & qui veut dire *Cuivre blanc*. On ne trouve cette eſpece de métal qu'à la Chine, & ſeulement dans la province de *Yun-nan*.

Le cuivre que les Chinois nomment *Tſe-la-tong*, c'eſt-à-dire, cuivre venu de lui-même, n'eſt qu'un cuivre rouge que les torrens entraînent des montagnes.

Le *Lapis armenus*, ou l'azur qui ſe trouve dans pluſieurs cantons de la province de *Yun-nan* & de *Se-tchuen*, eſt tout-à-fait ſemblable à celui qu'on apporte en Europe. On en tire auſſi du diſtrict de *Tai-tong-fou*, dans la province de *Chan-ſi*. Ce canton fournit encore une eſpece d'agathe qui eſt quelquefois agréablement tachée, lorſqu'elle eſt polie.

Le plus beau cryſtal de roche vient des montagnes de *Chan-chen-fou*, dans la province de *Fo-kien*.

Il y a dans pluſieurs provinces de cet Empire des carrieres de marbre qui ſeroit auſſi beau que celui de l'Europe, s'il étoit auſſi bien travaillé.

Preſque toutes les provinces fourniſſent des pierres d'aimant.

Yu-nan & pluſieurs autres provinces fourniſſent le *Hiang-wang* qui eſt une pierre tendre, & dont la couleur eſt jaune avec

des taches noires. On en fait toutes ſortes de vaiſſeaux, auxquels on donne une couleur rouge qui eſt fort agréable.

Il n'y a pas de pays où l'on trouve autant de mines de charbon qu'à la Chine. Les montagnes, principalement celles des provinces de *Chen-ſi*, de *Chan-ſi* & de *Petcheli* en renferment des quantités innombrables. Celui qu'on brûle à Pekin, & qu'on appelle *moui*, eſt tiré des montagnes qui ſont à deux lieues de cette ville. Il faut qu'elles ſoient inépuiſables, puiſque, depuis près de quatre mille ans, elles en fourniſſent à toute la province.

Sel. La nature a pourvu au beſoin du ſel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, & ſont fort éloignées de la mer. Outre les mines de ſel qui ſe trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on trouve dans quelques autres une ſorte de terre griſe qui couvre quelquefois des arpens entiers. On en tire du ſel.

La province de Pe-tcheli eſt un terrain uni, mais ſablonneux. Ses montagnes produiſent une quantité prodigieuſe de charbon. Les ponts qui ſont ſur la riviere qui coule à l'Occident de Pekin ſont de marbre. Preſque tous les monumens publics ſont ornés de cette matiere; telles que les baluſtrades qui ſont autour des places publiques.

Le Palais impérial en eſt preſqu'entierement conſtruit. Les eſcaliers, les colonnes, les pilaſtres, les ſtatues ſont de marbre blanc. Il y a ſur le foſſé qui environne le Palais impérial un pont de jaſpe noir.

Dans le diſtrict de *Ch-en-te-fou* il y a de très-bonnes pierres de touche. Les montagnes du canton de *Swen-wa-fou*, produiſent du cryſtal, du marbre & du porphyre.

La province qu'on nomme *Kian-gnan*, n'a des montagnes que dans la partie du Sud. Les côtes maritimes de cette province abondent en ſalines. On y trouve beaucoup de très-beau marbre : les rues des différentes villes qu'on trouve dans ce canton en ſont pavées. Il eſt auſſi commun dans le diſtrict de *Whay-uguan-fou*. Il y a beaucoup de mines d'or, d'argent & de cuivre dans celui de *Wey-chen-fou*. Sur les frontieres de la province de *Kiang-ſi*, on trouve la terre avec laquelle on fait la porcelaine.

Les montagnes voiſines du Temple de *Long-hing-ſe*, dans le diſtrict de *Fong-yang-fou*, produiſent beaucoup de talc.

L'iſle de *Tſong-ming*, qui dépend de *Lin-fou-chen*, eſt plate, ſablonneuſe & ſans montagnes.

La province de *Kiang-ſi* eſt environnée de montagnes qui renferment des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer & d'étain. On fabrique à *Kieng-te-ching* une très-belle porcelaine. Il y a du cryſtal dans les montagnes du diſtrict de *Quang-ſing-fou*.

Les plaines de *King-che-ting*, ſont coupées de montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent. Dans les torrens & les ruiſſeaux qui arroſent le territoire de *Chni-chen-fou*, on trouve du ſable d'or & d'argent, & du *Lapis armenus* dans les montagnes dont il eſt environné. La ſeule ville de *Yeu-cheu-fou*, fournit à toutes les

parties de l'Empire de l'or fin & du vitriol.

Outre les productions communes à la plupart des autres provinces, comme les pierres précieuſes, le vif-argent, l'acier, &c. celle de Fo-kien a des mines d'or & d'argent dans ſes montagnes. Dans la ville de Tſuen-cheu il y a un Temple, dont les tours ſont preſque toutes de marbre. A peu de diſtance de cette ville, on voit un Temple de pierre noire. Les rues ſont pavées de briques, entre leſquelles il y a deux rangées de pierres quarrées.

La ville de Ting-chen-fou eſt ſituée entre les montagnes qui ſéparent celles de Fo-kien & de Kiang-ſi. Il y a beaucoup de mines d'or; mais il n'eſt pas permis d'y fouiller. Les diſtricts de Hing-na-fou ſont d'une beauté extraordinaire : les chemins ſont fort larges, & pavés de pierres quarrées. On trouve dans les montagnes de Chang-chen-fou un cryſtal de la plus grande beauté. On en fait des cachets & d'autres bijoux.

L'iſle Formoſe du diſtrict de la province de Fo-kien eſt diviſée en deux parties par une chaine de montagnes qui commencent au Sud de Cha-ma-kiten, & ſe termine à la côte du Nord. La ſeule partie qui appartient aux Chinois eſt celle qui ſe trouve à l'Oueſt des mêmes montagnes. Elle eſt entre le vingt-deuxieme degré huit minutes, & le vingt-cinquieme degré vingt minutes de latitude ſeptentrionale. La partie orientale, ſi on en croit les Chinois, eſt aride & montagneuſe. Ses habitans ne font aucun cas de l'or & de l'argent; cependant ils en ont beaucoup de mines. Il n'y en a

point dans la partie qui eſt ſous la domination des Chinois.

Dans l'eſpace de mer qui eſt entre cette iſle & la terre ferme, on trouve les iſles de Pong-hou qui ne ſont qu'un amas de rochers & de ſable. On voit quinze tours de marbre ſur les bords du canal qui eſt à l'Oueſt de la ville de Kia-king-fou, de la province de Tche-kiang. L'iſle de Kingtong, qui eſt à cinq lieues de Cheu-chan, autre iſle dépendante auſſi de la même province renferme beaucoup de mines d'argent. Il y en a auſſi dans le territoire de Yen-cheu-fou.

Quelques montagnes de la province de Hou-quang, qui eſt la ſixieme, produiſent du cryſtal & du talc. On y trouve du fer, de l'étain, &c. Il y a de l'or dans le ſable des rivieres & des torrens qui deſcendent des montagnes. Celles des environs de Vu-chang-fou produiſent un cryſtal de la plus grande beauté. Celles de Siang-yang-fou, qui ſont ſituées ſur le Kiang, ſont remplies de mines fort riches, mais il eſt défendu d'y toucher : la quantité d'or qu'on trouve dans les rivieres du diſtrict de cette ville en ſont une preuve certaine. Ces montagnes fourniſſent le *Lapis armenus*, du vitriol, & une eſpece de pierre verte qui ſert beaucoup à la peinture. Celles qui entourent la ville de Yu-en-yang-fou, qui eſt la plus ſeptentrionale de cette province, renferment des mines d'étain, & ſont fort abondantes.

Le canton où eſt ſituée la ville de Chang-cha-fou, qui eſt la capitale du Honan, eſt diviſé en plaines, en campagnes

& en montagnes. La partie montagneuſe eſt remplie de très-beau cinabre, & d'une quantité prodigieuſe d'une ſorte de talc qu'on calcine, & qu'on met dans du vin. On le prend comme un excellent cordial.

Quelques montagnes du diſtrict de Youchou-fou donnent du *Lapis armenus*, & de cette pierre verte qui eſt fort bonne pour la peinture. D'autres produiſent du talc & de petites pierres noires, qui, réduites en poudre impalpable, font un excellent remede contre l'eſquinancie & les autres maux de gorge.

Le pays de Hing-cheu-fou a beaucoup de mines d'or & de cuivre; mais on les laiſſe fermées.

On voit encore du *Lapis armenus* dans les montagnes & dans le territoire de la ville de Chang-te-fou. La ville de Ching-chen-fou a un grand nombre de montagnes dans ſon diſtrict. Elles produiſent du vif-argent, du *Lapis armenus*, & de ces pierres vertes qui ſervent à la peinture. Il y a, en outre, des mines d'or & d'argent.

La province de Ho-nan eſt bordée de montagnes du côté de l'Oueſt; tout le reſte eſt plat.

Les montagnes du canton de Ghang-te-fou, qui eſt une ville de cette province, produiſent des pierres d'aimant. Celle de We-Kiun-fou eſt ſituée ſur une riviere, dans une contrée ſablonneuſe, qui forme le plus mauvais terroir de la province.

Les montagnes qui environnent la ville de Nan-yang-fou produiſent beaucoup de *Lapis armenus*.

Quelques-unes des montagnes des en-

virons de Tſi-nan-fou, capitale de la huitieme province, appellée Cham-tong, renferment des mines de fer. On aſſure qu'aux environs d'une petite ville nommée *Kin-kiang-kien*, les habitans tiroient beaucoup d'or, & que c'eſt de là que lui vient ſon nom, qui veut dire *Terre d'or*. C'eſt dans le diſtrict de Tſin-chen-fou que les vaches ont dans le ventre une pierre jaune qui eſt auſſi groſſe qu'un œuf, molle comme de la craie. Les Médecins en font plus de cas que du bézoard. Ils prétendent qu'étant réduite en poudre & miſe dans de l'eau, elle guérit très-promptement les fluxions & les rhumes.

On trouve ſix à ſept pieds de bonne terre ſur les montagnes de la province de Chan-ſi, & leur ſommet forme de très-belles plaines. Il y a des mines de charbon : elles ſont ſi conſidérables qu'elles ne peuvent être épuiſées. Cette province produit en outre beaucoup de jaſpe, de porphyre, & de marbre de toutes ſortes de couleurs. Elle produit du *Lapis armenus* & du fer en ſi grande abondance, que toutes les autres provinces en tirent leurs uſtenſiles de cuiſine. On y trouve auſſi des lacs d'eau ſalée, & pluſieurs ſources d'eau chaude & bouillante. Un de ces lacs eſt proche de Ngan-i-hien : on en tire beaucoup de ſel. Il y a dans le territoire de Fuen-cheu-fou un grand nombre de fontaines & de ſources preſque bouillantes. Les eaux different les unes des autres par la couleur & par le goût. Dans les montagnes, dont le territoire de Tai-tong-fou eſt rempli, on trouve du *Lapis armenus*.

Quelques-unes produiſent une ſorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau au point de recevoir l'impreſſion des cachets comme de la cire. D'autres fourniſſent de l'azur, du marbre, du jaſpe de toutes ſortes de couleurs, particulierement de l'eſpece que les Chinois nomment *Yu-ché*, qui eſt tranſparente & blanche comme l'agathe. On l'emploie à faire des bijoux.

On tire de la province de Chen-ſi beaucoup de plomb rouge & de charbon de terre, dont les mines ſont inépuiſables. On ſait qu'il y a des mines d'or; mais il n'eſt pas permis de les ouvrir.

Les rivieres & les torrens entraînent dans leurs ſables une ſi grande quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitans doivent leur ſubſiſtance au ſoin que les autres prennent de le ramaſſer. Cette province renferme un grand nombre de carrieres d'où l'on tire une ſorte de pierre tendre, ou de minéral nommé *Kiang-whang*. Il eſt d'un rouge qui tire ſur le jaune, & marqueté de petites taches noires. On en fait des vaſes de toutes ſortes de formes. Ce pays produit auſſi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches. On les réduit en poudre, & l'on en fait prendre pour fortifier la ſanté & prolonger la vie.

Sur les montagnes des environs de Singnan-fou on trouve une eſpece de terre que les femmes font infuſer dans l'eau: elles s'en lavent le viſage, & prétendent qu'elle rafraîchit & blanchit leur teint. Celles du territoire de Yeu-nang-fou diſtillent une liqueur bitumineuſe, qu'on

appelle *Huile de Pierre*, & qui ſert pour les lampes.

Les hautes montagnes dont le territoire de Hang-ſang-fou eſt environné, ont des vallées qui fourniſſent beaucoup de cinabre. La plupart de celles de Kang-chang-fou produiſent le minéral appellé *Hyang-wang*, & une pierre d'un bleu foncé, rayé de blanc: on en a déja parlé. Ling-tan-fou eſt célebre par la quantité d'or qu'on trouve dans les rivieres qui en ſont voiſines.

La province de Set-chue, qui eſt la onzieme, a des richeſſes immenſes en fer, en étain, en plomb, en ambre, en pierres d'aimant & en *Lapis armenus*, qui eſt d'un bleu admirable. Les habitans de cette province fabriquent le ſel, en faiſant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creuſent dans les montagnes: mais ce ſel eſt plus foible que celui de mer. Il leur eſt cependant fort utile, parce qu'ils ſont fort éloignés des côtes.

La riviere qui paſſe près des murs de Chang-king-fou charie beaucoup d'or.

Le terroir de la province de Quang-tong eſt entremêlé de plaines & de montagnes. On y trouve de l'or, des pierres précieuſes, de l'étain, du vif-argent, du cuivre, de l'acier, du fer & du ſalpêtre. On voit dans les montagnes de Kau-cheu-fou une ſorte de pierre qui reſſemble beaucoup au marbre. Elle repréſente des rivieres, des montagnes, des payſages, plus naturellement que ſi c'étoit l'ouvrage de l'art. Les Chinois la coupent en feuilles pour en faire des tables & d'autres meubles. C'eſt dans ce canton que l'on trouve

des crabes qui ſe pétrifient en ſortant de l'eau, ſans qu'il arrive aucun changement dans leur conſtruction naturelle.

Dans l'iſle de Hai-nan, qui dépend de la province de Quang-tong, il y a des mines d'or, & beaucoup de *Lapis armenus* dans la partie du Nord. On en porte beaucoup à Canton, où il ſert à teindre la porcelaine en bleu.

On eſt perſuadé que les montagnes de Quang-ſi, qui eſt la troiſieme province de cet Empire, ſont remplies de mines d'or, d'argent, d'étaing, de cuivre & de plomb. Un Gouverneur préſenta, il y a quelques années, un Mémoire au Tribunal impérial, pour demander la permiſſion de les ouvrir. Le Mémoire fut approuvé, mais l'Empereur réſerva pour lui ſeul la mine d'or.

Dans le diſtrict de Quey-lin-fou, on trouve les meilleures pierres pour la compoſition de l'encre de la Chine. On recueille de l'or dans les rivieres du diſtrict de Kin-yen-fou. Celui de Sin-cheu-fou a des montagnes qui produiſent du cinabre. Dans celui de Chen-cheu-fou on trouve une terre jaune qui paſſe pour un ſouverain ſpécifique contre toutes ſortes de poiſons. Quelques montagnes de celui de Nan-ning-fou renferment des mines de fer.

Les rivieres & les torrens qui deſcendent des montagnes de la province de Yun-nan roulent beaucoup d'or dans leurs ſables, ce qui donne lieu de croire que ces montagnes renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, on y en trouve d'une eſpece qui eſt auſſi

blanche que de l'argent. Il y a dans cette province de l'ocre rouge ; mais on n'y en trouve pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes & d'autres pierres précieuses, le *Lapis armenus* & des marbres jaspés, parmi lesquels il y en a qui représentent des rivieres, des montagnes, des arbres, des fleurs, sont les richesses qu'on tire de la province de Yun-nan.

La capitale, qui s'appelle Yun-nan-fou, fait un commerce de métaux plus considérable que toutes les autres provinces. Son territoire est composé de petites collines & de plaines fort étendues. On y trouve le *Lapis armenus*, du marbre d'une beauté singuliere.

On fait à Tuli-fou des tables & d'autres ornemens d'un beau marbre jaspé, qu'on tire de la montagne de Ty-en-sung. Il représente des montagnes, des arbres, des fleurs, des payſages, des rivieres : les couleurs en sont si vives & si naturelles, qu'on les prendroit pour l'ouvrage d'un peintre très-habile.

Les montagnes des environs de Chu-yang-fou fourniſſent beaucoup de *Lapis armenus*, & une pierre verte qui est très-estimée. On y trouve encore des mines d'argent.

Le district de King-tong-fou est rempli de montagnes fort hautes, qui renferment aussi des mines d'argent. On tire du sel de l'eau d'un puits qui est près de la ville de Yan-ngan-fou. On prétend que les montagnes du district de Ko-king-fou, qui bordent le pays de Si-tan ou des Lamas, renferment des mines d'or. On tire de l'ambre

du pays de Ly-kiang-tu-fou, & celui d'Yong-chang-fou produit de l'or & de l'ambre.

Les montagnes de la quinzieme province, appellée *Koei-tcheou*, ou *Quey-chen*, renferment des mines d'or, d'argent, de mercure & de cuivre.

Le territoire de Se-chen-fou eſt très-montagneux. Il fournit du cinabre, du vif-argent & d'autres métaux. Le pays de Che-tſyen-fou donne beaucoup de vif-argent. On tire beaucoup d'or du diſtrict de Tong-jin-fou, & les mines de cuivre y ſont abondantes.

Edifices publics de Pekin.

Dans la deſcription de Pekin que M. l'Abbé de Marſi a donnée, il y a omis celle des édifices publics. Nous croyons devoir y ſuppléer.

Parmi les maiſons qu'occupent les grands Seigneurs, il n'y en a point qui ſoit digne du titre de Palais. « Ce ſeroit, dit le P. le » Comte, dégrader cette expreſſion que de » l'appliquer à des bâtimens d'auſſi peu de » conſéquence. Ils n'ont communément » qu'un étage, comme les maiſons ordinai- » res. Il eſt vrai que le grand nombre de » cours & d'appartemens qui ſervent à lo- » ger leurs domeſtiques, ſupplée, en quel- » que façon, à la beauté & à la magnifi- » cence qui leur manquent ». Aucune de ces maiſons ne donne ſur la rue. L'on ne voit au dedans qu'une très-grande porte qui ſert d'entrée. Aux deux côtés ſont de petites maiſons occupées par des Ouvriers ou des Marchands. Cette ſimplicité dans le

logement des Grands de la Chine, ne vient pas de l'éloignement pour le luxe & la dépenſe. La coutume du pays & le danger auquel ils s'expoſeroient s'ils vouloient ſe diſtinguer, impoſe des bornes à leur faſte.

» Lorſque j'étois à Pekin, dit le même » Miſſionnaire, un des plus grands Man» darins, je crois même que c'étoit un » Prince, avoit fait bâtir un hôtel plus élevé » & plus beau que les autres : on lui en fit » un crime. Les Magiſtrats établis pour la » Police, le citerent devant l'Empereur. » Tandis qu'on examinoit l'affaire, il fit » abattre ſa maiſon, même avant que la » Sentence fût rendue ».

Les hôtels des Princes & des premiers Mandarins, malgré leur ſimplicité, ſurprennent cependant par leur étendue. Quatre ou cinq grandes cours précedent ordinairement le premier édifice qui ſe partage en pluſieurs corps de logis, dont chacun a ſes cours & ſes avant-cours. A chaque frontiſpice ſont trois portes : celle du milieu eſt la plus grande ; les deux autres ſont ornées de lions de marbre. Près de là, & dans la premiere cour, on voit une grande place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtés ſont deux petites tours, où il y a des tambours ou des inſtrumens de muſique, dont on joue à différentes heures du jour, & principalement lorſque le Mandarin ſort, entre, ou qu'il monte à ſon tribunal.

Au-dedans de cette barriere eſt un endroit où s'arrêtent ceux qui ont des procès

ou des requêtes à préſenter. Des deux côtés ſont de petites maiſons qui ſervent d'étude aux Officiers du tribunal. Plus loin eſt une autre cour qui eſt terminée par une grande ſalle où le Mandarin rend la juſtice.

Les tribunaux des Juriſdictions ſouveraines ne ſont pas plus beaux que les maiſons des grands Seigneurs. Les cours en ſont fort vaſtes ; les portes élevées : quelques-unes ſont même décorées d'ouvrages de ſculpture d'aſſez bon goût : mais les appartemens & les chambres d'audience n'ont rien de remarquable.

On compte à Pekin ſix de ces Cours ſouveraines. Voici leur département.

La premiere s'appelle *Lji-pou*. Elle propoſe les Mandarins qui doivent gouverner le peuple, & veille à la conduite de tous les Magiſtrats de l'Empire : elle eſt en outre dépoſitaire des ſceaux.

La ſeconde, qui eſt nommée *Hou-pou*, eſt chargée de la levée des tributs & de la direction des finances.

La troiſieme, à qui on donne le nom de *Li-pou*, eſt pour maintenir les coutumes & les rits de l'Empire.

La quatrieme, qui ſe nomme *Ping-pou*, veille à l'entretien des troupes, à maintenir la diſcipline parmi elles ; & à ce que les poſtes établies ſur les grandes routes ſoient toujours en état de ſervir les voyageurs.

La cinquieme, à laquelle on donne le nom de *Hing-pou*, juge les criminels : toutes les cauſes capitales y ſont jugées définitivement. C'eſt la ſeule Cour qui condamne à mort ſans appel ; mais elle ne peut

faire exécuter un criminel qu'après que l'Empereur a ſigné l'arrêt.

L'inſpection ſur les ouvrages, ſur tout ce qui concerne les ports & la marine, ſont du reſſort du dernier tribunal, qu'on appelle *Kong-pou*.

Tous ces tribunaux ſont diviſés en différentes chambres, dans leſquelles les affaires ſont diſtribuées; & comme leur étendue n'eſt pas la même dans toutes les parties, le nombre des Juges dans chaque tribunal varie à proportion.

De ces ſix Cours ſouveraines relevent beaucoup d'autres tribunaux, qui ſont diviſés en différentes chambres. Le tribunal des Mathématiques, qu'on nomme *Kin-tien-kien*, relève de la troiſieme, qu'on appelle *Li-pou*.

Le *Kin-tien-kien* eſt compoſé de deux chambres, dont la principale & la plus nombreuſe ne s'occupe abſolument que du calcul, du mouvement des aſtres, & de tout ce qui a rapport à l'Aſtronomie.

La ſeconde a ſoin de déterminer les jours propres pour les mariages, les enterremens, les ſupplices & autres actions civiles.

Aucune de ces ſix Cours ſouveraines ne connoît des affaires d'Etat, à moins que l'Empereur ne leur en envoie, ou ne les commette à cet effet. Dans ce cas elles ſe réuniſſent & décident, d'un commun accord, de l'emploi qu'on doit faire de l'argent, de la conduite qu'on doit tenir à l'égard des troupes, ſuivant l'uſage de l'Empire. Dans toute autre conjoncture, chaque Cour ne ſe mêle que des affaires de ſon reſſort.

Il eſt aiſé de ſentir que, dans un Empire ſi vaſte, l'adminiſtration des finances, le gouvernement des troupes, le ſoin des ouvrages publics, le choix des Miniſtres, le maintien des coutumes & l'adminiſtration de la juſtice, captivent toute l'attention des Magiſtrats, & demandent une grande capacité. C'eſt pour les ſoulager dans leurs travaux qu'on a établi cette quantité de Mandarins qui ſont dans la capitale & dans les provinces.

Toutes ces Cours n'ont au deſſus d'elles que l'Empereur ou le Grand Conſeil, qu'on appelle le tribunal des *Co-la-os*. Il eſt compoſé de quatre ou ſix Mandarins, qui ſont comme les Miniſtres d'Etat. Ce tribunal ne ſe tient que quand l'Empereur juge à propos d'en aſſembler les membres pour quelqu'affaire importante qui a déja été jugée par une de ſes Cours. Il envoie ſes ordres au Préſident qui avertit les autres Magiſtrats de s'aſſembler. Ils traitent immédiatement avec le Prince, qui approuve ou rejette leurs avis, & donne ſes volontés par écrit.

Troupes qui ſont à Pekin.

Si les bâtimens où s'aſſemblent tous ces tribunaux ne préſentent pas de magnificence, il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont deſtinés au culte de la Religion. Les Princes ont fait élever à grands frais de ſuperbes bâtimens pour ſacrifier aux Idoles. On n'a épargné pour leur décoration ni l'art, ni la dépenſe. Ces Temples ſont remarquables, principalement par la beauté de leurs toits qui ſont verniſſés, & ont une belle couleur jaune ou verte. A ces agrémens ils joignent celui d'être bor-

dés, de toutes parts, de figures très-bien travaillées, & d'être enrichis, aux angles & aux extrémités, de dragons saillans, & de la même couleur que les tuiles.

Toutes les familles Tartares qui ont passé à la Chine, habitent à Pekin ou aux environs. Il ne leur est pas permis de s'en écarter, sans un ordre exprès de l'Empereur, ce qui fait que les troupes de sa garde sont toujours auprès de sa personne. En réunissant à cette garde celle des Princes, qui est aussi composée de soldats & d'officiers à leur solde, on concevra aisément que les Ecrivains qui assurent que le nombre des cavaliers qui sont à Pekin monte à cent mille, ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité.

L'infanterie qui y est entretenue n'est point au-dessous de ce nombre. On peut juger des forces de cet Empire, par celles de la capitale.

Environs de Pekin.

A quelques lieues de cette ville on voit la maison des anciens Empereurs de la Chine. Son circuit peut avoir dix lieues. Elle differe des maisons Royales de l'Europe, autant par son étendue, que par le goût dont elle est construite. On n'y voit ni marbre, ni jets d'eau, ni treillage, ni murailles de pierres. Cérès, Diane & Pomone sont les seules divinités qu'on y ait cultivées. Quatre petites rivieres d'une eau limpide, & dont les bords sont ombragés par de grands arbres, coulent autour de cette maison & en forment l'enceinte. L'édifice est composé de trois corps-

de-logis qui ſont deſtinés à l'Empereur & à la Cour ; le reſte du terrain eſt occupé par des baſſes-cours & des étables où ſont de nombreux troupeaux ; des étangs, des bois, de pâturages pour les cerfs, les chevreuils & les bêtes fauves qu'on y nourrit ; de grands jardins potagers ; des vergers délicieux, & des pieces de terre enſemencées ; enfin tout ce que l'agriculture a l'utile, tout ce que la vie champêtre a d'agréable y eſt raſſemblé, ſans qu'il paroiſſe plutôt dû à l'art qu'à la nature.

Débris d'un Pont ſurprenant.

A deux lieues & demie à l'Oueſt de Pekin, on voit les débris du plus beau pont qui ait exiſté. Il fut renverſé par une inondation ſubite qui cauſa beaucoup d'autres ravages. Ce pont étoit de marbre blanc, très-bien ſculpté, & d'une fort belle architecture. Soixante-dix colonnes régnoient de chaque côté ſur ſes bords. Elles étoient ſéparées les unes des autres par des cartouches d'un ſeul morceau de marbre très-grand, où l'on avoit ciſelé, avec beaucoup de délicateſſe, différentes fleurs, des feuillages, des oiſeaux & toutes ſortes d'animaux.

L'entrée du pont, du côté de l'Orient, étoit décorée de deux lions d'une groſſeur extraordinaire, poſés ſur des piédeſtaux de marbre. Près de ces lions, on avoit taillé des lionceaux qui ſembloient monter, deſcendre, & ſe gliſſer entre les jambes des premiers. A l'autre extrémité, du côté de l'Occident, deux autres piédeſtaux portoient chacun un éléphant, tous deux

ulptés avec un art digne d'admiration.

Addition à ce que l'on a dit de la grande muraille de la Chine.

De tout ce que l'on connoît des Anciens n matiere de fortifications, & de tout ce ue les Modernes ont inventé dans ce enre, rien ne peut être comparé à la *rande Muraille* de la Chine. Elle commence la riviere de Hoang, ſur les frontieres es Kalmouks, vers le cinquante-cinuieme degré de latitude, d'où elle s'éend vers le Nord-Nord-Eſt, &, lorſu'elle eſt arrivée au quarante-deuxieme egré, elle tourne tout-à-fait à l'Eſt & ontinue ſur la même ligne, juſqu'à ce u'elle vienne joindre le golfe de la Coée, auprès de la fortereſſe de Kam-hay. Comme les côtes de la Chine ſont fort aſſes dans cet endroit, que la marée de l'Océan oriental couvre une grande étendue e pays qu'elle laiſſe enſuite à ſec, on a été obligé de continuer la muraille de cinuante lis dans la mer. Chaque li eſt de cent oixante pas géométriques.

Les opinions varient ſur ſa longueur. Les uns prétendent qu'elle a plus de cinq cent lieues, en y comprenant les circuits qu'elle décrit; les autres aſſurent qu'elle n'en a gueres plus de trois cent cinquante. On dit qu'elle exiſte depuis deux cent trente-ſept ans avant Jeſus-Chriſt, & qu'on n'employa que cinq ans à la bâtir. Elle fut ſi ſolidement bâtie qu'elle a réſiſté au tems deſtructeur. Les Miſſionnaires aſſurent qu'elle eſt en auſſi bon état que s'il n'y avoit pas plus de trente ans qu'elle fût bâtie.

Les fondemens en ſont partout de pierres de taille juſqu'à ſix pieds de hauteur. Le reſte, juſqu'à cinq toiſes, eſt bâti de briques; de ſorte qu'elle a ſix toiſes d'élévation. Dans beaucoup d'endroits, elle eſt revêtue de pierres de taille.

Les Miſſionnaires aſſurent qu'en dreſſant les Cartes des provinces, ils ont pluſieurs fois fait jetter la corde par-deſſus cette muraille, & en différens endroits, pour meſurer les baſes de triangles, & pour d'autres opérations relatives à leurs projets, & que partout on a vu que ces endroits étoient bien pavés & aſſez larges pour fournir un paſſage aiſé à cinq ou ſix cavaliers de front.

Le tiers des habitans de l'Empire, dit l'Hiſtorien de la Chine, au deſſus d'un certain âge, fut employé à la conſtruction de cet ouvrage. Les pierres doivent être ſi bien liées par le ciment, dans la partie qui s'oppoſe à la mer, que l'Architecte auroit été condamné à mort, ſi l'on avoit pu faire entrer de force un clou dans l'endroit qui joignoit les pierres.

Sa largeur & ſon élévation ne ſont pas partout les mêmes, parce qu'elle paſſe par-deſſus de hautes montagnes; & que la hauteur de ces montagnes, jointe aux ſix toiſes qu'on lui a données, la rendent beaucoup plus haute que les parties qui ſont dans les plaines & les vallons. Un des Peres Jéſuites qui étoit en grande conſidération à la Cour de la Chine, aſſure qu'ayant eu la curioſité d'en meſurer la hauteur dans un certain endroit, il l'avoit trouvée élevée de mille trente-ſix pieds au deſſus de l'horiſon.

De deux cent pas en deux cent pas, on conſtruit des tours crenelées, comme os anciennes villes de guerre, & il y a corps de garde dans chacune. Dans les roits faciles on a multiplié les remparts; t-à-dire, qu'on y a fait trois ou quatre aſſes les unes au deſſus des autres. Les tes qu'on y a pratiquées ſont auſſi dédues par des forts aſſez grands & fort vés. On a même bâti le long de cette raille des villes bien fortifiées, qui en pêchent le paſſage.

Dans la province de Chan-ſi, elle comce par n'être que de terre battue, ſans uit, ſans crenaux, & n'a gueres que nze pieds de hauteur.

En admirant l'induſtrie & l'art des Chis, on ne peut s'empêcher de les blâ· d'avoir conduit cette muraille ſur des ntagnes élevées & ſi eſcarpées, que ouvriers n'ont pu y monter qu'à l'aide nachines, & où le tranſport des maes a dû coûter la vie à des milliers ommes. Si la prudence vouloit qu'on tifiât des endroits acceſſibles, elle faiconnoître en même tems qu'il étoit tile de fortifier des endroits où il étoit oſſible qu'une armée pût arriver.

Les Voyageurs aſſurent que ſous les pereurs Chinois, cette muraille étoit dée par un million de ſoldats. Depuis les Tatars ont conquis cet Empire, on ntretient que des garniſons dans les enits les plus expoſés.

Ville de Nankin.

Nous croyons pouvoir ajouter quel-

que choſe à ce qu'on a dit dans le premier volume de cet Ouvrage de la ville de Nankin, qui a été autrefois la capitale de l'Empire.

Les Miſſionnaires diſent qu'il y a dans cette ville trois choſes qui méritent une attention particuliere. La premiere, c'eſt qu'elle eſt comme le centre du commerce de tout l'Empire, parce qu'elle eſt baignée par un fleuve qui a une demi-lieue de large dans cet endroit. Tout ce que les autres provinces produiſent de plus rare & de plus curieux, étoffes précieuſes, ouvrages rares, s'y trouvent raſſemblés. C'eſt-là que les Docteurs les plus fameux, les vieux Mandarins vont s'établir. Les Bibliothéques y ſont nombreuſes, & toutes compoſées de livres bien choiſis. On y trouve les meilleurs ouvriers : on y parle le langage le plus pur, & l'accent y eſt meilleur que partout ailleurs.

La ſeconde raiſon de ſa célébrité, c'eſt l'Obſervatoire Royal qui eſt placé ſur une haute colline. On y avoit conſtruit une plate-forme, & dreſſé une machine propre aux obſervations ; mais on a tranſporté les inſtrumens à Pekin : tous ces bâtimens tombent en ruine.

La troiſieme eſt la grande tour, ou *la Tour de porcelaine.* » Il y a hors de la ville, » dit le P. le Comte, un Temple que les » Chinois nomment *le Temple de la reconnoiſſance.* Il eſt élevé ſur un maſſif de briques qui forme un grand perron entouré » d'une baluſtrade de marbre. On y monte » par un eſcalier de dix à douze marches » qui regnent tout le long. La ſalle qui

» ſert

ert de Temple a cent pas de longueur, & porte ſur une petite baſe de marbre qui eſt élevée d'un pied.

» La façade eſt ornée d'une galerie & de piliers. Le toits qui, ſelon l'architecture Chinoiſe, ſont au nombre de deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre, ſont de tuiles vertes & verniſſées. La charpente qui eſt en dedans eſt peinte & chargée d'une infinité de pieces engagées les unes dans les autres, ce qui fait un très-bel effet. Il eſt cependant vrai que cette multitude de poutres, de tirans, de ſolives, de pignons qui regnent de toutes parts, a quelque choſe de ſingulier, & cauſe beaucoup de dépenſe. Cependant cet embarras ne vient que de l'ignorance des ouvriers qui n'ont encore pu trouver cette belle ſimplicité qu'on remarque dans nos bâtimens, & qui n'en altere point la ſolidité.

» La ſalle ne reçoit de jour que par ſes portes. Il y en a trois à l'Orient qui ſont fort grandes, & par leſquelles on entre dans la tour. »

Cette tour, continue le même Miſſionaire, eſt de figure octogone, large de quarante pieds, de maniere que chaque face en a cinq. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de même figure, éloigné de deux toiſes & demie, & portant, à une médiocre hauteur, un toit couvert de tuiles verniſſées, qui paroît naître du corps de la tour, & qui forme au deſſous une galerie aſſez belle.

La tour a neuf étages, dont chacun eſt orné d'une niche de trois pieds à la naiſ-

ſance des fenêtres, & couvert par des toits ſemblables à celui de la galerie, cependant avec moins de ſaillie, parce qu'ils ne ſont pas ſoutenus d'un ſecond mur. Ils deviennent plus petits à meſure que la tour s'éleve & s'étrécit.

Le mur a, ſur le rez-de-chauſſée, au moins douze pieds d'épaiſſeur, & plus de huit & demi par le haut. Il eſt incruſté de porcelaine, poſée de champ; la pluie & la pouſſiere en ont diminué la beauté; il en reſte cependant encore aſſez pour faire juger que c'eſt de la porcelaine, quoique groſſiere: il y a apparence que de la brique, depuis trois cent ans, n'auroit pas conſervé le même éclat.

L'eſcalier qu'on a pratiqué en dedans eſt fort étroit & très-incommode, parce que les marches ſont hautes. Chaque étage eſt formé par de groſſes poutres miſes en travers, qui portent un plancher dont le lambris eſt enrichi de diverſes peintures à la maniere des Chinois, c'eſt-à-dire, ſans ombre, ce qui produit un mauvais effet, comme on le voit par celles qui nous ſont apportées de ce pays.

Les murailles des étages ſupérieurs ſont percées d'une infinité de petites niches qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait une eſpece de marqueterie aſſez propre. Tout l'ouvrage eſt doré & ſemble être de marbre.

Il pourroit bien être que ce qu'on prend pour de la porcelaine, ne fût que de la brique poſée de champ; car les Chinois ont une adreſſe admirable pour mettre toutes ſortes de figures ſur leurs briques.

rre en eſt extrêmement fine, bien
e au tamis, &, par cette raiſon
ſont plus propres que les nôtres à
ire les figures du moule.
premier étage eſt le plus élevé; mais
utres ont une égale hauteur. On y
te cent quatre-vingt-dix marches,
nt preſque toutes dix ou douze pou-
ce qui fait cent quarante-huit pieds.
y joint la hauteur du maſſif, celle du
er étage qui n'a point de degrés &
uronnement, on trouvera que cette
eſt élevée de plus de deux cent pieds
rez-de-chauſſée.
comble n'eſt pas une des moindres
tés de cette tour : c'eſt un mât qui
rend au plancher du huitieme étage,
i s'éleve plus de trente pieds en de-
Il paroît engagé dans une bande de
e la même hauteur, tournée & éloi-
de pluſieurs pieds de l'arbre, de ſorte
le forme en l'air une eſpece de cône
e & percé à jour, ſur la pointe du-
on a placé un globe doré qui eſt d'une
eur extraordinaire. Les Voyageurs
endent que c'eſt le plus bel édifice qui
lans tout l'Orient. Il y avoit dans cette
des cloches d'une groſſeur ſurprenante:
leur poids emporta le donjon où elles
ent ſuſpendues ; le bâtiment tomba en
es, & on n'a pas relevé les cloches.
Miſſionnaires prétendent que la plus
ſe peſoit environ cinquante milliers :
elles étoient mal fondues & le grain
toit aigre.
outes les cloches de la Chine, ſuivant
. le Comte, ſont inférieures aux nô-

tres par leur ſon & par la netteté de leur fonte. Elles rendent un ſon ſourd. Elles n'ont point de battant : on les frappe avec un marteau de bois.

Figure des Chinois.

Il ne faut pas juger de la figure des Chinois par les différens portraits qu'on voit ſur les porcelaines & les cabarets qu'on apporte de leur pays. Ils ne ſont point ſi mal-faits, & n'ont point la figure ſi groteſque qu'ils ſe repréſentent eux-mêmes. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas ſur la beauté les mêmes idées que nous.

Les Chinois ſont en général d'une taille médiocre & bien proportionnée : ils ſont preſque tous gros & gras : l'embonpoint paſſe même chez eux pour un agrément. Ils ont le viſage large, la bouche de grandeur médiocre & aſſez bien faite, les levres vermeilles, le né écraſé, les ſourcils grands, les paupieres élevées, les yeux petits, les joues & le menton arrondis; les oreilles grandes & larges.

Leurs dents ſont tout autrement diſpoſées que les nôtres : le rang d'en haut eſt fort ſaillant en dehors, & celui d'en bas eſt rentrant, de maniere qu'ils portent tous deux ſur les gencives, au lieu de ſe rencontrer. Leurs dents ſeroient aſſez blanches, ſi le bétel qu'ils mangent continuellement ne les noirciſſoit.

Un bel homme à la Chine eſt celui qui remplit bien un fauteuil; qui préſente une vaſte & groſſe figure. Ils ont tous la peau aſſez blanche, principalement ceux qui ſont du côté du Nord. Comme les hommes

nénagent peu, voyagent beaucoup, &
tent ſur la tête un petit bonnet qui n'eſt
capable de défendre le viſage des ar-
rs du ſoleil, ils ſont ordinairement auſſi
ınés que des Eſpagnols. Le peuple mê-
des Provinces méridionales travaille
c de ſimples caleçons & ſans chemiſe:
ſt auſſi olivâtre que ſont les Maures.
.es femmes ont à peu près la même fi-
e que les hommes: mais autant les
nmes négligent leur teint, autant les
mes ont ſoin du leur. Les jeunes filles
ont des prétentions à la beauté ne
ıquent pas, d'après les inſtructions de
s meres, de ſe tirer ſouvent les pau-
es pour ſe rendre les yeux plus petits,
'applatir le nez pour l'avoir court, de
longer & de s'élargir les oreilles le plus
elles peuvent. Toutes les femmes font
ge d'un certain fard qui releve fort bien
lancheur de leur teint; mais il ne leur
pas moins nuiſible que le rouge l'eſt à
dames. Il ſeche la peau & la ſillonne
rès-bonne heure. Aux petits yeux près,
oreilles longues & larges, au nez court,
dames Chinoiſes ne le cedent en rien à
dames. La modeſtie, qui eſt naturelle
premieres, ajoute beaucoup à leurs
émens.
M. le Gentil aſſure qu'il eſt très-rare
voir des yeux bleus à la Chine, ſi ce
ſt à des Européens ou à des perſonnes
s d'Européens.
Quoique les Chinois n'aient que peu de
be, ils ſe l'arrachent, & ne laiſſent ve-
qu'un épi au menton, pluſieurs ſur la
re ſupérieure, & regardent ces mouſ-

taches comme une parure très-distinguée. Ils les peignent avec soin, les nouent ou les tressent avec assez d'art.

Leurs cheveux sont communément noirs ou bruns. Ils ne peuvent souffrir les blonds ou les roux. Avant la conquête de la Chine par les Tartares, il étoit d'usage de laisser croître ses cheveux, & de les parfumer avec de l'essence; mais les Chinois furent obligés d'adopter les loix & les usages des vainqueurs. Il y avoit une loi qui ordonnoit de raser les cheveux, & d'en laisser croître seulement une touffe derriere la tête : il fallut s'y soumettre. Il se trouva cependant des hommes si attachés à leurs cheveux, que plus de deux cent mille aimerent mieux quitter leur patrie que de s'y conformer. Il y en eut même beaucoup qui perdirent la tête. Il y a des peuples qui regardent les anciens usages comme sacrés, & quand on veut les leur faire quitter, ils sacrifient leur patrie, leurs parens, leurs amis, &c.

Les Russes nous offrent un exemple frappant de cette vérité. L'Edit de Pierre le Grand, qui ordonnoit à tous ses sujets de se faire couper la barbe, causa beaucoup de troubles, comme nous l'avons dit dans leur Histoire.

Aujourd'hui les Chinois laissent croître sur le sommet de la tête assez de cheveux pour former une longue tresse; quelques-uns les laissent flotter.

L'usage des chapeaux est totalement inconnu à la Chine. Ils portent en tout tems un bonnet. En Europe se découvrir la tête c'est une politesse; à la Chine c'est une

incivilité. Les Chinois regardent comme une indécence de paroître tête nue devant un autre homme. Cette coutume a même engagé le Pape à permettre aux Miſſionnaires de célébrer la Meſſe, d'adminiſtrer les Sacremens le bonnet ſur la tête.

Les bonnets des Chinois varient ſuivant les ſaiſons. Celui qu'ils portent en été a la forme d'un entonnoir : il eſt terminé en pointe par le haut. Une natte, faite avec une eſpece de jonc & proprement travaillée, le couvre par dehors. Le dedans eſt doublé d'un beau ſatin. Du ſommet ſort une groſſe houpe de ſoie rouge, dont les filets ſont fort longs, ſe repandent tout autour du bonnet, & tombent juſque ſur les bords. Les mouvemens du corps & de la tête font flotter cette ſoie, & donnent à cette coiffure une ſorte d'agrément. Quelquefois, au lieu de ſoie, on met une touffe d'une eſpece de crin teint d'un rouge éclatant, & que la pluie ne gâte pas. On le tire de certaines vaches qui ſont dans la province de Set-chuen. La couleur de ce crin eſt blanche : mais on parvient à lui donner une teinture qui le rend plus cher que la plus belle ſoie. Ces bonnets ſont communs à tout le monde, & les porte qui veut : ceux qui vont à cheval en font particulierement uſage, parce que de toutes les coiffures, c'eſt la plus propre à garantir de la pluie & du ſoleil. Gemelli Careri, *tom.* 4. *pag.* 328.

Il y en a une autre eſpece qui n'eſt permiſe qu'aux Mandarins & aux Lettrés. C'eſt un bonnet de carton de même forme que le premier ; mais couvert de ſatin blanc, & doublé de la même étoffe, mais elle eſt rouge ou bleue.

En hiver on porte à la Chine un bonnet fort chaud. Il eſt bordé de renard, de zibeline, ou d'autres fourrures précieuſes: cette bordure eſt à peu près de la largeur de deux ou trois doigts. Le reſte du bonnet eſt couvert d'un beau ſatin noir ou violet, & couronné comme celui d'été, par une houpe de ſoie rouge. Ces bonnets ſont très-propres & extrêmement riches: mais ils ſont ſi courts qu'ils laiſſent toutes les oreilles à découvert. Quand les Mandarins ſe trouvent en cérémonie, le haut de leur bonnet eſt terminé par un diamant, ou quelque pierre précieuſe aſſez mal taillée, mais enchaſſée dans un bouton d'or très-bien travaillé. Les perſonnes d'un rang inférieur y placent un gros bouton d'étoffe, de cryſtal, d'agathe, ou de quelqu'autre matiere.

L'habillement des Chinois répond à leur gravité. Leur vêtement d'été conſiſte en une longue robe qui deſcend juſqu'à terre, & dont le pan droit ſe replie ſur le côté gauche, & s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent; en caleçons de toile ou de ſatin blanc; en une chemiſe fort ample, mais très-courte; ou une large ceinture de ſoie, dont les bouts pendent juſqu'aux genoux, & à laquelle on attache un étui qui renferme une bourſe, un couteau, & deux petits bâtons qui ſervent de fourchettes.

L'habillement d'hiver eſt le même, excepté que la veſte eſt doublée d'une fourrure plus ou moins précieuſe, ſelon la qualité & les facultés des perſonnes. Les caleçons ſont de ſatin piqué, de coton ou

ſoie crue, quelquefois de peau de re-
ard avec ſon poil. Par-deſſus cette veſte,
n met une longue robe large comme nos
obes de Palais, & fourrée comme la veſte.
ans cette ſaiſon, au lieu d'avoir le cou
ud comme en été, ils ont comme une
ravate de ſatin ou de peau de renard de
rois ou quatre doigts de large, qu'on atta-
he avec un bouton qui eſt devant.

Les gens de qualité, ou ceux qui ſont riches, ont deux ſortes de chauſſures. L'une leur ſert, lorſqu'ils reſtent chez eux; ils font uſage de l'autre, lorſqu'ils vont en ville.

Celle qui ſert à la maiſon eſt une eſpece de pantoufle de toile noire ou d'étoffe de ſoie, qui tient par un rebord qui emboîte le talon, ſans qu'il ſoit beſoin de l'attacher par-devant. Cette chauſſure eſt d'uſage en tout tems, & pour tout le monde.

Tous les gens de marque ſortent en bottes. Elles ſont différentes des nôtres, en ce qu'elles n'ont ni talon, ni genouillere. Pour monter à cheval, ou pour faire quelque voyage, on en prend qui ſont de cuir bien paſſé, ou d'une groſſe toile de coton bien piquée. Pour faire des viſites, on en porte qui ont un rebord de velours ou de panne ſur le genou. Dans Dans ces bottes on met des bas de toile ou de ſoie, ſuivant la ſaiſon.

Quelle que ſoit la chaleur, les Chinois ne portent jamais hors de chez eux d'autres chauſſures que ces bottes. Ils les regardent comme une parure ſi décente, que lorſqu'on va rendre viſite à quelqu'un, il ne paroît que quand il les a miſes. Ceux

qui ſortent en chaiſe ne manquent jamais d'avoir leurs bottes.

Les Chinois, en général, ſont portés au luxe, & affectent un air d'opulence. Les pauvres ſont même vêtus aſſez proprement, & on ne voit chez eux perſonne qui ſoit couvert de haillons, & qui, par ſa malpropreté, choque la vue.

On ne manque jamais de ſe faire habiller de neuf au commencement de l'année, les plus miſérables même ſe conforment à cet uſage.

Toutes les fois qu'un Chinois ſort de chez lui, & qu'il va rendre des viſites à des perſonnes de marque, il met par deſſus ſa robe ordinaire une autre qui eſt encore plus longue, & d'une étoffe de ſoie qui eſt aſſez ſouvent bleue, avec une ceinture. On met ſur le tout une eſpece de manteau noir ou violet qui eſt fort ample. Il ne paſſe pas les genoux, & a des manches courtes & larges. On porte ſur ſa tête le petit bonnet en cône raccourci, on prend un éventail à ſa main; on met à ſes jambes les bottes de ſoie. Voilà l'habillement de cérémonie à la Chine.

Outre ces différentes eſpeces de vêtemens, il y en a encore deux autres en uſage dans les circonſtances ſuivantes. Savoir à cheval & en deuil. Le premier eſt d'un gros taffetas enduit de cette huile dont nous avons parlé. Elle donne à cette étoffe une couleur vêrte, la rend liſſe & tranſparente, enfin très-propre. Le bonnet, la veſte, le ſurtout, les bottes ſont de cette étoffe. La ceinture eſt de chanvre à demi-retors.

Dans le grand deuil, le bonnet eſt de

le rouſſe, fort claire, à peu près com-
: notre toile d'emballage. Les Manda-
s, les Princes, comme les artiſans, ne
uvent porter en grand deuil ni d'autre
uleur, ni d'autre étoffe.
Toutes les couleurs ne ſont pas égale-
:nt permiſes. Le jaune n'appartient qu'à
:mpereur & aux Princes de ſon ſang.
ıe claſſe de Mandarins a en partage le
:in fond rouge. Les autres portent ordi-
irement le violet, le bleu, ou le noir.
:s deux dernieres couleurs appartiennent
ſſi au peuple.
L'habillement des dames Chinoiſes eſt
ıſſi décent que ſimple. Il conſiſte en une
›be qui pend depuis le cou juſqu'au ta-
n, de maniere qu'elles n'ont que le vi-
ge découvert. Les manches de cette robe
›nt fort larges & ſi longues qu'elles trai-
ent juſqu'à terre; mais elles ont ſoin de
s relever. Ces manches leur ſervent de
ınds & de manchons, dont elles ignorent
uſage. Elles y tiennent leurs mains ca-
ıées avec une grande précaution.
Leur coiffure excite le plus particulie-
:ment l'admiration, & ſeroit, peut-être,
igne des dames Européennes les plus qua-
ifiées. Il n'y a rien de plus agréable, de
ılus élégant que cette parure; auſſi leur
:oûte-t-elle beaucoup de ſoins & de pei-
ıes. Leurs cheveux artiſtement friſés en
›oucles, ſont ornés d'un grand nombre de
›ouquets d'or & d'argent, ce qui fait un
ſpectacle fort agréable. Il y en a qui parent
eur coiffure de la figure d'un oiſeau fabu-
:eux, dont on débite beaucoup de mer-
veilles.

On le fabrique de cuivre doré, d'argent ou d'or, ſelon la qualité des perſonnes pour leſquelles il eſt deſtiné. Ses ailes déployées forment le devant de la coiffure, & comme une carcaſſe qui s'étend ſur les temples. La queue longue & déployée forme une jolie aigrette au milieu de la tête: au deſſus du front eſt le corps de l'oiſeau, dont le col & le bec ſe trouvent préciſément ſur le nez de la dame qui le porte. Le cou eſt artiſtement attaché au corps par un reſſort qu'on a l'adreſſe de cacher, & qui lui laiſſe un jeu ſi aiſé, qu'au premier mouvement la tête & le cou ſe meuvent doucement & avec beaucoup de grace. Les pieds de l'oiſeau ſont arrangés dans les cheveux, & ſoutiennent tout le corps.

Les femmes de qualité portent quelquefois pluſieurs de ces oiſeaux entrelaſſés les uns dans les autres, & qui forment comme une couronne ſur la tête. Le travail ſeul de cet ornement eſt fort cher.

Les coiffures ordinaires des jeunes perſonnes ſont une eſpece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle étoffe de ſoie. Le devant de cette couronne eſt couvert de perles & de diamans: il s'éleve en pointe ſur le front. Le ſommet de la tête eſt paré de fleurs naturelles ou artificielles, entremêlées d'épingles à têtes de brillans.

Les femmes d'un certain âge, & principalement celles du commun, n'ont pour coiffure qu'une bande d'étoffe de ſoie fort fine: elles la paſſent pluſieurs fois autour de leur tête.

Parmi les agrémens des dames Chinoiſes, celui d'avoir les pieds petits eſt regardé comme le plus grand ; c'eſt l'avantage le plus admirable de la beauté : pour ſe le procurer, elles mettent tout en œuvre.

Dès qu'une fille eſt née, la nourrice a grand ſoin de lui lier les pieds pour les empêcher de croître. Cette précaution réuſſit ſi bien, que les dames Chinoiſes s'en reſſentent toute leur vie. Un enfant de ſept ans en Europe auroit peine à mettre leur chauſſure ; auſſi leur marche eſt toujours lente & mal aſſurée. Leurs pieds ſemblent plier ſous leurs corps, & elles ſont toujours comme prêtes à tomber. L'empire de la mode eſt ſi grand, que non-ſeulement elles ſouffrent cette incommodité avec patience, mais encore elles cherchent à l'augmenter en tenant toujours leurs pieds à la gêne. Un joli ſoulier brodé en or ou en argent, & d'une propreté achevée, couvre ce petit pied, & les femmes ſe font une étude de le montrer en marchant. Enfin les femmes dans ce pays ſacrifient l'amour de ſoi-même à l'amour-propre. Mais le plaiſir de faire voir cette perfection les dédommage tellement de la douleur qu'elle leur occaſionne, qu'elles marcheroient tout le jour, s'il leur étoit permis de ſortir. *Mem. du P. le Comte, Tome I.*

Il eſt difficile de rendre raiſon d'une coutume ſi biſarre ; les Chinois l'ignorent eux-mêmes.

Quelques-uns prétendent que leurs ancêtres voulant obliger leurs femmes à garder la maiſon, mirent les petits pieds à la mode. » Je me ſuis informé de cette tradi-

» tion, dit le Pere le Comte, & l'on m'a » toujours répondu que c'étoit une fable : » nos peres, me répondit un Chinois, en » riant, connoiſſoient trop bien les fem- » mes, pour croire qu'en leur retranchant » la moitié des pieds, on leur ôteroit la » volonté de ſe promener & l'envie de » voir le monde. »

Le Pere du Halde croit que cet uſage eſt dû à la politique, & qu'on a eu envie de tenir, par-là, les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſortent très-rarement ; qu'elles reſtent preſque toujours renfermées dans leur appartement qui eſt au centre de la maiſon, & qu'elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent. Cette raiſon eſt peu ſatisfaiſante, puiſque les femmes en général ſortent peu dans l'Orient.

Lorſque quelque raiſon indiſpenſable les engage à ſortir, elles marchent lentement, ont les yeux baiſſés, la tête penchée, les mains cachées dans leurs manches. Enfin on les prendroit pour des religieuſes auſteres, ou des dévotes de profeſſion. Elles pouſſent la modeſtie au point que ſi un homme leur offre quelque choſe, elles regardent comme une indécence de le recevoir avec les mains nues, il faut le poſer ſur une table, où elles le prennent avec les mains, mais couvertes.

Cette modeſtie n'eſt cependant qu'apparente, elles pouſſent la coquetterie auſſi loin que les femmes des autres pays. Elles paſſent pluſieurs heures à ſe parer, à s'habiller, eſpérant que quelqu'un pourra les voir dans la journée : mais elles ne voient

preſque jamais que leurs domeſtiques.

Les maiſons des Chinois n'ont aucune régularité au dehors; mais elles ſont fort propres & très-commodes au dedans. Il y a beaucoup de varieté; elles ſont en conſéquence de l'opulence, enfin des facultés du propriétaire. On voit des maiſons de briques cuites, d'autres de briques non cuites, incruſtées en dehors de briques cuites. Dans certains endroits elles ſont de terre battue entre deux planches. Ailleurs les murailles ne ſont que des claies enduites de terre & de chaux: mais les murailles des maiſons qui appartiennent à des gens riches ſont faites de briques polies & ſculptées avec art. Dans les villes, toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles. On les couche ſur la partie convexe, & on recouvre les côtés avec d'autres tuiles qu'on place ſur la partie concave. Maiſons des Chinois.

En certaines provinces les maiſons des villages ſont de terre, & très-baſſes: le toit eſt preſque plat, & conſtruit avec des roſeaux couverts de terre.

Les cheminées ne ſont point en uſage à la Chine; les fourneaux y ſuppléent: mais, comme les conduits en ſont fort étroits, lorſqu'on y brûle des roſeaux ou du charbon de terre, les chambres ſont infectées de la mauvaiſe odeur que produit la fumée de ces matieres, &, pour la ſupporter, il faut y être accoutumé. Le menu peuple fait ſa cuiſine à l'ouverture de ces fourneaux.

Les principaux ornemens qu'on voit dans les appartemens des perſonnes de diſtinction conſiſtent en des paravents, des

chaiſes couvertes d'un beau vernis noir & rouge, en tables, en cabinets garnis de beaux vaſes de porcelaine. On n'y voit ni glaces, ni tapiſſeries, ni chaiſes d'étoffe.

On ſuſpend quelquefois les portraits des ancêtres, des cartes géographiques, des pieces de ſatin ſur leſquelles on a peint des fleuves, des oiſeaux, des payſages. On voit ſur d'autres des ſentences de morale, aſſemblées deux à deux, & exprimées par un pareil nombre de lettres. Il y en a qui ſe contentent de faire blanchir les appartemens, ou d'y coller du papier.

Dans la plupart des maiſons, on trouve un ſallon à l'entrée. C'eſt-là qu'on reçoit les viſites. C'eſt même une impoliteſſe à la Chine de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, cependant les lits y ſont très-propres. Les grands Seigneurs ont des lits dorés & ornés de ſculpture. Ils changent de rideaux ſuivant les ſaiſons. Ils ſont de ſatin doublé, ou de taffetas blanc ſemé de fleurs, d'arbres, d'oiſeaux en broderie de ſoie. On en met quelquefois d'une gaze très-fine & fort ſerrée, pour garantir des moucherons qui ſont fort incommodes dans les villes méridionales. Les gens du peuple ont des lits d'étoffe plus ou moins belle, ſelon leurs facultés. Le bas peuple en a d'une eſpece de toile de chanvre. On ne fait point uſage à la Chine de lits de plume: on n'y connoît que les matelas rembourrés de coton fort épais.

Les appartemens des femmes ſont toujours placés au centre de la maiſon. Aucun homme ne peut y entrer. Tout y eſt de la

plus grande propreté, & d'une commodité achevée. Chez les Mandarins & les Princes, rien n'eſt plus charmant que le logement des femmes; tout ce que l'art peut rendre agréable, tout ce que la nature offre de plus charmant dans la perſpective eſt employé dans les jardins qui tiennent à ces appartemens. On y voit des forêts, des lacs, des rochers, des montagnes artificielles, percées de tous côtés en forme de labyrinthe; on y va prendre le frais.

Ces ſolitudes ſont encore embellies par des volieres, des ménageries, des viviers, &c.

Mœurs des Chinois.

Si les Chinois ſont ſimples dans leurs logemens & leurs habillemens, ce n'eſt pas la même choſe dans leurs manieres. Il n'y a point de nation plus polie, point de peuple plus cérémonieux, point de contrée où l'on ſoit plus exact à obſerver les devoirs de la vie civile. Tout eſt preſcrit par les loix; ſaluts ordinaires, viſites, feſtins, préſens même. De tout ce qui ſe pratique en public & en particulier, on a fait un code de formalités, qui eſt une regle invariable dans tout l'Empire.

La maniere dont on doit s'incliner, ſe mettre à genoux, ſe proſterner eſt indiquée, ſans oublier le tems, le lieu & la perſonne. Toutes ces politeſſes ſont portées à un tel point, qu'elles deviennent fatigantes. On ne ſait ſi on doit les mettre au rang des bonnes ou mauvaiſes qualités des Chinois: l'excès des politeſſes déplaît, parce qu'il gêne.

On compte à la Chine plus de trois mille regles différentes de politeſſe & de

civilité. Le *Li-pou*, qui eſt le tribunal des rits de Pekin, s'occupe principalement à empêcher qu'on ne s'écarte des loix impoſées à cet égard. Les artiſans, les gens de la campagne, même les gens du plus bas étage, n'en ſont pas plus exempts que les grands Seigneurs, ou les gens riches.

Ce Tribunal eſt ſi rigoureux, qu'il ne ſouffre même pas que les étrangers manquent aux uſages anciens. Lorſqu'il arrive des Ambaſſadeurs, on a ſoin de les inſtruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, avant de les introduire à la Cour. Les Chinois croient que la grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile, ôte au caractere une certaine rudeſſe naturelle à l'homme, donne beaucoup de goût pour la paix, & inſpire l'eſprit de ſubordination. C'eſt, diſent-ils, par l'honnêteté & la politeſſe que les hommes ſe diſtinguent des bêtes féroces. Ces peuples ſont ſi accoutumés, même dès leur enfance, à ce ridicule cérémonial, que, loin d'en être fatigués, ils s'en font un mérite, & diſent que c'eſt le défaut d'une ſemblable éducation qui rend les autres peuples barbares.

On raconte que le Czar Pierre, qui avoit prié l'Empereur de la Chine d'excuſer ſon Ambaſſadeur ſi l'ignorance des cérémonies de ſon Empire lui faiſoit commettre quelque faute à cet égard, reçut du Ly-on cette réponſe laconique : *Legatus tuus multa fecit ruſticè.* Ton Ambaſſadeur a montré beaucoup de groſſiereté.

Nous ne préſenterons point le tableau

de l'étiquette du Palais impérial, & de tout ce que renferme le code des cérémonies; nous ne ferons que traiter ſommairement les formalités qui ſont en uſage parmi les particuliers. Il ſera aiſé, d'après ce que nous allons dire, de ſe faire une idée des cérémonies uſitées parmi les Grands & à la Cour.

Le ſalut ordinaire, entre égaux, eſt de joindre les mains, de les lever devant la poitrine, de les remuer d'une maniere affectueuſe, en courbant un peu la tête, & en ſe diſant réciproquement: *Tſin-tſin*. On peut y donner toute l'interprétation que l'on voudra en politeſſe. Quelques-uns prétendent que c'eſt de ce ſalut que dérive le mot Chinois. S'ils rencontrent un ſupérieur, ou une perſonne à qui ils doivent du reſpect, ils joignent les mains vingt pas devant elle, les levent, les baiſſent juſqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps, & mettent la tête le plus près de terre qu'il eſt poſſible.

Lorſqu'ils ſe rencontrent, après une longue abſence, ils ſe mettent à genoux, chacun de leur côté, ſe baiſſent juſqu'à terre, ſe relevent, replient les genoux: la même cérémonie ſe répete deux ou trois fois. Le mot *ſo*, qui veut dire bonheur, eſt très-ſouvent employé dans les honnêtetés que l'on ſe fait réciproquement.

Lorſque quelqu'un arrive d'un voyage, on lui demande d'abord: *na-ſo*; ſi ſon voyage a été heureux. Lorſqu'on lui demande comment il ſe porte, il répond *cho-lao ye hung-ſo*, fort bien, grace à votre grande félicité. On ſalue un homme qui ſe

porte bien, en lui disant ces mots, *yung-fo*; ce qui veut dire, la prospérité est peinte sur votre visage, vous avez un visage heureux.

En campagne & dans les villages, on pratique les mêmes cérémonies, on y garde toutes les bienséances dues à cet égard. Soit qu'on marche de compagnie, soit qu'on se salue, on se sert toujours de termes fort obligeans & très-respectueux. Si on prend quelque peine pour leur faire plaisir, ils disent *fei-sin*, vous prodiguez votre cœur. Leur a-t-on rendu quelque service, ils disent *si-pou-tsin*, mes remercimens ne peuvent avoir de fin. S'ils dérangent une personne occupée, ils lui disent *fan-lao-tsoui*, je vous importune beaucoup, j'ai commis une grande faute en prenant cette liberté. Lorsqu'on les prévient par quelque honnêteté, ou qu'on leur propose de les obliger, ils répondent *poucan*, *poucan*, c'est-à-dire : je n'ose, je n'ose. Ils sous-entendent que vous preniez cette peine pour moi. Ils répondent à ceux qui leur donnent des louanges *ki-kan*, comment oserai-je croire cela de moi? Quoique ces demandes & ces réponses soient d'un usage continuel, & prononcées d'un ton affectueux, le cœur n'y a souvent aucune part.

La place d'honneur est toujours pour les personnes âgées, même parmi les gens du commun. Lorsqu'il se trouve des étrangers, c'est celui qui vient de plus loin qui a le premier rang. Ils ne manquent jamais de lui donner la droite ou la gauche suivant l'usage établi dans la province; car il

y a des provinces où la place d'honneur eſt à gauche, & dans d'autres c'eſt à droite.

Lorſque deux Mandarins d'un rang différent ſe rencontrent dans les rues, celui qui eſt du moindre rang deſcend de chaiſe ou de cheval, & fait une profonde révérence à l'autre. Lorſque le rang eſt le même, ils baiſſent réciproquement les mains en les joignant, les relevent juſqu'à ce qu'ils ceſſent de ſe voir.

Les enfans ont une entiere ſoumiſſion aux volontés de leurs peres, les diſciples pour celles de leurs maîtres : ils parlent peu en leur préſence, ſe tiennent toujours debout. Le jour de leur fête, ou le premier jour de l'année ils les ſaluent en ſe mettant à genoux devant eux, & battant pluſieurs fois la terre avec le front. Ce ſeroit pour eux une très-grande incivilité de leur parler à la premiere ou à la ſeconde perſonne, *je* ou *vous*. Auſſi, au lieu de dire : je ſuis bien ſenſible au ſervice que vous m'avez rendu, ils s'expriment ainſi : le ſervice que le Seigneur tel a rendu à ſon petit ſerviteur, ou bien à ſon diſciple lui a cauſé le plus grand plaiſir. Un fils, parlant à ſon pere, s'appelle *ſon petit-fils* par humilité, quoiqu'il ſoit l'aîné de ſa famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Il arrive ſouvent que, pour s'exprimer d'une maniere plus reſpectueuſe, ils ſe ſervent de leur nom propre. Il faut obſerver que les Chinois prennent des noms différens, à meſure qu'ils avancent en âge & en dignités. A la naiſſance d'un enfant, on lui donne le nom de ſa famille, qui eſt commun à tous ceux qui deſcendent du

même ayeul. Un mois après, le pere & la mere lui donnent un nouveau nom, qu'on appelle *nom de lait*. C'eſt ordinairement le nom d'une fleur, d'un animal. Lorſqu'il commence à étudier, le maître lui donne un nouveau nom qui ſe joint à celui de ſa famille : il n'en prend point d'autre pendant le cours de ſes études. Lorſqu'il eſt arrivé à l'âge viril, il en prend encore un autre qu'il conſerve le reſte de ſa vie, & dont il ſe ſert pour ſigner ſes lettres. Lorſqu'il parvient à quelque charge conſidérable, on lui donne un nom qui convient à ſon rang & à ſon mérite. Alors la politeſſe exige qu'on ſe ſerve de ce nom en lui parlant. Il faut être d'un rang fort au deſſus du ſien pour lui adreſſer la parole par ſon nom de famille : dans la bouche de tout autre, ce ſeroit une impoliteſſe outrageante. En cela les Chinois ont quelque rapport avec nous. C'eſt une impoliteſſe de nommer la perſonne à laquelle on parle. Les perſonnes qui ont de l'éducation ne le font qu'à l'égard des gens du plus bas étage.

Cette politeſſe & cette humilité, inculquées dès l'enfance dans l'eſprit des Chinois, leur inſpire le plus profond reſpect pour ceux qui les gouvernent : ils les regardent comme leurs peres & leurs maîtres. La vénération qu'ils leur marquent feroit croire qu'ils les regardent comme des Divinités. Il eſt vrai que les grands Seigneurs ont ſoin d'entretenir cette eſpece d'adoration par le faſte qui les accompagne toujours, lorſqu'ils paroiſſent en public. Cette repréſentation eſt un uſage très-bien établi, & l'effet d'un gouver-

nement fort éclairé. La pompe & l'appareil en ont toujours impoſé aux hommes, de quelqu'état qu'ils ſoient.

Lorſqu'un Gouverneur de province, qui a exercé ſa place avec le ſuffrage du public, paſſe de ſon Gouvernement à un autre, tout le monde s'empreſſe à lui rendre les plus grands honneurs. Lorſqu'il ſe met en route, il trouve ſur le grand chemin, l'eſpace de trois à quatre lieues, des tables couvertes de tapis de ſoie qui pendent juſqu'à terre. Les unes ſont garnies de chandeliers, de bougies, de vaſes où brûlent des parfums; les autres ſont couvertes de viandes, de légumes & de fruits; ſur d'autres on voit du thé & du vin.

Si-tôt qu'il paroît, tout le peuple ſe proſterne à ſes genoux. Les gens de marque le prient de deſcendre de ſa voiture, pour recevoir les derniers témoignages de la reconnoiſſance publique. On le prie d'accepter tout ce qu'on lui a préparé.

Le plus ſingulier de cette cérémonie, c'eſt qu'il ſe trouve des gens qui lui tirent ſes bottes à pluſieurs repriſes pour lui en mettre de nouvelles. Celles qu'on lui ôte ſont conſervées précieuſement, & réſervées comme des reliques. On les met dans une eſpece de cage qu'on place au deſſus de la porte par laquelle il eſt ſorti, ce qui fait une preuve non équivoque de ſa bonne adminiſtration, & du contentement du peuple à ſon égard.

Les Chinois, au jour de la naiſſance de leur Gouverneur, vont, par députation, lui offrir du vin, des confitures, avec les démonſtrations du plus grand reſpect & les

ſouhaits les plus heureux. La plus grande marque de reconnoiſſance qu'ils puiſſent lui marquer, c'eſt de lui donner un habit de ſatin compoſé de petits carreaux de différentes couleurs, ſemblable à un habit d'Arlequin. Ceux qui vont lui faire ce préſent ſont accompagnés de pluſieurs Muſiciens qui jouent de différens inſtrumens : on le prie de ſe vêtir de cet habit, il le refuſe en diſant qu'il ne mérite pas l'honneur qu'on lui fait ; mais il cede aux inſtances réitérées. Alors on le dépouille de ſa robe, & on lui paſſe l'habit qu'on a apporté.

La diverſité des couleurs dont cet habit eſt compoſé, repréſente les nations qui ont des habits différens, & annonce au Mandarin que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner. Le Mandarin ne ſe ſert de cet habit que dans ce moment. On le conſerve avec beaucoup de ſoin dans ſa famille comme un titre d'honneur, même de la plus grande diſtinction.

Lorſqu'on va faire ſa cour à des perſonnes de conſidération, il eſt d'uſage d'y aller à jeun, ou ſi l'on eſt dans le cas de déjeûner, il faut au moins s'abſtenir de vin. Ce ſeroit manquer au reſpect qui leur eſt dû que de ſentir le vin. Cet uſage eſt établi parmi toutes les nations policées. Un homme qui a bu ne doit jamais ſe préſenter vis-à-vis les gens de marque.

Pour ce qui regarde les viſites ordinaires & entre amis, le tems n'en eſt point marqué. Il y a cependant des occaſions où elles ſont indiquées, comme au commencement

cement de l'année, à la naiſſance d'un fils, à un mariage, à la mort de quelqu'un de la famille, lorſque quelqu'un eſt élevé à une dignité, lorſqu'on entreprend un long voyage. C'eſt alors un devoir de ſe rendre viſite, principalement parmi les diſciples à l'égard de leur maître, & pour les Mandarins à l'égard de leurs ſupérieurs.

Ces viſites doivent toujours être accompagnées de quelques préſens, non pas à la vérité d'une grande valeur, mais qui puiſſent être utiles à celui qui les reçoit. Les loix preſcrivent encore d'autres cérémonies qui ſeroient fort gênantes pour d'autres que pour des Chinois.

Lorſqu'on fait une viſite, il faut d'abord faire préſenter au Portier de la perſonne chez qui l'on va un billet de viſite, appellé *tie-tſée*. C'eſt un cahier de papier rouge, ſemé légerement de fleurs d'or, & plié comme un paravent. On écrit ſon nom ſur un des plis, & les termes dont on ſe ſert pour annoncer ſa viſite, ſont reſpectueux à proportion du rang & de la qualité de la perſonne qu'on va voir. Par exemple : l'ami tendre & reſpectueux de votre ſeigneurie, le diſciple perpétuel de ſa doctrine ſe préſente en cette qualité pour vous rendre ſes devoirs, pour vous faire la révérence juſqu'à terre.

Si c'eſt un ami familier qu'on va voir ; une perſonne du commun, on ſe contente de donner un billet d'un ſimple feuillet. Si l'on eſt en deuil, le billet doit être de papier blanc.

Voyons quelle eſt la cérémonie que deux perſonnes au-deſſus du commun emploient

dans leurs viſites. La gravité & le ſérieux qui y regnent ſont bien éloignés du ton aiſé & amical que nous employons, & qui convient le plus aux hommes. Ces détails ſuffiront pour donner une idée parfaite de la politeſſe Chinoiſe, & l'on ſentira combien cette affectation eſt gênante & ridicule.

Lorſque le Mandarin reçoit le cahier qu'on lui apporte, c'eſt la même choſe que s'il recevoit la perſonne même. Il fait dire à celui qui vient le voir que, pour ne point l'incommoder, il le prie de ne pas deſcendre de ſa chaiſe, & dès le jour ſuivant, ou le ſurlendemain, au plus tard, il va lui rendre ſa viſite.

On le fait entrer avec ſa chaiſe juſque dans une ſalle, où celui qui reçoit la viſite vient le recevoir. Dès que la chaiſe eſt entrée dans la ſeconde cour, on voit deux domeſtiques qui tiennent le paraſol & le grand éventail du Mandarin, penchés l'un vers l'autre, de façon qu'on ne peut ni l'appercevoir, ni en être apperçu.

Il s'avance lentement, tandis que celui qui eſt dans ſa chaiſe deſcend. Lorſque celui-ci ſe trouve à la diſtance fixée, il fait une profonde révérence. C'eſt le début d'une multitude de poſtures qui ſont toutes détaillées dans le code du cérémonial Chinois, ſans qu'on en ait oublié une ſeule. Le nombre d'inclinations, les termes dont on doit ſe ſervir, les titres qu'il faut ſe donner, les génuflexions reſpectueuſes, les détours que chacun doit faire pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes par leſquelles le maître

de la maiſon doit inviter d'entrer, le refus modeſte que l'autre doit faire, les ſauts reſpectueux que l'autre doit faire devant la chaiſe qui eſt deſtinée pour celui qui fait la viſite, & la cérémonie de la préſenter; tout cela eſt ſcrupuleuſement exécuté, ſans manquer à aucun article.

Lorſqu'on eſt aſſis, le cérémonial n'eſt pas encore fini, il faut, avec un air grave & ſérieux, expoſer le motif de ſa viſite: on répond ſur le même ton, en faiſant de profondes inclinations. On ſe tient droit ſur ſa chaiſe, ſans s'appuyer contre le doſſier, on tient les yeux baiſſés, ſans regarder ni de droit ni de gauche; on étend les mains ſur les genoux; on a les pieds un peu avancés. On ne doit pas s'écarter un inſtant de cette contenance.

Après un moment de converſation, un domeſtique, vêtu proprement, vient apporter ſur un plat autant de taſſes de thé qu'il y a de perſonnes. On prend la taſſe avec de nouvelles cérémonies, on en fait encore en la portant à ſa bouche, & en la rendant, après qu'on a bu.

Lorſque la viſite eſt finie, le maître du logis conduit le viſitant à ſa chaiſe, s'arrête, attend qu'il y ſoit entré, que les porteurs l'aient enlevé de terre. Alors celui qui eſt dans la chaiſe dit adieu, & l'autre lui répond avec la même humilité.

Un inſtant après qu'il l'a quitté, il envoie un de ſes gens le complimenter. Deux ou trois cent pas plus loin, on en renvoie un ſecond chargé des mêmes ordres de la part de ſon maître. C'eſt alors que la viſite eſt finie.

Il eſt d'uſage de faire des préſens à chaque viſite. Après les premieres civilités, celui qui rend ſa viſite, préſente un billet appellé *Lytan*. Il contient les qualités de celui qui le préſente, & le détail des choſes dont le préſent eſt compoſé. Celui qui reçoit la viſite prend ce billet & le donne à ſon domeſtique, après avoir fait une profonde révérence.

La viſite finie, il lit le billet, & prend ce qu'il juge à propos du préſent. Lorſqu'on retient tout ce qui eſt contenu dans le billet, on en donne un autre pour remercîment. Si l'on n'accepte rien, on renvoie le billet & le préſent, avec un compliment le plus poli qu'on puiſſe faire. Il ſignifie ordinairement : ce ſont des perles précieuſes, je n'oſe y toucher. Lorſque la perſonne qui fait le préſent ſe contente de l'envoyer par des domeſtiques, on obſerve les mêmes cérémonies que quand elle le préſente elle-même en perſonne. Quelquefois on envoie ſeulement le billet, ſe réſervant d'acheter ce qu'on aura marqué vouloir accepter. Alors on prend un pinceau à écrire, & on fait un cercle autour des articles qu'on accepte. On va les chercher ſur le champ, & on les envoie. Celui qui reçoit le préſent écrit un billet de remercîment où il marque ce qu'il a reçu ; & ajoute que le reſte eſt compoſé de perles précieuſes.

Au commencement de l'année, à la cinquieme Lune, la politeſſe exige que, quand on a reçû un préſent, on en faſſe un à ſon tour. Si ce préſent vient d'une perſonne diſtinguée par ſa naiſſance ou par ſa digni-

té, on doit saluer ce présent par une profonde inclination.

Lorsqu'un envoyé de la Cour va voir les grands Mandarins, ceux des lieux par où il passe, ceux à qui il rend visite ne manquent à aucune des formalités prescrites : ils les suivent même avec le plus grand scrupule. Toutes ces formalités humiliantes ne pourroient être, nous le répétons, du goût d'aucune autre nation.

Notre sentiment, à ce sujet, est bien opposé à celui de M. l'Abbé de Marsi. Dans le premier volume de cet Ouvrage, dont il a donné les douze premiers, il fait l'apologie de ces cérémonies ridicules & gênantes. On ne peut disconvenir que la gêne est désagréable à tous les hommes en général, de quelque état & de quelque pays qu'ils soient : plus cette gêne est augmentée, plus elle devient insupportable ; & le cérémonial Chinois, loin de serrer les nœuds de l'amitié, les rompt : il prive des charmes si doux de la société. D'ailleurs ces humiliations auxquelles ils sont asservis leur énerve le courage. Il dit que le foible de toutes les nations est de ne juger les unes des autres que par comparaison, d'où il arrive qu'elles s'accusent toutes de ridicule & de barbarie. N'étoit-il point du nombre de ceux qui se persuadent que tout ce qui est étranger est toujours préférable à ce qui est national, & que les mœurs des pays éloignés sont toujours meilleures que les nôtres? Ceci nous conduiroit trop loin, continuons notre Ouvrage.

Les formalités qu'on doit observer dans les lettres, sont en si grand nombre qu'el-

les ſont embarraſſantes, même pour les Lettrés. Lorſqu'on écrit à une perſonne de grande conſidération, il faut ſe ſervir d'un papier blanc, y faire dix ou douze replis, de la même maniere que nos paravents ſont pliés. Il y a des Marchands qui en vendent de tout prêts, avec de petits ſacs & de petites bandes de papier rouge, qui doivent ſervir d'enveloppe à la lettre. Au ſecond pli on commence la lettre, & l'on met ſon nom ſur le dernier.

Pour le ſtyle, il faut une nouvelle formalité. Il doit être différent de celui dont on ſe ſert dans les entretiens ordinaires. Pour le caractere de l'écriture, il faut prendre de nouvelles précautions : plus ceux à qui l'on écrit ſont conſtitués en dignité, plus il doit être fin. Il faut encore garder entre les lignes des diſtances marquées, & employer des termes honorables, ſuivant le rang & la qualité des perſonnes à qui l'on écrit, & ce ſeroit une groſſiereté inſultante que de manquer à toutes ces regles.

Lorſque la perſonne qui écrit eſt en deuil, elle couvre ſon nom d'un papier blanc. La lettre étant écrite, on la met dans un petit ſac de papier, ſur lequel on colle une bande de papier rouge de la longueur de la lettre, & large de deux doigts. Sur cette bande on écrit *Nuy-han*, c'eſt-à-dire, la lettre eſt dedans. On la met enſuite dans un ſecond ſac de papier rouge. Sur cette derniere on écrit le nom & la qualité de celui à qui on écrit la lettre. A côté on met le nom du lieu & de la province où il fait ſa réſidence. On ferme ce

ſecond ſac en haut & en bas, & le cachet s'imprime ſur les deux ouvertures. On marque le jour & l'année où la lettre eſt écrite, on met cette date du haut en bas, & on la conduit d'une ouverture du ſac à l'autre.

Lorſque ce ſont des dépêches preſſées que les Mandarins envoient en Cour, on attache une plume au paquet, pour marquer que la réponſe eſt ſi preſſée qu'on envoie ce qui eſt néceſſaire pour la faire ſur le champ. Alors le courrier qui en eſt chargé eſt obligé de marcher nuit & jour.

Les Chinois ſe donnent réciproquement des marques d'amitié, en s'invitant à des feſtins. Alors l'apparence d'amitié & de politeſſe met des entraves qui ne peuvent être ſupportables qu'à des Chinois. Dans ces feſtins tout eſt contraint; tout ſe paſſe enfin en cérémonies.

Le récit d'un de ces repas ſolemnels auquel aſſiſta le P. Bouvet à Canton, ne manquera certainement pas d'amuſer le Lecteur. Ce Miſſionnaire étoit envoyé par l'Empereur en Europe, accompagné par deux autres Jéſuites & un grand Mandarin de la Cour, qui avoit ordre de les conduire juſqu'aux frontieres. En qualité d'Envoyé, il reçut tous les honneurs de ce feſtin que lui donna le Viceroi de la province de Canton. Il en a donné lui-même la deſcription, & nous allons emprunter ſes termes.

Lorſque tous les conviés furent arrivés, on paſſa dans la ſalle où étoient deux rangs de tables, & dont le nombre ſe montoit à ſeize. Le rang de celles qui étoient deſ-

tinées pour les perſonnes les plus diſtinguées, avançoient un peu en devant. Ce ne fut qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des complimens, que tout le monde ſe trouva aſſis. Toutes les tables d'en-haut étoient ornées par-devant d'un paravent de ſatin violet, relevé d'un dragon en broderie d'or; les fauteuils, dont les bras & le doſſier formoient un demi-cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture ſemblable. La même garniture ornoit les tables & les chaiſes d'en-bas, & différoit cependant par la broderie. Chaque table étoit double; c'eſt-à-dire, qu'en devant de la premiere il y en avoit une ſeconde chargée d'un bouquet de parade, compoſé de ſeize pyramides de viandes, de différens mets & fruits, &c. Chaque pyramide avoit un pied & demi de hauteur: toutes étoient peintes & ornées de fleurs. J'ai dit d'un bouquet de parade, parce que ces ſortes de tables n'étant dreſſées que pour la montre & pour flatter les yeux des convives, on les retire toutes auſſitôt qu'ils ſont aſſis. A la fin du repas on diſtribue toutes les viandes aux domeſtiques des conviés.

L'autre table portoit ſur ſon bord un piédeſtal, ſur lequel étoient une petite caſſolette de cuivre, une boîte de parfums, un flacon d'eau odoriférante, & tous les inſtrumens propres à mettre les parfums dans la caſſolette, & à remuer les cendres qui y étoient.

Sur les deux coins de devant étoient dreſſées deux petites planches verniſſées, décorées d'un emblême d'un côté, & de

quelques pieces de poëſie de l'autre.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de deux petites aſſiettes de porcelaine, qui contenoient de petites herbes confites au ſel & au vinaigre, pour exciter l'appétit. On voyoit au milieu une petite taſſe d'argent ſur ſa ſoucoupe, une paire de *quait-ſée*, compoſées de deux petits bâtons d'ivoire, ornés d'or ou d'argent. On s'en ſert à la Chine au lieu de fourchettes : elles ſont ordinairement poſées en lignes paralleles devant les ſiéges. Il eſt rare qu'on donne ces ſortes de feſtins ſans la Comédie. Dès le commencement du repas, les Comédiens entrent dans la ſalle où ſe donne le repas. Tous s'inclinent profondément, & frappent quatre fois la terre avec leur front. Le chef de la troupe s'avance au bout de la ſalle, préſente à la perſonne la plus diſtinguée un livre qui contient toutes les Comédies que ſa troupe ſait jouer, & la prie de marquer celle qu'il veut qu'on joue. Ce livre annonce cinquante ou ſoixante Comédies que ſa troupe ſait par cœur, & qu'elle peut repréſenter ſur le champ. Ce fut au P. Bouvet que le Comédien s'adreſſa. Il dit qu'étant novice dans ces ſortes de cérémonies, il eut peur de choiſir quelque piece où il ſe trouvât des choſes capables de choquer les oreilles chaſtes, il fit entendre au grand Mandarin qui l'accompagnoit que la Comédie n'étoit pas un divertiſſement convenable à des gens de leur profeſſion. Cela fut cauſe que la compagnie voulut bien ſe priver de ce divertiſſement. On ſe contenta de la ſymphonie de pluſieurs ſortes d'inſtrumens

qui, jouant régulierement & par intervalles, marquoient le tems de chaque ſervice.

Pendant tout le repas, les paroles & les mouvemens tant des convives que de ceux qui ſervoient, furent tellement compaſſés, que, ſans le ſérieux & la gravité de ceux qui y figuroient, un Européen, en les voyant pour la premiere fois, eût pu dire que c'étoit plutôt une comédie qu'un repas, & les Européens qui étoient avec moi avoient beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Ce repas fut partagé en pluſieurs ſcenes ou ſervices, tous diſtingués par la ſymphonie. Le prélude du feſtin fut deux petites coupes remplies de vin, contenant environ une bonne cuillerée chacune, que deux maîtres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Sſong-ton*. Ils étoient à genoux au milieu de la ſalle, diſant, d'une maniere fort grave & à très-haute voix : *Monſeigneur* vous invite à boire. Après que chacun eut bu une partie de ſa taſſe, ils crierent une ſeconde : *Vuidez, s'il vous plaît, juſqu'à la derniere goutte.*

Cette cérémonie s'obſerve pendant tout le feſtin, non-ſeulement elle ſe réitére à chaque fois qu'il eſt queſtion de boire, mais encore lorſqu'on ſert quelques plats ſur la table, ou qu'on touche à des mets nouveaux.

Si-tôt qu'on a poſé un plat, les deux maîtres de cérémonie ſe mettent à genoux, invitent à prendre les petits bâtons & à goûter les mets qu'on vient de ſervir. Le maître de la maiſon invite, par ſigne, les

conviés de manger, & tous lui obéiſſent.

Les principaux mets du feſtin conſiſtent en ragoûts de viandes hachées & mêlées avec des légumes; on ſert en même tems du bouillon dans de grands vaſes de porcelaine.

On ſert ſur chaque table vingt de ces ſortes de plats, de même forme & de même grandeur. Ceux qui les ſervent vont les prendre au bas de la ſalle, où des valets de cuiſine, dont le nombre eſt égal à celui des conviés, les apportent un à un ſur un plateau verniſſé, & les préſentent à genoux.

Avant de les porter ſur la table, les domeſtiques qui les reçoivent, rangeoient quatre à quatre les premiers auxquels on avoit touché, de ſorte qu'à la fin du repas tous ces plats formoient un quarré régulier.

A la fin de chaque acte de ce repas comique, c'eſt-à-dire, à chaque quatrieme plat qui paroiſſoit ſur la table, on ſervoit un bouillon particulier & un pâté ſemblable aux pâtés à la Mazarine, mais d'un goût bien différent. On goûte de tout, avec les mêmes cérémonies qu'on vient de voir: on peut juger combien elles ſont importunes. Enfin la fête ſe termine par une taſſe de thé, & par de grands remercîmens réciproques. Après un quart d'heure de converſation, chacun ſe retire.

Le lendemain au matin le P. Bouvet envoya, ſuivant l'uſage, au *Tſong-ton* un tſe-tſée, ou billet de remercîment ſur les honneurs qu'il lui avoit faits la veille.

Lorſqu'on ſouffre qu'on joue la comédie,

on porte le livre des comédies à tous les convives qui le renvoient tous à celui qui eſt le plus diſtingué. Alors il marque la piece qu'il croit être la plus agréable à la compagnie. S'il y a quelque inconvénient à la repréſenter, le Comédien doit l'en avertir. Ce ſeroit, par exemple, ſi un des perſonnages de la comédie portoit le nom d'un des convives. Tout étant arrangé, le Comédien montre à tous les convives le nom de la comédie dont on a fait choix, & chacun y applaudit par un ſigne de tête.

La repréſentation commence au bruit des inſtrumens connus dans la nation. Ce ſont des baſſins d'airain ou d'acier, dont le ſon eſt aigre & perçant; des tambours de peau de bufle; des flûtes, des fifres & des trompettes, dont l'harmonie ne peut charmer que les oreilles des Chinois.

Pour les comédies qui ſe repréſentent dans les feſtins, il n'y a ni préparatifs, ni décorations. Un tapis étendu ſur le plancher de la ſalle ſert de théâtre, & les acteurs ſortent de quelque chambre voiſine.

Les meurtres apparens, les pleurs, les ſoupirs, les gémiſſemens, quelquefois même les hurlemens de ces Comédiens font juger à quelqu'un qui ne ſait pas la langue, que ces pieces ſont remplies d'événemens tragiques.

Lorſque le feſtin eſt accompagné de la comédie, ceux qui ſervent ménagent le tems de façon que les vingt-quatre plats ſe trouvent ſervis dans le tems où la piece doit être interrompue. Alors on ſe leve de table, & le maître de la maiſon conduit

les convives dans un jardin ou dans une ſalle, pour converſer & donner le tems de ſervir le deſſert.

Pendant ce tems les Comédiens prennent leur repas. Quelques domeſtiques apportent dans la ſalle où l'on eſt des baſſins d'eau tiede pour ſe laver les mains; d'autres deſſervent & préparent le deſſert qui eſt auſſi ſur vingt ou vingt-quatre plats. Il conſiſte en ſucre, en fruits, en compotes, en jambons, en canards ſalés, féchés au ſoleil, & qui ſont très-agréables au goût; enfin en petits entremets fort délicats.

Lorſque tout eſt préparé, un domeſtique s'approche de ſon maître, & l'en avertit tout bas. Le maître prend le tems où l'entretien ceſſe, ſe leve & invite les convives à retourner dans la ſalle du feſtin: on fait encore quelques cérémonies pour les places, & chacun ſe met enfin dans celle qu'il occupoit pendant le repas. On remplace les petites taſſes par de plus grandes, & c'eſt principalement pendant ce ſervice que le maître de la maiſon engage à boire à longs traits. La comédie continue, ou bien, on ſe fait apporter le livre des farces: chacun choiſit la ſienne, & elles ſe jouent les unes après les autres.

Lorſque le feſtin a été accompagné de Comédies, il eſt d'uſage que tous les convives donnent quelqu'argent aux domeſtiques de celui qui leur a donné le repas. Au commencement du deſſert, chaque convive fait apporter par un de ſes gens, ſur un plat, divers ſacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent. On

en donne au cuiſinier, au maître d'hôtel, aux Comédiens & à ceux qui ſervent à table. Chaque domeſtique porte le plat qui contient ces paquets devant le maître de la maiſon, qui, après quelques difficultés & beaucoup de ſignes qui annoncent ſa répugnance, conſent enfin à accepter cette gratification pour ſes gens, & fait ſigne à l'un d'eux de la prendre pour la diſtribuer. M. l'Abbé de Marſi s'eſt trompé, lorſqu'il a dit qu'on portoit cet argent au maître de la maiſon, pour le dédommager de la dépenſe du repas. Un uſage auſſi indécent ne conviendroit nullement à des gens auſſi polis que le ſont les Chinois.

Ces fêtes ne ſe donnent ordinairement que la nuit: elles commencent à la fin du jour, & durent juſqu'à minuit. Les convives ſe ſéparent avec les cérémonies pratiquées dans les viſites. Leurs domeſtiques portent devant leurs chaiſes de grandes lanternes de papier huilé, ſur leſquelles le nom du maître, quelquefois ſes qualités, ſont tracées en gros caractere.

Nous croyons pouvoir faire quelques remarques ſur la qualité de leurs mets. Leur potage eſt toujours fort bon. Il eſt fait avec de la graiſſe de cochon qui eſt beaucoup meilleure à la Chine que partout ailleurs, ou avec des coulis de différentes viandes, telles que de poule, de canard, &c. en y mêlant toujours du cochon. Ils font même cuire ces viandes dans différens ſucs, & les coupent par morceaux.

Dans toutes les ſaiſons de l'année, ils

ont plusieurs sortes d'herbes & de légumes inconnus en Europe. Ils tirent, de la graine de ces plantes, une huile dont on fait usage dans les sausses. Les cuisiniers François qui ont le plus rasiné sur ce qui peut aiguiser l'appétit, ne verroient qu'avec surprise à quel point les Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoûts, & comment ils ont su allier le rasinement à l'économie. On aura peine à se persuader qu'avec de simples feves qui croissent dans leur pays, & avec la farine qu'ils tirent du riz & du bled, ils prépareut une infinité de mets, tous différens les uns des autres, tant à la vue qu'au goût. Des épiceries, des herbes fortes leur servent à diversifier leurs ragoûts à l'infini.

Les Chinois préferent la viande de porc à toutes les autres: c'est le fondement de tous leurs repas. Tout le monde, dans ce pays, nourrit de ces animaux, les engraisse, & l'usage est d'en manger toute l'année. Il est certain que rien n'est meilleur que le porc de la Chine: on auroit peine à trouver quelque chose aussi délicat qu'un jambon de ce pays. La chair des vieilles jumens y est aussi fort estimée: mais les mets les plus recherchés dans les repas des Grands, sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux. On expose ces nerfs au soleil pendant tout l'été; on les couvre ensuite de poudre de poivre & de muscade, & on les renferme. Lorsqu'on veut les apprêter pour la table, on les amollit dans de l'eau de riz, on les fait cuire dans du jus de chevreau, puis on les assaisonne avec plusieurs sortes d'épiceries.

Les nids d'oiſeaux viennent des pays voiſins, tels que la Cochinchine, le Tonquin, l'iſle de Java. Ces nids ſont attachés ſur des rochers le long des côtes, de la même maniere que ceux des hirondelles le ſont aux fenêtres. Ces nids ſont un mets fort délicat, & ſont fort chers. On ne ſait pas préciſément de quelle matiere ils ſont compoſés. On croit qu'ils ſont faits avec l'écume de la mer & de petits poiſſons qu'un oiſeau qui reſſemble aſſez à l'hirondelle par le plumage, tire de la mer, & dont il fait ſon nid. Ces nids ſont de couleur verte, & un peu tranſparens. Leur grandeur & leur forme eſt à peu-près comme la moitié de l'écorce d'un citron. On les met dans les ragoûts, & ils ajoutent beaucoup à leur bonté.

Les pattes d'ours & les pieds de différens autres animaux qu'on apporte de Siam, de Camboye & de Tartarie, ſont encore des mets très-délicats, & réſervés pour les ſeules tables des grands Seigneurs. On mange encore à la Chine des volailles de toutes eſpeces, des lievres, du gibier tel que nous l'avons en Europe; & il eſt généralement moins cher dans ce pays que dans le nôtre.

On aſſure que les Chinois aiment la chair de cheval & de chien, ſans s'embarraſſer ſi ces animaux ſont morts de vieilleſſe ou de maladie. Ils mangent encore des chats, des rats, & d'autres animaux de cette eſpece. On en vend publiquement dans les marchés. C'eſt un ſpectacle amuſant pour les Européens de voir

tous les chiens d'une ville assemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déja morts, & s'élancer sur les Bouchers, & ceux-ci sortir armés de bâtons ou de fouets, pour se défendre de leur attaque.

Les missionnaires disent que l'aliment le moins cher & le plus commun des Chinois, est une espece de pain de cinq à six pouces d'épaisseur, & fait avec de la farine de feves. On le mange crud, cuit à l'eau, fri, séché, & apprêté de toutes les manieres qu'on apprête les légumes. On l'appelle *Teu-feu*; tout le monde, même l'Empereur en fait toujours servir à table, & le regarde comme un mets fort délicat. La livre ne coûte cependant que la valeur de deux liards. Les mêmes Ecrivains prétendent que l'usage de ce mets empêche les étrangers de se ressentir de l'influence du climat, & cette raison en rend la consommation considérable parmi les voyageurs.

Quoique le thé soit la boisson la plus ordinaire des chinois, ils ne laissent pas de boire souvent du vin, & le peuple en consomme beaucoup. Ils font ce vin avec une espece de riz particuliere & différente de celle qu'ils emploient pour leur nourriture. On laisse tremper ce riz dans l'eau avec quelques ingrédiens pendant trente ou quarante jours, puis on fait cuire le tout; & quand il est bien liquéfié, il ne tarde pas à fermenter & à se couvrir d'une écume vaporeuse, assez semblable à celle des vins nouveaux. Sous cette écume on trouve un vin très-pur.

On le tire au clair, & on le verſe dans des vaſes de terre verniſſés, pour le conſerver. De la lie qui reſte, on fait une eau-de-vie auſſi forte que celle qu'on tire de notre vin, elle eſt même plus inflammable. La qualité du vin chinois dépend de la qualité des eaux avec leſquelles on le fait. Il y a des provinces où il eſt excellent, & fort recherché dans tout l'empire.

Les chinois ont encore une autre eſpece d'eau-de-vie que l'on dit être tirée de la chair de mouton, par le moyen de la diſtillation: mais il n'y a que les tartares qui en faſſent uſage: elle eſt déſagréable au goût, & fort capiteuſe.

Nous avons donné ces additions ſur l'hiſtoire de la Chine, pour faire connoître au lecteur pluſieurs uſages qui ſont établis dans ce pays, & dont M. l'abbé de Marſi n'avoit donné qu'un apperçu. Nous allons en ajouter quelques-unes à l'hiſtoire des turcs; nous y ferons connoître quels ſont les amuſemens & les occupations des dames turques. M. l'abbé de Marſi n'a touché cet article que très-légerement.

ADDITIONS

A L'HISTOIRE DES TURCS.

LEs *Effendi*, chez les turcs, ſont les Savans ou Lettrés : ils ſont également habiles à poſſéder les dignités de leur religion & les charges de judicature : la même ſcience eſt néceſſaire pour les deux états. Dans la langue turque, le même mot ſignifie un juriſconſulte ou un prêtre. Ce ſont les ſeuls perſonnages qui ayent quelque importance dans cet empire. Ils occupent tous les emplois conſidérables, & poſſedent tous les biens attribués à leur religion. Quoique l'Empereur ſoit l'héritier né de tout ſon peuple, il ne touche jamais aux revenus ni à l'argent d'un Effendi : tout ce qu'il laiſſe après ſa mort paſſe à ſes enfans : mais il perd ce privilége, lorſqu'il accepte une place à la cour, ou le titre de bacha. Il y en a très-peu qui ayent l'imprudence d'accepter des dignités qui leur faſſent perdre le privilége que leur donne la qualité d'Effendi. Il eſt aiſé de juger juſqu'à quel point s'étend le pouvoir de ces hommes qui ſe ſont emparés de toutes les ſciences & de tous les biens de l'empire. Ils ſont les véritables auteurs des révolutions, & les ſoldats n'en ſont que les acteurs. Il eſt important pour l'Empereur de les ménager ; leur pouvoir eſt très-connu. Ce fu-

rent eux qui dépoſerent le Sultan Muſtapha II, en 1703.

Les Effendi ſont trop inſtruits pour ajouter foi aux abſurdités du Mahométiſme, que leur intérêt les engage de prêcher au peuple. Il y en a même qui affichent l'incrédulité, & qui croient s'attirer par-là le titre de Philoſophes. Ils boivent du vin avec autant de facilité que les hommes d'une autre religion; diſent que ce que Dieu a fait eſt deſtiné à l'uſage de l'homme; que la loi qui le défend eſt cependant très-ſage, mais qu'elle n'eſt établie que pour le peuple, parmi lequel l'uſage du vin eſt une ſource de déſordres. Ils ajoutent que l'intention du Prophete n'avoit point été de gêner ceux qui ſavent en uſer avec modération: cependant, pour ne pas cauſer de ſcandale, ils n'en boivent jamais en public.

Id. Ibid. Quoique l'Empereur paroiſſe être maître abſolu dans ſes états, il eſt auſſi eſclave que le dernier de ſes ſujets; le gouvernement eſt entierement à la diſpoſition des troupes: lorſqu'un Janiſſaire regarde l'Empereur de mauvais œil, il le fait trembler. Il y a cependant en turquie une plus grande ſubordination que partout ailleurs. On ne parle qu'à genoux à un miniſtre d'état. S'il échappoit ſeulement un mot contre ſa conduite dans un café, il en ſeroit bientôt inſtruit, parce qu'il y a des eſpions partout. Le café ſeroit raſé ſur le champ, & tous ceux qui auroient été préſens ſeroient mis à la torture. On n'entend point le peuple faire des acclamations; on n'y voit point de

libelles diffamatoires; on n'y diſpute point ſur les affaires d'état. Ce n'eſt point par des noms injurieux qu'on ſe venge d'un Miniſtre. Lorſqu'il a le malheur de déplaire au peuple, on l'arrache d'entre les bras de ſon maître; on lui coupe les mains, les pieds & la tête, & on jette ſon cadavre mutilé devant la porte du palais. Pendant ce tems le Sultan, pour lequel on paroiſſoit avoir la plus grande ſoumiſſion, s'enferme dans ſon appartement où il eſt tout tremblant de peur, ſans oſer défendre ni venger ſon favori. Voilà les conjonctures où ſe trouve le monarque le plus abſolu de l'univers, qui ne connoît d'autre loi que ſa volonté. C'eſt l'effet du deſpotiſme abſolu. Où il n'y a point de loix poſitives, il n'y a de ſureté pour perſonne. On ne ſait, dans ce pays, lequel eſt le plus malheureux du peuple, du miniſtre ou du prince.

Milady Montague dit qu'elle vit un jour paſſer le grand ſeigneur qui alloit à la moſquée, c'étoit Achmet III. Il étoit précédé, dit-elle, d'un nombre prodigieux de Janiſſaires qui avoient de grands plumets blancs, de Saphis & de Boſtangis qui font un corps conſidérable. Leurs habits étoient de différentes couleurs, toutes très-vives & très-belles, de ſorte qu'à une certaine diſtance ils reſſembloient à un parterre de tulipes. L'Aga des Janiſſaires ſuivoit: il avoit une robe de velours pourpre, doublée d'une étoffe en argent. Deux eſclaves, richement vêtus, conduiſoient ſon cheval. Après lui marchoit le Kiſlar Aga, qui eſt le premier garde

des dames du ſérail. Son habit étoit d'un ſatin jaune foncé, doublé de martre. Enfin le grand Seigneur parut. Il avoit un habit vert, doublé d'une fourrure de renard noir de Ruſſie, qui valoit au moins vingt mille livres. Il étoit monté ſur un beau cheval, dont les harnois étoient brodés en pierreries. On conduiſoit après lui ſix autres chevaux très-richement enharnachés.

Un des premiers de la Cour portoit ſa cafetiere d'or; un autre celle d'argent. Un autre portoit ſur la tête un tabouret d'argent en cas que l'Empereur voulût deſcendre de cheval & s'aſſeoir. Les rangs étoient diſtingués par la différence des habits.

Le Sultan, ajoute-t-elle, pouvoit avoir 40 ans. C'étoit un aſſez bel homme. Il avoit de grands yeux noirs à fleur de tête: ſa contenance étoit ſévere; il s'arrêta ſous la fenêtre où cette Ambaſſadrice étoit avec celle de France, madame de Bonac. Elle croit qu'on lui avoit dit que ces deux dames étrangeres s'étoient placées là pour le voir; il les regarda fort attentivement, & leur donna le tems de l'examiner. Elles convinrent toutes deux que c'étoit un bel homme.

Elle dit qu'elle parcourut un autre jour les rues de Conſtantinople avec madame de Bonac dans une caleche découverte: toute leur ſuite étoit réunie, & les Janiſſaires qui leur ſervoient de garde, les précédoient. Le peuple de Conſtantinople, dit-elle, n'avoit jamais vu & ne verra, peut-être jamais, deux jeunes Ambaſſadri-

ces chrétiennes enſemble. Partout où elles paſſoient il s'aſſembloit une prodigieuſe quantité de monde, mais perſonne n'oſa dire un ſeul mot. Si l'on avoit crié comme on fait à Paris ou à Londres, lorſqu'on voit quelque nouveau ſpectacle, les Janiſſaires qui ſervoient de gardes à ces dames, auroient frappé à coups de ſabre ſur tous ceux qu'ils auroient rencontrés, ſans en craindre les ſuites, parce qu'ils ſont au deſſus de la loi.

Les Janiſſaires ont cependant beaucoup de bonnes qualités: ils marquent beaucoup de zele & de fidélité pour ceux qu'ils gardent, & ils ſe font un devoir de combattre pour eux dans toutes les occaſions. Milady Montague dit qu'elle en eut un exemple bien frappant dans un village ſitué près de Philippopolis, où ils allerent au devant d'elle. Elle demanda des pigeons pour ſouper. Un des Janiſſaires alla ſur le champ chez le Cadi, qui eſt le premier Officier civil du lieu, & lui ordonna d'en envoyer quelques douzaines à Milady Montague. Le Cadi lui répondit qu'il en avoit déja fait chercher, mais qu'on n'en trouvoit point. Le Janiſſaire l'enferma dans ſa chambre, en lui diſant que la hardieſſe avec laquelle il s'oppoſoit aux volontés de l'Ambaſſadrice d'Angleterre, méritoit la mort; mais que par reſpect pour cette Dame, il ne le puniroit que par ſon ordre. En conſéquence il alla la trouver, lui demanda ſes ordres, & lui dit qu'il lui apporteroit ſa tête, ſi elle la vouloit. On peut juger de là quel eſt le pouvoir des Janiſſaires: ils ſont tous liés enſemble par ſerment, & ſont

obligés de venger les injures les uns des autres dans quelque partie de l'Empire que ce ſoit. Cette ligue les rend ſi puiſſans, que les plus grands Seigneurs n'oſent leur parler que d'un ton d'amitié. Tous les gens riches s'enrôlent dans les Janiſſaires pour mettre leur bien en ſureté.

Les Turcs en général ſont pareſſeux: ils ne font aucune eſpece d'exercice. Le jour, ou ils dorment, ou ils vont ſur le bord des rivieres, y font étendre des tapis par leurs eſclaves, fument & font la converſation. On en voit quelquefois des troupes de trente, quarante, même de cinquante. Il y en a cependant parmi eux qui ont une ſorte de littérature, & qui font même des vers. Voici la traduction de quelques-uns qu'Ibrahim Baſſa, favori de l'Empereur, fit en l'honneur de la jeune Princeſſe ſa femme & fille de l'Empereur.

STANCE I.

Le roſſignol voltige maintenant dans les vignes;
Sa paſſion eſt de chercher les roſes.
J'ai été admirer la beauté des vignes:
La douceur de vos charmes a ravi mon cœur.
Vos yeux ſont noirs & aimables;
Mais auſſi vifs & auſſi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE II.

La poſſeſſion deſirée, eſt deſirée de jour en jour.
Le cruel Sultan Achmet me défend
De voir ſes joues plus vermeilles que les roſes,
Je n'oſe vous dérober un baiſer.
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
Vos yeux ſont noirs & aimables;
Mais auſſi vifs & auſſi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE III.

STANCE III.

Ces vers ſont les interpretes des ſoupirs du malheureux Ibrahim.
Un dard, ſorti de vos yeux, m'a percé l'ame.
Ah! quand arrivera l'heure où je pourrai vous poſſéder?
Dois-je attendre encore long-tems?
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
Ah, Sultane! yeux de cerf, ange parmi les anges,
Je deſire, & ce deſir n'eſt point rempli.
Goûtez-vous du plaiſir à me déchirer le cœur?

STANCE IV.

Mes cris s'élevent juſqu'aux cieux.
Le ſommeil ne peut plus fermer mes yeux.
Tourne-toi vers moi, ma Sultane, afin que je contemple ta beauté.
Adieu, je deſcends au tombeau.
Si vous m'appellez, je reviens.
Mon cœur eſt auſſi inflammable que le ſoufre:
Un ſeul de vos regards l'embraſera.
Couronne de ma vie, brillante lumiere de mes yeux!
Ma Sultane, ma Princeſſe!
Je frotte la terre avec ma face:
Je me noie dans l'amertume de mes larmes,
Mes ſens s'égarent.
Ne prendrez-vous point pitié de moi?
N'obtiendrai-je pas même un regard de vous?

Le Lecteur ne manquera pas de dire que cette piece de vers eſt un pur galimatias: mais pour en juger il faudroit connoître la langue Turque. D'ailleurs, il eſt certain que ce qui eſt une platitude dans une langue fait une beauté dans une autre. Pour s'en convaincre, il faut lire les traductions d'Homere. Les répétitions qui ſont à la fin des deux premieres Stances font une eſpece de *chorus*. Le chant change, ſans doute à la troiſieme Stance, le refrain n'eſt

plus le même. A la fin le Poëte montre plus de paſſion que dans tout ce qui précede, parce qu'il eſt naturel qu'il s'échauffe dans ſon diſcours, principalement pour un ſujet qui le touche de ſi près.

Le commencement de la chanſon d'Ibrahim, qui peint l'amour du roſſignol pour les roſes, eſt tiré d'une fable très-connue dans l'Orient. On ne trouveroit pas ridicule de commencer une chanſon par ces mots:

Maintenant Philomele chante, &c.

De la peſte en Turquie. La peſte, dit Milady Montague, n'eſt pas ſi terrible en Turquie qu'on ſe l'imagine. Elle croit que ce n'eſt qu'une eſpece de fievre. Nous avons paſſé, dit-elle, dans une de ſes lettres, par deux ou trois villes qui en étoient infectées, & dans une il en mourut deux ou trois perſonnes près de la maiſon où nous couchames: heureuſement qu'on eut l'attention de me le cacher. Notre aide de cuiſine en fut attaqué, & l'on me fit croire qu'il avoit ſeulement un gros rhume. Nous laiſſames le Médecin pour en avoir ſoin, & peu de jours après, le Médecin & le malade nous rejoignirent. Alors on m'avoua que la maladie de notre aide de cuiſine étoit la peſte. L'air n'en eſt jamais infecté, & beaucoup de perſonnes en réchappent. Je ſuis perſuadée, ajoute-t-elle, qu'il ſeroit auſſi facile de la déraciner de ce pays que de l'Italie & de la France: mais elle eſt ſi peu dangereuſe qu'on n'y fait pas même attention. Dans nos climats nous ſommes ſujets à beaucoup de maladies qui ſont inconnues en Turquie.

Cette Ambaſſadrice fait enſuite connoître la maniere dont ſe ſervent les Turcs pour ſe garantir des ravages de la petite vérole. C'eſt, dit-elle, par le moyen de l'inoculation. Il y a une troupe de vieilles femmes, dont l'unique métier eſt de faire cette opération. Le tems le plus propre pour la faire eſt au commencement de l'automne, lorſque les grandes chaleurs ſont paſſées. Les Chefs de maiſon s'envoient demander les uns aux autres s'il y a quelqu'un dans leur famille qui veuille avoir la petite vérole. Lorſque le nombre ſe monte à quinze ou ſeize, on fait venir une de ces vieilles femmes qui apporte de la matiere de petite vérole, de la meilleure eſpece, plein une coquille de noix. Elle demande quelle veine on veut faire ouvrir. Elle ouvre celle qu'on lui indique avec une grande aiguille, qui ne fait pas plus de mal qu'une égratignure, & y introduit autant de matiere que la tête de ſon aiguille en peut prendre. Elle lie enſuite la plaie, en y appliquant un petit morceau de coquille, & fait la même opération à quatre ou cinq autres veines. Les Grecs s'en font ouvrir une au milieu du front, une à chaque bras & une ſur la poitrine, pour imiter le ſigne de la croix: mais cette maniere d'inoculer eſt très-mauvaiſe, parce que la plaie qu'on fait au front laiſſe une cicatrice. On ne fait ouvrir les veines pour cette opération qu'à des parties qui ſont cachées, comme aux jambes ou aux bras.

Les enfans qu'on inocule ſe portent bien pendant huit jours. Au bout de ce tems la

fievre les prend. Alors ils gardent le lit deux jours ſeulement, & rarement trois. Ils n'ont ordinairement que vingt ou trente grains au viſage, & qui ne marquent jamais. Enfin, au bout de huit jours, ils ſe portent auſſi bien que s'ils n'avoient pas été malades. Les plaies qu'on leur a faites jettent beaucoup pendant leur maladie ; ce qui attire ſans doute le venin de la petite vérole, & l'empêche de ſe répandre ailleurs. On fait tous les ans en Turquie cette opération à des milliers d'enfans. L'Ambaſſadrice dit qu'on prend ici la petite vérole par amuſement comme ailleurs les eaux. On n'a vu, dit-elle, mourir ici perſonne de l'inoculation, & je ſuis ſi convaincue de la bonté de cette opération, que j'ai réſolu de la faire faire à mon enfant. J'aime aſſez ma patrie pour tâcher d'y introduire cet uſage, & je ne manquerai pas d'écrire à nos Médecins : mais je ne les crois pas aſſez zélés pour ſacrifier leur intérêt particulier au bonheur du genre humain, & pour perdre une partie ſi conſidérable de leurs revenus. Je pourrois, d'ailleurs, m'expoſer à leur reſſentiment, qui eſt fort dangereux, ſi j'entreprenois de leur faire un tort ſi conſidérable. Peut-être qu'à mon retour en Angleterre, j'aurai aſſez de courage pour leur déclarer la guerre. Admirez mon zele.

Les Turcs ont beaucoup de vénération pour les cigognes, parce qu'ils ſont perſuadés que ces animaux font tous les ans un pélerinage à la Mecque : elles vont dans les rues ſans crainte, & font ordinairement leurs nids au bas des maiſons. Le

peuple Turc regarde comme heureux ceux à qui appartiennent les maiſons où ces oiſeaux vont nicher, & ſe perſuadent qu'ils n'ont à craindre pendant toute l'année ni le feu ni la peſte.

Maiſons des Turcs.

Comme chaque maiſon, à la mort du propriétaire, appartient au Grand Seigneur, perſonne ne fait de dépenſe en bâtiment, parce qu'il craint que ſa famille n'en profite pas. Chacun ne ſonge qu'à faire conſtruire commodément & pour ſa vie, ſans s'embarraſſer que l'édifice tombe l'année d'après ſa mort. Preſque toutes ſont de bois, ce qui fait un très-grand inconvénient à cauſe du feu. Elles ſont toutes, grandes ou petites, diviſées en deux parties qui n'ont de communication que par un paſſage fort étroit. La premiere a par-devant une grande cour, autour de laquelle regnent des galeries couvertes, ce qui eſt fort agréable. Ces galeries communiquent à toutes les chambres, qui ſont ordinairement aſſez grandes, & où il y a deux rangs de fenêtres dont le vitrage eſt peint. Il eſt rare qu'on faſſe plus de deux étages à une maiſon, & chacun a ſes galeries. Les eſcaliers ſont larges, & n'ont gueres plus de trente marches. Voilà ce qui concerne la partie qu'occupe le maître de la maiſon.

Le *Haram*, c'eſt-à-dire, l'appartement des femmes; car le nom de *Sérail* eſt particulier au Grand-Seigneur, a une galerie du côté du jardin, ſur lequel donnent les fenêtres des chambres, dont le nombre eſt égal à celui de l'autre partie de la maiſon: mais elles ſont plus gaies, à

cauſe des peintures & des ameublemens qu'on y voit. Le ſecond rang des fenêtres eſt fort bas, & il y a des grilles comme aux fenêtres des couvens. Les planchers ſont couverts de tapis de Perſe. Dans un des bouts il y a un banc de deux pieds d'élévation, c'eſt ce qu'on appelle *Sopha*. Il eſt couvert d'un tapis plus riche que celui du plancher. Il y a tout autour une eſpece de couche, élevée d'un demi-pied, & couverte d'une riche étoffe de ſoie, ſelon la fantaiſie ou la magnificence du maître de la maiſon. Tout autour & le long de la muraille, ſont placés deux rangs de couſſins, les uns grands, les autres petits. C'eſt en cela que les Turcs étalent leur magnificence. Ces couſſins ſont ordinairement de brocard, ou de ſatin blanc brodé en or: enfin rien n'eſt ſi brillant & ſi agréable à la vue. Ces ſiéges ſont d'ailleurs ſi commodes, que les Européens les préferent aux chaiſes. Les planchers ſont bas: celui d'en haut eſt de bois, & il y a deſſus des fleurs incruſtées ou peintes. Il y a pluſieurs armoires dans le mur, & qui ſont plus commodes que les nôtres. Dans l'entre-deux des fenêtres ſont de petits arſenaux où l'on met des parfums ou des corbeilles de fleurs. Dans tous les Harams il y a des fontaines de marbre, placées dans le fond de la chambre. Elles jettent l'eau par pluſieurs tuyaux, procurent une agréable fraîcheur, & font un doux murmure en tombant d'un baſſin dans l'autre: il y en a quelques-unes d'une grande beauté. Dans chaque maiſon il y a un bain qui conſiſte en deux ou trois petites chambres couver-

res de plomb & pavées de marbre; avec des baſſins & des robinets : enfin on y trouve toutes ſortes de commodités pour les bains chauds & pour les bains froids. Un Chrétien, ſans un caractere très-diſtingué, ou une occaſion tout-à-fait extraordinaire, ne peut entrer dans la maiſon d'un Turc. Le Haram lui eſt abſolument défendu. Ainſi les Voyageurs qui veulent parler de la Turquie ne peuvent en donner qu'une idée vague. Les Harams ſont toujours ſur le derriere des maiſons, ainſi on ne peut les voir de la rue ; ils donnent ſur les jardins qui ſont entourés de murs fort élevés. On ne voit point dans ces jardins de parterre comme dans les nôtres : ils ſont plantés d'arbres aſſez hauts, qui font un agréable ombrage & un coup-d'œil charmant. Au centre du jardin eſt une grande chambre, au milieu de laquelle il y a une belle fontaine. On monte dans cette chambre par neuf ou dix marches. Ses murailles ſont des jalouſies dorées, autour deſquelles on voit des vignes entrelaſſées, du jaſmin, du chevre-feuille : le tout eſt environné de grands arbres. C'eſt dans ce lieu que le mari & la femme ſe voient ordinairement. Les dames y paſſent preſque toute la journée, ſoit à faire de la muſique, ſoit a broder. Dans les jardins publics, il y a de ces ſalles où tout le monde peut entrer : on y va prendre du café, du ſorbet, &c.

Les bâtimens publics ſont aſſez ſolides : toutes les Moſquées ſont en pierres de taille ; les auberges ſont magnifiques. Le corps de l'auberge eſt une très-belle &

très-agréable ſalle, aſſez grande pour contenir trois ou quatre cent perſonnes. La cour eſt très-vaſte & environnée d'un cloître, ce qui reſſemble aſſez à nos Colléges.

Milady Montague, étant à Andrinople, vit la marche des troupes du Grand-Seigneur qui paſſerent par les principales rues de cette ville. Elles étoient précédées par un Effendi, qui étoit monté ſur un chameau magnifiquement enharnaché. Il liſoit à haute voix l'Alcoran, qui étoit richement relié, & poſé ſur un couſſin. Une troupe d'enfans, habillés de blanc, environnoient l'Effendi, & chantoient des verſets de l'Alcoran. Suivoit un homme qui portoit des rameaux verts : il imitoit un Laboureur qui ſeme du bled : marchoient enſuite des Moiſſonneurs couverts d'épis de bled. Ils tenoient des faux à la main, & prenoient l'attitude de Faucheurs. Paroiſſoit enſuite une petite machine traînée par des bœufs. Il y avoit deſſus un moulin à vent, & des enfans occupés à moudre du bled. Cette machine étoit ſuivie d'une autre traînée par des bufles : on voyoit deſſus un four & deux enfans, dont un pétriſſoit du pain, l'autre le tiroit du four. Ils jettoient, par intervalles, des gâteaux au peuple.

La Compagnie des Boulangers marchoit enſuite : ils étoient rangés deux à deux, & habillés fort proprement. Ils portoient ſur leurs têtes des gâteaux, des pains de toute grandeur, & de petits pâtés de toute eſpece. Suivoient deux Bouffons, dont le viſage étoit couvert de farine : ils amu-

ſoient le peuple par leurs geſtes & leurs grimaces. Suivoient, dans le même ordre que les Boulangers, tous les plus riches corps de marchands de l'Empire, comme Joailliers, Orfévres, Merciers, &c. Ils étoient tous fort bien montés. Au milieu d'eux on voyoit pluſieurs arcs de triomphe, où les différens commerces étoient repréſentés avec une magnificence extrême, principalement celui des Fourreurs. Ils avoient, autour d'une machine aſſez grande, des peaux d'hermines & de renards. Elles étoient arrangées avec tant d'art, qu'il ſembloit que les animaux étoient vivans. Des Muſiciens & des Danſeurs ſuivoient le corps des Marchands. Il pouvoit y avoir en tout vingt mille hommes tout prêts à ſuivre l'Empereur, s'il le leur avoit commandé. La marche étoit fermée par les Volontaires, qui venoient demander à l'Empereur l'honneur de mourir à ſon ſervice. Ils préſentoient un ſpectacle ſi barbare, que les Européens auroient peine à le ſupporter. Ils étoient tous nuds juſqu'à la ceinture. Les uns avoient des fleches enfoncées dans les bras, les autres en avoient dans la tête, & le ſang couloit ſur leur viſage. Quelques-uns ſe perçoient le bras avec un couteau, & faiſoient rejaillir le ſang ſur leurs camarades. Cette barbarie étoit regardée comme une preuve de courage. Il y en a pluſieurs qui approchent de la fenêtre de leurs maîtreſſes, & s'enfoncent une fleche dans le bras, ou dans quelque autre partie du corps, pour leur prouver leur amour. Elles ne manquent jamais de donner un ſigne d'appro-

bation à cette prétendue galanterie. Toutes les femmes ſont voilées pour voir ce ſpectacle, qui dure preſque toute la journée.

Deux jours après Milady Montague alla voir la Moſquée du Sultan Selim I. Elle aſſure que ce bâtiment eſt digne de la curioſité d'un Voyageur. Quoique je fuſſe habillée à la mode du pays, dit-elle, j'imagine qu'on ſavoit cependant qui j'étois; mais on ne fit aucune difficulté de me laiſſer entrer. Le portier eut même l'attention de me conduire partout. Cette Moſquée a quelque choſe de majeſtueux: elle eſt ſituée au milieu de la ville, & dans le lieu le plus élevé. La premiere cour a quatre portes; la ſeconde trois, & toutes les deux ſont environnées de portiques, dont les piliers ſont de marbre & d'ordre Ionique; le pavé eſt de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme pluſieurs coupoles ou dômes, ſur chacun deſquels on voit un globe doré. Au milieu des deux tours, il y a de belles fontaines de marbre blanc: devant la grande porte de la Moſquée eſt un portique ſoutenu par des piliers de marbre vert, qui forment cinq portes. Le corps de la Moſquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuſe; les proportions en ſont aſſez régulieres. L'édifice eſt très-élevé, & j'oſe aſſurer que de tous les bâtimens que j'ai jamais vus, c'eſt celui qui a l'air le plus majeſtueux. Il y a deux rangs de galeries ſoutenues par des piliers: les baluſtrades ſont de marbre: le pavé de la Moſquée eſt auſſi de marbre; il eſt couvert de tapis de Perſe. L'on n'y voit ni prie-Dieu, ni ces différentes eſpeces de bancs, qu'on trouve dans

nos Egliſes, & cette ſimplicité eſt aſſez noble. On n'y défigure point les piliers, qui ſont tous de marbre rouge ou blanc, par des ſtatues ni par des images. Il y a ſur les murailles des fleurs dont la couleur eſt ſi vive, qu'au premier coup-d'œil on ne peut ſe douter de quelles matieres elles ſont; mais, en approchant, on voit que c'eſt de la porcelaine du Japon: il eſt certain que cela fait un fort bel effet.

On voit au milieu de cette Moſquée une très-grande quantité de lampes de vermeil, parmi leſquelles il s'en trouve une qui eſt d'une grandeur prodigieuſe. Elles doivent faire un beau coup d'œil lorſqu'elles ſont allumées; mais les femmes ne peuvent voir ce ſpectacle, parce qu'on ne les allume que la nuit. Sous la groſſe lampe eſt une chaiſe de bois, dont la ſculpture eſt dorée, & tout auprès on trouve une fontaine où on ſe lave, ce qui fait, comme tout le monde le ſait, un article eſſentiel de la religion des Turcs. Dans un coin de cette Moſquée eſt une tribune fermée par des jalouſies dorées. C'eſt-là que le Grand-Seigneur entend l'office. Au bout, on voit une grande niche, dans laquelle eſt un autel où l'on monte par des marches. Il eſt couvert de brocard d'or, & il y a ſur le devant deux chandeliers de vermeil, d'une grandeur aſſez conſidérable. Dans chacun d'eux on voit une chandelle de cire blanche de la groſſeur d'un homme. Le dehors de la Moſquée eſt orné de pluſieurs tours; le deſſus eſt tout doré. C'eſt de-là que les *Imaums* appellent le

peuple à l'office. Milady Montague eut la curioſité de monter ſur une de ces tours, dont la conſtruction lui parut ſurprenante. On arrive, par la même porte, à trois eſcaliers différens qui conduiſent aux trois étages de la tour. Ces eſcaliers, qui font le tour du bâtiment, ſont diſtribués de maniere que trois Dervis peuvent les monter ſans ſe rencontrer, ce qui fait l'admiration des connoiſſeurs. Lorſqu'elle entra dans cette Moſquée, elle vit pluſieurs Dervis qui célébroient l'Office. Leur robe eſt d'une étoffe de laine unie : ils ont les bras nuds, ont un bonnet qui a la forme d'un chapeau profond, mais ſans bords. Preſque toutes les Moſquées ſont conſtruites dans le même ordre que celles de Selim I ; mais elles ne l'égalent pas, à beaucoup près, en magnificence. Elles ont cependant l'air plus majeſtueux que les Egliſes d'Angleterre & d'Allemagne.

Le Sérail n'a rien de frappant ; mais les jardins en ſont très-grands. Il y a beaucoup de fontaines & d'arbres. On a bâti un petit Sérail à *Ciorici* pour le Grand-Seigneur, lorſqu'il paſſe par-là. Milady Montague viſita tous les appartemens deſtinés pour les dames de la Cour. Ils ſont ſitués au milieu d'un boſquet d'arbres touffus & rafraîchis par des fontaines. Toutes les murailles ſont couvertes de vers Turcs tracés avec le pinceau. Milady Montague ſe les fit traduire par ſon Interprete : mais ils perdent beaucoup dans la traduction. En voici un traduit littéralement. « Nous venons dans ce monde,

» nous y séjournons, & nous partons : » celui qui est logé dans mon cœur n'en » sort jamais. »

Milady Montague ayant appris que l'édifice le plus renommé, après le Sérail, est Sainte Sophie, desira d'y entrer ; mais elle eut beaucoup de peine à en obtenir la permission. Les Turcs laissent entrer les Chrétiens, sans difficulté, dans les autres Mosquées ; mais ils font beaucoup de scrupule de les laisser entrer dans celle-là.

Comme ç'a été, dit-elle, une Eglise Chrétienne, ils craignent peut-être qu'on ne la profane, en adressant des prieres aux Saints qu'on y voit encore, & qui sont en Mosaïque. Le tems les a un peu endommagés. Il est certain que les Turcs ne détruisirent pas, comme plusieurs Ecrivains l'ont assuré, toutes les images qu'ils trouverent dans Constantinople, lorsqu'ils en firent la conquête.

Le dôme de Sainte-Sophie, qu'on assure avoir cent treize pieds de diametre, est élevé sur des voûtes soutenues par des colonnes de marbre d'une grosseur prodigieuse. Les escaliers & le pavé sont aussi de marbre. On y voit des galeries soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. La voûte est en Mosaïque ; mais il y en a une partie qui tombe en ruines. Milady Montague dit qu'elle prit une poignée de cette matiere dont la Mosaïque est composée : elle lui parut être de verre, ou de cette matiere dont on fait l'aventurine. On lui fit remarquer le tombeau de l'Empereur Constantin,

pour lequel les Turcs ont beaucoup de vénération.

Cette dame dit qu'elle a vu des Moſquées à Conſtantinople qui lui plaiſoient beaucoup, plus belles que Sainte-Sophie. Celle du Sultan Soliman, dit-elle, eſt un quarré parfait. Il y a quatre belles tours dans les angles; au milieu eſt un dôme magnifique, ſupporté par des colonnes d'un très-beau marbre. Aux deux extrémités on voit deux autres dômes qui ſont ſoutenus de la même maniere que celui du milieu. Les galeries qui font le tour de la Moſquée ſont de marbre : le pavé en eſt auſſi. Sous le grand dôme il y a une fontaine, dont les colonnes ſont de la plus grande beauté. D'un côté on voit une chaire de marbre blanc ; de l'autre la tribune du Grand-Seigneur. Elle eſt environnée d'un grillage doré : on y monte par un bel eſcalier.

Dans le haut de la Moſquée, on voit une eſpece d'autel où on lit le nom de Dieu. Il y a devant deux chandeliers de la hauteur d'un homme ordinaire ; les cierges ſont trois fois gros comme les nôtres. Le pavé eſt couvert de riches tapis, & toute la Moſquée eſt illuminée par une prodigieuſe quantité de lampes. La cour qui eſt au-devant eſt fort ſpacieuſe. On y voit une colonnade de marbre vert, ſurmontée de vingt-huit dômes, tous doublés de plomb en dedans & en dehors. Il y a au milieu de cette cour une magnifique fontaine. Cette deſcription peut donner une idée des autres Moſquées qui ſont à Conſtantinople. Toutes ſont

bâties ſur le même modele, & ne different que par le plus ou le moins de grandeur & de richeſſes. Celle de la Sultane Validé eſt la plus grande de toutes. Elle eſt bâtie en marbre, & eſt d'une beauté ſurprenante. La mere de Mahomet IV la fonda en l'honneur des femmes. La Moſquée du Sultan Achmet a des portes de bronze. En général il y a dans toutes les Moſquées de petites Chapelles où l'on voit la ſépulture du Fondateur & de toute ſa famille. L'on y entretient toujours des cierges allumés.

L'*Atlerdam* ou marché aux chevaux. Ce lieu s'appelloit l'*Hippodrome* ſous les Empereurs Grecs. Au milieu de cette place, on voit une colonne de bronze qui eſt formée par trois ſerpens entrelaſſés, & qui ont la gueule ouverte. On ignore le motif pour lequel cette colonne extraordinaire a été érigée. Lorſqu'on interroge les Grecs à ce ſujet, ils racontent des fables qui ſont toutes fort peu ſatisfaiſantes: il eſt vrai qu'il n'y a jamais eu d'inſcription.

Au haut de la place eſt un obéliſque de porphyre, qui paroît avoir été apporté d'Egypte. On y voit encore des hiéroglyphes qui ne ſont que des jeux de mots. Il eſt ſoutenu par quatre colonnes d'airain, ſur un piédeſtal de pierre de taille en quarré. Sur deux côtés de ce piédeſtal, on voit, en bas-relief, une bataille & une aſſemblée; ſur les deux autres, on lit des inſcriptions Grecques & Latines. Toutes les figures des bas-reliefs ſont entieres. Quelques voyageurs aſſu-

rent qu'elles ſont ſans tête. Il y a apparence qu'ils ne les ont pas vues.

Les bourſes ſont de beaux édifices, où il y a de belles galeries preſque toutes ſoutenues par des piliers. On a ſoin de les tenir propres. Il y a une galerie deſtinée pour chaque commerce. Les marchandiſes y ſont établies comme à la bourſe de Londres. Le quartier des Joailliers eſt ſi rempli de diamans & de pierreries de toute eſpece, que les yeux en ſont éblouis. On y voit auſſi des broderies qui ont un grand éclat. La curioſité y attire autant de monde que les affaires.

Les marchés ſont, pour la plupart, de très-beaux quarrés, & tous très-bien pourvus de denrées.

Il n'eſt pas vrai que les Turcs traitent leurs eſclaves avec inhumanité, comme pluſieurs Ecrivains le rapportent; ils ne les frappent jamais, & l'eſclavage en Turquie n'eſt pas plus gênant que la ſervitude l'eſt en beaucoup de pays. Il eſt vrai qu'on ne leur donne point de gages: mais ce qu'on dépenſe pour eux en habits, ſurpaſſe de beaucoup ce que nous donnons à nos domeſtiques. Il eſt vrai qu'on y achete les femmes avec des projets d'impureté: mais dans les grandes villes de l'Europe, les achete-t-on moins publiquement, & d'une maniere moins ſcandaleuſe?

Il y a à Conſtantinople des aqueducs d'une prodigieuſe grandeur. On croit qu'ils ont été conſtruits avant que Conſtantin y établît ſa réſidence. Les Turcs veulent s'attribuer l'honneur d'avoir conſ-

truit ces grands ouvrages : ils y ont placé quelques pierres chargées d'inſcriptions à leur louange.

Les autres bâtimens publics ſont les *Hans* & les Monaſteres. Les Hans ſont des bâtimens aſſez conſidérables, & le nombre en eſt fort grand. Les Monaſteres ſont en petit nombre, & n'ont aucune magnificence.

Les exercices de piété que pratiquent les Dervis ſont ſi ſinguliers, que nous croyons amuſer le Lecteur en lui en faiſant le tableau. Nous le prenons dans les lettres de Milady Montague qui rapporte ce qu'elle a vu. L'habit de ces eſpeces de Moines conſiſte en une piece de gros drap blanc, dont ils s'enveloppent le corps : leurs jambes & leurs bras reſtent nuds. Ils ont la liberté de ſe marier, & l'unique regle à laquelle ils ſoient aſtreints, c'eſt d'obſerver tous les mercredis & tous les vendredis certaines cérémonies ridicules, dont voici le détail. Ils s'aſſemblent dans une grande ſalle, ſe tiennent tous debout, les yeux baſſés & les bras croiſés. Au milieu d'eux eſt une chaire, dans laquelle un Imaïm ou Prédicateur lit quelques paſſages de l'Alcoran. Après cette lecture, huit ou dix d'entr'eux jouent ſur des eſpeces de flûtes quelques airs lugubres ; mais aſſez harmonieux. L'Imaïm fait enſuite un réſumé de ce qu'il a lu, après quoi tous les Dervis jouent & danſent, juſqu'à ce que leur Supérieur, qui eſt habillé de vert, ſe leve & commence lui-même une danſe qui eſt aſſez majeſtueuſe. Les Dervis ſe rangent tous au-

tour de lui avec ordre. Les uns jouent ſur leur eſpece de flûte, les autres attachent avec une ceinture, leur robe qui eſt très-ample, & tournent avec une vîteſſe ſurprenante, & toujours en meſure, c'eſt-à-dire, plus ou moins rapidement, ſuivant les tems. Ils continuent à tourner ainſi pendant plus d'une heure, ſans qu'aucun d'eux ſente le moindre étourdiſſement, ce qui n'eſt pas ſurprenant, parce qu'ils y ſont accoutumés depuis leur plus tendre jeuneſſe. On voit dans ces Monaſteres de petits Dervis qui n'ont pas plus de cinq ou ſix ans, & qui tournent comme les autres, ſans en reſſentir aucune incommodité. Lorſque cette cérémonie eſt finie, ils crient tous à haute voix: « Il » n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & » Mahomet eſt ſon Prophete.» Ils baiſent enſuite tour-à-tour la main de leur Supérieur avec beaucoup de gravité, & ſe retirent. Ils ont toujours les yeux baiſſés, & paroiſſent enſevelis dans les plus profondes méditations. Quelques ridicules que paroiſſent leurs cérémonies, on ne peut s'empêcher d'admirer leurs mortifications & leur obéiſſance pour leur Supérieur.

Les Juifs ont, en général, beaucoup de crédit en Turquie. Les plus riches Marchands ſont de cette nation. Ils y ont plus de priviléges que les Turcs même: ils forment dans ce pays une République, & ne ſont jugés que par leurs loix. Les Juifs ſe ſont emparés de tout le commerce de l'Empire Turc, parce qu'ils vivent tous dans une grande union, & que les

Turcs ſont naturellement pareſſeux, & ont peu d'induſtrie. Chaque Baſſa a pour homme d'affaire un Juif, auquel il confie généralement tous ſes ſecrets, & le laiſſe conduire ſes affaires à ſa volonté, ſans s'en mêler en aucune maniere quelconque. C'eſt ce Juif qui, avec le diſtrict de ſon Baſſa, regle les marchés, reçoit les préſens qu'on a coutume de faire aux Baſſas, qui examine les marchandiſes qui arrivent ou qui ſortent: enfin ſon pouvoir eſt preſque ſans bornes. Le Médecin, l'Intendant & l'Interprete d'un grand Seigneur eſt un Juif. Il eſt certain qu'une nation, toujours attentive à ſes intérêts, tire de-là de grands avantages. Les Juifs ont enfin trouvé le ſecret de ſe rendre ſi utiles en Turquie, qu'ils ſont toujours aſſurés de la protection de la Cour. Quoique les marchands Italiens, François, Allemands, Anglois connoiſſent toutes leurs ſupercheries, ils ſont cependant obligés de leur confier leurs affaires, & tout ce qui concerne le commerce paſſe par leurs mains. Les moins conſidérables d'entr'eux ſont encore des hommes aſſez importans pour qu'on n'oſe leur manquer. Toute la nation s'intéreſſe autant à eux qu'aux plus notables. Ils ſont preſque tous riches; mais ils ont ſoin de ne le pas paroître: dans l'intérieur de leurs maiſons on trouve la plus grande magnificence, même le plus grand luxe.

En général les cimetieres des Turcs ſont fort vaſtes; ceux de Conſtantinople occupent une partie de la ville. Les Turcs ne touchent jamais à une pierre qui ſert de

monument. Il y en a quelques-unes qui ſont de très-beau marbre, & qui coûtent fort cher. On érige ordinairement à la mémoire d'un mort une colonne au haut de laquelle on met un turban. Les turbans déſignent, par leur forme, la profeſſion & la qualité d'un homme ; ce turban qu'on met au haut de la colonne, fait le même effet que ſi l'on mettoit les armes du mort. D'ailleurs, on met ſur la colonne une inſcription en lettres d'or. On met ſur le tombeau des femmes une colonne, ſans aucun ornement. Lorſque c'eſt une fille, on met une roſe au haut de la colonne.

Chaque famille a ſa ſépulture particuliere. Elle eſt environnée de grillages & entourée d'arbres. Dans celles des Sultanes & des Grands, il y a toujours des lampes allumées.

Lorſqu'un mari a répudié ſa femme d'une maniere ſolemnelle, il ne peut la reprendre qu'à une condition, qui eſt de permettre à un autre homme de paſſer une nuit avec elle ; & il s'en trouve qui aiment mieux ſubir cette loi, que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur paſſion s'eſt rallumée.

Toute femme qui meurt, ſans être mariée, eſt regardée comme une réprouvée. Cette opinion eſt fondée ſur la croyance où les Turcs ſont, que la femme n'eſt créée que pour multiplier ; qu'elle ne remplit ſa vocation que lorſqu'elle fait des enfans. Il eſt vrai que les femmes en Turquie ne peuvent être aſtreintes à d'autres devoirs, puiſque tout commerce avec le public leur eſt interdit.

Les Chrétiens ſont perſuadés que les Mahométans croient que les femmes n'ont point d'ame : mais ils ſe trompent. Il eſt vrai qu'ils ſont perſuadés que l'ame des femmes n'eſt pas d'une eſpece ſi élevée que celle des hommes, & qu'elles n'entreront point dans le Paradis qui eſt deſtiné pour eux, qui doivent être ſeuls dans la compagnie des Béatitudes céleſtes: mais ils croient qu'il y a un lieu de félicité deſtiné pour les femmes vertueuſes, & où elles jouiront d'un bonheur éternel. Il y a beaucoup de femmes aſſez ſuperſtitieuſes pour ne pas reſter veuves dix jours, parce qu'elles craignent d'être réprouvées lorſqu'elles mourront, comme des créatures inutiles : mais celles qui aiment leur liberté, & qui ſont moins ſcrupuleuſes, ne ſe marient que quand elles ſont malades, & qu'elles craignent de mourir. Ce principe de Religion eſt bien différent de celui qui enſeigne qu'il n'y a rien de ſi agréable à Dieu qu'un vœu de chaſteté perpétuelle.

Les marchés où on vend les femmes en Turquie, dit Milady Montague dans ſes lettres, ne ſont remplis que de filles qui ont été priſes à la guerre, ou enlevées en Ruſſie, en Circaſſie, ou enfin en Géorgie. Toutes ſont de pauvres filles ſi mal-adroites qu'un homme, quel qu'il fût, n'en voudroit pas prendre une pour ſervante de fatigue. Si on y en trouve quelques-unes qui aient de l'apparence, c'eſt qu'elles ont commis quelque faute grave, & que leur maître veut s'en défaire. Ces belles eſclaves qui ſervent

les femmes de qualité, & celles qui ſont deſtinées aux plaiſirs des grands Seigneurs, ſont toutes achetées à l'âge de huit à neuf ans, & on leur apprend avec ſoin à danſer, à chanter & à broder. Elles ſont preſque toutes Circaſſiennes, & leurs maîtres ne les vendent jamais que pour des ſujets graves, comme nous venons de le dire. S'ils s'en dégoûtent, ils les donnent à un de leurs amis, ou leur rendent la liberté.

Il eſt plus honteux en Turquie pour une femme mariée de ne pas avoir d'enfant, que pour une fille dans d'autres pays d'en avoir avant le mariage. Si-tôt qu'une femme ceſſe de faire des enfans, on attribue ſa ſtérilité à la vieilleſſe, quoiqu'elle ait l'air très-jeune. D'ailleurs, la fécondité eſt auſſi néceſſaire pour être regardée comme une beauté, que les preuves de nobleſſe pour entrer dans pluſieurs couvens de Chanoineſſes. Il y a beaucoup de femmes dans ce pays qui ont juſqu'à douze enfans, & les vieilles ſe glorifient d'en avoir eu vingt-cinq ou trente : le plus grand nombre leur attire le plus de reſpect. Lorſqu'elles ſont enceintes, on leur entend ſouvent dire qu'elles eſperent que Dieu leur fera la grace d'avoir deux enfans à la fois. Lorſqu'on leur demande comment elles pourront pourvoir à la ſubſiſtance d'une famille ſi nombreuſe, elles répondent que la peſte en détruira infailliblement la moitié : cela arrive ordinairement, ſans qu'elles en prennent beaucoup de chagrin : leur tendreſſe ſe borne à deſirer de produire beaucoup d'enfans ;

elles ne ſont point allarmées lorſqu'elles les perdent.

Si-tôt qu'une dame Turque eſt délivrée de ſa groſſeſſe, elle voit toutes ſortes de compagnies. Au bout de quinze jours, elle ſe pare de toutes ſes pierreries, & prend des habits neufs pour faire des viſites. Aucune femme ne garde la maiſon un mois après ſes couches.

Habillement des Dames Turques.

Elles ont un caleçon qui eſt fort ample, & deſcend ſur les pieds. Il eſt ordinairement d'un damas couleur de roſe à fleurs d'argent; leurs ſouliers ſont de cabron blanc, brodé en or. Sur le caleçon pend une chemiſe de gaze de ſoie blanche, brodée tout autour: elle a de larges manches qui ne tombent qu'à la moitié du bras. Elle eſt attachée ſur le col avec un bouton de diamant; laiſſe voir la forme & la couleur du ſein. Il y a par-deſſus une eſpece de veſte qui prend la forme de la taille, & qui eſt de damas blanc à fleurs d'or. Cette veſte a de très-longues manches, au bout deſquelles eſt une grande frange d'or avec des boutons de diamans. Ces manches pendent par-derriere. Par deſſus tout cela eſt une longue robe qu'on appelle *Caftan*. Elle pend juſque ſur les pieds. Elle a de longues manches pendantes & étroites. On met par-deſſus une ceinture large de trois doigts. Les dames qui ſont riches font couvrir cette ceinture de diamans ou d'autres pierres précieuſes. Elle eſt attachée par-devant avec une agrafe de diamans. Dans de certains tems elles mettent une eſpece

de robe de chambre qu'on appelle *la Cardée*. Elle eſt d'un riche brocard doublé d'hermine ou de martre. Les manches ne deſcendent guere plus bas que les épaules. Elle eſt ordinairement de couleur verte, à fleurs d'or. La coiffure eſt un bonnet qu'on appelle *Talpock*. En hiver il eſt de velours, brodé avec des perles ou des diamans : en été il eſt d'une étoffe d'argent, & très-légere. On le place ſur un côté de la tête, & penché un peu. On y attache un gland d'or, avec une roſe de diamans ou un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête, les cheveux ſont plaqués, & l'on y met la parure que l'on juge à propos : tantôt ce ſont des fleurs, tantôt c'eſt un panache de plumes de héron. L'uſage le plus ſuivi eſt d'y mettre un gros bouquet de différentes pierreries, avec des perles. Les rubis forment des roſes, les diamans imitent le jaſmin; les perles font les boutons de fleurs; les topaſes font les jonquilles. Le tout eſt ſi artiſtement fait, qu'il eſt difficile d'imaginer rien de ſi beau dans ce genre. Les cheveux pendent par-derriere dans toute leur longueur, & ſont partagés en pluſieurs treſſes ornées de perles ou de rubans. Toutes les dames Turques ont de très-beaux cheveux, & en grande quantité. Toutes les femmes de ce pays ſont belles : elles ont les yeux grands & bien fendus, & le teint d'une beauté admirable. Elles ſavent embellir leurs ſourcils, en mettant autour de leurs yeux une couleur noire, qui les rend très-brillans à la lumiere, même le jour, à une certaine diſtance : mais de près cette couleur noire

noire eſt trop ſenſible. Elles teignent leurs ongles en couleur de roſe, ce qui fait encore un aſſez bel effet.

Les femmes de ce pays ont autant, même plus de liberté que par-tout ailleurs. Il n'eſt permis à aucune femme, de quelque condition qu'elle ſoit, d'aller dans les rues ſans avoir le viſage tout couvert, à l'exception des yeux, & toute ſa coiffure cachée par une eſpece de mantelet qui deſcend juſqu'à la moitié du corps. Ce mantelet a des manches fort étroites, qui deſcendent juſqu'au bout des doigts. Il eſt de ſoie en été, & de drap en hiver. Ces ajuſtemens les déguiſent au point, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer la femme de qualité d'avec ſon eſclave, & le mari le plus jaloux ne peut la reconnoître lorſqu'il la rencontre dans les rues. D'ailleurs, il n'y a pas d'homme aſſez hardi pour parler à une femme dans les rues. Par-là les femmes peuvent ſe livrer impunément à leurs paſſions. Elles donnent des rendez-vous dans les boutiques des Juifs. Les gens de cette nation ſont auſſi commodes dans ce pays que les Indiens en Angleterre. Il y a beaucoup d'hommes qui vont chez les Juifs, ſous prétexte d'acheter des marchandiſes; mais ils n'ont pas d'autre motif que celui d'y trouver des femmes. Celles qui ſont d'un rang diſtingué ſe font rarement connoître à leurs amans, & il arrive ſouvent qu'un homme eſt en commerce de galanterie avec une femme, plus de ſix mois de ſuite, ſans ſavoir qui elle eſt.

Les dames Turques ne ſont pas dans le cas de craindre leurs maris. Elles touchent

leurs revenus. On peut dire que les femmes ſont ſeules libres en Turquie. Le Divan même les reſpecte ; & lorſqu'un Baſſa eſt mis à mort par ordre du Grand Seigneur, on ne viole jamais les priviléges du Haram, ou appartement de ſa femme. Sa veuve y reſte en ſureté, ſans que perſonne y entre. Les femmes ont un pouvoir abſolu ſur leurs eſclaves ; les maris n'ont pas même la liberté de les regarder, ſi ce n'eſt les vieilles eſclaves qui ne ſont plus dans le cas d'exciter la jalouſie de leur maîtreſſe.

Il eſt vrai que la loi Mahométane permet d'avoir quatre femmes : mais les gens de qualité n'uſent point de cette liberté ; & une femme ne le ſouffriroit pas. S'il arrive qu'un mari ſoit infidelle à ſa femme, il met ſa maîtreſſe dans une maiſon à l'écart, & va la voir avec toute la circonſpection poſſible ; autrement, on le regarde comme un libertin, & il eſt généralement mépriſé ; & ſa femme ne ſouffre pas qu'il vienne la voir. Ceci paroîtra ſurprenant à ceux qui ont lu les faiſeurs de voyages, qui ont fait mille fables ſur les mœurs des Turcs : mais il eſt atteſté par une Ambaſſadrice, qui étoit à portée de voir ce que peu d'autres perſonnes ont vu. Milady Montague joignoit aux avantages de la naiſſance, aux graces de la figure, une pénétration admirable, & une vivacité d'eſprit ſurprenante.

Pluſieurs perſonnes ont prétendu que les lettres de cette Ambaſſadrice étoient remplies de fauſſetés : mais beaucoup d'autres qui ont été à Conſtantinople ont pris

ſa défenſe, & aſſurent qu'elle n'a rien écrit qui ne ſoit vrai; & que s'il y a quelque choſe de contraire aux mœurs & aux uſages qu'elle attribue aux hommes & aux femmes de ce pays, c'eſt qu'ils ont changé.

Cette Dame aſſure que les femmes Turques ont la facilité de ſatisfaire leurs mauvaiſes inclinations, en cas qu'elles en ayent; mais que l'uſage donne aux maris le pouvoir d'en tirer la plus cruelle vengeance, s'ils les découvrent. On trouva un jour, au matin, dans une rue de Pera, le corps d'une jeune femme: il étoit enveloppé dans un gros drap. Il avoit deux coups de couteau, l'un dans le côté, l'autre dans le ſein. Il n'étoit pas encore froid, & conſervoit les reſtes d'une ſi grande beauté, qu'il n'y eut pas un homme dans Pera qui n'allât le voir. Mais on ne reconnut pas cette malheureuſe victime de la jalouſie, parce qu'on ne voit preſque jamais les femmes dans ce pays. On étoit perſuadé que ce cadavre avoit été apporté la nuit de Conſtantinople. On l'enterra la nuit ſans bruit. L'aſſaſſin fut peu recherché. Le meurtre n'eſt pas ſi exactement pourſuivi par les Officiers de juſtice qu'il l'eſt dans notre pays. Ce ſont les parens du mort qui font les pourſuites. Souvent ils s'accommodent pour de l'argent, & le meurtrier n'eſt plus inquiété.

On croira, ſans doute, qu'un pareil vice dans le Gouvernement rend le meurtre commun dans ce pays; mais il eſt très-rare; ce qui prouve que cette nation n'eſt pas naturellement cruelle, & ne mérite

pas, à beaucoup d'égards, le titre de barbare que nous lui donnons.

Milady Montague dit que, pendant ſon ſéjour à Conſtantinople, elle lia amitié avec une dame Chrétienne, d'une naiſſance diſtinguée, & qui étoit mariée à un Turc : elle ajoute que cette dame avoit beaucoup d'eſprit & de mérite. Elle raconte enſuite ſon hiſtoire.

Cette dame, dit-elle, eſt originaire d'Eſpagne : elle demeuroit à Naples avec ſa famille, lorſque ce Royaume étoit ſous la domination des Eſpagnols. En traverſant la mer dans une felouque avec ſon frere, pour retourner dans ſon pays, ils furent attaqués & pris par l'Amiral Turc ***. Elle fut obligée de ſe prêter à ſes deſirs. L'Amiral fut ſi touché de la beauté de ſa captive, qu'il lui accorda la liberté de ſon frere & de tous ſes domeſtiques. Auſſi-tôt que le frere fut arrivé en Eſpagne, il envoya quatre-vingt mille livres pour la rançon de ſa ſœur. Le Turc prit l'argent, le remit entre les mains de ſa captive, & lui dit qu'elle étoit libre : mais elle ſentit qu'après ce qui lui étoit arrivé, ſes parens ſe croiroient obligés de la confiner dans un couvent pour le reſte de leurs jours. Le Turc étoit beau, tendre, & prodiguoit à ſes pieds toute la magnificence Turque. Elle lui dit enfin que ſa liberté lui paroiſſoit d'un prix beaucoup au-deſſous de ſon honneur; qu'il lui avoit enlevé le dernier, & qu'il ne pouvoit le lui rendre qu'en l'épouſant. Elle le pria d'accepter ſa rançon pour dot, & de lui donner la ſatisfaction de ſe voir dans le cas qu'aucun autre hom-

me que ſon mari ne pût ſe vanter d'avoir joui d'elle. L'Amiral accepta ſon offre avec les plus grands tranſports de joie. Il renvoya ſa rançon à ſes parens, & leur fit dire qu'il étoit trop heureux de la poſſéder. Il l'épouſa, & n'eut jamais d'autre femme qu'elle. Cette dame aſſure que, de ſon côté, elle n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe repentir du parti qu'elle a pris. Au bout de quelque tems il mourut, & la laiſſa une des plus riches veuves de Conſtantinople : mais comme une honnête femme ne peut décemment reſter ſeule, elle s'eſt remariée au Capitan Baſſa, c'eſt-à-dire, Amiral. Il avoit ſuccédé à ſon mari dans ſa dignité. On ne manquera pas de croire que la jeune Eſpagnole aimoit ſon raviſſeur, & que ce fut le motif qui l'engagea à reſter en Turquie : mais elle aſſura à Milady Montague qu'elle n'avoit eu pour regle de conduite que l'honneur.

Cette Ambaſſadrice aſſure que l'on trouve rarement un Turc qui déguiſe la vérité ; mais, ajoute-t-elle, je ne veux parler que de ceux qui ſont conſtitués en dignité, car le bas peuple a autant de vices que d'ignorance : les faux témoins y ſont même à meilleur marché que dans les autres pays, parce qu'ils ne ſont pas punis comme ils le méritent, lors même que leur crime eſt prouvé.

Les Turcs ont établi parmi eux l'adoption. Comme ils ne ſont pas maîtres de diſpoſer de leurs biens en faveur d'un parent ou d'un ami ; pour ne pas le laiſſer tomber dans le tréſor du Grand Seigneur, il eſt ordinaire que ceux qui n'ont point

d'enfans, en choiſiſſent un parmi le peuple. Ils le conduiſent avec ſes parens devant le Cadi, où ils déclarent qu'ils le conſtituent leur héritier. Les parens de l'enfant renoncent alors à tous leurs droits ſur lui, & en paſſent l'acte devant témoins; & celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le déshériter. On voit cependant des gens fort pauvres donner des preuves d'une tendreſſe paternelle. Ils refuſent de donner leurs enfans à des Grecs très-riches, quoiqu'ils ſoient certains que les peres adoptifs marquent beaucoup d'affection à ceux qu'ils adoptent. Ils les appellent *Enfans de leur ame.* Cette coutume vaut mieux que la nôtre. Pour perpétuer notre nom, nous laiſſons ſouvent tout ce que nous poſſédons à un parent éloigné, que nous ne connoiſſons que par quelques lettres, que l'intérêt le force d'écrire. Il eſt plus raiſonnable de rendre heureux un enfant qu'on éleve ſelon ſon goût, ce que les Turcs appellent *nourrir ſur ſes genoux.*

La maniere avec laquelle les Turcs ſe chauffent, rend les incendies fort communs parmi eux. Au lieu de poêle, ils ont une machine nommée *Tendour.* C'eſt une eſpece de coffre de bois, élevé de deux pieds, où l'on met des cendres chaudes: on le couvre enſuite d'un beau tapis, ou d'une étoffe brodée. On s'aſſied auprès, & l'on paſſe les jambes ſous le tapis. Dans cette attitude on travaille ou on lit: ſi l'on s'endort, ce qui arrive aſſez ſouvent, on pouſſe le tendour avec les pieds, on le renverſe, & les cendres chaudes mettent le feu à la maiſon. Il y a des incendies où

plus de cinq cent maiſons ſe trouvent brûlées. Ceux à qui appartiennent ces maiſons les voient brûler avec une tranquilité ſurprenante : ils mettent promptement leurs effets dans une barque, & regardent avec ſang-froid les effets du feu. Leur perſonne eſt rarement en danger, parce qu'ils n'ont point d'eſcalier à deſcendre.

L'Ambaſſadrice d'Angleterre dit que les carroſſes Turcs ſont tout-à-fait différens des nôtres; mais beaucoup plus commodes, principalement pour le pays, où la réverbération des glaces ſeroit inſupportable. Il y a des jalouſies de bois peintes & dorées. Dans l'intérieur il y a des peintures qui repréſentent des corbeilles de fleurs : elles ſont entremêlées de deviſes. Ces carroſſes ſont couverts de drap écarlate, doublé de ſoie, & brodé fort richement: il y a en outre de fort belles franges autour. Cette couverture de drap cache ceux qui ſont dedans : mais on la releve quand on veut regarder au travers des jalouſies. Quatre perſonnes peuvent être aſſiſes à l'aiſe dans ces carroſſes. Les ſiéges ſont des couſſins.

Cette dame donne enſuite la deſcription des bains des dames Turques. Elles eſt d'autant plus curieuſe qu'on ne la trouve dans aucun Voyageur, parce qu'aucun homme n'y peut entrer. Elle dit qu'elle arriva à ceux de Sophia ſur les dix heures du matin, & qu'il étoit déja rempli de femmes. C'eſt, ajoute-t-elle, un bâtiment de pierre, où il y a trois dômes qui ſe ſuivent, & ne reçoivent le jour que par le haut, ce qui les rend aſſez clairs. Le pre-

mier eſt plus petit que les deux autres. C'eſt là où ſe tient la Portiere. Les femmes riches lui donnent juſqu'à dix ſchlins. La ſalle qui ſuit eſt pavée de marbre, & environnée de deux bancs de marbre l'un au deſſous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des baſſins de marbre, & coule enſuite ſur le pavé, où ſe trouvent de petits canaux qui la conduiſent dans la chambre voiſine. Cette chambre eſt plus petite que celle qui la précede. Il y a encore des bancs de marbre, & elle eſt ſi échauffée par les eaux ſulfureuſes qui y découlent par les bains voiſins, qu'il eſt difficile d'y reſter avec des habits. Dans les deux autres dômes ſont les bains chauds. On y a mis des robinets d'eau froide, pour tempérer les eaux chaudes. Milady Montague dit qu'elle entra dans ces bains en habit de cheval, ce qui parut fort extraordinaire aux dames Turques; elles ne lui marquerent cependant aucune curioſité à cet égard: l'Ambaſſadrice ne s'apperçut de leur étonnement que par leurs regards: toutes s'empreſſerent à lui faire des politeſſes.

Il y avoit, continue-t-elle, environ deux cent femmes; cependant je ne vis aucun de ces ſourires dédaigneux; je ne vis point qu'on ſe diſoit ces petits mots à l'oreille, ce qui ne manque jamais d'arriver dans nos cercles, lorſqu'on y voit arriver quelqu'un avec un habit étranger. Les dames Turques lui répéterent pluſieurs fois *Uſelle pec Uſelle*, c'eſt-à-dire, charmante, très-charmante. Les premiers bancs étoient couverts de couſſins & de riches

tapis; les dames étoient assises dessus, & leurs esclaves étoient sur les seconds, derriere elles. Ce n'étoit pas l'habit qui les distinguoit, car elles étoient dans l'état de nature, c'est-à-dire, toutes nues; ne cachoient ni beauté ni défaut: elles ne firent cependant pas le moindre geste qui choquât la pudeur. Quelques-unes se promenoient; mais avec cet air majestueux que Milton donne à notre premiere mere. Plusieurs étoient aussi-bien prises dans leur taille qu'aucun portrait de Déesse qui soit sorti du pinceau du Guide ou du Titien. Presque toutes avoient la peau d'une blancheur à éblouir. De beaux cheveux partagés en plusieurs tresses parsemées de perles & de rubans, pendoient sur leurs épaules: elles représentoient parfaitement les Graces. Un habile Peintre auroit eu dans cet endroit délicieux de quoi exercer ses talens, en voyant tant de belles femmes nues & en différentes postures. Les unes faisoient la conversation; les autres brodoient; quelques-unes prenoient du café & du sorbet. Plusieurs étoient négligemment couchées sur des coussins, pendant que leurs esclaves, qui sont ordinairement de jolies filles de dix-sept ou dix-huit ans, s'occupoient à tresser leurs cheveux. Le bain est le café des femmes en Turquie. On y raconte des nouvelles. Les femmes prennent ce divertissement une fois la semaine, & y restent quatre ou cinq heures s'en s'enrhumer, quoiqu'elles passent subitement du bain chaud dans la chambre froide.

Celle qui avoit l'air le plus distingué en-

gagea Milady Montague de ſe mettre auprès d'elle, & lui fit beaucoup d'inſtances pour qu'elle ſe déshabillât & qu'elle ſe mît au bain : elle voulut même lui aider à ſe déshabiller. Milady, voyant que toutes les autres dames ſe joignoient à elle, ouvrit ſon habit de cheval & leur montra ſon corſet. Elles ceſſerent alors de lui faire des inſtances, s'imaginant que ce corſet étoit une machine dans laquelle ſon mari l'avoit enfermée avec une clef, & qu'il lui étoit impoſſible de l'ouvrir. Milady Montague ne ſortit qu'à regret de cet endroit charmant ; mais ſes affaires l'appelloient ailleurs. Tout homme qui ſeroit attrappé dans cet endroit, perdroit la vie ſur le champ.

Milady Montague dit qu'elle fut invitée à dîner chez la femme du Grand-Viſir, & qu'elle ſe prépara, avec le plus grand plaiſir, à aſſiſter à un repas qu'on n'avoit encore jamais donné à une Chrétienne. Elle prit l'habit qui étoit alors en uſage à la Cour de Vienne, parce qu'il étoit plus riche que celui qui eſt en uſage en Angleterre ; ſe fit accompagner par ſa femme de chambre qui lui portoit la queue, & par une dame Grecque qui lui ſervoit d'interprete. L'Eunuque noir de la femme du Grand-Viſir alla au devant de l'Ambaſſadrice juſqu'à la porte de la cour, & lui aida à deſcendre du carroſſe, en lui marquant le plus grand reſpect. Il lui fit traverſer pluſieurs pieces, où des eſclaves magnifiquement parées étoient rangées en haie. A la derniere elle trouva la dame Turque qui étoit ſur un ſopha, & avoit

une camisole de martre. Elle alla au devant de l'Ambassadrice, & lui présenta une demi-douzaine de ses amies. Elle pouvoit avoir cinquante ans. L'ameublement étoit fort simple : les habillemens & le nombre des esclaves annonçoient cependant l'opulence. Elle s'apperçut de l'étonnement de Milady Montague, & lui dit qu'elle n'étoit plus d'un âge à employer son argent au superflu ; qu'elle n'en dépensoit que pour les pauvres, & qu'elle ne songeoit plus qu'à prier Dieu. Elle disoit la vérité : son Mari & elle ne s'occupoient que de dévotion. Le Visir ne reçoit jamais de présens, quoique ses prédécesseurs lui ayent donné un exemple bien différent à suivre. Il ne vouloit pas même accepter ceux que les Ambassadeurs ont coutume de faire à celui qui occupe la place de Grand-Visir.

Sa femme, dit Milady Montague, tint la conversation avec moi jusqu'au dîner, & me fit beaucoup de politesses. On servit plat à plat ; mais il en parut un très-grand nombre, & tous les mets étoient accommodés dans le goût Turc, qui n'est, à beaucoup près, pas si mauvais qu'on le croit. Je suis persuadée qu'un Indien qui n'auroit jamais goûté de leurs ragoûts ni des nôtres, préféreroient les leurs. Les ragoûts des Turcs me paroissoient trop relevés ; leur rôti est trop cuit ; ils emploient trop d'épiceries. La femme du Grand-Visir me servit de tout avec beaucoup d'empressement : j'étois fâchée que mon appétit ne pût répondre à sa politesse.

Après le repas on servit le café & les parfums, ce qui ne se fait qu'à l'égard de

ceux pour qui on a beaucoup de conſidération. Deux eſclaves à genoux encenſerent mes cheveux, mes habits & mon mouchoir. Leur maîtreſſe leur ordonna enſuite de jouer de la guitare & de danſer : elles obéirent ſur le champ : elle me dit que ces jeunes filles ne m'amuſoient ſans doute pas beaucoup, parce qu'elle ne prenoit preſque jamais le ſoin de les exercer.

Milady Montague dit qu'elle prit congé de la femme du Grand-Viſir, & qu'elle étoit dans l'intention de ſe retirer chez elle; mais que la dame Grecque qui l'accompagnoit & qui lui ſervoit d'interprete, la pria, avec inſtance, d'aller rendre viſite à la femme du *Kahia*, qui eſt le ſecond Officier de l'Empire, & qu'on pouvoit regarder alors comme le premier, puiſqu'il exerçoit les fonctions de Grand-Viſir; & que celui de chez qui elle ſortoit n'en avoit que le nom. Je cédai, dit-elle, aux inſtances de la dame Grecque, & je m'en ſais très-bon gré. La maiſon annonçoit la différence qu'il y a entre une vieille dévote & une jeune beauté : elle étoit magnifique & d'une propreté étonnante. Je fus reçue à la porte par deux Eunuques noirs, qui me firent paſſer par une grande galerie, où de jeunes filles étoient rangées en deux haies. Leurs cheveux pendoient, par boucles, juſqu'au deſſous de leurs jarrets : leurs habits étoient à fleurs d'argent. J'étois fâchée que la décence ne me permît pas de les regarder de plus près : mais je les oubliai bientôt lorſque j'entrai dans une grande piece où étoit un pavillon environné de chaſſis dorés qui étoient preſque

tous levés. Les arbres voiſins y jettoient une ombre agréable qui garantiſſoit des rayons du ſoleil. Autour de leur tronc étoient entrelaſſés des jaſmins & des chevrefeuilles qui répandoient un doux parfum. A ces agrémens ſe joignoit celui de voir une fontaine de marbre blanc, dont l'eau tomboit, avec un doux murmure, dans trois ou quatre baſſins. Sur le plafond étoient peintes toutes ſortes de fleurs qui ſortoient de corbeilles dorées, & ſembloient prêtes à tomber. La femme du Kahia étoit ſur un ſopha élevé de trois marches, & couvert de beaux tapis de Perſe : elle étoit appuyée ſur de beaux couſſins de ſatin blanc, brodé. A ſes pieds étoient aſſiſes deux jeunes filles, âgées de douze ans, ou environ ; leurs habits étoient preſque tout couverts de pierreries. Elles étoient très-aimables : mais la femme du Kahia empêchoit qu'on y fît attention. Elle eſt d'une ſi grande beauté, dit Milady Montague, que je n'ai jamais rien vu de pareil ni en Angleterre ni en Allemagne. Je n'ai jamais vu de viſage qui mérite d'être comparé au ſien. Elle ſe leva pour me recevoir, & me ſalua à la façon de ſon pays, en mettant la main ſur le cœur : mais elle le fit d'une maniere noble & majeſtueuſe. Elle me fit apporter des couſſins, m'engagea à prendre le coin du ſopha qui eſt la place d'honneur. Quoique mon interprete m'eût prévenue ſur la beauté de cette dame, je fus tellement frappée d'admiration, que je reſtai quelque tems ſans lui parler, étant toute occupée du plaiſir de la contempler. Ses traits ſont bien pro-

portionnés ; ils forment le plus bel enſemble poſſible : ſa taille eſt très-bien priſe : l'éclat de ſon teint eſt admirable : on découvre une multitude de graces dans ſon ſourire. Ses yeux ſont grands & noirs ; ils ont cependant la langueur des bleus. De quelque maniere qu'on l'enviſage, ſoit de face ou de profil, on découvre une nouvelle beauté. Lorſque l'étonnement de la ſurpriſe fut paſſé, je l'examinai de près pour voir ſi je pourrois lui découvrir quelque défaut : mais cet examen ne ſervit qu'à me prouver qu'une femme peut être régulierement belle. En vain Apelles emprunta tous les ſecours de l'art pour faire une figure parfaite, ce miracle étoit réſervé à la ſeule nature, & elle a réuſſi en formant la femme du Kahia. Quoiqu'élevée dans un pays que nous appellons barbare, elle a le maintien ſi majeſtueux, les geſtes ſi nobles & ſi aiſés en même tems, que je ſuis convaincue que ſi on la voyoit aſſiſe ſur le trône le plus éclatant de l'Europe, on croiroit qu'elle eſt à ſa place. En un mot, ſa beauté effaceroit toutes celles qui ſont en Angleterre. Un caftan de brocard d'or, à fleurs d'argent, prenoit exactement ſa taille, & laiſſoit voir toute la beauté de ſa gorge, qui étoit couverte, ſans être cachée, par une chemiſe de gaze très-fine. Ses caleçons étoient couleur d'œillet pâle ; ſa camiſole étoit verte & brodée en argent ; elle avoit des pantoufles de ſatin blanc magnifiquement brodé : ſes beaux bras étoient ornés de braſſelets de diamans : ſa ceinture étoit brodée. Un riche mouchoir de Turquie, fond œillet,

brodé en argent, couvroit ſa tête. De beaux cheveux noirs, partagés en treſſes, pendoient fort bas derriere elle. Pluſieurs épingles, à tête de diamant, étoient artiſtement rangées ſur un des côtés de ſa tête. On croira, ſans doute, qu'il y a de l'exagération dans ce tableau : mais s'il eſt infidelle, c'eſt qu'il eſt au deſſous de l'original. Les plus célebres Ecrivains ont fait l'éloge des beaux tableaux qu'ils avoient vu, & de quelques ſtatues célebres. Pourquoi, dit Milady Montague, ne me ſera-t-il pas permis de faire l'éloge du chef-d'œuvre du Créateur ? Je n'ai point honte en avouant que j'ai admiré cette belle femme avec autant de plaiſir qu'un Artiſte admire la plus belle piece de ſculpture. Elle me dit que ces jeunes demoiſelles que je voyois à ſes pieds étoient ſes filles. Je fus étonnée qu'une femme qui paroiſſoit ſi jeune fût mere de deux enfans. Vingt jeunes eſclaves, rangées au bas du ſopha, me rappellerent l'idée des Nymphes. Cela formoit un ſpectacle raviſſant. La maîtreſſe leur fit ſigne de jouer des inſtrumens & de danſer. A l'inſtant quatre d'entre elles ſe mirent à jouer des airs tendres ſur des inſtrumens qui tenoient du luth & de la guitare & s'accompagnoient avec la voix, & les autres danſoient tour à tour. Cette danſe étoit très-légere & très-voluptueuſe en même tems. Les airs étoient touchans ; les mouvemens des danſeuſes étoient languiſſans ; elles s'arrêtoient dans une attitude tendre, & leurs yeux prenoient un air de langueur : elles ſe renverſoient en arriere & ſe relevoient avec tant d'art, que je ſuis

perſuadée que la prude la moins ſenſible, & la dévote la plus ſcrupuleuſe, n'auroient pu les regarder ſans être émues. Quelques Voyageurs ont aſſuré que la muſique des Turcs choquoit l'oreille : mais ils n'avoient certainement entendu que la muſique des rues, & ils n'étoient, par conſéquent, pas plus en état d'en juger, que ne le ſeroit, à l'égard de celle d'Angleterre, un Etranger qui n'auroit entendu que ces Joueurs d'inſtrumens qui courent dans les rues de Londres. Il eſt certain que la muſique des Turcs eſt fort touchante : elle n'égale cependant pas celle d'Italie. Je connois, dit Milady Montague, une dame Grecque qui ſait parfaitement la muſique Italienne & la muſique Turque : elle préfere la derniere. On trouve en Turquie de très-belles voix. Celles que j'entendis chez la femme du Kahia me plurent beaucoup. Lorſque la danſe fût finie, quatre eſclaves blondes entrerent dans ſa chambre, tenant en main des encenſoirs d'argent : elles parfumerent l'air avec de l'ambre, du bois d'aloës, &c. Elles me ſervirent enſuite du café dans des vaſes de la plus belle porcelaine du Japon, poſés ſur des ſoucoupes de vermeil. Je trouvai ce café admirable. Pendant ce tems leur aimable maîtreſſe s'entretenoit avec moi de la maniere la plus agréable. Elle m'appelloit ſouvent *Uzel Sultanam*, c'eſt-à-dire, la belle Sultane ; me demandoit mon amitié d'un ton fort obligeant, & marquoit du chagrin de ne pouvoir m'entretenir dans ma langue naturelle. Lorſque je pris congé d'elle, deux jeunes eſclaves apporterent une corbeille

d'argent ; remplie de mouchoirs brodés. La maîtreſſe me pria de porter le plus beau pour l'amour d'elle, & donna les autres à mon interprete & à ma femme de chambre. En ſortant je reçus les mêmes politeſſes que j'avois reçues en entrant. J'étois ſi enchantée de ce que je venois de voir, que je m'imaginois avoir paſſé quelque tems dans le paradis de Mahomet.

Peu de tems après Milady Montague alla rendre une ſeconde viſite à cette aimable femme. Elle vint, dit-elle, au-devant de moi juſqu'à la porte de ſa chambre, me donna la main de la meilleure grace du monde, & me dit, avec un ſourire qui lui donnoit de nouvelles graces : les dames Chrétiennes paſſent pour être inconſtantes, & quelqu'amitié que vous m'euſſiez marquée, je croyois que je ne vous reverrois plus : mais je ſuis à préſent convaincue que j'ai le bonheur de vous plaire. Si vous ſaviez quel langage je tiens de vous à nos dames, vous ſeriez perſuadée que je mérite de vous le titre d'amie. Je paſſai tout l'après-midi à converſer avec elle, & j'y goûtai le plus grand plaiſir du monde. Cette dame a des manieres ſi nobles & ſi aiſées, qu'on la prendroit pour une dame de quelque Cour de l'Europe. Comme j'entends à préſent la langue Turque, je ſuis en état de juger de ſon eſprit, & je trouve qu'elle en a autant que de beauté. Elle aime beaucoup à s'inſtruire des uſages des autres pays, ſans être prévenue pour ceux du ſien. Une dame Grecque qui étoit de ma ſuite, fut ſi frappée de ſa beauté & de la

nobleſſe de ſes geſtes, qu'elle reſta dans dans le ſilence de l'admiration, & me dit en Italien: ce n'eſt point une dame Turque, c'eſt certainement quelque Chrétienne. La dame Turque, ſe doutant qu'elle parloit d'elle, me demanda ce qu'elle diſoit. Je ne voulus pas le lui rendre dans ſa langue, m'imaginant que le compliment ne lui plairoit pas plus que ſi l'on diſoit à une de nos dames de Cour qu'elle a l'air d'une beauté Turque: mais la Grecque eut la ſimplicité de le lui dire dans la langue Turque. La dame ne ſe fâcha point, comme je l'aurois cru; elle ſourit, & répondit: ce n'eſt pas la premiere fois qu'on m'en a dit autant. Ma mere étoit Polonoiſe, elle avoit été priſe au ſiege de Kaminieck: mon pere me diſoit ſouvent, en riant, qu'il croyoit que ſa femme Chrétienne avoit trouvé quelque galant Chrétien, & que je n'avois nullement l'air d'une fille Turque.

Je lui dis que ſi toutes les beautés Turques lui reſſembloient, il faudroit néceſſairement les dérober à la vue des hommes, pour leur repos. Quel bruit, ajouta Milady Montague, un viſage, tel que le vôtre, Madame, feroit à Londres & à Paris! Je ne puis vous croire, reprit la dame Turque, avec un ton extrêmement agréable: ſi la beauté étoit autant eſtimée dans votre pays que vous le dites, on ne vous auroit jamais permis d'en ſortir. Milady Montague aſſure que ce n'eſt pas par vanité qu'elle rapporte ce compliment de la dame Turque; mais que c'eſt ſeulement pour faire connoître la vivacité de ſon eſprit.

Ses ameublemens étoient d'un fort bon goût. Ses chambres d'hiver étoient tapiſſées de velours ciſelé, à fond d'or; celles d'été avoient pour tapiſſerie une étoffe de point des Indes, brodée en or. Les maiſons des femmes de marque en Turquie ſont auſſi bien entretenues, & auſſi proprement qu'en Hollande. Celle de la femme du Kahia étoit ſituée dans l'endroit le plus élevé de Conſtantinople. De la fenêtre de ſon appartement d'été on découvroit la mer noire, les iſles & les montagnes de l'Aſie.

Deſcription de ce qui ſe paſſe dans le Sérail du Grand-Seigneur.

Milady Montague dit qu'elle la tenoit de la bouche même de la Sultane favorite de *Muſtapha II.* Cette Sultane ſe nommoit *Hafiten.* Voici ce qu'elle mande à ſa ſœur. Il y a environ quinze jours que je traverſai le bras de mer qui ſépare Pera de Conſtantinople, pour faire une nouvelle viſite, où j'appris les choſes du monde les plus curieuſes. J'allai voir la Sultane *Hafiten*, favorite du feu Empereur qui fut dépoſé par le Sultan actuel, ſon frere, &, ſelon l'opinion générale, empoiſonné au bout de quelques ſemaines. Cette dame, après la mort de Muſtapha, reçut un ordre abſolu de ſortir du Sérail, & de choiſir un mari parmi les Grands de la Porte. Vous croirez, peut-être, qu'elle reçut cet ordre avec plaiſir; mais il arriva tout le contraire. Ces femmes qui ſont appellées Reines, & qui croient l'être, regardent la liberté de ſe remarier ainſi,

comme le plus grand affront qui puiſſe leur être fait. La Sultane Hafiten ſe jetta aux pieds du Sultan, le pria de la poignarder, plutôt que de traiter la veuve de ſon frere avec tant de mépris. Elle lui dit, dans l'excès de ſa douleur, qu'ayant donné cinq Princes à la famille Ottomane, elle devoit être à l'abri d'un tel affront: mais ces Princes étoient morts, il ne lui reſtoit qu'une fille; ſes plaintes, ſes repréſentations furent inutiles; on ne lui répondit que ces mots terribles pour elle: il faut prendre un mari, ajoutant qu'on lui accordoit, pour toute grace, la liberté de le choiſir. Elle donna la préférence à *Bekir Effendi*, Sécretaire d'Etat, qui avoit plus de quatre-vingt ans. Le motif qui l'engagea à prendre un homme ſi âgé, fut le deſir qu'elle avoit de prouver au public qu'elle vouloit remplir le vœu qu'elle avoit fait de ne jamais laiſſer entrer dans ſon lit un ſecond mari; & que, ſe trouvant forcée d'honorer un ſujet au point d'être appellée ſa femme, elle choiſiſſoit celui-là, pour lui marquer ſa reconnoiſſance de l'avoir préſentée à l'âge de dix ans au feu Sultan. Elle n'a jamais voulu recevoir une viſite de ſa part, quoiqu'elle habite la même maiſon que lui depuis quinze ans.

Elle eſt dans un deuil perpétuel, & le porte avec une conſtance peu commune dans la Chrétienté, principalement parmi les jeunes veuves. La Sultane Hafiten n'a à préſent que trente-ſix ans. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour ſa garde: ſon mari eſt obligé de la reſpecter

comme une Reine, & n'a aucun droit de s'informer de ce qui ſe paſſe dans ſon appartement. Lorſque je lui rendis viſite, je fus introduite dans une grande chambre, le long de laquelle régnoit un ſopha orné de colonnes de marbre blanc, couvert d'un tapis de velours à fond d'argent, à fleurs d'un bleu pâle: les couſſins étoient de la même étoffe. On me pria de m'aſſeoir juſqu'à ce que la Sultane arrivât. Elle avoit préparé cette réception, afin de ne pas ſe trouver dans le cas de ſe lever, quand je paroîtrois devant elle. Lorſqu'elle entra, je me levai, & elle me fit une inclination de tête. Je la contemplai, & je ſentis une ſorte de plaiſir à voir une femme qui avoit captivé le cœur d'un homme auquel on amenoit des beautés de toutes les parties du monde. Il me parut qu'elle n'avoit jamais été, à beaucoup près, ſi belle que la femme du Kahia: mais elle avoit encore les reſtes d'une belle femme. Elle paroiſſoit plus flétrie par le chagrin que par le tems.

Son habillement étoit ſi riche que j'eſpere vous faire plaiſir en vous en donnant la deſcription. Elle avoit une camiſolle qu'on appelle dans ce pays-ci *Dualma*. Elle differe du caftan en ce qu'elle a des manches plus longues, & qui ſont retrouſſées par le bas: elle étoit pourpre, lui prenoit bien la taille, & étoit garnie des deux côtés, depuis le haut juſqu'en bas & autour des manches de très-belles & très-groſſes perles. A ces boutons étoient attachées des ganſes de diamans. Cet habit étoit attaché ſur la ceinture avec des cor-

dons de petites perles. Au bout de chacun pendoient deux glands garnis de diamans. Sa chemiſe étoit attachée avec un gros bouton de diamans, taillé en forme de loſange; ſa ceinture étoit fort large, & toute couverte de diamans. Elle avoit autour de ſon cou trois chaînes qui pendoient juſque ſur ſes genoux. L'une étoit de perles, & au bout on voyoit une émeraude auſſi groſſe qu'un œuf de poule d'inde: une autre étoit d'émeraudes du vert le plus vif, chacune de la largeur d'un petit écu. Elles étoient ſerrées l'une contre l'autre, & très-bien aſſorties. La troiſieme étoit compoſée de petites émeraudes parfaitement rondes. L'éclat de ſes pendans d'oreilles effaçoit celui de ſes autres ajuſtemens. Ils conſiſtoient en deux diamans taillés en forme de poire, & étoient de la groſſeur d'une noiſette. Au bout de ſon talpoche, elle avoit quatre cordons de perles les plus éclatantes & les plus parfaites qu'on puiſſe voir. Il y en avoit aſſez pour faire au moins quatre colliers fort larges. Ces quatre cordons étoient attachés avec deux roſes compoſées chacune d'un gros rubis environné d'une vingtaine de diamans. Sa coiffure étoit toute couverte d'épingles à tête de diamans & d'émeraudes. Elle avoit à ſes doigts les plus groſſes bagues qu'on puiſſe voir. Enfin ſon ajuſtement valoit au moins deux millions. Il n'y a pas de Reine en Europe qui en ait un dont le prix égale ſeulement la moitié de celui-là. Les pierreries de l'Impératrice, continue Milady Montague, quoique très-belles, paroî-

troient communes auprès de celles de la Sultane Hafiten. Elle me donna un dîner où l'on ſervit cinquante plats de viande un à un, ſelon l'uſage du pays; ce qui me parut fort ennuyeux : mais la magnificence du ſervice égaloit celle de ſon ajuſtement. Les couteaux étoient d'or, & les manches garnis de diamans. Le luxe qui me choqua fut la nape & les ſerviettes qui étoient d'une eſpece de gaze brodée en fleurs naturelles de ſoie & d'or: elles étoient auſſi-bien travaillées que les plus beaux mouchoirs qui ſoient jamais ſortis de ce pays, & c'étoit avec un regret infini que j'en faiſois uſage; elles furent toutes gâtées avant la fin du repas. Le ſorbet, qui eſt la liqueur ordinaire, fut ſervi dans de grands vaſes de porcelaine, dont les couvertures & les ſoucoupes étoient d'or maſſif. Après le repas, on préſenta à laver dans des baſſins d'or. Les ſerviettes qui devoient ſervir à eſſuyer les mains étoient ſemblables à celles dont on avoit fait uſage pendant le repas. On ſervit le café dans de la porcelaine avec des ſoucoupes d'or.

La Sultane lui parut d'aſſez bonne humeur. Son langage fut toujours rempli de politeſſe. Je profitai, dit Milady Montague, de cette occaſion, pour lui demander quelques détails ſur le Sérail; comme nous ignorons entierement ce qui s'y paſſe, je deſirai d'en être inſtruite par une perſonne qui y avoit joué un ſi beau rôle. Elle m'aſſura qu'il étoit faux que le Sultan jettât un mouchoir à celle qu'il deſiroit de poſſéder, comme nos

Voyageurs le débitent. La vérité eſt qu'il charge le *Kiſlar Aga* d'annoncer à la Sultane l'honneur qu'il a deſſein de lui faire. Sur le champ elle eſt complimentée par toutes les autres, qui la conduiſent au bain, où elles la parfument & l'habillent enſuite magnifiquement, & en même tems d'une maniere convenable à l'objet pour lequel elle eſt deſtinée. Le Sultan ſe fait précéder par un préſent, & paſſe dans l'appartement où elle l'attend. Il eſt encore faux qu'elle rampe juſqu'au pied du lit, comme les faiſeurs de voyages l'aſſurent. La Sultane Hafiten me dit que la premiere femme que l'Empereur choiſiſſoit, après ſa proclamation, avoit toujours le pas ſur les autres, & que ce n'étoit point la mere du fils aîné. Le Sultan s'amuſe quelquefois avec toutes les Sultanes qui forment un cercle autour de lui. Hafiten me dit qu'auſſi-tôt qu'il donnoit quelque marque de préférence à une d'entr'elles, les autres étoient en proie à la plus vive jalouſie: mais je trouvai que cela avoit beaucoup de rapport à ce qui ſe paſſe dans preſque toutes les Cours, où l'on guette un coup d'œil du Monarque: l'on y attend, avec impatience, un ſourire de ſa part; & toutes celles qui ne l'ont pas obtenu, ſont jalouſes de celle à qui il eſt adreſſé.

Elle ne prononçoit jamais le nom de Muſtapha, ſans avoir les larmes aux yeux, &, cependant elle en parloit avec plaiſir. Mon bonheur paſſé, me dit-elle, me paroît un ſonge; mais je ne peux oublier que j'étois aimée du plus grand & du plus

plus aimable des Monarques. Je faiſois toutes les campagnes avec lui ; il me préféroit à toutes les autres, & je ne lui aurois pas ſurvécu, ſi je n'aimois pas la Princeſſe, ma fille, avec la derniere tendreſſe. A peine cette tendreſſe a même été capable de me dérober à la mort. Après avoir perdu mon Sultan, je ne pus ſouffrir la lumiere pendant un an entier. Le tems a un peu adouci ma peine ; mais il n'y a point de ſemaines où je ne paſſe quelques jours à donner des larmes à ſa mémoire. L'art n'inſpiroit point ce langage ; il étoit dicté par la vérité. La douleur étoit peinte ſur ſon viſage ; mais elle avoit la politeſſe de s'efforcer de montrer de la gaieté.

Elle me propoſa de nous promener dans ſon jardin, &, ſur le champ, une de ſes eſclaves lui apporta une peliſſe d'un riche brocard, doublé de martre. Je l'accompagnai dans ce jardin, où je ne trouvai rien de remarquable que les fontaines. De-là nous paſſames dans ſa chambre à coucher. Elle conſiſtoit en deux miroirs, dont les cadres étoient couverts de perles : ſon talpoche de nuit étoit couvert d'épingles à têtes de diamans. On voyoit auprès trois camiſoles de belle martre, dont chacune valoit au moins mille écus d'Allemagne.

Ces riches vêtemens paroiſſoient avoir été placés ſans intention ſur le ſopha ; mais je crus qu'on les y avoit mis à deſſein. Lorſque je pris congé de cette Sultane, on me fit la même cérémonie qu'on

m'avoit faite chez la femme du Grand-Viſir, & l'on me préſenta un très-beau mouchoir brodé. Le nombre de ſes eſclaves ſe montoit à trente, ſans compter dix petites, dont la plus âgée ne paſſoit pas ſept ans. Ces petites filles étoient toutes très-jolies, & très-richement habillées. Je remarquai que ces aimables enfans faiſoient tout l'amuſement de la Sultane. Elles lui coûtoient beaucoup, & une fille de cet âge n'eſt pas vendue moins de deux mille, quelquefois de trois mille livres. Leurs cheveux bouclés étoient ornés de guirlandes de fleurs qui formoient toute leur coiffure. Leurs habits étoient d'étoffe d'or. Elles ſervent le café à la Sultane à genoux, & lui apportent l'eau pour ſe laver. Une des plus grandes occupations des vieilles eſclaves, eſt d'avoir ſoin de ces jeunes filles; de leur apprendre à broder, & de les ſervir avec autant d'attention que ſi elles étoient les filles de leur maîtreſſe. Vous croirez peut-être, ajoute Milady Montague, que je me ſuis amuſée à embellir cette hiſtoire; mais je vous aſſure que tout ce qu'elle contient eſt très-véritable. Vous n'avez rien lu de pareil, je l'avoue, dans l'Hiſtoire des Voyageurs qui ont parlé de la Turquie; mais faites attention que le rang que j'occupe ici m'a procuré la ſatisfaction de voir des choſes dont aucun n'a pas même été à portée d'entendre parler. D'ailleurs, il arrive des changemens tous les vingt ans dans les mœurs d'un pays.

J'ai été dans un Harem, où la boi-

ſerie de l'appartement d'hiver étoit incruſtée en nacre de perle, en ivoire de diverſes couleurs & en bois d'olivier, de la même maniere que ces petites boîtes qu'on porte de Turquie en Angleterre. Les murailles de l'appartement d'été étoient incruſtées en porcelaine du Japon ; les lambris étoient dorés, & les planchers couverts des plus beaux tapis de Perſe. Enfin la magnificence des femmes en Turquie eſt extraordinaire. Celles de ces hommes que nous appellons *gagnes-deniers*, ont des ajuſtemens ſi riches qu'on les prendroit pour du luxe, même chez nos plus riches marchandes. Leurs vêtemens ſont d'étoffes d'or : elles ont des fourrures d'hermine, & un aſſortiment de bijoux pour orner leur tête.

Milady Montague raconte, dans une de ſes lettres, la maniere dont une nouvelle mariée fut reçue au bain.

J'eus, dit-elle, la curioſité d'aller à un des plus beaux de la ville. (Elle parle de Conſtantinople.) On y recevoit une nouvelle mariée, & je vis, avec plaiſir, les cérémonies qui ſont en uſage dans ces occaſions. Elles rappellerent l'Epitalame d'Hélene par Théocrite. Il me paroît que ces cérémonies ſont exactement ce qu'elles étoient alors.

Toutes les amies, parentes, même les connoiſſances des deux familles ſe trouverent au bain. Beaucoup d'autres y vinrent par curioſité : il y avoit ce jour-là plus de deux cent femmes. Les veuves & celles qui étoient mariées ſe placerent ſur

des ſophas de marbre qui ſont autour des ſalles. Les filles ſe dépouillerent de leurs hardes & parurent toutes nues, n'ayant pour unique ornement que de longs cheveux garnis de perles & de rubans. Deux d'entr'elles allerent à la porte pour recevoir la nouvelle mariée qui étoit conduite par ſa mere & une de ſes parentes. Elle étoit très-belle, & avoit au plus dix-ſept ans. Ses habits étoient d'une étoffe très-riche, & tous couverts de pierreries. On la déshabilla ſur le champ, & on la mit dans l'état de pure nature. Alors elle fit une eſpece de proceſſion avec toutes les filles qui étoient au bain. Deux d'entr'elles marchoient devant, & jettoient des parfums dans des vaſes de vermeil; les autres, dont le nombre ſe montoit à trente, ſuivoient deux à deux. Celles qui précédoient cette marche chantoient une Epithalame que les autres répétoient en *chorus*. Les deux autres étoient à côté de la nouvelle mariée, qui marchoit les yeux baiſſés, avec un air de modeſtie qui faiſoit un plaiſir ſingulier à voir. Ces jeunes perſonnes firent de cette maniere le tour des trois ſalles du bain. Il eſt difficile, dit la dame Angloiſe, de peindre la beauté de ce ſpectacle. Preſque toutes ces jeunes filles étoient extrêmement bien proportionnées : leur peau étoit d'une blancheur éblouiſſante, & adoucie par le fréquent uſage du bain. Lorſque cette eſpece de proceſſion fut finie, on préſenta la nouvelle mariée aux dames tour-à-tour. Chacune lui fit un compliment, enſuite un préſent

qui étoit en bijoux, en pieces d'étoffes, en mouchoirs brodés, &c. La jeune mariée baiſoit la main de celle qui le lui préſentoit.

Avant de finir, nous allons dire quelque choſe des Arméniens. On ſait quelle fut autrefois leur puiſſance. Ils ſont aujourd'hui ſous la domination des Turcs. Comme ils entendent très-bien le commerce, & peuplent beaucoup, ils ſont répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut ſaint Grégoire qui leur fit embraſſer la Religion chrétienne. Ce ſont, peut-être, les plus dévots Chrétiens qu'il y ait au monde. Leurs Prêtres ſont cependant fort ignorans. Ils leur enſeignent principalement à obſerver le Carême qui dure chez eux ſept mois de l'année, & ils ne le rompent pas pour les plus preſſans beſoins. Ce ſeroit chez eux un péché irrémiſſible de manger pendant un Carême autre choſe que des légumes & des racines ſans huile, ou du pain ſec.

L'interprete de Milord Montague étoit Arménien. Cet homme étoit tellement exténué par le jeûne, qu'on déſeſpéroit de ſa vie; cependant, ni les ordres de ſon maître, ni les perſécutions des Médecins ne purent le déterminer à prendre quelques cuillerées de bouillon; on lui aſſuroit cependant que c'étoit le ſeul moyen d'échapper à la mort. A cet uſage près, leur Religion approche beaucoup de celle des Grecs. Ils diſent que ſi le Saint-Eſprit ne procede que du Pere, le Fils lui eſt ſubordonné. Ils n'ont aucune idée de la tranſubſtantiation. Ceux qui embraſſent la Re-

ligion Ottomane ſont en horreur chez eux. Leurs mariages ſont très-ſinguliers. Ils ſe promettent de s'épouſer fort jeunes : mais le mari ne voit ſa femme que trois jours après la célébration du mariage. On conduit la nouvelle mariée à l'Egliſe, ayant ſur ſa tête un bonnet qui a une forme plate & ronde : ſur ce bonnet eſt un voile de ſoie rouge qui lui pend juſqu'aux pieds. Le Prêtre demande au prétendu s'il a l'intention d'épouſer cette demoiſelle, fût-elle ſourde, fût-elle aveugle. Si-tôt qu'il a répondu oui, les parens & les amis des deux familles la conduiſent chez lui en chantant & en danſant. Lorſqu'elle y eſt arrivée, on la fait placer ſur un couſſin dans le coin du ſopha : mais on ne leve point ſon voile : ſon mari n'en a pas même la liberté. Cet uſage eſt ſi extraordinaire, dit Milady Montague, que je n'y ajouterois pas foi s'il ne m'avoit été atteſté par pluſieurs Arméniens; entr'autres par un jeune homme qui me dit, en pleurant, que ſa mere l'avoit promis à une fille qu'il devoit épouſer ſans la voir; mais il m'aſſura qu'il mourroit plutôt que de ſe ſoumettre à cette tyrannie, parce qu'il étoit perſuadé que celle qu'on lui deſtinoit avoit toutes les difformités imaginables.

Les mariages qui ſe contractent dans nos climats ne ſont gueres plus raiſonnables : on unit ſouvent deux jeunes perſonnes qui à peine ſe ſont vues. Les peres & meres des deux partis ne regardent que la convenance d'intérêts, & ne font nullement attention à celle des caracteres.

Auſſi les mariages heureux ſont-ils fort rares.

Milady Montague aſſure que les Turcs ſavent tirer parti de la vie ; qu'ils la paſſent à faire ou entendre de la Muſique, à ſe promener dans des jardins, ou à boire des vins exquis.

Je le répete, les Voyageurs ne ſont point à portée de connoître les mœurs & les uſages de Turquie ; parce que les Turcs ſont naturellement fiers, & que ceux qui ſont d'un rang diſtingué ne daignent converſer avec les étrangers, s'ils ne ſont d'une naiſſance illuſtre ou conſtitués en dignité. La plupart de ceux qui ont écrit ſur la Turquie étoient des Marchands qui ne ſe trouvoient pas à portée de connoître ni de fréquenter les gens de marque en Turquie. La qualité d'Ambaſſadrice donnoit cet avantage à Milady Montague, & ſes Lettres ſont précieuſes, parce qu'elles nous font connoître des choſes que nous ignorions avant elle.

Nous voilà arrivés à la fin de l'Hiſtoire Moderne. Nous eſpérons que le Lecteur nous ſaura gré de lui avoir fait paſſer en revue, tant de nations différentes, qui varient toutes entr'elles par les uſages, les coutumes, les loix & les mœurs. On voit que ce qui eſt un crime dans un pays eſt une vertu dans un autre ; ce qui eſt une politeſſe ici eſt une groſſiereté ailleurs : là un ajuſtement eſt recherché, & paroît ridicule à d'autres peuples. La variété des productions, des animaux, des minéraux, &c., ne fait pas la partie la moins intéreſ-

ſante de cet Ouvrage. Nous pouvons dire que l'Hiſtoire Moderne eſt le tableau du monde entier : nous n'avons épargné ni peines ni ſoins pour le conduire à ſa perfection, & notre but ſera rempli, s'il eſt goûté du public.

HISTOIRE
DES
FLIBUSTIERS.

AVANT-PROPOS.

AVANT de finir cet Ouvrage, nous croyons devoir dire un mot de ces ſcélérats, qui, ſous le nom de *Flibuſtiers*, ont ravagé les côtes de l'Amérique. Nous n'en avons donné qu'une légere idée, parce que nous nous ſommes propoſé de préſenter au Lecteur cet objet ſous un coup-d'œil. Nous ne parlerons que des plus célebres Flibuſtiers; nous ferons un article ſéparé de la vie de chacun d'eux, & nous abandonnerons les autres au ſilence.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Flibuſtiers.

EN 1625, deux vaiſſeaux, l'un François, l'autre Anglois, aborderent à l'Iſle ſaint Chriſtophe, comme nous l'avons dit dans le treizieme Volume de cet Ouvrage. Ils ne s'amuſerent point à s'en diſputer la poſſeſſion; ils la partagerent entre eux, & y formerent des établiſſemens fort avantageux. Les Eſpagnols ne virent point ſans inquiétude ces deux nations faire des progrès ſi rapides dans un pays qu'ils prétendoient leur appartenir: ils équiperent une flotte, les attaquerent, & les forcerent d'abandonner cette Iſle. Si-tôt que les Eſpagnols furent partis, les deux Colonies retournerent dans leurs poſſeſſions, où ils firent de nouveaux progrès.

Pour ſe venger des Eſpagnols, ils réſolurent d'imiter les Zélandois qui faiſoient des courſes ſur eux, & leur enlevoient beaucoup de richeſſes. Ces nouveaux Pirates réuſſirent au point qu'ils amaſſerent des richeſſes conſidérables. Quelques François, contens de leur fortune, s'en retournerent dans leur patrie pour y vivre tranquillement. L'état floriſſant dans lequel ils parurent, fit concevoir à pluſieurs de leurs compatriotes le projet de courir les mêmes haſards. Pluſieurs habitans de Dieppe équiperent des vaiſſeaux, ſe rendirent à l'Iſle S. Chriſtophe, d'où ils alloient en courſe ſur les

Eſpagnols. Trouvant cette Iſle trop éloignée, & d'un difficile accès, à cauſe des vents & des courants, ils chercherent un lieu plus commode. Quelques-uns ſe rendirent à l'Iſle S. Domingue, & y aborderent par un côté qui n'étoit point habité par les Eſpagnols. Le grand nombre de bêtes à cornes qu'ils y trouverent leur donna l'idée de chercher quelque lieu voiſin où ils pourroient ſe réfugier en ſureté & aller chercher des rafraîchiſſemens à S. Domingue. L'Iſle de la Tortue, qui en eſt à peu de diſtance, leur parut être ce qu'ils cherchoient; mais les Eſpagnols les avoient prévenus : ils y avoient mis une garniſon de vingt-cinq hommes avec un Commandant. Les Aventuriers examinerent l'état dans lequel étoit cette garniſon; &, la voyant mal entretenue, ils l'attaquerent, la chaſſerent, & demeurerent maîtres de l'Iſle. On a donné la deſcription de l'Iſle de la Tortue dans le treizieme volume de cet Ouvrage.

Les Aventuriers réſolurent de s'y établir & ſe diviſerent en trois bandes; une ſe chargea du ſoin d'aller tuer des bœufs, des vaches & des porcs, à Saint Domingue. On appella ceux qui la compoſoient *Boucaniers*: l'autre ſe chargea de conſtruire des habitations & de faire cuire la viande que les Chaſſeurs apportoient : la troiſieme fut deſtinée à aller en courſe, & on avoit ſoin de leur tenir des proviſions toutes prêtes, lorſqu'ils partoient ou qu'ils revenoient. On leur donna le nom de *Flibuſtiers*. Ceux qui reſtoient dans l'Iſle furent appellés *Habitans*.

Les Chaſſeurs ou Boucaniers apportoient des cuirs en très-grande quantité ; les Flibuſtiers n'y revenoient qu'avec des richeſſes immenſes : jamais il n'arrivoit un vaiſſeau à l'Iſle de la Tortue ſans y rapporter une très-riche cargaiſon. Les Eſpagnols ne tarderent pas à ſentir combien cet établiſſement leur étoit préjudiciable. Le Gouverneur de S. Domingue ſe mit à la tête de ſes troupes, alla dans l'Iſle de la Tortue, fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra. On lui fit peu de réſiſtance, parce qu'une partie des Aventuriers étoit à la chaſſe, & l'autre en courſe.

Après cette expédition les Eſpagnols ſe retirerent, & eurent l'imprudence de ne laiſſer aucune troupe dans l'Iſle de la Tortue ; ce qui facilita aux Aventuriers, qui étoient échappés au maſſacre, le moyen de ſe remettre en poſſeſſion de l'Iſle : ils reconnurent pour chef un Capitaine Anglois, nommé *Villis*. Les François s'ennuyerent bientôt d'être ſous la domination des Anglois, les chaſſerent de la Tortue, & reconnurent pour chef M. le Vaſſeur. Il y fit bâtir un Fort auquel il donna le nom de *Fort de la Roche*.

Les Flibuſtiers voyant qu'ils avoient une retraite aſſurée, reprirent courage & firent de nouvelles priſes ſur les Eſpagnols. Les Eſpagnols firent une nouvelle tentative pour chaſſer les Aventuriers de la Tortue ; mais ils furent repouſſés avec perte. M. le Vaſſeur, qui avoit vu les Aventuriers lui obéir avec la plus grande ſoumiſſion pendant le combat, ſe crut tout permis, & les traita comme des eſclaves,

Cette imprudence lui coûta la vie ; ils l'assassinerent.

Le Chevalier de Fontenay se mit en possession de la Tortue ; fit réparer le Fort : les Flibustiers continuerent d'aller en course ; ils recommencerent leur commerce avec les François & les Anglois. Ils faisoient tous les jours des prises considérables sur les Espagnols ; ce qui engagea le Gouverneur de S. Domingue à faire un armement considérable, & à tenter de chasser à la fin les Flibustiers de la Tortue. Pour y réussir, il profita d'un jour où tous les Flibustiers étoient en course, & avoient laissé l'Isle presque dépeuplée. Son entreprise fut si bien conduite, qu'il força le Chevalier de Fontenay de capituler & d'abandonner l'Isle de la Tortue avec tous les Flibustiers qui s'y trouverent alors. Il y laissa une garnison de soixante hommes, commandés par un habile Officier, & mit dans le Fort des munitions de toutes especes.

Peu de tems après, les Flibustiers s'assemblerent à l'Isle de S. Domingue au nombre de quatre cent, élurent pour leur chef du Rossey, Gentilhomme Périgourdin, & allerent sous ses ordres reprendre l'Isle de la Tortue, & le reconnurent pour leur chef.

En 1664, on céda les Antilles à la Compagnie des Indes, qui y établit M. d'Ageron, Gouverneur de la Tortue. Il se comporta avec tant de sagesse, qu'en très-peu de tems cette Isle se trouva très-peuplée : il établit aussi des habitations dans l'Isle S. Domingue. Pour rendre sa Colonie soli-

de, il demanda qu'on lui envoyât des femmes de France, pour les marier avec les Flibuſtiers qui étoient tous fort riches, parce qu'ils continuoient toujours à faire des courſes ſur les Eſpagnols. On lui envoya un nombre conſidérable de ces femmes qui, par leur conduite, forcerent les Magiſtrats d'exercer contre elles toute la ſévérité des Loix. On aſſure que lorſqu'elles furent débarquées, les Flibuſtiers ſe rangerent autour d'elles & leur dirent : *Nous ne vous demanderons point compte du paſſé, parce que vous n'étiez pas à nous*; & qu'en frappant ſur le canon de leur fuſil, ils ajouterent : *Si vous nous manquez, cela ne vous manquera pas.* Ils les conduiſirent enſuite chez eux. On voulut empêcher les François qui étoient établis dans ces cantons de trafiquer avec les étrangers; mais on les vit tout diſpoſés à la révolte. On ôta les entrées, & on ſe contenta de lever un léger tribut ſur les marchandiſes.

Le nombre des Flibuſtiers s'accrut par la ſuite au point qu'ils ſe virent aſſez forts pour attaquer & prendre des Villes.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails ſur les Boucaniers, dont nous n'avons dit qu'un mot en paſſant, & faire connoître au Lecteur l'état & la maniere de vivre de ces hommes ſinguliers. Les Caraïbes Indiens ont coutume de couper leurs priſonniers par morceaux, & de faire boucaner leur chair; c'eſt-à-dire, qu'ils la mettent ſur des eſpeces de claies, ſous leſquelles ils allument du feu : ils nomment ces claies *barbacoa*, & le lieu où elles ſont *boucan*, & l'action *boucaner*, qui veut dire

rôtir & fumer ; c'eſt de-là que les Boucaniers ont pris leur nom, parce qu'ils font aux animaux ce que les Caraïbes font aux hommes.

La ſeule occupation des Boucaniers eſt de chaſſer. Les uns ne font la chaſſe qu'aux taureaux pour en avoir les cuirs. Les autres aux ſangliers pour en avoir la viande, qu'ils ſalent & qu'ils vendent. Ceux qui font la chaſſe aux taureaux ont une meute de chiens, dans laquelle eſt un venteur qui découvre l'animal. Ils ont de fort bons fuſils qu'ils font venir de France.

Pour habillement ils ont deux chemiſes, un haut de chauſſe, une caſaque, le tout de groſſe toile, avec un bonnet qui eſt de drap, & ſouvent le fond d'un chapeau : leurs ſouliers ſont faits de peaux de porc, de taureau ou de vache : ils ont une petite tente de toile aſſez fine ; elle leur ſert pour ſe repoſer & ſe garantir des moucherons. Lorſqu'ils arrivent dans un canton où il y a beaucoup de taureaux ou de ſangliers, ils y bâtiſſent des cabanes, les couvrent de queues de palmiſtes, & tendent leur toile dans ces cabanes. Ils vont à la chaſſe dès le matin, tuent autant d'animaux qu'ils en peuvent rencontrer, écorchent les taureaux, en prennent la peau, & l'emportent dans leur cabane. Ils gardent auſſi quelques morceaux de viande qu'ils font cuire pour leur ſouper. Ils font ſécher leurs cuirs avec de la cendre & du ſel, les portent ſur le bord de la mer, & les vendent aux Européens qui les payent aſſez cher.

Les Boucaniers qui vont à la chaſſe des ſangliers ont le même équipage & les mê-

mes armes que ceux dont on vient de parler; mais ils en accommodent la chair autrement. Lorſqu'ils ſont arrivés de la chaſſe, chacun écorche un ſanglier, en ôte les os, en coupe la chair par aiguillettes aſſez longues, les met ſur des nattes, les couvre de ſel bien égrugé; & lorſqu'elles en ont pris ſuffiſamment, on les boucanne. Pour les fumer, on brûle deſſous toutes les peaux de ſangliers qu'on a écorchés. Ces aiguillettes de chair de ſanglier deviennent vermeilles, & ceux qui en ont mangé, aſſurent que c'eſt un très-bon mets. On en fait des paquets qu'on vend : on fond auſſi la graiſſe, & on en tire un aſſez bon profit.

Les Boucaniers, en général, vivent dans une parfaite union, & ne ſe font jamais de tort. Lorſque quelqu'un trouve le coffre de ſon camarade, il y prend ce qui lui eſt néceſſaire, & le lui rend exactement auſſitôt qu'il en a les facultés. Autrefois lorſqu'il s'élevoit quelque différent entre eux, ils le vidoient à coups de fuſil, & s'il y en avoit un de mort, le Chirurgien de la troupe examinoit comment il avoit reçu la balle : lorſqu'il trouvoit qu'elle n'étoit pas entrée par-devant, on attachoit celui qui l'avoit tué à un arbre, & on lui caſſoit la tête.

Les Boucaniers Eſpagnols chaſſent autrement que les François : ils ne ſe ſervent point d'armes à feu : ils ont des chiens, ſe font ſuivre par deux ou trois valets pour exciter les chiens. Lorſqu'ils trouvent un taureau, ils le pouſſent dans une prairie, où le Boucanier qui eſt à cheval l'attend,

court ſur lui, lui coupe le jarret, & le tue avec ſa lance. Cette chaſſe eſt fort dangereuſe, parce que les taureaux entrent preſque toujours en furie, crevent les chevaux & tuent les hommes. Ceux de cette nation ſont plus proprement habillés, & ſe nourriſſent plus délicatement que les Boucaniers François. Ils ſont toujours munis de pain, de vin & d'eau-de-vie, ce que les autres ont rarement. Lorſque les Boucaniers des deux nations ſe rencontrent, ils ſe font une guerre cruelle; mais les Eſpagnols n'attaquent jamais les François, que quand ils ſont au moins cinq contre un. A force de tuer des taureaux & des ſangliers, le nombre en a tellement diminué, que cette chaſſe a ceſſé d'être lucrative; & les François l'ont preſque tous abandonnée pour cultiver la terre.

§. I.

Caractere des Flibuſtiers.

Les Flibuſtiers ſont tous braves: le danger, quelque preſſant qu'il ſoit, ne les arrête jamais. Le deſir du gain les guide, & rarement celui de la gloire. Ils n'ont point de demeure fixe, & parcourent tous les lieux où ils croient pouvoir trouver des richeſſes. Ils prient Dieu de les ſeconder dans leurs entrepriſes, avec autant de ferveur, que les autres hommes le prient de leur être favorable dans leur commerce. Ils ne ſongent point à l'avenir, & répandent l'argent avec profuſion: ils ſe livrent avec empreſſement au plaiſir, le quittent ſans peine

pour les travaux les plus pénibles. Ils paſſent de l'abondance à la miſere, ſans s'étonner ni s'affliger.

§. II.

Comment ils s'y prennent pour avoir des Bâtimens.

Ils s'aſſocient quinze ou vingt, tous armés d'un bon fuſil, de deux piſtolets & d'un bon ſabre. Ils en choiſiſſent un d'entre eux pour leur Chef, s'embarquent ſur un canot qui eſt d'une ſeule piece de bois. Ils n'ont qu'une chemiſe ou deux avec un caleçon, ne prennent de vivres que ceux qui leur ſont néceſſaires pour ſe rendre à l'endroit où ils eſperent en trouver. Dans cet état ils vont à l'embouchure de quelque riviere ou de quelque Port, d'où ils prévoient qu'il doit ſortir des barques. Si-tôt qu'il en paroît une, ils ſautent à bord & s'en rendent maîtres. Comme elles ſont toujours remplies de vivres & de marchandiſes, ils trouvent de quoi vivre & ſe vêtir. Ils partagent leurs priſes par portions égales, vont enſuite dans les cantons où ils ſavent que les Eſpagnols élevent des porcs, en enlevent le plus qu'ils peuvent; ils les tuent & les ſalent. Ils vont alors en courſe, & attaquent, avec une intrépidité incroyable, les plus grands bâtimens. Ils s'aſſocient ordinairement deux à deux, ſe nomment freres, & tout eſt en commun entre eux, juſqu'aux femmes. Cependant lorſqu'ils en prennent quelqu'une, s'ils n'en ont pas, ils tirent

au ſort à qui l'épouſera. Elle porte le nom de celui auquel elle eſt échue, ſans ceſſer d'être commune aux deux. Voilà un précis des mœurs & des uſages des Flibuſtiers. Nous allons donner une idée de ceux qui ont rendu leur nom célebre dans cet odieux genre de vie.

ARTICLE PREMIER.

Vie de l'Aventurier l'Olonois.

L'OLONOIS eſt un des plus célebres Flibuſtiers dont on ait entendu parler. Il étoit du Poitou, né dans un lieu nommé les Sables d'Olone d'où il tiroit ſon nom. Il s'embarqua à la Rochelle avec un Habitant des Iſles de l'Amérique, qui le garda trois ans en qualité de domeſtique ou d'engagé.

Lorſqu'il fut libre, il ſe rendit à Saint Domingue, & ſe mêla parmi les Boucaniers. Il s'ennuya de cet état, alla trouver les Flibuſtiers qui étoient à la Tortue, ſe mit en courſe avec eux, & ſe diſtingua au point qu'ils lui donnerent un Bâtiment avec lequel il fit pluſieurs courſes. Il eut le malheur d'être attaqué à une deſcente par un détachement conſidérable d'Eſpagnols, qui lui tuerent beaucoup de monde, & emmenerent le reſte à Campeche. L'Olonois, pour leur échapper, ſe barbouilla de ſang, & ſe mit parmi les morts. Lorſque les Eſpagnols furent partis, il alla ſe laver dans une riviere qui étoit près de-là, prit l'habit d'un Eſpagnol, s'approcha de la Ville de

Campeche. Il rencontra plusieurs Esclaves, leur promit de les mettre en liberté; même de leur procurer des sommes considérables s'ils vouloient le suivre. Cette proposition fut bientôt acceptée. Ils prirent un canot qui étoit dans le Port, le conduisirent à bord dans un endroit où l'Olonois les attendoit, & passerent avec lui à la Tortue. Il y rassembla plusieurs Flibustiers, & alla croiser aux environs de l'Isle de Cuba. Il fut découvert, & le Gouverneur de la Havane, qui est la capitale de cette Isle, envoya contre lui une Frégate armée de dix pieces de canon, & montée par quatre-vingt hommes, qui passoient pour les plus braves qui fussent à la Havane. Le Gouverneur étoit si persuadé que ses gens prendroient les Flibustiers, qu'il leur avoit ordonné de les pendre tous, sans en excepter un. Il fut trompé dans son espérance; son vaisseau fut pris; & l'Olonois, instruit de l'ordre qu'il avoit donné, trancha la tête à tous les Espagnols, à la réserve d'un auquel il donna une Lettre pour le Gouverneur de la Havane. Elle étoit conçue en ces termes : « J'ai fait à vos gens » ce que vous aviez ordonné qu'on fît » aux miens & à moi-même. Puisque vos » intentions sont telles, je vous assure » que je ferai le même traitement à tous » les Espagnols que je prendrai. Je puis » être exposé à l'essuyer moi-même; mais » je m'en garantirai, en me donnant la » mort dans un cas pressé. »

Cette Lettre causa beaucoup de surprise au Gouverneur; il ne pouvoit s'ima-

giner comment vingt hommes, avec un ou deux canots, avoient pu prendre une Frégate armée en guerre, & montée de quatre-vingts hommes. La colere ſuccéda à l'étonnement : il envoya ordre dans tous les Ports de l'Amérique de faire pendre tous les priſonniers Anglois & François. On lui repréſenta que les Flibuſtiers prenoient un nombre d'Eſpagnols bien plus conſidérable que celui qu'on leur prenoit, & que cette conduite ſeroit funeſte à la nation Eſpagnole. Le Gouverneur goûta ces raiſons & révoqua ſon ordre. On tient ce fait d'un priſonnier Eſpagnol que les Flibuſtiers prirent par la ſuite.

L'Olonois retourna à la Tortue pour y augmenter ſon équipage. Il y trouva un de ſes amis nommé Michel le Baſque, avec lequel il s'aſſocia. Ils formerent le projet d'aller ſurprendre quelque Ville Eſpagnole, & le firent ſavoir à tous les Flibuſtiers qui étoient dans les environs. Bientôt ils furent environnés de quatre cent hommes. Ceux qui avoient pris des vaiſſeaux les leur amenerent : leur Flotte ſe trouva compoſée de cinq petits Bâtimens. On donna à l'Olonois la qualité de Commandant de l'Armée navale, & le Baſque fut déclaré Général de l'Armée de terre. Ils allerent d'abord à l'Iſle Saint-Domingue, où ils tuerent beaucoup de ſangliers & de taureaux qu'ils ſalerent & embarquerent pour leur ſervir de proviſions. Les Flibuſtiers mirent à la voile pour remplir leur deſſein. Ils rencontrent à peu de diſtance du lieu de leur départ

deux vaiſſeaux Eſpagnols richement chargés, & beaucoup plus grands que les leurs. Ils leur livrerent combat & les prirent, malgré la réſiſtance que firent ceux qui étoient deſſus. L'Olonois envoya le plus grand, qui étoit tout rempli d'indigo, à la Tortue pour y être déchargé, & donna ordre à ceux qui le conduiſoient de revenir le joindre. Il garda l'autre, parce qu'il portoit beaucoup de munitions de guerre deſtinées pour Saint-Domingue. Un nombre aſſez conſidérable de François, nouvellement arrivés de la Tortue, s'embarquerent dans le Vaiſſeau qui devoit aller rejoindre l'Olonois. Deux neveux de M. d'Ageron, Gouverneur de l'Iſle de la Tortue, voulurent être de la partie.

L'Olonois voyant que tout lui annonçoit une heureuſe réuſſite, fit la revue de ſa Flotte, qui étoit compoſée de ſept vaiſſeaux & de tout l'équipage, dont le nombre ſe montoit à quatre cent quarante hommes. Alors il déclara ſon projet, qui étoit d'aller à la Ville de Macaraïbo, dans la Province de Venezuela, ſituée ſur le bord du Lac du même nom, & de piller toutes les Habitations qui ſont aux environs. Tout le monde approuva ſon deſſein, & promit de le ſeconder de toutes ſes forces.

L'Olonois fit mettre à la voile, arriva dans le Lac Maracaïbo, mit ſon monde à terre, en laiſſa le commandement au Baſque; mais il vouloit partager le péril, & ſe joignit aux troupes de terre. Le Baſque attaqua le Fort & s'en empara. Une partie de la garniſon fut maſſacrée,

& l'autre reſta priſonniere. Peu de tems après il s'empara de la Ville, mais il n'y trouva pas les richeſſes qu'il attendoit, parce que les Habitans, avertis de ce qui ſe paſſoit par le canon du Fort, avoient tranſporté leurs plus précieux effets à Gibraltar. Les Flibuſtiers forcerent ceux qui étoient reſtés dans la Ville de leur dire où l'on avoit tranſporté les richeſſes. On leur avoua qu'elles étoient à Gibraltar. L'Olonois forma auſſitôt le deſſein d'y aller. Il prit pluſieurs Habitans de Maracaïbo pour l'y conduire. Les priſonniers l'avertirent qu'il trouveroit cette Ville en état de défenſe. « N'importe, » leur répondit-il, la priſe en ſera meil- » leure. »

Lorſqu'il y arriva, il trouva que les Eſpagnols s'y étoient effectivement très-bien retranchés, & s'étoient précautionnés contre toute ſurpriſe. Ils avoient abattu de grands arbres pour boucher toutes les avenues : d'ailleurs tout le pays étoit noyé, & on n'y pouvoit entrer ſans enfoncer dans la boue juſqu'au genou. Les Eſpagnols n'avoient laiſſé qu'un ſeul chemin praticable; mais il étoit ſi étroit qu'on n'y pouvoit paſſer que ſix de front. L'intrépide Olonois ne ſe rebuta point. Il cria à ſes gens : *Courage, mes freres, il faut avoir ces gens-là ou périr : ſi je ſuccombe, ne vous ralentiſſez pas.* A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'élança ſur les Eſpagnols, & fut ſuivi de tous ſes gens qui étoient auſſi braves que lui. Lorſqu'ils furent à une portée de piſtolet du retranchement, ils enfoncerent dans la boue, & les Eſpagnols

commencerent à tirer ſur eux avec une batterie de vingt pieces de canon chargés à cartouche. Il tomba beaucoup de Flibuſtiers ; mais en mourant, ils excitoient eux-mêmes leurs compagnons à combattre. *Courage*, leur crioient-ils, *vous aurez la victoire.* Ils couperent des branches d'arbres qui leur rendirent le chemin plus facile, furent bientôt maîtres du premier retranchement, pourſuivirent les Eſpagnols juſqu'au ſecond, & les forcerent de ſe ſoumettre. Ces derniers, dont le nombre ſe montoit à ſix cent hommes, en perdirent quatre cent & eurent cent bleſſés ; l'Olonois fit les cent autres priſonniers avec les bleſſés.

Après cette victoire, l'Olonois envoya des partis fouiller dans les bois où les Eſpagnols avoient caché leur or & leur argent. On mettoit à la queſtion tous ceux qu'on rencontroit, pour leur faire dire où étoit leur tréſor. Les Flibuſtiers reſterent environ ſix ſemaines à Gibraltar. L'Olonois voyant que la corruption des cadavres & du ſang répandu faiſoit périr beaucoup de ſes gens, réſolut de partir ; mais il fit ſignifier aux Habitans qu'il falloit lui payer la rançon de la Ville, ſinon qu'il y mettroit le feu. Voyant qu'on tardoit à lui faire réponſe, il fit mettre le feu aux quatre coins, & en moins de ſix heures elle fut réduite en cendres. Il dit aux priſonniers qu'il avoit faits, que s'ils ne payoient pas leur rançon, ils eſſuyeroient les plus cruels tourmens.

Il retourna à Maracaïbo, commanda aux Habitans de lui amener cinq cent yaches

vaches pour ravitailler ſes vaiſſeaux. Les Eſpagnols eſpéroient qu'il les laiſſeroit tranquilles ; mais il leur fit dire que, ſi, dans cinq jours, ils ne lui payoient pas la rançon de la Ville, il la réduiroit au même état que Gibraltar. Pendant qu'on étoit occupé à amaſſer la ſomme qu'il falloit pour la rançon, les Flibuſtiers pilloient les Egliſes, en emportoient tout l'or & l'argent qu'ils y trouvoient.

Les Eſpagnols leur apporterent promptement la rançon que l'Olonois leur avoit demandée ; ils n'aſpiroient qu'au moment de ſe voir débarraſſés de ces ſcélérats.

Les Flibuſtiers leverent l'ancre, ſe rendirent aux Gonaïves pour partager leur butin. Lorſqu'ils furent tous aſſemblés, chacun fit ſerment qu'il n'avoit rien détourné, & qu'il mettoit à la maſſe généralement tout ce qu'il avoit pris aux Eſpagnols.

Lorſqu'on eut tout ramaſſé, on apprécia leur capture à un million, ſans parler des vaiſſeaux. Enfin dans cette courſe, ils cauſerent plus de trois millions de perte aux Eſpagnols. On fit le partage, & l'on ſe rendit à la Tortue. Ils s'y livrerent à tous les excès auxquels des hommes qui menent une pareille vie ſont ſujets, & eurent bientôt dépenſé ce qu'ils avoient amaſſé. Quelques-uns d'entre eux, plus prudens, retournerent en France, pour y jouir tranquillement du fruit de leurs travaux, ou, pour mieux dire, de leurs crimes.

Toutes ces priſes n'étoient pas aſſez conſidérables pour ſatisfaire aux dettes

exorbitantes & aux dépenſes exceſſives de l'Olonois. Il ſe trouva auſſi embarraſſé qu'il l'étoit auparavant, & réſolut de faire quelque nouvelle entrepriſe. Il en parla à ſes camarades, qui ſe trouvant auſſi dans l'embarras, ne manquerent pas d'approuver ſon projet. Pluſieurs Habitans de l'Iſle, qui juſqu'alors ne s'étoient occupés qu'à cultiver le tabac, lui propoſerent d'aller avec lui s'expoſer aux haſards. Voyant que le nombre de ſes compagnons devenoit trop conſidérable; pour que ſes vaiſſeaux puſſent le contenir, il fit radouber une Flûte qu'il avoit priſe dans ſa derniere courſe, y monta avec trois cent hommes, & en diſtribua trois cent autres dans ſes cinq petits Bâtimens. Lorſque tout fut prêt, il dit à ſes gens que ſon projet étoit d'aller vers le Lac *Nicaragua*, pour piller les Villes des environs, où il eſpéroit trouver des richeſſes immenſes, parce que les Flibuſtiers n'y avoient pas encore fait de deſcentes. Il ajouta qu'il meneroit avec lui un Indien qui connoiſſoit le pays, & qui les conduiroit dans tous les endroits où ils pourroient trouver de riches dépouilles.

Voyant que tous ſes gens étoient prêts à le ſuivre, il donna rendez-vous à *Mata-Mano*, qui eſt à la bande du ſud de l'Iſle de Cuba. Il choiſit ce lieu, parce qu'il y a quantité de tortues, & beaucoup de canots pour en pêcher. Il vouloit prendre quelques-uns de ces canots pour y mettre ſon monde, quand il ſeroit à l'embouchure de la riviere qui conduit au Lac de Nica-

ragua, afin qu'ils puſſent aborder dans les endroits où les grands vaiſſeaux n'avancent point faute d'eau. Son projet reuſſit; il trouva beaucoup de canots qu'il prit & mit dans ſes vaiſſeaux. De-là il fit voile pour le Cap Gracia-Dios. Il fit deſcendre ſon monde à terre, & prit la route de San-Padro, petite Ville ſituée aux environs. Dans ſon chemin il fut arrêté par une embuſcade d'Eſpagnols qui étoient retranchés derriere quelques gabions, dans un défilé qu'il étoit impoſſible d'éviter, à cauſe de l'épaiſſeur des bois & des halliers tout remplis d'épines. L'Olonois vainquit tous ces obſtacles, & donna avec tant d'impétuoſité ſur les Eſpagnols, qu'il les mit en fuite. Cette victoire lui coûta cependant fort cher: il perdit une grande partie de ſes plus braves ſoldats.

Ce barbare fit tuer tous les Eſpagnols bleſſés. Il interrogea les priſonniers qui lui dirent, qu'outre cette embuſcade, il y en avoit encore deux à paſſer avant d'arriver à la ville. Il leur demanda ſi l'on pouvoit éviter ce chemin, & tous lui répondirent qu'il étoit impoſſible: il en fit maſſacrer la plus grande partie, en attacha un à un arbre, lui ouvrit le ventre, & dit à ceux qui reſtoient qu'il leur feroit ſubir le même ſort, s'ils refuſoient de lui enſeigner une autre route. Sur leur réponſe il jugea qu'il n'y en avoit point d'autre, & dit à ſes camarades qu'il falloit le ſuivre, mais tâcher d'éviter les embuſcades.

Les Flibuſtiers ſe mirent en marche; rencontrerent une ſeconde embuſcade, &

forcerent encore les Eſpagnols de lâcher priſe. Il continuerent leur route & rencontrerent enfin la troiſieme embuſcade. Le combat fut opiniâtre ; les Eſpagnols furent encore battus. L'Olonois prit enfin la Ville ; mais il n'y trouva pas les richeſſes qu'il attendoit, parce que les Habitans ne font pas un commerce conſidérable. Il y mit le feu & la réduiſit en cendres. Cet Aventurier fit encore quelques priſes : une partie de ſes camarades l'abandonna : il échoua près du Golfe Darien, tomba entre les mains des Sauvages qui le couperent par morceaux, le firent rôtir, & le mangerent. Telle fut la fin d'un des plus grands ſcélérats qui ait paru ſur côtes de l'Amérique.

ARTICLE II.

Aventures d'Alexandre, ſurnommé Bras-de-Fer.

MR EXMELIN, Auteur de l'Ouvrage dans lequel nous puiſons les faits que nous rapportons ici, ne dit point de quel pays étoit le Flibuſtier dont nous allons parler. Il aſſure qu'il étoit Gentilhomme, qu'il avoit une très-belle figure ; que ſa taille étoit avantageuſe, & que ſa force ſurpaſſoit celle des hommes ordinaires : ſon courage alloit juſqu'à la témérité. Il ne cherchoit point comme les autres Flibuſtiers à avoir ſous ſes ordres des flottes entieres ; il ſe contentoit d'un ſeul vaiſſeau qu'il nommoit *le Phénix*, & cherchoit des gens courageux comme lui.

Un jour qu'il étoit en courſe, il fut ſurpris d'un orage terrible : le vent briſa ſes mâts, & le tonnerre mit le feu à la ſoute aux poudres. Toute la partie du vaiſſeau où elle étoit, ſauta avec tous ceux qui étoient deſſus. Ceux qui étoient de l'autre côté du vaiſſeau ſe trouverent tout-à-coup dans la mer. Ils n'étoient pas éloignés de terre, & ſe ſauverent preſque tous à la nage. Alexandre fut un des premiers qui arriverent à terre. Ils aborderent dans des petites Iſles qui ſont aux environs de Bocca del Drago, habitées par des Indiens qu'on n'a pu encore réduire. Ils parcoururent les bords de la mer pour tâcher de rattrapper une partie des débris de leur vaiſſeau. Ils craignoient d'être inſultés par les Indiens qui paſſent pour être fort méchans.

Pendant qu'ils étoient occupés à ramaſſer le bois qu'ils pouvoient attrapper, ils furent attaqués par une troupe d'Indiens ; mais les Flibuſtiers en tuerent beaucoup, & firent preſque tout le reſte priſonnier. Depuis ce tems il ne parut plus d'Indiens.

Les Flibuſtiers commençoient à s'ennuyer de la vie qu'ils étoient obligés de mener dans ces Iſles, lorſqu'ils apperçurent un vaiſſeau qui dirigeoit ſa marche dans l'endroit où ils étoient. Ils ſe cacherent pour le laiſſer aborder. C'étoit un vaiſſeau marchand armé en guerre qui manquoit d'eau, & abordoit à ces Iſles pour en faire. Quelques Soldats, bien armés, deſcendirent à terre, pour garantir ceux qui iroient en chercher des Inſultes des

Indiens. Les Flibuſtiers ſe cacherent dans l'épaiſſeur du bois, firent une décharge ſur ces Soldats, & en tuerent une très-grande quantité. Les Soldats, qui ne voyoient perſonne, & qui s'apperçurent que ce n'étoit pas avec des fleches qu'on tiroit ſur eux, mirent ventre à terre. Les Flibuſtiers ne voyant plus perſonne, crurent que ces Soldats s'étoient retirés.

Alexandre, cédant à ſon impatience & à ſon courage, ſortit des bois avec ceux qui étoient autour de lui. Les Soldats l'ayant apperçu, pouſſerent un grand cri, ſe releverent & marcherent à lui. Alexandre, de ſon côté, avança ſur eux. Sitôt qu'il les eut joint, il porta un coup de ſabre ſur la tête de celui qui marchoit à la tête des Soldats; mais le caſque de celui-ci para le coup. Il alloit redoubler; mais une racine d'arbre qui ſe trouva ſous ſes pieds le fit tomber. Son adverſaire avança pour le frapper; la force & la légereté tirerent Alexandre de ce danger. Il ſe releva ſi promptement, qu'il para un coup de ſabre que ſon adverſaire lui portoit, & l'abattit mort à ſes pieds. Les autres Flibuſtiers, guidés & excités par leur chef, tuerent tous les Soldats & leur chef.

Ceux qui étoient reſtés dans le vaiſſeau avoient entendu le bruit de la mouſqueterie, & s'étoient perſuadés que leurs gens avoient été attaqués par les Indiens. Comme ils ſavoient que leurs Soldats étoient braves, & que leur nombre étoit aſſez conſidérable, ils crurent qu'ils les avoient repouſſés, & pour achever d'in-

timider les Indiens, ils lâcherent une bordée de canon.

Les Flibuſtiers ne perdirent point de tems, ils dépouillerent les morts, prirent leurs habits & marcherent vers le vaiſſeau en pouſſant de grands cris, pour ſigne de la victoire. Ceux qui étoient dedans, crurent que c'étoit effectivement leurs camarades qui revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Les Flibuſtiers firent main-baſſe ſur eux, & trouverent fort peu de réſiſtance. Ils furent bientôt maîtres du vaiſſeau qui portoit des richeſſes immenſes. L'auteur qui nous ſert de guide, aſſure qu'Alexandre fit pluſieurs autres actions auſſi téméraires; mais il n'entre dans aucun détail à ce ſujet, & laiſſe là le reſte de la vie de ce Flibuſtier.

ARTICLE III.

Aventures du Capitaine Montauban.

CE Chef des Flibuſtiers parcourut pendant près de vingt ans les côtes de la Nouvelle-Eſpagne, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-Yorck, &c. En 1691, il partit pour les côtes de Guinée, & y fit des ravages terribles. Il entra dans la riviere de Serrelione, prit la Fortereſſe qui étoit défendue par vingt-quatre pieces de canon, la fit ſauter, parce qu'il craignoit que les Anglois ne s'y établiſſent. En 1694, il ſe rendit aux environs de l'Iſle de Sainte-Croix, où on lui donna avis qu'un convoi de vaiſſeaux Anglois

devoit partir pour les Barbades, & de-là ſe rendre en Angleterre. Montauban ſe hâta d'aller croiſer près de ces Iſles. A peine y fut-il arrivé qu'il vit paroître le convoi : il attaqua auſſitôt l'eſcorte, il l'enleva avec deux vaiſſeaux marchands qui étoient chargés de ſucre ; le reſte ſe ſauva pendant le combat. Il emmena à Bordeaux les vaiſſeaux qu'il avoit pris, & les y vendit.

Ses camarades, voulant ſe délaſſer des fatigues qu'ils avoient eſſuyées ſur mer, firent des dépenſes exorbitantes : ils ſe livrerent même à la débauche au point qu'il en mourut un nombre aſſez conſidérable. Montauban, craignant qu'un plus long ſéjour dans cette Ville ne lui fît perdre la plus grande partie de ſes gens, réſolut de partir. Il augmenta ſa troupe d'un nombre conſidérable de jeunes gens qui lui propoſerent d'aller avec lui tenter la fortune. Il partit au mois de Février 1695, pour aller croiſer ſur les côtes de Guinée. Dans ſa route il donna la chaſſe à deux vaiſſeaux Anglois. Proche le Cap des trois Pointes, il attaqua une Frégate Hollandoiſe armée en guerre, la maltraita beaucoup, ſans cependant la prendre. Peu après il prit un vaiſſeau Anglois armé de vingt pieces de canon, chargé de dents d'éléphant, de cire, & de trois cent cinquante Negres. Proche l'Iſle du Prince, il prit un vaiſſeau de Brandebourg qui enlevoit toutes les petites Barques qu'il rencontroit. Il trouva ſur les côtes d'Angola un vaiſſeau Anglois armé de cinquante-deux pieces de ca-

non, & dont l'équipage étoit de trois cent hommes. Il l'attaqua, vingt à l'abordage; mais lorſqu'il s'en croyoit maître, le vaiſſeau ſauta, & fit ſauter le ſien avec un fracas épouvantable: le Capitaine Anglois avoit mis une meche à la ſainte-barbe.

Montauban étoit ſur ſon vaiſſeau & donnoit des ordres à ſes gens lorſque le feu y prit: il fut enlevé à une hauteur prodigieuſe, & retomba dans la mer où il reſta quelque tems ſans connoiſſance; mais il ſe débattoit au point qu'il eut le bonheur de ne pas aller à fond. La connoiſſance lui revint; il eut l'adreſſe de s'accrocher à un mât, & vit autour de lui le ſpectacle le plus horrible qu'on puiſſe imaginer; des débris de vaiſſeau, des membres épars; des troncs tout fracaſſés qui luttoient contre la mort, & qui tout-à-coup étoient engloutis dans les flots.

Il apperçut quelques-uns de ſes camarades qui nageoient autour de lui, les exhorta à prendre courage, & à atteindre une barque qu'il voyoit nager au milieu des débris. Ils y arriverent avec lui au nombre de quinze, trouverent le moyen d'y mettre un mât, & prirent des planches pour leur ſervir d'aviron. Le Capitaine Montauban avoit reçu un coup très-violent à la tête. On lava ſa plaie, on y mit de la charpie qu'on fit avec ſon mouchoir, & on lui banda la tête avec un morceau de ſa chemiſe. On eut les mêmes attentions pour tous ceux qui étoient bleſſés.

Ces malheureux passerent trois jours à voguer à l'aventure, sans vivres & sans eau douce. Un d'eux ne pouvant résister à la soif, but tant d'eau de la mer, qu'il en mourut. Les autres souffrirent leurs maux avec plus de patience, & arriverent au Cap Corse, où ils trouverent quantité d'huitres qui appaiserent leur faim. Ils se disperserent pour chercher des vivres; mais ils n'en trouverent d'aucune espece. Lorsqu'ils furent rassemblés, ils rentrerent dans leur barque, & se rendirent au Port de Lopez. Montauban alla trouver un Prince Negre avec lequel il avoit été autrefois lié d'amitié, & en reçut des vivres pour lui & pour ses gens. Montauban s'embarqua sur un vaisseau Anglois qui le conduisit aux Barbades, où le Général Roussel le retint prisonnier, & au bout de quelque tems lui rendit la liberté : il lui donna même de l'argent pour retourner en Europe. Montauban y passa le reste de ses jours dans une honnête médiocrité.

ARTICLE IV.

Aventures des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammont.

VAND-HORN étoit Flibustier, & faisoit le trafic des Negres. Il en conduisit une assez grande quantité à Saint Domingue; mais les Espagnols, au lieu de les acheter, comme il l'espéroit, les lui prirent, disant qu'ils vouloient se dédommager des pertes que les Flibustiers leur avoient cau-

ſées. Il ſe plaignit au Gouverneur, lui repréſenta qu'il étoit injuſte de le rendre reſponſable des actions de gens qu'il ne connoiſſoit point, & avec leſquels il n'avoit jamais entretenu de correſpondance. Ses plaintes & ſes repréſentations furent inutiles. Il étoit vif & bouillant; la colere le fit aller juſqu'aux menaces; mais on ne daigna pas même lui répondre. Dès ce moment il jura une haine implacable aux Eſpagnols, & leur en fit, peu de tems après, ſentir les effets.

Il ſe rendit au Petit-Goave, & obtint de M. de Poincy, Gouverneur du Pays, une commiſſion pour armer contre les Eſpagnols. Il arma ſon vaiſſeau en guerre, y mit toutes les munitions qu'il crut néceſſaires pour une longue courſe, aſſembla près de trois cent hommes dont la valeur étoit connue. Parmi eux étoit le Capitaine Grammont, qui avoit été démonté à la côte de S. Domingue par un ouragan. Son vaiſſeau étoit de cinquante-deux pieces de canons, & portoit tout ce qu'il pouvoit poſſéder alors. Il avoit tout perdu dans ſon naufrage, hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Vand-Horn apprit que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras, pour guetter un vaiſſeau Eſpagnol qu'ils avoient envie de prendre, parce qu'il étoit chargé de richeſſes. Comme il avoit formé un projet plus important, pour l'exécution duquel il avoit beſoin d'eux, il réſolut de prendre lui-même le vaiſſeau Eſpagnol. Il ſe hâta d'aller croiſer vers les parages où ce vaiſſeau devoit paſſer, le

rencontra & le prit à l'inſçu des Capitaines Laurent & Michel. Il n'y trouva pas les richeſſes qu'il attendoit; ce qui ne lui cauſa aucun chagrin, parce qu'il mettoit toutes ſes eſpérances dans la priſe de la Vera-Cruz. Cette expédition étoit le projet qu'il avoit formé, & il ne doutoit pas que les Capitaines Laurent & Michel ne fuſſent de ſon avis, quand il le leur auroit communiqué. Il partit à l'inſtant pour les joindre. Dès qu'ils l'apperçurent, ils ſe préparerent au combat, croyant que c'étoit le vaiſſeau Eſpagnol; mais ils furent très-ſurpris de voir le pavillon blanc ſur le vaiſſeau qui arrivoit, & d'apprendre que c'étoit Vand-Horn qui amenoit celui qu'ils ſe propoſoient de vendre.

Ils en conçurent tant de dépit, qu'ils ne voulurent pas l'écouter lorſqu'il les aborda; mais Vand-Horn, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, ſe venger des Eſpagnols, les ſuivit & les joignit à Rotan; leur expliqua ſes raiſons, & leur fit goûter ſon projet ſur la Vera-Cruz. Il en fit autant à l'égard du Capitaine Grammont, & lui inſpira les mêmes ſentimens.

On tint un Conſeil, & le Capitaine Grammont parla ainſi: « L'expédition » qu'on médite n'eſt pas une entrepriſe » ordinaire, & l'exécution m'en paroîtroit » impoſſible, ſi je ne connoiſſois la valeur » & l'expérience de ceux qui m'écoutent. Nous n'ignorons pas que les Eſpagnols ont ſoin de mettre de bonnes troupes dans les Places auſſi importantes que » la Vera-Cruz, pour protéger le commerce. La garniſon que cette ville en-

» tretient eſt au moins de trois mille hom-
» mes ; & dans vingt-quatre heures elle
» peut en faire venir quinze à ſeize mille
» des environs : la fortereſſe eſt garnie de
» ſoixante pieces de canon. Si ces choſes
» ne ſont pas capables de faire manquer
» notre entrepriſe, au moins elles en re-
» tarderont l'exécution, & donneront à
» nos ennemis le tems de porter ailleurs
» leurs richeſſes, de les enfouir en terre,
» & de ſe cacher eux-mêmes dans les bois.
» C'eſt-là, vous le ſavez par expérience,
» qu'ils attendent la deſcente & le départ
» des Flibuſtiers. Ne craignez cependant,
» ni leurs armes, ni leur nombre : le cou-
» rage, la promptitude & le ſecret peu-
» vent vous faire réuſſir. »

Le ſilence que tout le monde garda lorſque ce diſcours fut achevé, annonça l'irréſolution dans laquelle on étoit pour cette entrepriſe. Les Capitaines Vand-Horn & Laurent s'en apperçurent ; & pour raffermir le courage des Flibuſtiers, ils envoyerent chercher deux priſonniers Eſpagnols, qui déclarerent qu'on attendoit à la Vera-Cruz deux vaiſſeaux richement chargés, & qui devoient arriver inceſſamment de la Ville de Caraque, ſituée ſur la côte de ce nom, & quatorze lieues avant dans les terres ; que cette Ville étoit la capitale de la côte, & Goave celle où l'on embarquoit les marchandiſes qui ſortent de Caraque pour être embarquées. Après le rapport, tout le monde demanda à partir. On fit la revue générale de la Flotte, qui ſe trouva montée de deux cent Flibuſtiers. On réſolut d'en mettre une

grande partie ſur deux vaiſſeaux, afin que les Habitans de la Vera-Cruz cruſſent que ces deux vaiſſeaux étoient ceux qu'ils attendoient, & de laiſſer les autres en pleine mer.

Quand toutes les précautions furent priſes, on mit à la voile. Lorſque la Flotte fut arrivée à la côte de la Nouvelle-Eſpagne, les Flibuſtiers deſcendirent à l'ancienne Ville de la Vera-Cruz, qui eſt abandonnée, & éloignée de la nouvelle d'environ deux lieues. Après avoir ſurpris la Vigie, qui étoit ſur le bord de la mer, ils paſſerent par pluſieurs chemins détournés ſous la conduite de quelques eſclaves, qu'ils avoient rencontrés dans leur route, & à qui ils avoient promis la liberté, arriverent à la Vera-Cruz avant la pointe du jour. Ils y entrerent à l'ouverture des portes, maſſacrerent tout ce qu'ils rencontrerent. Une partie des Flibuſtiers s'empara d'une Forteteſſe & tira ſur la Ville.

Les Habitans, éveillés au bruit des coups que tiroient les Flibuſtiers, & des cris que pouſſoient ceux qu'on maſſacroit, crurent d'abord qu'on donnoit une aubade à quelque notable Bourgeois qui portoit le nom du Saint dont on devoit célébrer la fête. Ils prenoient les cris qu'ils entendoient pour les cris d'alégreſſe que pouſſoient ceux qui donnoient l'aubade. Cette mépriſe les fit reſter tranquilles dans leur lit juſqu'à l'heure à laquelle ils avoient coutume de ſe lever. Ils apprirent alors que les Flibuſtiers étoient maîtres de leur Ville.

Tout le monde courut aux armes, & le carnage recommença. Les Habitans, voyant que tous les Soldats étoient tués ou bleſſés, ſentirent qu'une plus longue réſiſtance ne ſerviroit qu'à irriter leurs ennemis & à aſſurer leur perte, mirent les armes bas. Les Flibuſtiers les enfermerent dans la grande Egliſe, & mirent à chaque porte de la poudre à canon pour faire ſauter l'édifice en cas d'alarme. Ils placerent un homme à chaque mine avec une meche allumée, & tout prêt à mettre le feu au premier ſignal.

Ces ſcélérats, ſe voyant maîtres de la Ville, emporterent ſur leurs vaiſſeaux tout ce qu'ils trouverent de précieux. Lorſqu'ils eurent pris ce qui leur convenoit, ils firent dire à ceux qui étoient enfermés dans l'Egliſe de payer leur rançon. Ces malheureux donnerent tout l'argent qu'ils avoient ſur eux, ce qui forma la ſomme de ſix cent mille livres. Enfin cette expédition procura aux Flibuſtiers des ſommes immenſes. Elle ſe fit en 1683. On peut la regarder comme la plus hardie & la plus adroite que les brigands de cette eſpece aient jamais entrepris.

Nous croyons que le lecteur lira avec plaiſir le portrait de ceux qui commandoient à cette expédition. Commençons par celui du Capitaine Laurent. Il étoit grand, avoit la taille bien proportionnée; ſa figure étoit agréable. A un courage à toute épreuve, il joignoit une adreſſe admirable; c'étoit le plus habile canonnier & le plus adroit fuſilier de ſon tems. Il avoit le caractere vif, mais doux;

& n'avoit point cette rudeſſe ordinaire à ceux qui menent le même genre de vie que lui. Il avoit ſervi long-tems ſur les vaiſſeaux Eſpagnols, & combattu contre les Flibuſtiers François: il en avoit même fait pluſieurs priſonniers. Ils le prirent à la fin lui-même; & connoiſſant ſa valeur, lui propoſerent de ſe mettre parmi eux. Il accepta leur offre, & jura qu'il ſaiſiroit toutes les occaſions qu'il rencontreroit pour faire du mal aux Eſpagnols, qui ne l'avoient jamais payé que d'ingratitude.

Les Eſpagnols, inſtruits qu'il croiſoit ſſr les côtes de la Nouvelle-Eſpagne, envoyerent pluſieurs vaiſſeaux armés en guerre pour lui donner la chaſſe. Il fut joint par l'Amiral & le vice-Amiral des Galions du Roi d'Eſpagne, de ſoixante pieces de canon chacun, & de quinze cent hommes d'équipage. Voyant qu'il y auroit beaucoup de danger à combattre contre des forces ſi conſidérables, il chercha à les éviter; mais ce fut en vain. Alors il prit la réſolution de vaincre ou de périr. Il tint ce langage à ſes gens: « Vous avez trop d'expérience pour ne » pas connoître le danger où nous ſommes, & trop de courage pour le craindre. Il faut prendre la prudence pour » guide, attaquer & ſe défendre en même tems; le déſeſpoir même doit nous » guider. Si nous tombons entre les mains » de nos ennemis, nous devons nous attendre à périr dans les plus terribles » tourmens. Le ſeul moyen d'échapper à » leur barbarie, c'eſt de combattre. » Il

ordonna enſuite à un de ſes gens de tenir une meche toute prête à mettre le feu aux poudres ſi-tôt qu'il lui donneroit le moindre ſignal. Voulant annoncer à ſes gens que le courage ſeul pouvoit les ſauver, il rangea des fuſiliers des deux côtés du vaiſſeau; puis leur montrant les ennemis, il dit en élevant la voix: *C'eſt entre leurs vaiſſeaux qu'il faut paſſer, & tirer vigoureuſement.*

Les Flibuſtiers paſſerent entre les deux Galions, & eſſuyerent en paſſant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par une décharge de leur mouſqueterie, & tuerent plus de quarante Eſpagnols. Le feu continuoit de la même maniere de la part des Flibuſtiers, lorſqu'un boulet de canon donna dans leur vaiſſeau, fracaſſa la cuiſſe du Capitaine Laurent & le renverſa: mais il ſe releva auſſitôt, & voyant ſes gens étonnés, il leur dit, *ce n'eſt rien.* Il courut à l'inſtant ſur le devant du vaiſſeau, tenant ſon ſabre d'une main & ſon piſtolet de l'autre. Il parut alors plus terrible que jamais. Il fit des actions d'une ſi prodigieuſe valeur, que ceux qui les voyoient avoient peine à les croire.

Voyant que le combat tiroit en longueur, il alla au canon, en pointa lui-même une piece, ajuſta le grand mât de l'Amiral Eſpagnol & le briſa. Ayant mis ce vaiſſeau hors de combat, il s'attacha à l'autre qui évitoit toujours l'abordage; alors le vaiſſeau des Flibuſtiers prit le large, ſans que les Eſpagnols le pourſuiviſſent. Ainſi le courage & la prudence

du Capitaine Laurent ſauverent les Flibuſtiers de ce terrible danger.

Le bruit de cette action ſe répandit dans toute l'Europe, & produiſit des effets bien différens à la Cour de France & à celle d'Eſpagne. La Cour de France envoya des Lettres de naturalité au Capitaine Laurent, & celle d'Eſpagne manda le Capitaine de ſes Galions pour lui faire rendre compte de ſa conduite.

On fit ſon procès, & on lui trancha la tête.

Le Capitaine Laurent ſe rendit à la côte de Carthagene, dans le deſſein d'y faire quelques priſes. Les Habitans de cette Ville, inſtruits de ſon deſſein, armerent deux vaiſſeaux à leurs frais. Ils mirent trente-huit pieces de canon & quatre cent hommes dans chaque, y joignirent un petit bâtiment de ſix pieces de canon, & de quatre-vingt-dix hommes.

Ces vaiſſeaux firent voile vers la baye de Seine, qui eſt ſous le vent de Carthagene. On y avoit vu paroître les Flibuſtiers. Ils les y trouverent effectivement; mais avec plus de bâtimens qu'on ne le croyoit. Ils voulurent alors ſe retirer; mais le Capitaine Laurent ne leur en donna pas le tems: il les attaqua; &, après un combat de huit heures, il prit l'Amiral, & manqua l'abordage du vice-Amiral. Il ne perdit que vingt hommes, tant tués que bleſſés; & la perte des Eſpagnols fut beaucoup plus conſidérable.

Ce fut alors que le Capitaine Laurent fit ſociété avec le Capitaine Michel pour

toutes les priſes qu'ils feroient, & ſe donnerent rendez-vous à l'Iſle de Rotan, qui eſt dans les Honduras. Le Capitaine Michel y arriva avant le Capitaine Laurent. Celui-ci avoit pris dans ſa route un vaiſſeau de quatorze pieces de canon, chargé de quinquina & de quarante-ſept livres d'or. Il reprit en outre un vaiſſeau Anglois ſur les Eſpagnols qui le conduiſoient à la Havane, & le rendit aux Anglois qui lui marquerent leur reconnoiſſance de les avoir délivrés. Le Capitaine Laurent ſe rendit à S. Domingue, pour faire adjuger ſon vaiſſeau de bonne priſe, & renouveller ſa commiſſion qui étoit expirée.

Pendant ce tems le Capitaine Michel alla croiſer devant la Havane. Peu après qu'il y fut arrivé, il apperçut deux vaiſſeaux montés par des Hollandois qui venoient de Carthagene. Un Flibuſtier étant deſcendu, le ſabre à la main, à fond de calle, y trouva un petit eſclave, qui le pria de ne pas le tuer, & lui aſſura qu'il alloit dire la vérité. Le Flibuſtier lui dit de parler. L'eſclave declara que la charge étoit Eſpagnole, que ces vaiſſeaux venoient de Carthagene, qu'il y avoit plus de deux cent mille écus, tant en or qu'en argent, & que les Eſpagnols faiſoient paſſer leur or & leur argent en Eſpagne par la voie des Hollandois, & qu'il y avoit un Evêque ſur ce bâtiment. Les Aventuriers s'emparerent des deux cent mille écus, & l'Evêque en promit cinquante mille pour ſa rançon.

Les Flibuſtiers laiſſerent aller les vaiſ-

ſeaux Hollandois, parce qu'ils vouloient ſe rendre à la Tortille où étoit le Capitaine Grammont. Voila ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie du Capitaine Laurent. Nous avons déja parlé du Capitaine Vand-Horn. Nous allons donner quelques détails ſur ſes actions. Commençons par ſon portrait.

Il avoit le viſage baſané, n'étoit ni bien ni mal fait; mais il étoit brave, intelligent, & ſavoit auſſi bien commander ſur terre que ſur mer. Il ſe battit un jour avec le Capitaine Laurent, & fut bleſſé. On aſſure qu'un Anglois alla dire à Laurent que Vand-Horn avoit tenu de mauvais propos ſur ſon compte. Laurent lui demanda s'il ſoutiendroit ce qu'il avançoit en préſence de Vand-Horn; & ſur ſon affirmation, il alla le trouver avec lui. Laurent répéta à Vand-Horn ce que l'Anglois venoit de lui dire. Vand-Horn nia: l'Anglois tint la parole qu'il avoit donnée à Laurent. Celui-ci, mettant la main ſur ſon ſabre, dit: *Voilà ce qui va me venger*, & le tira. Vand-Horn tira auſſi le ſien; Laurent lui porta un coup dans le bras & le bleſſa.

Vand-Horn avoit été quelque tems Matelot, & avoit amaſſé deux cent écus. Il ſe lia d'amitié avec un autre Matelot. Ils vinrent en France, & obtinrent une permiſſion pour croiſer. Vand-Horn, plus ardent & plus intelligent que l'autre, acheta un petit vaiſſeau, prit vingt-cinq ou trente hommes d'équipage. Il l'accommoda à la maniere des Pêcheurs, pour mieux couvrir ſon projet. Il fit pluſieurs

prises sur les Hollandois, & les vendit de côté & d'autre. Il alla ensuite à Ostende, où il acheta un vaisseau de guerre, recommença ses courses avec tant de succès, qu'il se vit bientôt maître d'une petite Flotte.

Les succès augmenterent sa cupidité & sa hardiesse ; il attaquoit tous les vaisseaux qu'il rencontroit, de quelque nation qu'ils fussent, excepté les François, mais sa commission étant finie, il les insulta comme ceux des autres nations. On envoya contre lui un vaisseau de guerre qui le joignit. Vand-Horn n'osa risquer le combat, & crut qu'il étoit moins dangereux pour lui de tenter un accommodement. Dans cette idée, il descendit dans sa chaloupe avec quelques-uns des siens, & alla à bord du vaisseau qui lui avoit donné la chasse. Celui qui le commandoit lui dit qu'il avoit insulté le pavillon François, & que le Roi de France lui avoit ordonné d'emmener le Capitaine Vand-Horn mort ou vif. Celui-ci répondit que cet ordre avoit d'autant plus lieu de le surprendre, qu'il avoit toujours respecté les Officiers François qui avoient des commissions de Sa Majesté, qu'il n'avoit jamais attaqué que ceux qui, sous prétexte d'être alliés de la France, & sous le Pavillon de cette Puissance, prétendoient qu'il devoit les respecter. Le Capitaine du vaisseau François lui répliqua qu'il ne pouvoit se dispenser de le conduire à M. d'Estrées, qui commandoit pour le Roi dans ce pays, & que s'il

diſoit la vérité, il n'avoit aucun mauvais traitement à craindre.

Vand-Horn, voyant qu'on ſe diſpoſoit à lever l'ancre pour l'emmener, regarda le Capitaine avec un air menaçant, & lui dit : » Prenez garde à ce que vous » allez faire ; mes Flibuſtiers ne melaiſſe» ront pas enlever à leurs yeux ſans com» battre. Faites attention qu'ils ſont ac» coutumés à braver les dangers, & qu'ils » ne craignent point la mort. »

La contenance des Flibuſtiers annonça au Capitaine la vérité de ce que Vand-Horn lui diſoit; & comme il n'avoit pas d'ordre exprès de combattre contre les Flibuſtiers, il prit le parti de le relâcher.

A peine Vand-Horn fut échappé de ce danger, qu'ayant appris qu'une partie des Galions du Roi d'Eſpagne attendoit une eſcorte pour ſortir de Porto-Ricco, entra dans le Port au ſon des trompettes, & fit dire au Gouverneur qu'il étoit venu pour lui offrir ſes ſervices, & lui propoſer d'eſcorter les Galions au paſſage.

Le Gouverneur, qui ſavoit comment il s'étoit comporté, tant à l'égard des Hollandois que des François qu'il attaquoit indifféremment, accepta ſes offres, & le laiſſa partir avec les Galions. Van-Horn parut être de bonne-foi pendant quelque tems; mais les Eſpagnols ne tarderent pas à connoître combien ils avoient été imprudens de ſe fier à un homme accoutumé aux forfaits. Si-tôt qu'il vit l'occaſion favorable, il attaqua les Galions, en coula pluſieurs à fond, ſe ſaiſit de ceux qui

étoient le plus richement chargés, & donna la chaſſe au reſte. Les richeſſes qu'il avoit acquiſes dans cette horrible action, ne furent pas ſuffiſantes pour contenter ſon inſatiable cupidité, il fit encore pluſieurs courſes. Enfin il termina ſon odieuſe vie proche le Cap du Sacrifice.

Si cet homme avoit mieux employé ſes talens, il tiendroit une place honorable dans l'Hiſtoire. Il étoit ſi brave, qu'il ne comprenoit pas comment un homme pouvoit être ſuſceptible de crainte. Dans un combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, regardoit ſes Soldats les uns après les autres; & s'il en appercevoit quelqu'un qui donnât la moindre marque de crainte, il le tuoit ſur le champ. De-là il arrivoit que les braves ſe faiſoient un plaiſir de l'être à ſes yeux, & que les lâches n'oſoient le paroître. Autant il étoit ſévere à l'égard des derniers, autant il étoit prévenant à l'égard des premiers. Il récompenſoit toujours magnifiquement. Il laiſſa à ſa veuve des richeſſes conſidérables. Elle ſe retira à Oſtende où elle paſſa le reſte de ſes jours.

ARTICLE V.

Vie de Morgan.

MORGAN étoit né dans la Province de Galles en Angleterre. Son pere étoit Laboureur, & vivoit à ſon aiſe. Morgan, ne pouvant s'accoutumer au genre de vie des gens de la campagne, quitta la maiſon paternelle, & paſſa à la Barbade; de-là il ſe rendit à la Jamaïque ſur un vaiſ-

ſeau Corſaire, fit une priſe qui lui valut beaucoup, ce qui lui fit concevoir le projet de ſe livrer à la piraterie. Il ſe ſignala dans pluſieurs occaſions, & acquit parmi les Flibuſtiers la réputation d'un brave Soldat. Il tiroit avec beaucoup d'adreſſe & étoit ſi intrépide que rien ne l'étonnoit. Il faiſoit toutes ſortes d'entrepriſes avec autant d'aſſurance, que s'il eût été certain du ſuccès.

Au bout de quelque tems il ſe trouva fort à ſon aiſe, par les priſes qu'il fit & par l'argent qu'il gagna au jeu. Il acheta un bâtiment, & prit quelques Flibuſtiers avec lui, eut de grands avantages dans ſes entrepriſes. Un nommé Manſwelt, vieux Corſaire, le prit en amitié, & le fit ſon Vice-Amiral. Ils aſſemblerent une Flotte de quinze bâtimens, prirent ſix cent hommes d'équipage, & allerent attaquer l'Iſle de Sainte-Catherine. La garniſon Eſpagnole, qui étoit retranchée dans des Forts bâtis à chaux & à ſable, fit une vigoureuſe réſiſtance. Morgan montra tant de bravoure, qu'il acquit l'eſtime de ſes compagnons & l'admiration des ennemis. Manſwelt ſe rendit maître de l'Iſle. Cette riche priſe n'étoit pas aſſez pour lui; il vouloit prendre la Ville de Nata, qui eſt de l'autre côté de l'Iſthme de Panama.

Manſwelt n'avoit fait ſon expédition à l'Iſle Sainte-Catherine que dans l'eſpérance d'y trouver un guide qui le conduiroit à la Ville de Nata. Ses eſpérances étoient fondées ſur ce que les Eſpagnols ont coutume d'envoyer dans cette Iſle les criminels que l'on condamneroit en France aux Galeres :

Galeres : on les y fait travailler aux bâtimens ; & dans les cas preſſés on leur fait prendre les armes. Manſwelt y trouva effectivement un Mulâtre, natif de la Ville de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Voyant que l'Iſle de Sainte-Catherine étoit ſituée dans un lieu avantageux, & qu'elle étoit plus propre à faire un lieu de retraite pour les Flibuſtiers, il réſolut de la garder & d'y laiſſer une garniſon de cent hommes ſous les ordres d'un Officier François dont il connoiſſoit la valeur. Ses arrangemens étant faits, il mit à la voile pour aller tenter ſon entrepriſe ; mais il ne put réuſſir, parce qu'un Indien apperçut ſa flotte, & alla en avertir le Gouverneur de Panama, qui fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour mettre le pays en état de défenſe. Lorſque les Flibuſtiers voulurent deſcendre, ils virent que leur entrepriſe étoit manquée. Un des priſonniers Eſpagnols lui dit que s'il vouloit, il le meneroit à Carthage, Ville voiſine de la Mer du Sud, fort riche & ſans défenſe, parce que les Eſpagnols ne croyoient pas qu'on voulût aller les attaquer juſque là. On accepta ſa propoſition d'une voix unanime, & l'on partit.

Lorſque les Flibuſtiers furent arrivés à la riviere de Zuera, ils envoyerent un canot chargé de vingt hommes, pour ſe ſaiſir d'une Vigie qui eſt dans ce lieu. Le canot réuſſit ſans être découvert, & la Flotte des Flibuſtiers entra dans la riviere. Si-tôt qu'ils furent à terre, ils marcherent droit à Carthage. Les premiers jours ils rencontrerent des habitations où ils trouve-

rent des vivres ; ils furent enſuite obligés de paſſer par des bois, des halliers, ce qui diminua leur ardeur. Lorſqu'ils rencontroient quelques Indiens chargés de quelques ſacs de farine, les premiers arrivés s'en emparoient, ſans vouloir en faire part à leurs camarades, ce qui jetta la diſcorde parmi eux. Manſwelt & Morgan firent tout ce qu'ils purent pour rétablir le bon ordre ; mais ce fut en vain, il fallut abandonner l'entrepriſe. Les Flibuſtiers ſe rembarquerent, & Manſwelt alla à Sainte-Catherine, pour voir en quel état étoit la garniſon qu'il y avoit laiſſée ; l'ayant trouvée dans une heureuſe ſituation, il ſe rendit à la Jamaïque pour avoir du ſecours : mais le Gouverneur, qui ne vouloit pas rendre un ſubalterne ſi entreprenant auſſi puiſſant que lui, le lui refuſa, auſſi bien que la commiſſion qu'il demandoit, ſous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre avec celui d'Eſpagne. Manſwelt alla à la Tortue pour y faire les mêmes demandes. Le Gouverneur, qui étoit François, lui fit les mêmes réponſes. Il réſolut d'aller à la nouvelle Angleterre, pour tâcher d'obtenir ce qu'il demandoit ; mais la mort l'arrêta.

Les Eſpagnols, craignant que les Flibuſtiers ne ſe fortifiaſſent à l'Iſle Sainte-Catherine, équiperent une Flotte pour la reprendre. Avant de commencer cet expédition, ils eſſayerent de gagner le Gouverneur. Il écouta leurs propoſitions, & leur laiſſa reprendre cette Iſle.

Les Flibuſtiers, indignés contre le Gouverneur de l'Iſle Sainte-Catherine, cher-

cherent un chef capable de les guider, & de leur faire réparer une perte ſi conſidérable. Ils élurent, d'une voix unanime, Morgan, & lui promirent de lui obéir comme à leur Capitaine, s'il vouloit les conduire à quelque entrepriſe importante. Il accepta leur offre, & fit avertir tous les Flibuſtiers François & Anglois qu'il pourroit leur procurer des richeſſes conſidérables, s'ils vouloient ſe ranger autour de lui. Il leur donna rendez vous à l'Iſle de Cuba. La deſcription de cette Iſle ſe trouve dans le treizieme volume, pag. 328 & ſuiv.

Les Flibuſtiers s'y rendirent au nombre de ſept cent, & équiperent une Flotte de quatre vaiſſeaux. Ils formerent le projet d'aller au Port-au-Prince, & mirent ſur le champ à la voile. Ils débarquerent au Port Sainte-Marie, & firent toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſurprendre la place; mais un priſonnier Eſpagnol s'échappa pendant la nuit, & alla avertir le Gouverneur de ce qui ſe paſſoit. Celui-ci ſe mit auſſitôt en état de défenſe. Il commanda aux Bourgeois de prendre les armes, demanda du ſecours à ſes voiſins, & ſe trouva à la tête de huit cent hommes. Il fit couper les arbres qui étoient ſur les chemins; mit des hommes en embuſcade; avança avec ſa troupe dans une grande prairie par où les Flibuſtiers ne pouvoient éviter de paſſer pour aller à la Ville.

Les Flibuſtiers trouvant le chemin couvert d'arbres, ſentirent que leur projet avoit été découvert. Ils ne perdirent cependant pas courage, marcherent au tra-

vers des bois, & arriverent en peu de tems à la prairie où les Eſpagnols les attendoient. Le Gouverneur fit avancer ſur eux ſa cavalerie qui les environna : mais les Flibuſtiers firent ſur elle une ſi terrible décharge, qu'il en tomba une grande partie. La frayeur ſaiſit les Eſpagnols, ils prirent la fuite. Les Flibuſtiers annoncerent qu'ils alloient brûler la Ville, ſi on ne leur ouvroit les portes. On les leur ouvrit; mais ils n'y trouverent pas le butin qu'ils attendoient, parce que les Eſpagnols avoient eu ſoin de cacher leur argent. Morgan demanda la rançon de la Ville avec cinq cent vaches, & partit.

Les François qui étoient dans ſa troupe, mécontens du peu de profit que leur avoit procuré cette expédition, l'abandonnerent & prirent un autre chef.

Cette déſertion n'empêcha pas Morgan de former d'autres projets. Il aſſembla les Flibuſtiers Anglois qui étoient reſtés avec lui, & leur propoſa d'aller à Puerto-Bello. Il leur dit qu'à la vérité cette Ville étoit forte; mais qu'il y auroit moyen de la ſurprendre; & qu'en cas que l'expédition ne réuſsît pas, la retraite étoit facile. Ils accepterent ſa propoſition, parce qu'ils ſavoient que cette place eſt une des plus riches des Indes, & qu'ils eſpéroient en rapporter beaucoup de richeſſes. Voyant qu'ils étoient tous de ſon avis, il fit lever l'ancre. Dans ſa route il trouva un vaiſſeau Flibuſtier qui ſe joignit à lui; ce qui répara en partie la perte qu'il avoit faite, lorſque les François l'avoient abandonné. Il continua ſa route avec beaucoup de joie & rempli d'eſpérance.

Il y avoit parmi ſes gens un Anglois qui avoit été long-tems priſonnier à Puerto-Bello, & qui connoiſſoit parfaitement bien la côte. Cet Anglois conduiſit ſi bien la Flotte de Morgan, qu'elle arriva ſur le ſoir au Port de Naos, qui n'eſt point habité, & d'où il n'y a que douze lieues à Puerto-Bello. De-là on rangea la côte, à la faveur d'un petit vent de terre qui s'éleva la nuit. Lorſqu'ils furent à quatre lieues de Puerto-Bello, ils ſe jetterent dans leurs canots, & ramerent juſqu'à ce qu'ils fuſſent aux environs de la Ville. Vers le milieu de la nuit, chacun prépara ſes armes, ils mirent pied à terre, & ſe firent guider par l'Anglois dont nous avons parlé.

Il les fit marcher pendant quelque tems, les fit enſuite arrêter, & alla, lui quatrieme, vers une ſentinelle avancée, & l'enleva ſans être découvert. Cette ſentinelle dit à Morgan que la garniſon de la Ville étoit en très-bon état ; mais qu'il y avoit peu de Bourgeois dedans, & qu'il pouvoit s'en rendre maître. Morgan fit lier ce priſonnier, & l'obligea de ſervir de guide à ſes gens, lui diſant que s'il conduiſoit mal, il le feroit tuer ; & qu'au contraire, s'il les menoit bien, on lui donneroit une récompenſe capable de le contenter, & que pour le garantir du reſſentiment des Eſpagnols, il l'emmeneroit avec lui.

Ce priſonnier fit tout ſon poſſible pour bien conduire les Flibuſtiers ; mais il ne put éviter une redoute. Ceux qui la compoſoient étoient venus pour relever ce Soldat, lorſqu'il étoit en garde avancée. Ne

le trouvant plus, ils se douterent de ce qui étoit arrivé. Morgan leur envoya le prisonnier, & leur fit dire de se rendre sans faire de bruit, ou qu'il les tailleroit tous en pieces ; mais ils ne voulurent écouter aucune proposition, & commencerent à faire feu avec leur canon & leurs mousquets, pour avertir la Ville, & engager les Bourgeois & la garnison à venir les secourir. La résistance fut trop courte. Une partie des Flibustiers passa la redoute, & une autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui étoient dedans.

Les Flibustiers continuerent leur route, & arriverent à la Ville au moment où l'aurore commençoit à paroître. Ils trouverent la plupart des Bourgeois endormis. La garnison s'étoit retirée dans les Forts, & commençoit à tirer le canon sur la Ville. Les Flibustiers ne s'amuserent point à piller ; une partie se rendit promptement aux Couvens, prit les Religieux & les femmes qui s'y étoient réfugiées. D'autres faisoient des échelles pour escalader les Forts. Lorsqu'elles furent prêtes, ils les firent porter par les Moines, les Prêtres & les femmes, croyant que les Soldats Espagnols ne voudroient pas tirer sur des hommes qui étoient consacrés à Dieu. Mais ils se tromperent, on continua de se défendre ; on jetta des pots remplis de goudron & de meches ardentes. Plusieurs Flibustiers furent brûlés avec des femmes & des Prêtres.

Lorsque les échelles furent dressées, plusieurs Flibustiers, armés de pistolets, de grenades & de sabres, monterent à l'assaut ; & ceux qui resterent en bas tiroient

ſur les Eſpagnols, & chaque coup en abattoit un. Ils prirent de cette maniere le premier Fort, attaquerent enſuite celui qui commandoit ſur le port & qui ne ceſſoit de tirer; mais il ne tint pas long-tems, parce que le canon du premier le foudroyoit. Lorſqu'il fut pris, les autres ſe rendirent. Les Flibuſtiers, ſe voyant maîtres de la Ville, enfermerent, à leur ordinaire, les Habitans dans les Egliſes, mettant les hommes & les femmes ſéparément. Alors ils firent entrer leurs vaiſſeaux dans le Port, & commencerent le pillage. Ils maltraiterent ſi cruellement les principaux Bourgeois, pour leur faire avouer où étoit leur or & leur argent, que pluſieurs en moururent, & que d'autres en furent eſtropiés pour le reſte de leur vie.

Les Flibuſtiers ſe livrerent alors tellement à la débauche, que ſoixante Eſpagnols, bien armés, les auroient tous exterminés. En moins de quinze jours ils conſumerent les vivres qui étoient dans la Ville. Ils furent bientôt expoſés aux maux qu'occaſionne la famine; il en mourut une grande quantité; les Habitans, auxquels ils ne fourniſſoient que les vivres dont ils ne vouloient pas faire uſage, mouroient par centaines.

Le Préſident de Panama, informé de ce qui ſe paſſoit à Puerto-Bello, leva une armée de quinze cent hommes, pour aller forcer les Flibuſtiers d'évacuer cette Ville; mais Morgan en fut averti; il envoya une partie de ſes gens l'attendre à un défilé qui ſe trouvoit ſur ſa route. Il y arriva effectivement & n'oſa paſſer, parce qu'il

avoit eu l'imprudence de laiſſer derriere lui une partie de ſes troupes. Pendant qu'il délibéroit ſur le parti qu'il avoit à prendre, Morgan preſſoit les Bourgeois de payer la rançon de la Ville & des Forts. Ils lui propoſerent cent mille écus qu'il accepta, & fit les préparatifs néceſſaires pour ſon départ.

Le Préſident de Panama étoit un très-brave Officier, qui avoit ſervi long-tems en Flandre, & connoiſſoit très-bien l'art de la guerre. Il ne pouvoit comprendre comment Morgan, avec ſi peu d'hommes, armés ſeulement de fuſils & de ſabres, avoit pu prendre une Ville fortifiée, qui auroit pu réſiſter à une armée entiere pourvue de canon. Il lui envoya des rafraîchiſſemens, & lui fit demander de quelles armes ſes gens ſe ſervoient pour exécuter des entrepriſes de cette nature. Morgan prit le fuſil d'un des François qui étoient reſtés dans ſa troupe, & l'envoya au Préſident. Les fuſils des Flibuſtiers étoient fabriqués en France, avoient un canon de quatre pieds & demi, & portoient une balle de ſeize à la livre. Pour les charger, on ſe ſervoit de poudre qui étoit faite exprès. Le Préſident, ſatisfait de la politeſſe que Morgan avoit marquée, lui envoya une fort belle bague enrichie d'une émeraude, en diſant que c'étoit dommage qu'un auſſi brave homme ne ſe mît pas au ſercice de quelque puiſſant Roi. Morgan répondit qu'il lui avoit fait voir ſes armes, & que dans peu il lui feroit connoître à Panama même comment il s'en ſervoit.

Les Flibuſtiers, ayant reçu la rançon

qu'on leur avoit promiſe, mirent à la voile. Ils compterent l'argent & les bijoux qu'ils avoient enlevés; il ſe trouva qu'ils en avoient pour deux cent ſoixante mille écus, ſans compter les ſoies, les toiles & autres marchandiſes. Ils ſe rendirent à la Jamaïque, où, à leur ordinaire, ils firent des dépenſes exceſſives.

Ils ſe trouverent dans peu réduits preſqu'au même état où ils étoient avant leur expédition de Puerto-Bello. Morgan, qui étoit obligé de faire plus de dépenſe qu'eux, ſe vit auſſi ſans argent. Il employa ſa reſſource ordinaire, qui étoit d'aller en courſe & de faire quelque expédition. Il fit avertir tous les Flibuſtiers qui avoient des vaiſſeaux à l'Iſle S. Domingue, de ſe rendre à l'Iſle à vache, & qu'il avoit quelque choſe à leur communiquer.

Son projet étoit d'aſſembler aſſez de Soldats pour faire une entrepriſe conſidérable, afin de pouvoir amaſſer une ſomme qui le mît dans le cas d'abandonner l'état de Flibuſtier, & de paſſer tranquillement le reſte de ſa vie.

Les François, voyant que Morgan réuſſiſſoit dans toutes ſes entrepriſes, & qu'il en tiroit toujours des ſommes conſidérables, ſe rendirent au lieu indiqué. Lorſque Morgan vit autour de lui le nombre d'hommes qu'il deſiroit, il en employa une partie à radouber les vaiſſeaux, & l'autre à chaſſer & à ſaler la viande. Tout étant préparé, Morgan fit la revue de ſa troupe. Il trouva ſa Flotte compoſée de quinze vaiſſeaux, & le nombre de ſon équipage montoit à neuf cent ſoixante hommes. Il partit &

côtoya l'Iſle S. Domingue. Pendant ſa route, une partie de ſa Flotte ſe ſépara de lui, ſans qu'il ſût pourquoi ni comment. Il l'attendit pluſieurs jours dans un Port qu'il avoit indiqué, en cas d'accident; & voyant qu'elle ne paroiſſoit point, il mit à la voile.

Les Flibuſtiers tinrent conſeil pour ſavoir quel endroit ils iroient attaquer. Malgré la déſertion des vaiſſeaux dont on vient de parler, leur nombre paſſoit encore celui de cinq cent. Pierre, Picard, qui avoit ſervi ſous l'Olonois, propoſa d'aller à Macaraïbo : comme il y avoit déja été, il dit qu'il ſerviroit lui-même de Pilote. Sa propoſition fut acceptée de tout le monde. Il prit le gouvernail d'un vaiſſeau, & conduiſit la Flotte à l'Iſle d'Oruba, où il mouilla pour prendre de l'eau & des rafraîchiſſemens; de-là il la conduiſit à ces petites Iſles qui ſont à l'embouchure du Lac Maracaïbo; mais elle fut découverte par la Vigie qui eſt ſur une de ces petites Iſles. Elle avertit les Eſpagnols qui ſe préparerent à la défenſe. Les Flibuſtiers, ayant paſſé la Barre qui eſt à l'entrée du Lac, deſcendirent dans des canots, pour attaquer un petit Fort qui défendoit l'entrée du Lac. Lorſque les Eſpagnols virent que les Flibuſtiers faiſoient leurs préparatifs pour attaquer le Fort, ils l'évacuerent, & laiſſerent des meches allumées pour le faire ſauter; mais les Flibuſtiers y entrerent aſſez à tems pour éteindre ces meches. Ils s'emparerent de la poudre qui étoit dans le magaſin, jetterent les canons hors du Fort, & brûlerent leurs affuts. Ils s'em-

barquerent pour aller attaquer la Ville. Lorſque la Flotte fut arrivée devant, elle fit un feu continuel pour favoriſer la deſcente. Lorſque les Flibuſtiers furent à terre, ils ſe partagerent en deux bandes, pour attaquer les ennemis par deux différens endroits & les embarraſſer. Après leurs préparatifs, ils entrerent dans la Ville ſans aucune réſiſtance, & n'y trouverent que des eſclaves & des malades dans l'Hôpital. Les maiſons étoient vides; à peine y trouva-t-on des vivres. Il n'y avoit ni barque ni vaiſſeau dans le Port; on les avoit tous conduits dans le Lac qui eſt fort large & très-profond.

Morgan détacha cent hommes pour aller en courſe. Ils revinrent le ſoir avec quantité de priſonniers & de chevaux chargés de bagages; parmi les priſonniers il y avoit des hommes & des femmes, qui, à leur habillement, paroiſſoient miſérables. On les mit à la torture, afin qu'ils avouaſſent où les Habitans avoient caché leur argent. Ils indiquerent quelques endroits, & l'on envoya pluſieurs partis à la recherche. Un de ces partis trouva beaucoup de bagages: un autre fut mal conduit par un priſonnier qui le guidoit, & s'égara dans des lieux inhabités. Les Flibuſtiers, pour ſe venger, le pendirent à un arbre. En pourſuivant leur chemin, ils trouverent une aſſez grande quantité d'eſclaves. On leur donna la gêne, pour leur faire avouer où étoient leurs maîtres. Un d'eux ſe laiſſa hacher en pieces, plutôt que de rien avouer. On promit la liberté à un autre, mais il s'obſtina au ſilence. Voyant cependant qu'on ſe mer-

toit en devoir de lui faire ſubir le même ſort qu'à ſon camarade, il promit aux Flibuſtiers de les conduire au lieu où ſon maître s'étoit retiré. Il le fit effectivement, & l'on trouva le maître avec trente mille écus en argent. On le conduiſit à la Ville. On fit pluſieurs autres priſonniers qu'on mit à la queſtion, & qui répondirent tous qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient retirés à Gibraltar. Ce qui fit connoître aux Flibuſtiers qu'ils trouveroient autant de réſiſtance dans cette Ville, que l'Olonois y en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le Capitaine Picard preſſa Morgan d'aller à Gibraltar, avant que les Eſpagnols euſſent fait venir du ſecours de Mérida. Morgan y conſentit; l'on fit embarquer le butin avec les priſonniers, & l'on partit pour Gibraltar.

Les Flibuſtiers étoient ſi perſuadés qu'ils y trouveroient une vigoureuſe réſiſtance, que chacun d'eux fit ſon teſtament. Ils arriverent en moins de deux jours à Gibraltar; & Morgan envoya un des priſonniers dire au Gouverneur, que s'il ne rendoit la Place, il ne lui feroit aucun quartier. Picard qui, comme nous l'avons dit, étoit de l'expédition de l'Olonois, fit deſcendre les Flibuſtiers à un demi-quart de lieue de la Ville, & les fit marcher à travers les bois, pour prendre les Eſpagnols par derriere, en cas qu'ils ſe fuſſent retranchés comme ils l'étoient contre l'Olonois. Comme les Eſpagnols faiſoient des décharges continuelles de canon, les Flibuſtiers crurent qu'ils étoient ſur la défenſive; mais

lorſqu'ils furent arrivés, ils trouverent autant de facilité à y entrer qu'à Marécaye. Morgan fit auſſitôt des partis qui allerent en courſe pour faire des priſonniers. Picard ſe mit à la tête d'un.

Ceux qui étoient reſtés dans la Ville, trouverent en la parcourant un homme aſſez bien couvert, ce qui leur fit croire que c'étoit un homme aſſez riche & d'une naiſſance diſtinguée. On lui demanda où étoient allés les Habitans de Gibraltar. Il répondit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient partis, mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, que d'ailleurs cela n'avoit rien d'important pour lui. On lui demanda s'il ne ſavoit pas où étoient les moulins à ſucre. Il dit qu'il en avoit vu plus de cent dans ſa vie. On lui demanda encore s'il ſavoit où l'argent des Egliſes étoit caché. Il répondit qu'il étoit caché dans la Sacriſtie de la grande Egliſe; les y conduiſit, & leur montra un grand coffre où il dit l'avoir vu. On l'ouvrit, mais on n'y trouva rien: il dit alors qu'il ne ſavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Ces réponſes & la contenance de l'Eſpagnol firent voir aux Flibuſtiers que cet homme étoit ou inſenſé ou fou. Quelques-uns d'entre eux crurent cependant qu'il ne tenoit cette conduite que pour leur échapper. On lui donna la torture, pour le forcer à s'expliquer plus clairement. On le ſuſpendit, & on lui attacha aux pieds des pierres qui peſoient plus de deux cent livres. Il dit alors qu'il étoit le frere du Gouverneur de Marécaye, qui lui avoit emporté plus de cent mille écus; que ſi

on vouloit ceſſer de le faire ſouffrir, il donneroit un billet de ſa main, pour qu'on les exigeât de cet homme. Il ajouta qu'il alloit conduire les Flibuſtiers à une Sucrerie qui lui appartenoit. Ils le détacherent; mais ils lui lierent les bras & le firent marcher avec eux. Lorſqu'il fut à une portée de fuſil du Bourg, il ſe tourna vers ceux qui le conduiſoient, & leur dit: *Que me voulez-vous, Meſſieurs? Je ſuis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hôpital.* Cette conduite les irrita tellement, qu'ils vouloient brûler ſes habits ſur ſon corps: ils avoient déja allumé des feuilles de palmiſte; mais il s'en trouva qui furent touchés de compaſſion, & exigerent qu'on le laiſſât aller.

Le lendemain, le Capitaine Picard revint avec un Payſan & deux de ſes filles. On lui donna la gêne. Il dit qu'il meneroit aux habitations, mais qu'on n'y trouveroit perſonne, & qu'il ne ſavoit pas où les propriétaires étoient allés. Morgan ſe diſpoſa à aller lui-même en parti à la tête de trois cent hommes, & promit qu'il ne reviendroit pas ſans avoir aſſez de butin pour retourner à la Jamaïque. Il prit ce Payſan pour guide. Cet homme étoit ſi effrayé, qu'il ne ſavoit ſouvent où il alloit. Morgan, croyant qu'il le faiſoit exprès, lui fit donner des coups de bâton. A peu de diſtance il trouva pluſieurs eſclaves qu'il prit pour guides, & fit pendre le malheureux Payſan. Un de ces eſclaves, qui avoit été maltraité par les Eſpagnols, réſolut de profiter de cette occaſion pour ſe venger. Il dit à Morgan que, s'il vou-

loit lui donner la liberté, il le conduiroit dans un endroit où il y avoit beaucoup de familles avec toutes leurs richeſſes. Il lui tint parole. Dans le jour même il lui fit découvrir plus de douze familles avec leurs biens. Morgan prit tout ce qu'il put trouver & fit quelques priſonniers. Un d'entre eux lui dit qu'il y avoit dans une grande riviere, à ſix lieues de Gibraltar, un navire de cent tonneaux, avec trois barques chargées de marchandiſes & d'argent, appartenant aux habitans de Marécaye. Auſſitôt il détacha cent hommes, leur ordonna de porter le pillage au bord de la mer où étoient les bâtimens qu'il vouloit prendre. Pendant ce tems il continua à fouiller dans les bois pour chercher les Eſpagnols. Il arriva à une belle habitation, & trouva des hommes cachés dans un bois voiſin, parmi leſquels ſe trouvoit un Portugais fort avancé en âge, & un homme qui n'avoit que cinquante ans au plus. Un eſclave aſſura que le vieillard étoit fort riche; & ſur cette ſimple dépoſition, le malheureux fut mis à la queſtion. Les ſouffrances lui firent avouer qu'il avoit cent écus; mais qu'un jeune homme, qui avoit demeuré avec lui, les avoit pris & s'étoit enfui. Les Flibuſtiers, qui ne connoiſſoient pour guide que leur cupidité, lui firent ſubir des tourmens plus violens: ils lui donnerent l'eſtrapade. Ce ſupplice conſiſte à attacher les mains derriere le dos, & à ſoulever le patient avec une corde qui tient celle qui lie les mains, & deſcend d'une poulie placée au haut d'un arbre; de cette

maniere on l'enleve, & on lui fait endurer les maux les plus cruels.

La barbarie de Morgan ne fut pas satisfaite de cet horrible supplice. Il le fit attacher par les mains & par les pieds aux quatre coins d'une maison, on lui mit sur les reins une pierre qui pesoit plus de cinq cent livres, & quatre hommes agitoient les cordes qui le tenoient attaché, de maniere qu'il n'y avoit pas un de ses nerfs qui ne lui causât de la douleur. Il n'avoua rien, parce qu'il ne pouvoit rien avouer. Ces scélérats ne s'en tinrent pas là; ils allumerent du feu sous lui, & le laisserent dans ces tourmens pour en faire subir d'autres à son camarade. Ils commencerent par lui donner l'estrapade, & le suspendirent par les parties qui désignoient son sexe; on le jetta ensuite dans un fossé, on le perça de plusieurs coups d'épées, & on ne cessa de le frapper que quand on crut qu'il étoit mort. On assure qu'il fut si bien soigné, qu'il n'en mourut pas.

Lorsque ces scélérats crurent que cet infortuné avoit succombé à ses maux, ils retournerent vers le vieillard Portugais, le mirent sur un cheval, l'emmenerent à Gibraltar, le mirent dans la grande Eglise qui servoit de prison, le lierent à un pilier, & ne lui donnerent à manger & à boire, qu'autant qu'il lui en falloit pour l'empêcher de mourir de faim. Après huit jours de souffrances, il avoua qu'il avoit mille écus enfouis en terre, & promit de les donner, si on vouloit lui rendre la liberté.

Un autre esclave, voulant se venger de

ſon maître qui l'avoit maltraité, aſſura qu'il avoit de l'argent. Les Flibuſtiers mirent cet homme à la torture; mais les autres priſonniers Eſpagnols proteſterent qu'il n'étoit pas riche, & qu'il n'avoit point d'argent; & ajouterent qu'il y avoit apparence que l'eſclave n'avoit tenu ce langage que par quelque motif de vengeance. Morgan fit détacher le maître, & lui dit de faire ſubir à ſon eſclave tel châtiment qu'il jugeroit à propos. L'Eſpagnol remit le choix du châtiment à la déciſion de Morgan, qui, ſuivant ce que lui dictoit ſa cruauté ordinaire, le fit hacher en pieces.

Ce Flibuſtier, après avoir parcouru les bois pendant quinze jours, retourna à Gibraltar avec beaucoup de richeſſes & un grand nombre de priſonniers, auxquels il fit payer la rançon. Les Flibuſtiers ne prirent que l'honneur aux femmes qu'ils trouverent de leur goût.

Ceux que Morgan avoit envoyés à la riviere dont on a parlé, amenerent le vaiſſeau & les barques chargées de richeſſes & d'Eſpagnols. Morgan ſéjourna dans ce pays pendant plus de cinq ſemaines, pillant & ravageant plus de quinze lieues à la ronde; &, ce qui eſt étonnant, ſans perdre un ſeul homme. Les Eſpagnols étoient tellement épouvantés, qu'ils ne ſongeoient même pas à ſe défendre. S'ils euſſent eu parmi eux des gens de tête, ils auroient pu exterminer tous les Flibuſtiers. Ils auroient attaqué les différens partis, les auroient attendus aux défilés par où ils étoient obligés de paſſer, & qui étoient

ſi étroits, que vingt hommes retranchés pouvoient y en détruire deux cent.

Morgan fit mettre pluſieurs priſonniers à la queſtion. Un d'eux avoua qu'il ſavoit où étoit le Gouverneur, qui avoit emmené beaucoup de monde & emporté une très-grande quantité d'argent. Morgan envoya dans l'endroit que ce priſonnier indiqua un parti de deux cent hommes; mais il revint au bout de huit jours ſans avoir rien trouvé. Les pluies qui tomberent alors leur cauſerent même beaucoup de peines & de fatigues: les rivieres déborderent; le pays étoit ſi marécageux, qu'ils ne ſavoient par où paſſer: ils furent obligés de laiſſer leurs armes.

Morgan voyant que les vivres commençoient à lui manquer, réſolut de retourner à Marécaye. Avant de partir, il fit aſſembler les priſonniers, leur demanda la rançon de la Ville, aſſurant qu'il la brûleroit en cas de refus. Ils lui demanderent huit jours; & Morgan leur dit de l'apporter à Marécaye où il alloit ſe rendre. Il garda en ôtage les principaux, fit embarquer tout ſon butin, & ſe rendit à Marécaye.

Dans ſa route, il apprit que trois frégates du Roi d'Eſpagne étoient arrivées à l'embouchure du Lac; qu'elles étoient commandées par Dom Alonſe del Campo d'Eſpinoſa, contre-Amiral d'une Flotte que Sa Majeſté Catholique avoit envoyée ſur les plaintes qu'on lui avoit faites des ravages que les Flibuſtiers ne ceſſoient de commettre dans ſes poſſeſſions de l'Amérique. On l'avertit encore que le contre-Amiral s'étoit emparé du Fort qui défen-

doit la Barre, ſur lequel il avoit fait mettre du canon; qu'il étoit dans le deſſein de les exterminer tous.

Morgan crut qu'on lui exagéroit le mal, & envoya un petit vaiſſeau à la découverte. Le vaiſſeau revint en peu de tems, & lui apprit qu'on lui avoit annoncé la vérité; que les trois frégates étoient en parage avec leurs pavillons, que le canon étoit aux ſabords, & que le grand pavillon étoit arboré ſur la redoute, ſur laquelle il paroiſſoit y avoir beaucoup de monde, auſſi bien que ſur les vaiſſeaux. Morgan ſe trouva embarraſſé: il ſavoit que les Eſpagnols leur feroient un mauvais parti s'ils les battoient, parce qu'ils n'ignoroient pas les cruautés que les Flibuſtiers avoient commiſes contre leurs compatriotes. On tint conſeil, & on réſolut de continuer à demander la rançon de Marécaye, ſauf à capituler lorſqu'on ſeroit dans le cas de paſſer la Barre. Il envoya deux Eſpagnols pour annoncer qu'il mettoit la rançon de la Ville à vingt mille écus, ſinon qu'il la brûleroit; & ajouta que ſi les vaiſſeaux qui étoient à la Barre vouloient l'en empêcher, il paſſeroit au fil de l'épée tous les Eſpagnols qu'il tenoit priſonniers.

Cette réſolution effraya les priſonniers, qui étoient tous gens de marque; ils chargerent les députés de prier le contre-Amiral de laiſſer paſſer la Flotte de Morgan, parce qu'autrement leur vie ſeroit en grand danger. Les députés revinrent au bout de deux jours, & rapporterent à Morgan une Lettre du contre-Amiral. Elle étoit conçue en ces termes:

» Nos alliés & nos voiſins, m'ayant donné avis que, malgré la paix conclue entre le Roi d'Angleterre & Sa Majeſté Catholique, vous étiez entré dans le Lac Marécaye, pour piller & rançonner les ſujets du dernier Monarque ; j'ai cru que mon devoir demandoit que je me hâtaſſe de faire ceſſer vos injuſtes hoſtilités. J'ai commencé par m'emparer d'une redoute qui eſt à l'entrée du Lac, que des gens lâches vous avoient laiſſée prendre. Mon intention eſt de vous punir de votre témérité. Si vous voulez, cependant, rendre l'or, l'argent, les bijoux, les marchandiſes & les priſonniers, enfin tout ce que vous avez pris, je vous laiſſerai paſſer pour retourner dans votre pays. Si vous n'acceptez pas l'offre que je vous fais, j'irai vous chercher & vous paſſerai tous au fil de l'épée. Voilà ma derniere réſolution. N'irritez pas ma patience. Mes ſoldats ſont braves, & n'aſpirent qu'au moment de venger leurs compatriotes des injuſtes cruautés que vous leur faites endurer tous les jours ». *Signé*, D. ALONSE D'ESPINOSA, du navire nommé *la Magdeleine*, mouillé à l'embouchure du Lac Marécaye, le 24 Avril 1669.

Dom Alonſe avoit donné ordre à celui qui portoit la Lettre de dire à Morgan qu'on payeroit la rançon de la Ville avec des boulets de canon, & que dans peu il iroit lui-même la payer.

Morgan aſſembla ſur le champ ſes Flibuſtiers, & leur fit lire la Lettre du contre-Amiral en Anglois & en François : il leur demanda enſuite leur avis. Tous ré-

pondirent qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Eſpagnoles, & qu'ils étoient réſolus de ſe battre juſqu'à la derniere extrémité, plutôt que de rendre ce qu'ils avoient pris. Un Flibuſtier Anglois aſſura que lui deuxieme, il feroit périr le plus grand navire de l'eſcadre Eſpagnole. On le croyoit de quarante-huit pieces de canon, quoique le plus grand de ceux des Flibuſtiers ne fût monté que de quatorze. Morgan voulut cependant tenter un accommodement avec les Eſpagnols. Il envoya à Dom Alonſe un priſonnier, chargé de lui faire les propoſitions ſuivantes.

1°. Il conſentoit à quitter Marécaye, ſans y faire aucun tort, & ſans en exiger la rançon ; à rendre la moitié des priſonniers ſans en rien exiger.

2°. Il vouloit bien ſe paſſer de la rançon de Gibraltar & renvoyer les ôtages, ſi on vouloit le laiſſer paſſer tranquillement.

Dom Alonſe ne voulut même pas entendre la lecture des articles de l'accommodement. Morgan, inſtruit de ſon opiniâtreté, réſolut de ſe défendre, & de ne périr qu'après avoir vendu ſa vie bien cher aux Eſpagnols.

L'Anglois qui avoit promis de détruire le plus grand vaiſſeau Eſpagnol, tint parole. Il fit un brûlot d'un des navires Flibuſtiers. Pour cet effet on le chargea de feuillages trempés dans du goudron. Tous les Flibuſtiers y travaillerent comme à l'envi, & en moins de huit jours le brûlot fut prêt. Pour déguiſer ce vaiſſeau,

& tromper les Eſpagnols, on y avoit fait des ſabords, ſur leſquels on avoit poſé des pieces de bois creuſes qui paroiſſoient être du canon. On avoit mis des bonnets ſur des bâtons, afin de faire croire aux Eſpagnols qu'il étoit rempli de monde. Morgan fit arborer ſur ce vaiſſeau le pavillon Amiral. Tous les autres navires furent diſpoſés à combattre. Lorſque tout fut préparé, Morgan fit deſcendre ſes vaiſſeaux de Maracaïbo à l'entrée du Langon, & alla mouiller à la portée du canon des vaiſſeaux Eſpagnols, qui ſembloient être des châteaux auprès de ceux des Flibuſtiers, qui alors ne paroiſſoient être que des barques de Pêcheurs.

Le plus grand des vaiſſeaux Eſpagnols mouilloit au milieu du canal, qui eſt étroit. Le brûlot des Flibuſtiers alla le ranger, ſans tirer un ſeul coup de canon, puiſqu'il n'en avoit point. Les Eſpagnols crurent que c'étoit un navire rempli de monde, & qui vouloit venir à l'abordage: ils ne firent point uſage de leur canon. Le brûlot l'accrocha. Dom Alonſe s'en étant apperçu, envoya du monde dedans pour couper les mâts. Les Anglois qui y étoient y mirent le feu lorſqu'ils le virent bien accroché & rempli d'Eſpagnols. En un inſtant les deux vaiſſeaux furent en feu, & Dom Alonſe n'eut que le tems de ſe jetter dans ſa chaloupe. Dès que ce vaiſſeau fut enflammé, les Flibuſtiers s'élancerent ſur un autre, le forcerent de ſe rendre. Le troiſieme, qui étoit le dernier, coupa promptement ſes cables, & fut emporté par le courant ſous le

Fort, où le feu qui y avoit pris le conſuma.

Les Flibuſtiers, enhardis par l'avantage qu'ils venoient de remporter ſur mer, deſcendirent à terre, dans le deſſein de prendre le Fort; mais ils n'avoient point d'échelles; d'ailleurs la garniſon ſe défendit ſi vigoureuſement, qu'elle leur fit ſentir l'impoſſibilité de réuſſir. Les Flibuſtiers perdirent dans cette attaque plus de trente hommes, ſans compter les bleſſés. Ils n'en avoient pas perdu un ſeul dans l'attaque des vaiſſeaux. Voyant qu'on leur oppoſoit une réſiſtance opiniâtre, ils virent qu'il leur en coûteroit beaucoup de monde avant de ſe rendre maîtres de la Place, & ſe rembarquerent. Ils ſauverent, en paſſant, pluſieurs Eſpagnols qui avoient été jettés à l'eau par l'exploſion du grand vaiſſeau, & ſurent par eux quelles étoient les forces de Dom Alonſe. Ils leur dirent qu'il avoit pris la réſolution de paſſer tous les Flibuſtiers au fil de l'épée; qu'il avoit fait prêter ſerment à ſes gens de ne faire grace à perſonne. Ils ajouterent que le grand navire étoit de trente-huit pieces de canon, qu'il y avoit trois cent hommes d'équipage: que le ſecond, nommé *le Saint Louis*, étoit monté de vingt-ſix pieces de canon, & qu'il y avoit deux cent hommes; que le troiſieme, qui ſe nommoit *la Marquiſe*, avoit quatorze pieces de canon, & cent-cinquante hommes d'équipage. Ils ajouterent qu'il y avoit quatre-vingt hommes dans le Fort, avec quatorze pieces de canon; que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé en

Amérique une Flotte nombreuſe, commandée par Dom Auguſtin de Goſto, qui avoit donné ordre à Dom Alonſe de croiſer le long de la côte. Ils dirent encore qu'il y avoit trente-ſix mille écus dans le grand navire.

Morgan ſe rendit à Marécaye, laiſſa un petit vaiſſeau pour garder le Langon, & obſerver la marche de Dom Alonſe. Il fit plonger pour avoir l'argent du grand vaiſſeau. On en tira, tant en vaiſſelle qu'en piaſtres, deux mille livres d'argent peſant. Lorſqu'il fut arrivé à Marécaye, il fit publier dans toute la Ville qu'il la brûleroit, ſi on ne lui en payoit la rançon dans huit jours. On fit ce qu'il demanda, & il fit ſes préparatifs pour partir. Lorſqu'il fut près du Fort où Dom Alonſe étoit retranché, il envoya un Eſpagnol lui demander paſſage, avec promeſſe de rendre tous les priſonniers, ſinon, ajouta-t-il, je les ferai paſſer au fil de l'épée. Dom Alonſe répondit qu'il ne livreroit point paſſage, & qu'on pouvoit faire ce qu'on jugeroit à propos des priſonniers. Morgan ne voulant pas expoſer ſes Flibuſtiers à périr, imagina un ſtratageme pour paſſer. Avant de ſe mettre en route, il fit partager le butin. L'argent montoit à deux mille cinq cent piaſtres; il y avoit en outre une quantité prodigieuſe de toiles & d'étoffes de ſoie. Dom Alonſe les voyoit de ſon Fort faire ce partage, & en reſſentoit le plus grand dépit.

Morgan, pour paſſer le Fort, ſans perdre de ſes gens, fit de grands préparatifs,

ratifs ; comme s'il eût voulu l'attaquer. Il fit mettre un nombre d'hommes assez considérable dans des canots, & leur ordonna de descendre à terre, à la vue du Fort, en déployant leurs drapeaux, d'entrer dans le bois, & de revenir en rampant à leur bord. Dom Alonse crut que les Flibustiers vouloient tenter de prendre le Fort: il fit mettre son canon du côté de terre. Les Flibustiers préparerent leurs vaisseaux à passer pendant la nuit, ce qu'ils exécuterent. Lorsque Dom Alonse connut sa mépriſe, il pensa périr de désespoir.

Lorsque Morgan vit son monde en sureté, il fit mettre tous les prisonniers dans une barque, & les renvoya à Dom Alonse, sans leur faire du mal. Pendant que les Flibustiers faisoient route pour la Jamaïque, ils furent surpris d'une tempête si furieuse, qu'ils penserent tous périr ; mais, pour le malheur du genre humain, ces scélérats échapperent au danger.

Les succès enhardirent Morgan. Il résolut de former de nouvelles entrepriſes. Il fit avertir tous les Flibustiers de Saint-Domingue, de la Jamaïque & de la Tortue, qu'il vouloit tenter une expédition, qui les mettroit tous dans le cas de passer le reste de leur vie tranquillement.

Ils vinrent en si grande quantité se ranger autour de lui, qu'il ne se trouva pas assez de vaisseaux pour les contenir tous. Il en acheta, & forma une Flotte de vingt-quatre vaisseaux & de quinze cent

hommes d'équipage. Il la pourvut de munitions de bouche & de guerre, & donna rendez-vous à tous les vaiſſeaux au Cap Tibron, qui eſt à la pointe occidentale de l'Iſle de S. Domingue. Lorſqu'il y fut arrivé, il trouva que ſa Flotte étoit conſidérablement augmentée ; le nombre des vaiſſeaux ſe montoit à trente ſept, & le nombre d'hommes y étoit proportionné.

Lorſqu'il eut fait la revue de ſes vaiſſeaux & de ſes ſoldats, il propoſa d'aller attaquer Panama, Place extrêmement riche. Tout le monde applaudit à ſon projet. Lorſqu'il eut pris toutes les précautions qu'il crut néceſſaires, il fit mettre à la voile ; ce fut le 16 Décembre 1670, & prit la route de Sainte-Catherine. En arrivant, Morgan envoya ſommer le Gouverneur de lui livrer le Fort. Ce Gouverneur fut aſſez lâche pour le faire, ſans la moindre réſiſtance. Les autres Places de l'Iſle ſe rendirent auſſitôt, & Morgan ſe vit maître de cette Iſle, ſans avoir perdu un ſeul homme. Il fit mettre tous les habitans dans le Fort Sainte Thereſe. Alors les Flibuſtiers ſe répandirent dans les maiſons, & commencerent par s'emparer des proviſions qu'ils y trouverent. Le lendemain, Morgan mit les Habitans en liberté, leur permit de parcourir l'Iſle pour chercher de quoi ſubſiſter ; mais craignant le déſordre, il fit enfermer les femmes dans la grande Egliſe, & ordonna qu'on eût ſoin de les nourrir.

Morgan viſita enſuite les Forts, dont le nombre ſe montoit à dix : ils étoient

tous bordés de canon, & très-bien approvisionnés. Des gens braves les auroient défendus. Les Flibustiers transporterent toute la poudre dans leurs vaisseaux. Ils encloüerent le canon & brûlerent les affûts.

Comme cette Isle étoit le lieu où l'on reléguoit les criminels de la Terre-ferme, Morgan demanda s'il y en avoit quelques-uns. Il s'en présenta trois, deux esclaves Indiens & un Mulâtre. Il leur proposa de le conduire à Panama. Les deux Indiens assurerent qu'ils ne savoient pas le chemin; mais le Mulâtre ayant dit qu'ils n'accusoient pas la vérité, on les mit à la question. Un mourut dans les tourmens, & l'autre promit de faire tout ce qu'on exigeroit de lui.

Morgan, résolu de continuer son entrepriſe, envoya quatre vaisseaux avec quatre cent hommes d'équipage, pour s'emparer du Fort St. Laurent de Chayre, qui est sur la riviere du même nom, & dans laquelle il falloit que les Flibustiers entrassent pour arriver à Panama. Il resta huit jours dans cette Isle, enleva toute la cassave, les ignames & les patates qu'il put y trouver.

Il avoit confié le commandement du détachement qui devoit prendre le Fort S. Laurent au Capitaine Bartelet, homme fort brave & fort expérimenté. Ce Fort est à l'embouchure de la riviere de Chayre, bâti sur une haute montagne, qui peut avoir trente toises de largeur, fort escarpée, & qui n'est accessible que du côté de la terre, où elle est coupée par un fossé de six toises de profondeur. On n'entre

dans le Fort que par le moyen d'un pont-levis. Il y a un parapet d'une toiſe de haut, & des caſemates qui empêchent l'abord du foſſé & des paliſſades. Il y a en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtés, avec un corps-de-garde & un eſcalier taillé dans le roc, par où l'on deſcend ſur le bord de l'eau, où l'on trouve deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrémité de la montagne ſur laquelle le Fort eſt ſitué, eſt une tour preſqu'auſſi haute que la montagne même, ſur laquelle il y a huit pieces de canon qui défendent la riviere.

De cette tour on paſſe dans le Fort par un eſcalier caché. Les maiſons qui ſont dans le Fort ne ſont conſtruites que de paliſſades & couvertes de palmiſtes. Les magaſins aux poudres ſont dans des voûtes qu'on a creuſées dans la montagne. Voilà le Fort que Morgan vouloit prendre.

Les Eſpagnols, ayant apperçu les vaiſſeaux des Flibuſtiers, lâcherent une bordée de canon deſſus, ce qui engagea ces derniers à aller mouiller à un quart de lieue de la riviere de Chayre, & à y reſter juſqu'au lendemain qu'ils mirent quatre cent hommes à terre, & prirent l'Indien dont on a parlé pour guide. Il les conduiſit par l'endroit le moins dangereux. Ils voulurent s'emparer d'une Vigie qui étoit dans l'endroit où ils deſcendirent, mais elle leur échappa. Elle avertit les Eſpagnols de la deſcente des Flibuſtiers, qui n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'euſſent pas plus d'une demi-lieue

de chemin à faire : il ne l'auroient même pas trouvé, ſi le bruit du canon ne leur avoit indiqué l'endroit où il étoit.

Ils arriverent enfin ſur une montagne qui domine ſur le Fort : ils auroient pu le battre & s'en rendre maîtres, parce que de deſſus cette montagne, ils découvroient tout ce qui s'y paſſoit ; mais ils n'avoient point de canon, & leurs fuſils ne pouvoient atteindre juſques-là. Les Eſpagnols voyoient leur manœuvre, & ne lâchoient pas un ſeul coup ſur eux, parce qu'ils vouloient les laiſſer approcher pour tirer à bout portant, & en détruire davantage. Les Flibuſtiers, impatiens d'en venir aux mains, deſcendirent dans une petite plaine voiſine. Les Eſpagnols, les voyant à la portée du canon, firent ſur eux une décharge qui en tua beaucoup. Les Flibuſtiers voulurent approcher de la paliſſade ; mais le foſſé les en empêchoit. Tout ce qu'ils pouvoient faire, c'étoit de tuer les Eſpagnols qui ſe préſentoient pour charger le canon ; mais lorſqu'il étoit chargé, il les foudroyoit.

Cette attaque dura juſqu'au ſoir. Les Flibuſtiers avoient déja perdu beaucoup de monde, & ſongeoient à la retraite. Les Eſpagnols, voyant le déſordre où ils étoient, leur crierent : « Chiens d'héréti-» ques Anglois, vous n'irez pas à Panama, » comme vous l'eſpériez ; & lorſque vos » camarades ſeront ici, nous leur en fe-» rons autant qu'à vous. » Les Flibuſtiers jugerent par-là qu'ils étoient découverts. Les Eſpagnols continuerent à faire aller ſur eux leur canon & leur mouſqueterie.

Les Indiens qui étoient avec eux dans le Fort, faiſoient pleuvoir ſur les Flibuſtiers des grêles de fleches, & en tuoient plus que les Eſpagnols avec leurs mouſquets.

La nuit approchoit, & les Flibuſtiers ſe demandoient réciproquement quel parti ils avoient à prendre. Le Commandant avoit eu les deux jambes emportées d'un coup de canon. Pluſieurs François s'étoient aſſemblés pour conférer ſur ce qu'il falloit faire; une fleche, tirée par un Indien, perça l'oreille & l'épaule d'un d'eux. Il arracha la fleche de ſa plaie avec une fermeté incroyable, & dit à ceux qui étoient autour de lui: *Attendez, mes freres, je vais faire périr tous les Eſpagnols qui ſont dans le Fort.* A l'inſtant il tire de ſa poche une poignée de coton, l'attacha autour de cette fleche, y mit le feu, & après en avoir rompu le fer, il l'enfonça dans le canon de ſon fuſil, dirigea ſon coup ſur une des maiſons du Fort. Comme elles ne ſont couvertes que de feuilles de palmiſtes, on vit bientôt cette maiſon fumer. Les Flibuſtiers s'en étant apperçus, ramaſſerent toutes les fleches qu'ils purent trouver, & imiterent le François. Dans peu de tems la plupart des maiſons du Fort furent enflammées.

Cet heureux ſuccès ranima le courage des Flibuſtiers. La nuit étant ſurvenue, les déroboit aux coups des Eſpagnols; mais le feu des maiſons leur découvroit ce qui ſe paſſoit dans le Fort, & ils tuoient autant d'ennemis qu'il en paroiſſoit. Le feu prit aux poudres, ce qui cauſa un fracas terrible, & une perte conſidérable aux

Eſpagnols. Les Flibuſtiers vouloient profiter de ce déſordre pour s'emparer du Fort. Quelques-uns deſcendirent dans le foſſé, & mirent le feu à la paliſſade. Les Eſpagnols s'en étant apperçus, jetterent dans le foſſé quantité de pots à feu, qui brûlerent un grand nombre de Flibuſtiers.

La paliſſade, en tombant, entraîna beaucoup de terre dans le foſſé, ce qui le combla en grande partie. Les Eſpagnols, encouragés par leur Commandant, vinrent à la breche, & ſe battoient juſque dans le feu : mais les Flibuſtiers, plus adroits à tirer qu'eux, en abattoient beaucoup. Les premiers abandonnerent la breche. Les Flibuſtiers y monterent, & pourſuivirent les Eſpagnols qui s'étoient retirés dans des corps-de-garde où il y avoit du canon, & continuoient à ſe défendre. On offrit de leur faire quartier, s'ils vouloient ſe rendre. Ils n'écouterent aucune propoſition ; le Commandant fut tué, en ſe défendant avec un courage & une intrépidité incroyables. Ainſi les Flibuſtiers ſe rendirent maîtres du Fort. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie, & neuf ou dix bleſſés. Ils dirent que le Commandant, avant de périr, avoit envoyé avertir le Préſident de Panama de ſe tenir ſur ſes gardes. Ils ajouterent qu'un Irlandois avoit annoncé à Carthagene, qu'on équipoit une Flotte conſidérable, pour venir piller le Panama ; qu'elle ne s'étoit arrêtée à la riviere de la Hache que pour avoir des vivres.

Cet avis étoit fondé. Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit abandonné les Flibuſtiers,

& étoit allé avertir les Eſpagnols du projet qne les premiers avoient formé contre eux. Il ignoroit cependant quel étoit le lieu de leur deſtination. Ces priſonniers ajouterent que le Préſident s'étoit fortifié ſur la riviere de Chagre ; qu'il y avoit pluſieurs embuſcades Eſpagnoles en cas que le Fort fût pris ; qu'il s'étoit mis en campagne à la tête de deux mille hommes d'Infanterie, quatre cent de Cavalerie, ſix cent Indiens, & deux cent Mulâtres, qui chaſſoient deux mille taureaux, deſtinés à rompre les Flibuſtiers, & à faciliter le moyen de les tailler en pieces.

Les Flibuſtiers eurent ſoin de mettre leurs bleſſés dans un endroit où ils fuſſent tranquilles, & où les chirurgiens puſſent les panſer à leur aiſe. L'endroit qui parut le plus commode, fut la Chapelle. Ils jetterent par-deſſus les murailles les cadavres des Eſpagnols qui avoient été tués, & enterrerent ceux de leurs camarades. On chargea les femmes qui avoient été priſes priſonnieres d'avoir ſoin des bleſſés.

Morgan fit enſuite la revue de ſes gens, pour voir combien il avoit perdu de monde. Il trouva que le nombre des morts montoit à cent-dix, & celui des bleſſés à quatre-vingt. On rétablit le Fort, on boucha la breche, pour ſe mettre en état de défenſe, en cas que les Eſpagnols vinſſent pour le reprendre. On fit enſuite entrer les vaiſſeaux dans la riviere.

Morgan laiſſa dans le Fort un nombre ſuffiſant d'hommes pour le garder, & fit

mettre à la voile. Pendant ſa marche, qui fut de plus de huit jours, il ne trouva preſque aucuns vivres, & la faim le tourmenta beaucoup, auſſi bien que ſes gens, parce qu'ils n'avoient pas eu la précaution de s'en pourvoir, & que les Eſpagnols avoient enlevé ou brûlé tous ceux qu'ils avoient pu trouver. En paſſant par un endroit couvert de bois, ils furent aſſaillis par une grêle de fleches, qui leur tuerent dix hommes & en bleſſerent autant. Ils voulurent ſe mettre en état de défenſe, mais ils ne voyoient pas ceux qui les attaquoient. Ils tiroient cependant, mais ils ne ſavoient où adreſſer leurs coups. Ils furent pourtant aſſez heureux pour tuer le Chef des Indiens qui commandoit cette embuſcade; car elle n'étoit compoſée que de gens de cette nation.

Les Flibuſtiers ſe hâterent de ſortir de cet endroit, qui étoit un véritable défilé, & chercherent à entrer en plaine. Ils apperçurent les Indiens qui étoient ſur une montagne éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où ils ſe trouvoient. Morgan détacha cinquante hommes pour aller les prendre par derriere, & tâcher d'en enlever quelqu'un qui pût lui apprendre ce que faiſoient les Eſpagnols. Ils ne purent remplir ſon projet, parce que les Indiens ſavoient les détours, & voyoient toutes leurs démarches.

Un orage terrible ſurprit les Aventuriers, & les obligea de ſe barraquer pour ſe mettre à couvert : ils mirent des ſentinelles avancées pour éviter toute ſur-

priſe de la part des Indiens & des Eſpagnols. Ils paſſerent la nuit dans cet état, & le lendemain ils continuerent leur route, arriverent dans une prairie où ils trouverent quantité de bœufs, en tuerent pluſieurs pour appaiſer la faim qu'ils enduroient depuis long-tems. Les uns mangeoient de la chair crue, les autres ſe donnoient à peine le tems de la préſenter au feu.

Morgan, craignant que l'avidité avec laquelle ils mangeoient, après avoir jeûné ſi long-tems, n'en fît périr une grande partie, leur ordonna de décamper & de continuer la route. Ils arriverent enfin à une petite éminence, d'où ils découvrirent les tours de Panama. Ils pouſſerent tous des cris de joie; deux cent Eſpagnols, qui s'étoient approchés de la portée du mouſquet, leur répondirent. Les Flibuſtiers firent ſur eux une décharge de toute leur mouſqueterie, mais ils ne tuerent perſonne, parce que les Eſpagnols s'enfuirent avec précipitation, en criant de toutes leurs forces : *Demain, chiens d'Anglois, nous vous verrons dans la plaine.* Les Flibuſtiers, voyant la nuit arriver, ſe retrancherent ſur une hauteur, & ſe tinrent toujours en état de défenſe en cas d'attaque. Le lendemain ils virent les Eſpagnols marcher à eux en bel ordre de bataille. Morgan envoya deux cent enfans perdus pour s'oppoſer à la Cavalerie qui vouloit environner ſes gens. Ces enfans perdus firent une vigoureuſe décharge ſur eux. Pendant que les uns tiroient, les autres chargeoient, & cha-

que coup portoit ; il abattoit, ou l'homme, ou le cheval. La cavalerie fut preſque toute détruite de cette maniere ; il ne reſta pas plus de cinquante hommes qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer, mais le carnage qu'on avoit fait de la Cavalerie l'effraya, elle jetta ſes armes pour prendre plus promptement la fuite. Les Flibuſtiers, voyant que les Eſpagnols ne ſongeoient point à ſe rallier, les pourſuivirent ſans relâche, & en tuerent un nombre conſidérable. On fit beaucoup de priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent des Cordeliers, que Morgan eut la cruauté de faire tuer. On lui amena un Capitaine de Cavalerie qui étoit dangereuſement bleſſé. Morgan lui demanda en quel état étoit la Ville. Il répondit que tout le monde étoit ſorti pour combattre ; que l'armée ſe montoit au nombre de deux mille hommes d'Infanterie ; de quatre cent de Cavalerie, & de ſix cent Indiens ; que depuis quinze jours ils couchoient dans la prairie ; qu'on avoit envoyé les richeſſes & les femmes aux Iſles de Taroga ; qu'on n'avoit laiſſé à Panama que cent hommes, avec vingt-huit pieces de canon braquées ſur les avenues de la Ville & les principales rues, en cas qu'on fût obligé de ſe retirer dedans. Il ajouta qu'il étoit perſuadé que le Préſident, voyant que la campagne lui étoit déſavantageuſe, avoit cru devoir y rentrer, après avoir raſſemblé tout ſon monde. Il dit qu'on avoit gabionné les endroits où étoient les canons, avec des ſacs de farine de la hau-

teur d'un homme. Il conſeilla à Morgan de ne pas prendre le chemin de la Crux, parce qu'on y trouveroit une redoute, avec huit pieces de canon qui lui cauſeroient beaucoup de perte.

Morgan, à ces nouvelles, aſſembla ſes gens, & leur dit qu'il falloit attaquer promptement la Ville, parce que ſi on donnoit aux Eſpagnols le tems de faire les préparatifs néceſſaires pour leur défenſe, on ne pourroit plus la prendre. Il fit enſuite la revue de ſes ſoldats, trouva qu'il n'avoit perdu que deux hommes, & qu'il n'y en avoit que deux de bleſſés. Ce qui eſt ſurprenant, les Eſpagnols avoient perdu plus de ſix cent hommes. Ce fait paroît incroyable; mais celui qui le rapporte, & qui étoit Chirurgien des Flibuſtiers, dit qu'il en a été témoin.

Les Flibuſtiers s'avancerent vers la Ville, & Morgan les exhorta à ne pas s'abandonner réciproquement, & à combattre avec le même courage qu'ils avoient fait: il leur avoua même que ce combat alloit être plus meurtrier que le premier. Ils forcerent le Capitaine Eſpagnol à leur ſervir de guide. Il les conduiſit par le chemin de Porto-Bello, où il n'y avoit aucun péril. Ils entrerent dans Panama ſans trouver de réſiſtance, & ſe répandirent de tous côtés, ſans faire attention qu'on les avoit avertis que le canon étoit dans la grande Place. Les premiers qui en reſſentirent les effets, furent une vingtaine de Flibuſtiers, qui ſe livrant à leur impétuoſité, pourſuivoient quelques Eſpagnols qu'ils voyoient fuir. On tira le

canon, qui en tua une partie & bleſſa l'autre ; mais le canon ne fit pas d'autre opération ; les Flibuſtiers s'élancerent auſſitôt ſur les Canonniers, & les paſſerent tous au fil de l'épée, enſuite, parcourant la Ville, ils maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent.

Morgan fit aſſembler ſon monde, & défendit de boire du vin, aſſurant qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné ; ce qu'il avoit appris, ajouta-t-il, des Eſpagnols qui avoient été faits priſonniers. Il ſe ſervit de ce moyen pour empêcher ſes gens de s'enivrer, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire ſans la crainte qu'il eut l'adreſſe de leur inſpirer.

Morgan, après avoir donné ſes ordres & diſtribué ſes gens dans les différens quartiers de la Ville, fit équiper une barque, qui étoit reſtée dans le Port, chargée de marchandiſes, & attendoit la marée pour partir. Il y fit mettre vingt-cinq hommes bien armés, avec un guide Eſpagnol. Il confia le commandement de cette barque à un Capitaine Anglois, & demeura à Panama.

Il fit fouiller les maiſons, où l'on trouva une prodigieuſe quantité de marchandiſes que les Eſpagnols n'avoient pu emporter. Il y avoit dans les magaſins beaucoup de farine & d'inſtrumens de fer deſtinés pour le Pérou, où ce métal eſt fort cher. Ils conſiſtoient en haches, houes, enclumes, ſocs de charrue, & généralement tous ceux qui ſervent à exploiter les mines. Il y avoit en outre quantité de vin, d'huile, enfin des épiceries de toutes eſpeces.

Morgan, craignant quelque ſurpriſe de la part des Eſpagnols, fit mettre ſecrétement le feu à la Ville, & fit publier que cet incendie étoit l'ouvrage des Eſpagnols. Quantité d'eſclaves & d'animaux périrent dans cet embraſement. Cette Ville célebre fut entierement conſumée, à la réſerve de la maiſon du Préſident qui étoit écartée.

Les Flibuſtiers coucherent à l'air, de peur de ſurpriſe; & Morgan détacha ſix hommes par compagnie, en fit un corps. Il envoya à Chagre, pour annoncer ſa victoire, & demander à ceux qu'il y avoit laiſſés, s'ils avoient beſoin de quelque choſe. Il fit placer le canon autour d'une Egliſe que le feu n'avoit point attaquée, & s'y retrancha. On y mit les bleſſés avec les priſonniers, qu'on tint dans des lieux ſéparés.

La barque que Morgan avoit envoyée à la découverte, revint chargée de butin & de priſonniers; mais elle avoit manqué une très-belle capture. Le jour qu'elle partit, elle arriva à une des petites Iſles qui ſont devant Panama, prit la chaloupe d'un des vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne, chargée de quatre cent tonneaux. Il y avoit dans cette chaloupe ſept Eſpagnols qui dirent aux Flibuſtiers que l'argent du Roi d'Eſpagne étoit dans le vaiſſeau, celui des Egliſes de Panama, les Religieux, Religieuſes, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville, avec leurs pierreries; enfin que l'or & l'argent faiſoient le leſt de ce vaiſſeau. Les ſept Eſpagnols ajouterent que ce vaiſſeau

n'étoit pas en etat de ſe défendre, parce qu'il y avoit peu de canon & d'hommes d'équipage.

Le Capitaine Chart, qui commandoit le détachement des Flibuſtiers, crut qu'il prendroit facilement ce vaiſſeau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & s'imagina qu'il pouvoit attendre juſqu'au lendemain matin. Ses gens & lui paſſerent la nuit à boire & à ſe divertir avec des femmes Eſpagnoles qu'ils avoient priſes dans les petites Iſles. Le lendemain il ſongea à pourſuivre ſa proie : mais ceux qui montoient le vaiſſeau, voyant que la chaloupe ne revenoit point, ſe douterent qu'elle avoit été priſe ; ils leverent l'ancre & prirent la fuite. Les Flibuſtiers ne douterent pas que ce vaiſſeau n'allât chercher des forces, & ſentirent qu'ils ne ſeroient pas aſſez de monde pour le prendre. Ils ſe rendirent à Panama pour augmenter leur équipage. Morgan les renvoya dans de grandes barques.

Les différens partis que Morgan avoit envoyés battre la campagne, revinrent avec des mulets chargés de marchandiſes & d'argent. Celui qui étoit allé à Chagre, rapporta que tout y étoit en bon état ; que le Commandant qu'on y avoit laiſſé, faiſoit croiſer deux petits vaiſſeaux devant la riviere, que ces barques avoient pris un vaiſſeau chargé de vivres & d'émeraudes. Les barques qui étoient allées après le vaiſſeau chargé d'argent, ne purent le joindre, quelque diligence qu'elles fiſſent ; mais elles amenerent des barques chargées de priſonniers

& d'argent, avec un vaiſſeau chargé de biſcuit, de ſucre, & ayant vingt mille piaſtres en argent monnoyé. Ceux qui étoient dans ce vaiſſeau furent fort étonnés de trouver des Anglois dans ce canton : on n'y en avoit jamais vu depuis le fameux Drac, qui y étoit entré par le golfe Darien.

Morgan tenoit toujours en action les ſoldats qui étoient reſtés avec lui ; il faiſoit tous les jours partir un détachement de deux cent hommes pour aller à la découverte ; & ſi-tôt qu'il étoit de retour, il en envoyoit un autre. Ceux qui reſtoient fouilloient dans les débris des maiſons, & trouvoient beaucoup d'or & d'argent que les Eſpagnols avoient caché, principalement dans les puits. Les autres brûloient toutes les étoffes où il y avoit de l'or, afin que les vaiſſeaux fuſſent moins chargés. Morgan, impatient du peu de ſuccès de ces différens partis, ſe mit à la tête d'un de trois cent cinquante hommes ; & lorſqu'il trouvoit des Eſpagnols, il leur faiſoit donner la gêne la plus cruelle. Il paſſa huit jours à exercer ſes cruautés, & retourna à Panama chargé de dépouilles. Les barques étoient revenues de courſe ; elles avoient apporté beaucoup de richeſſes, de priſonniers & de priſonnieres. Parmi celles-ci, il s'en trouva une qui attira ſur elle les regards de tous les ſcélérats, au milieu deſquels ſon malheur la plaçoit. C'étoit la femme d'un Marchand que ſes affaires avoient obligé de paſſer au Pérou. Il l'avoit laiſſée à Panama entre les mains de ſes parens, qui l'avoient emmenée avec

eux, lorſque les Flibuſtiers parurent ſur la côte.

Elle étoit alors dans un habillement fort négligé ; mais elle étoit parée des ſeules graces de la nature. Les fleurs de la jeuneſſe étoient répandues ſur ſon viſage ; ſes traits ſembloient être faits les uns pour les autres ; ſes yeux avoient une vivacité mêlée de langueur ; ſes regards charmoient ceux ſur qui elle les jettoit ; ſa peau étoit d'une blancheur admirable ; des cheveux noirs flottoient ſur ſes épaules ; ſa taille étoit majeſtueuſe ; elle paroiſſoit avoir la gorge extrêmement belle ; la fierté Eſpagnole, qui déplaît dans les femmes, convenoit à ſa beauté pour lui attirer du reſpect. L'Auteur qui nous ſert de guide, dit qu'il n'a jamais vu une femme auſſi belle.

Elle toucha le cœur de Morgan, de tous les Flibuſtiers même : chacun d'eux lui auroit diſputé le bonheur d'en être aimé, ſans l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, & le reſpect qu'ils avoient conçu pour lui. Il décéla ſa paſſion par ſon ajuſtement qui étoit plus recherché, & par ſon humeur qui étoit plus enjouée. Il fit ſéparer cette belle priſonniere des autres, & ordonna qu'on ne la laiſsât manquer de rien. Il mit des eſclaves auprès d'elle, & lui laiſſa la liberté de converſer avec ſes amies. Pluſieurs femmes qui avoient été priſes avec elle, étonnées des bons traitemens qu'elles recevoient, s'écrioient : *les Pirates ſont hommes comme les Eſpagnols*. Leur étonnement venoit de ce que leurs maris leur perſuadoient que les Pirates étoient des monſtres hideux, & que, pour les en con-

vaincre, ils leur apporteroient les têtes de quelques-uns. Elles étoient ſi perſuadées qu'on leur diſoit la vérité, qu'en regardant les Flibuſtiers, elles ne pouvoient croire qu'ils fuſſent les hommes dont leurs maris avoient voulu parler.

Morgan rendoit des viſites aſſidues à la jeune Eſpagnole, qui les recevoit avec douceur, & lui marquoit même de l'amitié: elle n'attribuoit ſes prévenances qu'à la douceur & à la bonté de ſon caractere. Mais elle fut bientôt détrompée: une eſclave qui la ſervoit lui découvrit les ſentimens de Morgan. Elle ſentit combien ſon honneur étoit en danger dans la poſition où elle ſe trouvoit, & ne perdit cependant pas courage. Elle réſolut de lui faire connoître ſes intentions lorſqu'il viendroit la voir. Voici le langage qu'elle lui tint.

» On m'a fait entendre, & je crois vous » l'avoir dit, que les hommes de votre état » n'avoient aucune humanité, & ſe li- » vroient à tous les vices. La conduite » que vous avez tenue juſqu'à préſent à » mon égard me prouve le contraire; & » ſi vous continuez, vous me forcerez » de n'ajouter aucune foi à ces bruits ca- » lomnieux, & à contredire ceux qui les » répandent. »

Morgan, tout occupé de ſes charmes, faiſoit peu d'attention à ſon diſcours. Il ſe permit même quelques geſtes qui annoncerent ſa paſſion; mais elle le repouſſa avec tant de fermeté, & lui montra tant de ſageſſe, qu'elle arrêta ſa brutalité. Il ſe retira; mais il conçut tant de dépit, qu'il réſolut de ſe venger. Il lui fit eſſuyer des mor-

tifications ; &, pour lui faire ſa cour, il blâmoit en ſa préſence ceux qui les lui cauſoient. Il lui fit faire les mêmes ſollicitations, & trouva toujours la même réſiſtance. On ne peut s'empêcher de frémir, en voyant une femme vertueuſe expoſée à un pareil danger.

Un jour qu'il étoit avec elle, ſes femmes ſortirent ſous divers prétextes. Il la prit entre ſes bras, & ſe diſpoſa à lui faire violence. Elle ſe déroba & prit la fuite. Voyant qu'il vouloit la ſuivre, elle cria : » Arrête, malheureux, n'imagine pas qu'il » te ſoit auſſi facile de me ravir l'honneur, » qu'il te l'a été de m'ôter les biens & la li- » berté. Apprends que je ne crains point » la mort, & que je ſuis capable de porter » les choſes juſqu'à l'extrémité contre toi » & contre moi. » A ces mots, elle tire un poignard, & fit un mouvement pour lui plonger dans le ſein, ce qui ſeroit arrivé s'il n'eût évité le coup. Cette action prouva à Morgan que toutes ſes tentatives ſeroient inutiles. Il ſortit, le déſeſpoir dans le cœur, & réſolut de ne la plus voir. Un autre que lui l'auroit admirée & reſpectée ; mais que peut-on eſpérer d'un ſcélérat ?

Il changea de conduite à ſon égard, ôta d'auprès d'elle les femmes qui la ſervoient, & ordonna qu'on ne lui donnât que les vivres qui étoient néceſſaires pour lui conſerver la vie. Enfin il lui fit dire de payer trente mille piaſtres pour ſa rançon, ſinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour qu'on ne ſoupçonnât pas la cauſe d'un changement ſi ſubit, il fit publier que cette femme étoit en correſpondance avec ſes

ennemis, & qu'on avoit ſurpris des Lettres qu'elle leur envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir qui étoient écrites de ſa propre main. Cela fut cauſe qu'on ne fut plus étonné des mauvais traitemens qu'il lui faiſoit eſſuyer.

Les Flibuſtiers, voyant qu'on ne trouvoit plus rien à piller à Panama, commencerent à murmurer contre Morgan de ce qu'il les retenoit trop long-tems dans ce pays. Ils craignoient d'ailleurs que les Eſpagnols ne vinſſent en force les ſurprendre, & leur enlever le butin qu'ils avoient fait: mais lorſqu'ils virent qu'il faiſoit des préparatifs pour retourner à Chagre, ils changerent de ſentiment à ſon égard. Il fit tranſporter toutes les dépouilles de ce riche pays dans les vaiſſeaux. Tous ces préparatifs étant faits, il dit aux priſonniers de ſonger à payer leur rançon, ſinon qu'il les emmeneroit avec lui. La frayeur les ſaiſit tous, & chacun ſe hâta d'écrire à ſes parens ou à ſes amis. On les taxa ſelon leur rang & leurs qualités, & l'on donna les lettres à deux Religieux, qui ſe chargerent de rapporter les réponſes.

On avertit Morgan que le Préſident avoit raſſemblé un nombre conſidérable de troupes, qu'il avoit pris le Bourg de Crux, où il s'étoit retranché, pour s'oppoſer au paſſage des Flibuſtiers. On détacha un parti de cent cinquante hommes pour aller découvrir la vérité. Il revint bientôt, & rapporta qu'il étoit vrai que le Préſident avoit voulu raſſembler du monde, mais que perſonne n'avoit voulu le ſeconder daus ſon entrepriſe; que les Eſ-

pagnols étoient si effrayés, qu'aucun d'eux ne vouloit prendre les armes contre les Flibustiers.

Quatre jours s'étant écoulés, sans qu'on apportât la rançon des prisonniers, Morgan donna des ordres pour le départ. Il est difficile de peindre la douleur que ressentirent les prisonniers, lorsqu'on leur annonça qu'il falloit partir. Leurs cris, leurs larmes furent inutiles, on les conduisit aux vaisseaux. On arriva à Crux, & l'on mit dans les magasins du Roi toutes les marchandises & tout l'or qu'on avoit enlevé de Panama. Peu de tems après que les Flibustiers furent arrivés dans ce pays, on leur apporta la rançon des prisonniers. La belle Espagnole crut que ses inquiétudes & ses peines alloient cesser: mais la joie qu'elle ressentit alors se changea en tristesse. On lui dit qu'on n'avoit point apporté sa rançon: mais le lendemain il arriva un esclave qui lui apporta une lettre. Après l'avoir lue, elle la montra à Morgan, qui vit qu'on avoit remis trente mille piastres aux deux Religieux pour sa rançon; mais ils avoient employé cette somme pour délivrer les Religieux qui étoient captifs, & n'avoient point parlé de celle pour qui elle étoit véritablement destinée. Morgan, justement indigné de ce procédé, rendit la liberté à cette Dame & à tous ses parens. Pour punir les deux Moines, il les retint prisonniers avec tous leurs confreres. Ils le prierent de souffrir que deux d'entre eux allassent chercher leur rançon pendant que les autres resteroient en ôtage. On le leur accorda, & l'on partit de Crux

le 5 Mars 1670. Peu de jours après, les deux Religieux les joignirent avec la rançon de leurs freres, auxquels on rendit la liberté. Morgan en fut d'autant plus satisfait, qu'il avoit pris la réſolution de les laiſſer aller au premier jour, parce qu'ils l'embarraſſoient beaucoup, & qu'il n'eſpéroit rien tirer d'eux.

Lorſque les Flibuſtiers furent arrivés à Barbacoas, ils ſe fouillerent tous réciproquement, on déchargea même les fuſils avec des tires-bourres, pour voir s'il n'y avoit point quelques pierres précieuſes cachées dedans. Les Lieutenans de chaque équipage étoient chargés de fouiller tous ceux de leur troupe. Cette contrainte en irrita pluſieurs contre Morgan : ils vouloient lui caſſer la tête ; mais d'autres qui avoient un caractere plus doux & plus tranquille les en empêcherent, & leur repréſenterent que le butin étoit ſi conſidérable, que chacun pouvoit eſpérer d'en retirer beaucoup pour ſa part.

Enfin Morgan arriva à Chagre, & rétablit la joie parmi ceux qu'il y avoit laiſſés en garniſon. Le lendemain de ſon arrivée, il fit évaluer le pillage qu'on avoit fait à Panama. Il montoit à quatre cent quarante-trois mille deux cent livres, ſans parler des pierreries qui ne furent pas appréciées à leur juſte valeur, & dont Morgan prit une grande quantité à très-bon compte. Pluſieurs Flibuſtiers ſe plaignirent de ce qu'on n'avoit pas mis dans le magaſin une multitude de choſes qu'ils avoient priſes eux-mêmes. Ils murmurerent beaucoup ; mais on ſut les appaiſer, en leur promettant de les récompenſer.

Le partage étant fait, chacun fut fort étonné de voir que ſa part ne montoit pas à la moitié de ce qu'il eſpéroit avoir. Tous murmurerent contre Morgan, & l'accuſerent d'avoir retenu une partie de ce qu'ils lui avoient mis entre les mains. Pluſieurs ſe propoſoient de lui caſſer la tête. Morgan étoit inſtruit de leurs murmures & de leurs menaces : il employoit tous les moyens qu'il pouvoit imaginer pour les appaiſer : mais s'ils faiſoient voir de la tranquillité ; ce n'étoit que pour un tems très-court ; leur colere ſe ranimoit & leurs murmures recommençoient.

Craignant que des hommes auſſi déterminés que les Flibuſtiers, ne paſſaſſent des menaces aux effets, il réſolut de s'enfuir. Il ſortit de la riviere de Chagre, ſans donner aucun ſignal, accompagné ſeulement de quatre vaiſſeaux, dont les Capitaines étoient ſes confidens & les complices de ſon vol. Pluſieurs François qui étoient dans ſa troupe propoſerent de le pourſuivre ; mais Morgan fit tant de diligence qu'ils ne purent l'atteindre. Il ſe retira à la Jamaïque, épouſa la fille d'un des principaux habitans de cette Iſle.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien les Flibuſtiers furent irrités de voir qu'un homme auquel ils avoient donné toute leur confiance, leur enlevoit tout le fruit de leurs fatigues & de leurs travaux. Ils ſe rappelloient que peu de tems avant ſon départ, il avoit l'air rêveur, étoit ſouvent en conférence ſecrete avec ſes plus intimes amis, qu'il leur parloit à l'oreille, qu'il avoit un air fort réſervé avec tout

le monde, même lorſqu'on parloit de partager le butin. Un jour que l'auteur de ſa vie, qui étoit Chirurgien ſur ſon vaiſſeau, panſoit un de ſes confidens, Morgan dit au malade en langue angloiſe, qu'il croyoit que le Chirurgien n'entendoit pas: *courage: vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez à profiter de la victoire.* Il ajoute qu'étant à cueillir des herbes pour faire des remedes, il apperçut Morgan qui étoit ſeul dans un canot & qui y cachoit quelque choſe, que l'éloignement l'empêcha de diſcerner; mais il crut que c'étoit un effet de conſéquence, parce que Morgan regardoit de tous les côtés pour voir ſi perſonne ne l'obſervoit. Il m'apperçut, continue le Chirurgien, vint à moi, avec un air un peu décontenancé; & en prenant enſuite un plus tranquille, il me demanda ce que je faiſois, & s'il y avoit long-tems que j'étois dans cet endroit: pendant qu'il me parloit, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & pour réponſe à ſes queſtions, je lui en dis les propriétés. Il étoit ſi troublé qu'il me tint pluſieurs propos vagues & me fit des offres de ſervice. Je fus d'autant plus étonné de ſa conduite, qu'auparavant ce tems, il daignoit à peine me parler. Pendant que les Flibuſtiers faiſoient leurs complaintes, Morgan jouiſſoit paiſiblement à la Jamaïque du fruit de ſes forfaits.

ART.

ARTICLE VI.

*Vie de Monbars, surnommé l'*Exterminateur.

MONBARS étoit originaire du Languedoc & appartenoit à une des meilleures familles de ce pays. Il avoit été très-bien élevé, & ses parens n'avoient rien négligé pour lui donner l'éducation nécessaire à la jeune noblesse. On assure que son Gouverneur lui avoit fait lire plusieurs relations de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, & des cruautés qu'ils avoient exercées contre les malheureux habitans de ce pays. Cette lecture lui inspira de la compassion pour les vaincus & de l'horreur pour les vainqueurs. Il témoigna toujours dans la suite le desir de venger les premiers, & marquoit beaucoup de satisfaction, lorsqu'on lui disoit qu'ils avoient battu les Espagnols.

On avoit fait une comédie pour les écoliers du collége où il étudioit. Parmi les acteurs il y avoit un François & un Espagnol. Monbars représentoit le François, & un de ses camarades représentoit l'Espagnol. Celui-ci lâcha dans son rôle beaucoup d'invectives contre les François. La haine que Monbars avoit conçue contre les Espagnols se réveilla. Il interrompit brusquement le prétendu Espagnol, s'élança même sur lui & le maltraita tellement qu'on fut obligé d'employer la violence pour le lui ôter des mains.

Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de maturité, son pere songea à l'établir. Mais il se dé-

roba de la maiſon paternelle, alla au Havre-de-Grace trouver un de ſes oncles, qui commandoit un vaiſſeau de Roi, & avoit ordre de croiſer contre les Eſpagnols avec leſquels les François étoient alors en guerre. Monbars le pria de le mener avec lui en courſe. L'oncle écrivit au pere de Monbars, lui manda les intentions de ſon fils. Sur ſa réponſe, il emmena ſon neveu avec lui. Lorſqu'on découvroit un vaiſſeau, il demandoit ſi c'en étoit un Eſpagnol. Il en parut un à la hauteur de Saint Domingue : ſon oncle lui donna la chaſſe, & s'en approcha aſſez près pour voir qu'on ſe préparoit à mettre le feu au canon. Comme il connoiſſoit le caractere bouillant de ſon neveu, il eut peur qu'il ne s'exposât trop & le fit enfermer. Il eſſuya le feu du vaiſſeau Eſpagnol, le joignit enſuite & en vint à l'abordage ; alors il fit lâcher ſon neveu. Ce jeune homme, le ſabre à la main, s'élança au milieu des ennemis, ſe fit jour, & ſuivi de quelques François que ſa valeur animoit, paſſa deux fois d'un bout du vaiſſeau à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage, & ne ceſſa de frapper que quand on fut maître du vaiſſeau. Il étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis & d'autres ouvrages d'un très-grand prix, une caſſette remplie de diamans bruts, dont quelques-uns paroiſſoient être de la groſſeur d'un bouton. Cette caſſette étoit garnie de barres de fer & fermoit à quatre ſerrures.

Avant d'entrer dans de plus grands détails ſur la vie de Monbars, nous croyons

devoir donner ſon portrait. L'Auteur de qui nous l'empruntons, l'avoit vu aux Honduras. Il étoit grand, vif & alerte, comme le ſont tous ceux de ſa nation, & avoit l'air noble. Son teint étoit baſané. Des ſourcils noirs & épais ſe joignoient en arcade ſur ſes yeux & empêchoient qu'on ne vît la couleur dont ils étoient. On peut juger par-là que cet homme avoit l'air terrible, & l'on aſſure que dans un combat, il commençoit à vaincre par la terreur qu'inſpiroient ſa figure & ſa contenance, & achevoit par la force de ſon bras.

On eut ſoin d'épargner les matelots du vaiſſeau Eſpagnol dont on vient de parler, parce qu'on avoit beſoin d'eux. Ils donnerent avis que le vaiſſeau qu'on venoit de prendre, étoit ſuivi de deux autres, qui étoient encore plus richement chargés, que la tempête avoit écartés ; & qu'ils ne manqueroient pas d'arriver ſous peu de jours, parce que le rendez-vous étoit dans l'endroit où on avoit attaqué le premier, c'eſt-à-dire, au port Margot.

L'oncle de Monbars réſolut d'attendre ces vaiſſeaux & de ne laiſſer paroître au port que celui qu'il venoit de prendre, eſpérant que les autres, en le voyant, ſe hâteroient d'arriver au rendez-vous. Pluſieurs Boucaniers étant arrivés au bruit du canon préſenterent aux François quantité de paquets de chair de ſanglier, accommodée comme nous l'avons dit. On la reçut avec plaiſir, & on leur donna de l'eau-de-vie en échange. Ils dirent qu'ils auroient donné une plus grande quantité de paquets,

ſi les Eſpagnols n'avoient détruit tous leurs boucans. « Pourquoi ſouffrez-vous cela, » leur dit bruſquement le jeune Monbars ? » Nous ne le ſouffrons pas, reprirent-ils » avec la même vivacité, & les Eſpagnols » qui ſavent bien qui nous ſommes, ont » pris le tems que nous étions à la chaſſe. » Nous allons joindre pluſieurs de nos ca- » marades qu'ils ont encore plus maltraités » que nous, & nous leur ferons payer bien » cher le mal qu'ils nous ont fait. Si vous » voulez, leur répliqua Monbars, je mar- » cherai à votre tête, non pour vous com- » mander, mais pour punir les Eſpagnols » de leur cruauté. »

Les Boucaniers, le jugeant ſur la figure, ne douterent pas qu'il ne fût homme d'expédition : ils accepterent ſa propoſition. Il pria ſon oncle de lui permettre de les ſuivre, ce qu'il obtint. Son oncle lui donna même pluſieurs jeunes gens dont on connoiſſoit la valeur. Sur le champ Monbars partit, & promit à ſon oncle de revenir le plus promptement qu'il pourroit. A peine fut-il deſcendu à terre, qu'il apperçut un gros de Cavalerie Eſpagnole. Il vouloit l'attaquer, ſans faire attention au petit nombre de Boucaniers. Mais un d'entre eux lui dit : *Ne vous preſſez pas : nous allons prendre tous ces Cavaliers, ſans qu'il en échappe un ſeul.* Au même inſtant le Boucanier fit faire alte à ſes camarades & tourner le dos aux Eſpagnols, comme s'ils ne les avoient pas vus. Il déroula une tente de toile qu'il portoit en bandouliere. Ses camarades l'imiterent, quoiqu'ils ne ſuſſent pas quelle étoit ſon intention. Mais

ils avoient confiance en lui, parce qu'il les avoit pluſieurs fois tirés d'embarras. Il fit tirer ſes flacons d'eau-de-vie, comme s'il eût voulu engager ſa troupe à ſe réjouir. Les Eſpagnols qui les obſervoient, crurent qu'ils alloient les tailler tous en pieces, parce qu'ils ſe perſuadoient que les Boucaniers alloient s'amuſer à ſe divertir, ſans ſonger à autre choſe. Pour leur donner plus de confiance, ils chercherent à ſe dérober à leurs yeux & deſcendirent dans le vallon. Le Boucanier qui conduiſoit la troupe, envoya avertir les autres Boucaniers de l'état où ils étoient, & les fit prier de venir promptement à leur ſecours. Lorſque la nuit commença à tomber, il dit à ſes gens de paſſer dans un bois qui étoit près de là, & de laiſſer les tentes déployées. Il eſpéroit trouver dans ce bois ceux qu'il avoit fait prier de venir à ſon ſecours. Il les y trouva effectivement.

A la pointe du jour, on apperçut que les Eſpagnols faiſoient quelques mouvemens. Peu après on les vit deſcendre de la même colline où ils avoient paru la premiere fois. Les Boucaniers les attendoient en bon ordre. Les Eſpagnols avancerent à grands pas vers l'endroit où étoient les tentes, croyant y trouver les Boucaniers enſevelis dans le ſommeil & dans le vin. Alors les Boucaniers ſortirent du bois, & firent ſur eux une vigoureuſe décharge de leur mouſqueterie.

Monbars ſe ſaiſit d'un cheval Eſpagnol, dont il avoit tué le Cavalier, & s'élança par-tout où il voyoit de la réſiſtance. Cédant à ſon impétuoſité naturelle, il atta-

qua ſeul un eſcadron, fut environné, & auroit infailliblement péri, ſi les Boucaniers n'étoient accourus à ſon ſecours.

Un Boucanier, voyant que les fleches des Indiens les incommodoient beaucoup, leur cria en colere, montrant Monbars : *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie un libérateur pour vous délivrer de la tyrannie des Eſpagnols* ? Les Indiens s'arrêterent, ſe rangerent autour de Monbars, & tournerent leurs fleches contre les Eſpagnols, qui dans un inſtant furent preſque tous détruits.

Monbars, voyant les Indiens à ſes côtés qui combattoient contre les Eſpagnols, regardoit ce jour comme le plus beau de ſa vie. Il étoit tranſporté de joie, & les encouragea à ſe venger des maux que ceux de cette nation leur avoient fait eſſuyer. On aſſure que le carnage fut affreux, & que les Eſpagnols qui échapperent aux coups des Boucaniers & des Indiens, ne firent plus uſage de leurs chevaux que pour fuir.

Les Boucaniers prierent Monbars de leur aider à rendre la victoire complete, & d'aller avec eux ravager les habitations des Eſpagnols. Monbars applaudit à ce projet, & marcha à leur tête : mais il entendit un coup de canon qui venoit du port : croyant que les deux vaiſſeaux que ſon oncle attendoit étoient arrivés, il s'y rendit auſſitôt. Il s'étoit trompé : ſon oncle, impatient de ſe rendre où le ſervice du Roi l'appelloit, avoit fait tirer ce coup de canon pour avertir ſon neveu de ſon départ. Il fut charmé de le revoir & d'entendre les éloges qu'on faiſoit de ſa valeur.

Les Boucaniers avoient conçu tant d'eſtime & d'amitié pour Monbars, qu'ils ne pouvoient le quitter : ils s'embarquerent avec lui. Les Indiens qui craignoient la vengeance des Eſpagnols, firent la même choſe. On les mit tous ſur le vaiſſeau qu'on avoit pris aux Eſpagnols. On donna aux Indiens des fuſils & des ſabres, dont ils ſe ſervoient auſſi bien que de l'arc & des fleches. L'oncle de Monbars lui en donna le commandement, & nomma pour ſon Lieutenant un Officier qui avoit du courage & de l'expérience. Tout étant arrangé, on mit à la voile. Au bout de quinze jours Monbars & ſon oncle furent attaqués par quatre vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, qui alloient au-devant d'une flotte chargée de l'or & de l'argent des Indes. Deux de ces vaiſſeaux attaquerent le vaiſſeau que montoit l'oncle, & les deux autres celui du neveu. L'oncle ſe défendit avec tant de fureur, qu'il coula les deux navires ennemis à fond ; mais il eut le même ſort quelques momens après. Il fut regretté de tous ceux qui le connoiſſoient.

Monbars apprit cette triſte nouvelle dans le tems même qu'il étoit aux priſes avec les deux navires qui l'avoient attaqué. La fureur ſe joignit à ſon courage ; la fortune le ſeconda : il en coula un à fond, aborda l'autre, s'élança dedans, &, ſecondé de ſes gens & des Indiens, il renverſa tout ce qui ſe préſenta devant lui. Enfin il ſe rendit maître de ce vaiſſeau qui étoit le plus grand & le mieux équipé de ceux qui les avoient attaqués ſon oncle & lui. On peut s'imaginer que la haine de Monbars

contre les Eſpagnols augmenta encore par la mort de ſon oncle, dont ils étoient la cauſe. Se voyant monté de deux beaux & bons vaiſſeaux, il chercha tous les moyens de la ſatisfaire. Les Boucaniers lui propoſerent de faire une deſcente dans l'endroit où ils étoient, lui aſſurerent qu'il y trouveroit l'occaſion de ſatisfaire ſa vengeance, parce qu'il y avoit beaucoup d'Eſpagnols. Il accepta cette propoſition avec joie. Le Gouverneur du pays fut averti de ſa deſcente, & ſe tint ſur ſes gardes. Ses précautions furent inutiles; Monbars attaqua les bataillons avancés avec tant de fureur, qu'il les renverſa ſur les autres, & fit un carnage horrible des Eſpagnols. Il paſſa le reſte de ſa vie à les chercher & à les combattre. L'Auteur qui nous ſert de guide n'entre pas dans de plus grands détails au ſujet de ce célebre Flibuſtier.

ARTICLE VII.

Aventures du Capitaine Avery.

L'HISTOIRE de ce Flibuſtier prouve combien on doit ſe défier des bruits populaires, qui ſont preſque toujours contraires à la vérité. On entend ſouvent raconter des faits dont on a été témoin, & la narration eſt entierement contraire à la vérité.

Avery paſſoit pour un homme important: on publioit en Europe que la fortune l'avoit tellement favoriſé, qu'il s'étoit formé un Etat, & s'étoit fait proclamer Roi. On ajoutoit qu'il poſſédoit des

richeſſes immenſes ; que le grand Mogol lui avoit donné ſa fille en mariage. On compoſa à ſon ſujet une Comédie, intitulée *l'Heureux Pirate*, & qui fut repréſentée ſur le théâtre de Londres. Pendant qu'on débitoit ces fables à ſon ſujet, il étoit en Angleterre où il demandoit l'aumône. Voici ſon hiſtoire.

Il étoit né à Plimouth, dans la Province de Devonshire. Il s'embarqua dès ſa plus tendre jeuneſſe, parvint à être Contre-Maître ſur un vaiſſeau marchand. Il paſſa en qualité de premier Contre-Maître ſur un vaiſſeau de guerre que les Eſpagnols acheterent des Anglois. Comme il étoit adroit & inſinuant, il gagna la confiance des Matelots au point qu'ils conſentirent à s'emparer du vaiſſeau & aller avec lui en courſe du côté des Indes orientales. Son projet étant concerté, il partit ſur les onze heures du ſoir de la Corogne, où ſon vaiſſeau étoit à l'ancre. Le Capitaine qui, ce jour-là, s'étoit couché de bonne heure, fut éveillé par le mouvement du vaiſſeau. Il appella du monde : Avery entra dans ſa chambre, & lui demanda ce qu'il vouloit. Le Capitaine lui dit qu'il croyoit que le vaiſſeau avoit chaſſé ſur ſes ancres. Avery reprit : *Nous ſommes en mer. Apprenez que je ſuis Capitaine du vaiſſeau, & qu'il faut que vous me cédiez votre chambre. Je vais aux Indes orientales où j'eſpere faire ma fortune & celle de tous ceux qui voudront me ſuivre. Je vous laiſſe le choix ou de venir avec moi, ou de prendre une barque pour aller à terre.* Le Capitaine accepta la derniere propoſition & alla à terre. Avery continua ſa

route & arriva à l'Iſle de Madagaſcar ſans aucun accident. Il aborda au Nord-Eſt, où il trouva une troupe de Flibuſtiers qui ſe joignit à lui.

Après pluſieurs délibérations ces Flibuſtiers réſolurent d'aller croiſer ſur les côtes de l'Arabie. Lorſqu'ils furent près de l'Inde, ils rencontrerent un bâtiment qui appartenoit au grand Mogol, & où il y avoit des gens de la plus grande conſidération, entre autres une des filles du Monarque qui alloit en pélerinage à la Mecque. Ce vaiſſeau étoit chargé de richeſſes deſtinées pour faire des offrandes au tombeau de Mahomet.

La Princeſſe & ceux qui l'accompagnoient avoient avec eux tous leurs Eſclaves, s'étoient munis de leurs habits les plus précieux. Ils avoient des pierreries d'un prix ineſtimable, beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent & des ſommes conſidérables pour ſubvenir aux frais de leur dépenſe. Enfin la priſe que ces ſcélérats firent étoit immenſe. Ils tranſporterent dans leur vaiſſeau toutes les richeſſes qui étoient dans celui de la fille du grand Mogol & l'abandonnerent. Ce navire, n'étant plus en état de pourſuivre ſa route, retourna aux Indes.

Le grand Mogol fut indigné, lorſqu'il apprit qu'on avoit pillé le vaiſſeau de ſa fille, & réſolut de mettre ſur pied une armée formidable, pour chaſſer tous les Anglois des Indes.

Les compagnons d'Avery propoſerent de ſe rendre à Madagaſcar, & de conſtruire des forts dans cette iſle, pour ſe mettre à

l'abri de toute insulte : mais il leur représenta qu'ayant en leur possession des trésors immenses, ils devoient s'occuper du soin de les conserver ; il ajouta qu'il étoit possible que les vaisseaux se séparassent, & que chacun fût attaqué par quelque gros vaisseau auquel il ne pourroit résister ; que celui qu'il montoit étoit si bon voilier, qu'il seroit impossible à toute espece de navire de le joindre. Il conseilla à chacun de ses compagnons d'y apporter son butin, & de mettre son cachet sur le coffre dans lequel il le déposeroit. Il profita de leur confiance pour les tromper : une nuit il prit le large & s'éloigna d'eux, au point qu'ils ne purent jamais le réjoindre. Il gagna l'Amérique & aborda à l'isle de la Providence, où il vendit son vaisseau, afin de se dérober aux poursuites qu'on pourroit faire. Il donna une partie du butin à ceux qui l'avoient accompagné, garda tous les diamans, & se rendit seul à Boston dans la nouvelle Angleterre. De-là, il passa en Irlande. Il n'osoit cependant exposer ses diamans en vente, parce que le bruit de l'outrage fait à la fille du grand Mogol, étoit parvenu en Europe, & que toutes les Puissances de cette partie du monde se proposoient de punir séverement les coupables.

Il passa en Angleterre, alla trouver un de ses amis, lui confia son secret & le pria de lui aider à se défaire de ses diamans. Cet ami lui proposa de les confier à des marchands qui étoient de sa connoissance & de la fidélité desquels il lui répondit. Avery suivit son conseil, se rendit à Bristol, où

il changea de nom & vécut quelque tems, ſans ſe faire connoître à perſonne. Comme il ne recevoit point de nouvelles de ſes Marchands, il leur écrivit pluſieurs fois, & en obtint un peu d'argent qui lui ſervit à ſubſiſter pendant quelque tems. Se voyant enfin preſſé par la miſere, il ſe rendit à Briſtol, où étoient ſes créanciers : mais, loin de lui donner du ſecours, ils le menacerent de le dénoncer & de lui faire ſubir la punition qui étoit due à ſes crimes. Ils l'intimiderent au point qu'il retourna en Angleterre, où accablé de miſere & de chagrin, il mourut. Il fut même enterré par la charité. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, que tous les ſcélérats eſſuyaſſent un ſort ſemblable.

ARTICLE VIII.

Aventures du Capitaine Martel.

ON ignore l'origine de ce Flibuſtier. On trouve ſeulement qu'il étoit Armateur à la Jamaïque; qu'en 1716 il commandoit un vaiſſeau de vingt pieces de canon & de quatre-vingt hommes d'équipage, avec lequel il croiſoit vers Cuba & pluſieurs autres endroits. Il s'empara d'un vaiſſeau dans lequel il y avoit près de trente mille livres en argent. Peu après il prit une chaloupe, où il trouva encore quelque argent & des proviſions de toute eſpece. Il en attaqua deux autres dans un des ports de Cuba, les pilla & les laiſſa aller. Il en attaqua une de vingt-deux pieces de canon, mit l'équipage à terre & la

garda avec toute la cargaiſon. Il prit & pilla une infinité d'autres vaiſſeaux. Il alla enſuite ſe radouber à l'iſle Sainte-Croix. Pour ſe précautionner contre toute attaque, il éleva une batterie de quatre pieces de canon. Il poſta une chaloupe de quatre pieces de canon à l'entrée du canal, afin d'empêcher toute eſpece de bâtiment d'y aborder.

Le Capitaine Hume, qui montoit un vaiſſeau de quarante pieces de canon, avec cent quatre-vingt hommes d'équipage, eut ordre d'aller contre ce Pirate. Après de longues recherches, il apprit où étoit ſa retraite. Il fit voile vers l'iſle Sainte-Croix, & attaqua la barque qui bouchoit le canal, la coula à fond, avança ſur les autres vaiſſeaux de Martel, ſur leſquels il fit un feu continuel. Martel & ſes gens voyant qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter, quitterent leurs vaiſſeaux & ſe ſauverent dans les bois, où ils périrent de faim.

ARTICLE IX.

Aventures du Capitaine Teach.

EDOUARD Teach étoit natif de Briſtol. Il avoit fait pluſieurs courſes avec des Armateurs de la Jamaïque : quoiqu'il ſe fût toujours diſtingué par ſon intrépidité, il n'étoit jamais parvenu à commander, ce qui lui fit prendre le parti de ſe faire Pirate. Le Capitaine Hornigold lui donna le commandement d'une chaloupe qu'il avoit priſe. Ils ſe joignirent enſemble, & firent pluſieurs priſes conſidérables. En croiſant

ſur les côtes de l'Amérique Eſpagnole, ils rencontrerent une chaloupe montée par des Pirates qui ſe joignirent à eux. Ils prirent pluſieurs marchands, allerent croiſer ſur les côtes de la Caroline, ce qui jetta dans ce pays une telle épouvante, qu'aucun vaiſſeau n'oſoit ſortir, & le commerce y fut interrompu. Ils s'arrêterent aux environs de Charles-Town, envoyerent pluſieurs de leurs ſoldats demander des proviſions au Gouverneur, avec menaces de maſſacrer tous les Anglois qu'ils avoient pris. La crainte que Teach avoit inſpirée, étoit ſi grande, que les ſcélérats qu'il avoit envoyés à Charles-Town, ſe promenoient dans la ville, ſans qu'on oſât leur dire la moindre choſe : on leur donna même ce qu'ils demandoient. Teach, ſatisfait de la conduite des habitans de la ville à ſon égard, ſe contenta de prendre l'or & l'argent qui étoient dans les vaiſſeaux, & les renvoya avec les priſonniers.

Teach forma alors le projet de s'emparer de l'or & de l'argent qu'il avoit acquis dans les différentes priſes qu'il avoit faites, de n'en faire part qu'à ceux qui lui étoient le plus attachés & de ſe ſéparer des autres. Pour exécuter ſon projet, il fit échouer ſon vaiſſeau ſur une petite iſle, alla trouver le Gouverneur de la Caroline occidentale, & lui dit qu'il venoit pour profiter du pardon que Sa Majeſté Britannique accordoit aux Pirates, qui voudroient ſe ſoumettre & ceſſer de piller les vaiſſeaux.

Ce ſcélérat n'avoit pas le projet de changer de vie : il n'attendoit qu'une occaſion favorable pour recommencer ſes briga-

dages. Pour cet effet, il lia une intelligence ſecrete avec Charles Edein, Gouverneur de la Caroline ſeptentrionale. Avant de ſe remettre en mer, il épouſa une jeune perſonne âgée d'environ ſeize ans. On aſſure que c'étoit ſa quatorzieme femme, & qu'il en avoit encore douze qui étoient en vie. La conduite qu'il tenoit avec elle, prouve que les hommes de ſon eſpece ſont capables de tous les crimes : il la forçoit de s'abandonner à ſes amis, même en ſa préſence.

Au mois de Juin 1713, il retourna en courſe, prit deux ou trois vaiſſeaux, dont il enleva les proviſions & les autres choſes qui pouvoient lui être utiles. Peu de tems après, il rencontra deux vaiſſeaux François : l'un étoit vuide ; mais l'autre avoit une charge de ſucre & de cacao ; il fit paſſer l'équipage de celui qui étoit chargé dans l'autre, & ſe rendit à la Caroline ſeptentrionale, où il partagea le butin avec le Gouverneur, qui eut la baſſeſſe de déclarer que ce vaiſſeau étoit de bonne priſe. Teach, craignant que ce bâtiment ne fût reconnu, réſolut de le brûler, & en obtint la permiſſion, ſous prétexte qu'il étoit trop vieux pour être radoubé. Il paſſa deux ou trois mois dans ces parages. Quelquefois il alloit à terre, ſe divertiſſoit avec les maîtres des Plantages qui lui faiſoient toutes ſortes d'accueils : mais, dans leur conduite à ſon égard, il y avoit plus de crainte que d'amitié. Il pouſſoit même l'inſolence juſqu'à s'amuſer avec leurs femmes, & on n'oſoit lui marquer de la jalouſie. Il pilloit preſque toutes les chaloupes qu'il trouvoit

ſur ces parages, & perſonne n'oſoit ſe plaindre, parce qu'on ſavoit que le Gouverneur le protégeoit. Les pertes continuelles que les propriétaires de ces barques faiſoient, les impatienterent. Ils envoyerent demander du ſecours au Gouverneur de la Virginie, & en obtinrent. Il arma deux vaiſſeaux de guerre, en donna le commandement à un Officier dont on connoiſſoit l'expérience & la valeur; ſon nom étoit *Maynard*.

Dans le même tems le Gouverneur de la Virginie fit publier un manifeſte, par lequel il promettoit des récompenſes à tous ceux qui pourroient prendre des Flibuſtiers. Pluſieurs ſoldats, excités par cette promeſſe, monterent ſur les deux vaiſſeaux qu'on envoyoit contre les Pirates. L'Officier qui étoit chargé d'aller contre eux, mit à la voile & arrêta dans ſa courſe toutes les barques qu'il rencontra, de crainte que quelqu'une n'avertît Teach du projet qu'on avoit formé contre lui. Le Pirate en fut cependant informé par le Gouverneur, qui, comme nous l'avons dit, avoit la baſſeſſe d'autoriſer ſes brigandages.

Teach fit alors tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe. Les vaiſſeaux que commandoit Maynard, parurent avec le pavillon Royal. Teach leur lâcha toutes ſes bordées, & fit couper ſes cables pour éviter l'abordage; mais les vaiſſeaux du Roi le pourſuivirent avec tant de vîteſſe, qu'ils le joignirent. Teach, ſe voyant obligé d'en venir aux mains, cria, avec le porte-voix, qu'il vouloit ſavoir à qui appartenoient

ces vaiſſeaux. *Leur pavillon te l'annonce*, répondit Maynard. *Je ne te ferai point de quartier*, reprit Teach. Je ne t'en demande pas, reprit Maynard. Teach fit alors une décharge qui tua beaucoup de monde à Maynard. Celui-ci fit deſcendre tout ſon monde à fond de cale, & ſe tint preſque ſeul ſur le tillac. Lorſque les vaiſſeaux eurent abordé ceux de Teach, celui-ci fit jetter dedans des bouteilles de verre remplies de poudre, de mitrailles; avec des meches: mais elles firent peu d'effet.

Le Pirate, voyant peu de monde ſur le tillac des vaiſſeaux ennemis, dit à ſes gens que tous les ſoldats qui étoient dedans avoient éte tués, à la réſerve de deux ou trois: *hachons-les en pieces, ajouta-t-il, & jettons-les à la mer.* A l'inſtant il s'élança dans un vaiſſeau. Maynard donna le ſignal, dont il étoit convenu avec ceux qui étoient à fond de cale. Ils ſortirent, attaquerent les Pirates avec une valeur extraordinaire. Teach & Maynard ſe joignirent, & Teach auroit tué ſon adverſaire, ſi un ſoldat du dernier n'étoit venu à ſon ſecours. Teach ſe battoit en déſeſpéré, & renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Enfin il tomba percé de coups & mourut: on pourroit dire en Héros, s'il eût mieux employé ſa valeur.

Maynard ordonna qu'on lui coupât la tête & qu'on l'attachât au haut de ſon beaupré. En viſitant ſon vaiſſeau, on trouva des papiers qui firent connoître l'intelligence qui régnoit entre le Gou-

verneur Edein & lui. Maynard ſe rendit à Bath-Town, & ſe ſaiſit de tout le ſucre que le Gouverneur Edein & ſon Secrétaire avoient dans leurs magaſins. Le Secrétaire, voyant que ſon crime étoit découvert, eut peur d'être cité en juſtice & d'être puni comme il le méritoit. Il fut ſaiſi d'une fievre ſi violente, qu'il en mourut peu de jours après. Maynard emmena tous les Pirates qui avoient échappé à ſes coups & à ceux de ſes ſoldats au Gouverneur de la Jamaïque, qui les fit tous pendre.

Nous croyons pouvoir dire un mot de la figure de Teach. Il avoit de la barbe juſqu'aux yeux. Il la ſéparoit par treſſes qu'il attachoit à ſes oreilles avec des rubans. Les jours de combat il prenoit une eſpece d'écharpe qu'il paſſoit ſur ſes épaules, y attachoit trois paires de piſtolets. Il mettoit à ſon chapeau deux meches allumées qui pendoient ſur ſon viſage. Son regard étoit farouche & cruel. Enfin ſon ajuſtement & ſa figure le rendoient terrible.

Son humeur & ſes inclinations répondoient à ſa maniere d'être. Pour prouver juſqu'où cette homme pouſſoit la ſcélérateſſe, nous rapporterons ici deux ou trois traits de ſa vie. Il avoit la manie de vouloir paſſer pour un Diable incarné. Un jour qu'il étoit ſur mer un peu pris de vin, il dit à ceux qui l'environnoient; *faiſons un enfer de nous-mêmes & voyons qui y réſiſtera le plus long-tems*; il deſcendit enſuite à fond de cale, avec deux ou trois hommes de ſon caractere,

mit le feu à pluſieurs pots remplis de ſoufre & d'autres matieres combuſtibles, fit fermer les écoutilles, & ne permit de les ouvrir que quand ceux qui compoſoient l'équipage, crierent qu'ils alloient tous être ſuffoqués. Il ſe fit gloire d'avoir réſiſté plus que tous les autres.

Un jour avant ſa mort, il fit la débauche avec pluſieurs de ſes camarades. Un d'entre eux lui ayant demandé ſi ſa femme ſavoit où étoit ſon argent, il repondit qu'il n'y avoit que lui & le Diable qui le ſuſſent, & que le dernier vivant auroit tout. Ceux de ſa troupe qui furent pris par le Capitaine Maynard, raconterent de lui une hiſtoire qui pourra paroître incroyable.

Dans une ſortie qu'il fit avec ſa troupe pour aller en courſe, on apperçut qu'il y avoit dans le vaiſſeau un homme qu'on ne connoiſſoit pas, & qui tantôt ſe promenoit ſur le tillac, tantôt deſcendoit à fond de cale, & qui diſparut, ſans qu'on ait pu ſavoir comment. Le Lecteur fera de cette hiſtoire le cas qu'il jugera à propos. Il me permettra de ne faire là-deſſus aucune réflexion.

Teach avoit ſoin de faire un journal de ſa vie. On le trouva dans ſon vaiſſeau après ſa mort. Il étoit conçu en ces termes. Tel jour tout le rum fut bu. Notre troupe un peu ſobre. Les ſcélérats complotent contre nous. Il eſt beaucoup parlé de ſéparation. Je médite quelque priſe. Pris un vaiſſeau qui avoit beaucoup de liqueur à bord.

ARTICLE X.

Vie du Major Stede Bonnet.

CE Pirate ou Flibuſtier étoit né de parens nobles, & avoit reçu une très-bonne éducation. Il paſſa dans ſa jeuneſſe à la Barbade, où il augmenta ſa fortune qui étoit déja très-conſidérable. Sa prudence & la douceur de ſon caractere lui acquirent beaucoup de conſidération dans ce pays. Il épouſa une fille qui étoit auſſi née de parens nobles : mais les ſentimens ne ſont pas toujours conformes à la naiſſance : ſes débauches cauſerent à ſon mari des chagrins ſi cuiſans, qu'il en perdit la tête & ſe fit Pirate. Il équipa à ſes dépens une chaloupe de dix pieces de canon, & prit ſoixante & dix hommes d'équipage. Une nuit il ſortit de la Barbade, alla vers les Caps de la Virginie, où il trouva pluſieurs vaiſſeaux qu'il pilla.

Vers le mois d'Août 1717, il ſe rendit à la barre de la Caroline ſeptentrionale, y prit une chaloupe appartenant à l'iſle de la Barbade, & qui étoit chargée de ſucre. Lorſque la nouvelle de cette priſe fut arrivée dans l'iſle, tout le monde fut étonné de ce qu'un homme pour lequel on avoit eu la plus grande conſidération fût devenu un Pirate. Comme Bonnet étoit fort mauvais marinier, il étoit obligé de ſuivre les avis de ceux qui compoſoient ſa troupe. Souvent même ils refuſoient de lui obéir, ce qui lui cauſoit beaucoup de chagrin.

Le hazard lui fit rencontrer le fameux Teach, dont on vient de lire la vie. Tous les camarades de Bonnet, connoiſſant ſes talens pour la piraterie, voulurent ſe joindre à lui, & Bonnet fut obligé de paſſer dans le vaiſſeau de Teach & d'abandonner le commandement du ſien à un des Officiers de ce dernier.

Les diſgraces qu'eſſuient les ſcélérats, ſont ordinairement des leçons pour eux & leur cauſent des remords. Bonnet, voyant qu'il n'étoit plus qu'un ſimple Flibuſtier, ſentit combien il étoit honteux pour lui d'avoir forcé, par ſon abominable conduite, ſes compatriotes à changer leur eſtime à ſon égard en haine & en horreur, enfin d'avoir couvert ſon nom d'opprobre & d'ignominie. Il fit part de ſes chagrins & de ſes remords à quelques-uns de ſes compagnons, leur dit qu'il avoit envie de ſe retirer; mais que n'oſant plus paroître en Angleterre, il paſſeroit en Eſpagne pour y vivre comme un inconnu.

Vers ce tems le Roi accorda une amniſtie à tous les Pirates Anglois. Bonnet réſolut d'en profiter, & ſe rendit à la Caroline: mais il ne ſe tint pas parole à lui-même, ſe remit avec une troupe de Flibuſtiers, prit le nom de Capitaine Thomas, & continua à piller tous les vaiſſeaux qu'il rencontroit; il alla à la riviere du cap Fear, pour radouber ſes vaiſſeaux. Le Conſeil de la Caroline ſeptentrionale en fut averti, & conçut les craintes les plus vives: mais le Colonel

Guillaume Reth alla trouver le Gouverneur, lui demanda deux chaloupes, & promit d'attaquer ces Pirates & de les empêcher de faire aucun mal à la Colonie. Le Gouverneur lui accorda ce qu'il demandoit, & il partit. Il les joignit en peu de tems, les attaqua ſi vivement, qu'il les força de ſe rendre. Ce brave Officier retourna triomphant à Charles-Town avec ſes priſonniers. Tout le peuple alla le recevoir ſur le rivage & lui exprimer ſa joie. On mit les Pirates dans des corps-de-garde, parce qu'il n'y avoit point de priſon. Le Capitaine Bonnet fut enfermé dans une maiſon particuliere, où l'on mit des ſentinelles. Cependant il trouva moyen de s'échapper. Cette fuite alarma tout le monde : on accuſa même le Gouverneur d'en être la cauſe. Celui-ci, pour ſe juſtifier, fit publier qu'il donneroit douze mille livres de récompenſe à quiconque lui ameneroit le Pirate Bonnet, mort ou vif, & envoya pluſieurs barques armées pour le pourſuivre.

Bonnet s'étoit ſauvé dans un petit bâtiment faiſant route vers le Nord ; mais le mauvais tems le força de retourner ſur ſes pas. Il ſe rendit à une petite Iſle près de Charles-Town. Le Gouverneur en ayant eu avis, envoya encore le Colonel Reth contre lui. Au bout de quelque jours, il le découvrit avec un de ſes camarades, les prit & les conduiſit à Charle-Town, où, par ordre du Gouvernement, on le mit ſous ſûre garde, pour lui faire ſon procès.

Le 28 Octobre 1718, on tint dans

cette ville une Cour de l'Amirauté, qui fut continuée juſqu'au 12 Novembre, pour faire le procès aux Pirates. Voici les chefs d'accuſation portés contre eux.

Les Jurés de par le Roi notre ſouverain, dénoncent ſous ſerment que le 2 Août, dans la cinquieme année du Roi George, Sted-Bonnet, Marinier, &c. étant dans la haute mer, vers le Cap Jacques, à 39 degrés, ſous la Juriſdiction de l'Amirauté de la Cour de la Caroline méridionale, ont attaqué à force d'armes & comme Pirates, une chaloupe marchande; que contre les loix divines & humaines, ils ſe ſont ſaiſis de l'équipage, non ſans danger de la vie de ceux qui le compoſoient; qu'ils ſe ſont emparés de ladite chaloupe, & de toutes les marchandiſes qui étoient dedans.

Telle fut la forme de l'accuſation ſous laquelle ils furent cités. Quoiqu'il y eût pluſieurs autres faits qu'on pouvoit prouver, la Cour ſe contenta de n'en alléguer que deux, parce qu'ils étoient ſuffiſans pour les condamner. Le ſecond chef regardoit la priſe d'une chaloupe & étoit de la même eſpece, que le précédent. Tous les Pirates, à l'exception de Bonnet, furent condamnés à être pendus. Le Juge leur fit un diſcours pathétique, prononça leur ſentence & les recommanda aux Miniſtres.

On ſongea enſuite à faire le procès de Bonnet, parce que ſa fuite en avoit retardé les pourſuites. Il fut condamné au même ſupplice. On lui lut ſa ſentence & le Juge lui fit un diſcours très-

pathétique, Il finit par lui dire ; ce n'eſt point moi qui prononce votre ſentence de mort, c'eſt la loi qui veut que vos crimes ſoient punis ; que vous ſoyez reconduit vers le lieu d'où vous êtes venu, & que de là vous ſoyez conduit au lieu de l'exécution & pendu juſqu'à ce que mort s'enſuive.

Que Dieu, infiniment miſéricordieux, ait pitié de votre ame.

ARTICLE XI.

Vie du Capitaine Edouard England.

ENGLAND avoit dès ſa jeuneſſe embraſſé l'état de Matelot. Il ſervoit en qualité de Contre-Maître ſur une chaloupe qui fit voile pour la Jamaïque & fut pris par un Flibuſtier, nommé Capitaine *Sinter*, qui le conduiſit à la Providence. England s'engagea avec lui & obtint le commandement d'une chaloupe. On fut étonné de voir un homme d'eſprit & d'un caractere doux comme England, enbraſſer un genre de vie où il faut être voleur & cruel. Il fit voile vers les côtes d'Afrique, y prit pluſieurs vaiſſeaux, du nombre deſquels ſe trouva le Cadogen, dont le Maître, nommé *Skinner*, fut maſſacré par des gens qui avoient ſervi ſous lui. Lorſqu'ils étoient ſur ſon vaiſſeau, il s'éleva une diſpute parmi eux. Skinner, pour éviter tant de déſordre, les fit paſſer dans un vaiſſeau de guerre ; mais il fut aſſez injuſte pour refuſer de payer leurs gages. Ces ſcélérats réſolurent

rent de profiter de l'occaſion pour ſe venger, & le firent d'une maniere cruelle. Ils l'attacherent à une machine qu'on nomme *vindas*, lancerent ſur lui une multitude de bouteilles qui le couperent preſque par tout le corps. Ils le promenerent enſuite autour du tillac, & le fouetterent de toutes leurs forces, ſans être touchés de ſes prieres & de ſes gémiſſemens; & le maſſacrerent enſuite.

England prit des vaiſſeaux de toute nation vers les Açores & les iſles du Cap-verd: il deſcendit vers la Gambie & le Cap-Corſe, & prit encore beaucoup de vaiſſeaux. De là il ſe rendit aux Indes orientales, où il fit beaucoup de priſes conſidérables. De là il paſſa à l'iſle de Madagaſcar, rencontra aux environs deux vaiſſeaux Anglois & un d'Oſtende. L'un des vaiſſeaux Anglois étoit commandé par le Capitaine Mackra, homme brave & expérimenté. Les deux autres l'étoient par des lâches qui prirent la fuite ſi tôt qu'ils apperçurent les Pirates. Mackra reſta ferme, avec la reſolution de ſe défendre. Il fit connoître aux ſiens combien il étoit honteux à des hommes faits pour combattre, de conſerver ſa vie par une lâcheté. Les Pirates l'attaquerent ſur les deux heures après midi. Il ſe défendit juſqu'à la nuit, fit deſcendre ſon monde dans les chaloupes, y deſcendit auſſi, & à force de rames aborda à terre. Il trouva par la ſuite moyen d'entrer en accommodement avec England, qui avoit autrefois été lié avec lui, en obtint un vaiſſeau. Les Pirates furent ſi irrités des bon-

nes diſpoſitions qu'England avoit marquées pour le Capitaine Mackra, qu'ils le dépoſerent & le forcerent de quitter leur compagnie. Ils le débarquerent avec trois autres dans l'iſle Maurice. Ils auroient pu y vivre, s'ils avoient eu de quoi chaſſer & pêcher, parce qu'il y a beaucoup de poiſſons & de porcs. Ils y trouverent des planches, avec leſquelles ils conſtruiſirent une barque qui les tranſporta à Madagaſcar, où ils rencontrerent pluſieurs de leurs confreres qui les admirent parmi eux, & leur aiderent à former des habitations.

ARTICLE XII.

Hiſtoire de Marie Read.

L'HISTOIRE de cette femme ſinguliere paroîtroit un roman, ſi la vérité n'en étoit prouvée par les pieces de ſon procès. Ce fut pendant l'inſtruction de ce procès qu'on découvrit quel étoit ſon ſexe, & que tous les habitans de la Jamaïque ſurent qui elle étoit & ce qu'elle avoit fait.

Marie Read naquit en Angleterre. Sa mere ſe maria fort jeune à un homme de mer. Il la quitta bientôt pour faire un voyage. Elle accoucha au bout de quelques mois d'un fils. Elle attendoit, avec impatience, le retour de ſon mari, mais elle n'en a jamais eu de nouvelles. Elle s'impatienta enfin, & devint groſſe une ſeconde fois. Lorſqu'elle vit que ſa groſſeſſe étoit prête à paroître, elle ſe retira à la campagne avec ſon fils qui n'avoit

pas encore un an ; il mourut peu de tems après. La groſſeſſe de la mere arriva à ſa maturité, & cette femme accoucha d'une fille, qui eſt cette Marie Read, dont nous allons parler.

Cette femme reſta dans ſa retraite pendant quatre ans. Au bout de ce tems elle réſolut de retourner à Londres, auprès de ſa belle-mere, qui étoit fort à ſon aiſe. Pour la mettre dans le cas de lui prêter des ſecours, elle habilla ſa fille en garçon, & la fit paſſer pour l'enfant qu'elle avoit eu de ſon mariage avec le fils de cette femme. Elle réuſſit ſi bien, que la belle-mere voulut prendre cet enfant chez elle : mais la mere, craignant qu'elle ne s'apperçût que c'étoit une fille, & ne découvrît la vérité du fait, lui dit qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſéparer de ſon fils qui étoit le ſeul gage qui lui reſtât de la tendreſſe de ſon mari. La belle-mere trouva ſes raiſons aſſez juſtes, conſentit à lui laiſſer ſon enfant, & convint avec elle de lui payer ſa nourriture & ſon entretien.

La mere éleva Marie Read, comme un garçon ; mais lorſqu'elle fut arrivée à un certain âge, elle lui découvrit le ſecret de ſa naiſſance & lui conſeilla, en même-tems, de cacher celui de ſon ſexe. La prétendue grand-mere mourut : la ſubſiſtance qu'elle fourniſſoit à Marie Read ceſſa, & la mere & la fille tomberent dans la miſere. La mere trouva cependant le moyen de la placer chez une femme de marque, en qualité de valet-de-pied. Cette fille, ſe ſentant forte, ayant du courage, quitta

le ſervice de la Dame, s'engagea dans un vaiſſeau de guerre, y ſervit quelque-tems, paſſa enſuite en Flandre, où elle prit parti dans un régiment d'Infanterie, en qualité de Cadet. Elle fit paroître de la bravoure dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent, & ne put cependant parvenir à un grade avancé. Elle quitta l'Infanterie, ſe mit dans la Cavalerie, où elle ſe comporta ſi bien, qu'elle acquit l'eſtime de tous ſes Officiers.

Pendant qu'elle ſervoit Mars, Vénus vint la tourmenter, elle conçut une violente paſſion pour un de ſes camarades qui étoit Flamand de nation, & d'une très-belle figure. Depuis ce moment, elle devint rêveuſe, négligea le ſoin du ſervice, & ne marquoit de l'ardeur que quand il falloit accompagner ſon amant. Lorſqu'ils alloient en parti, elle s'expoſoit aux plus grands dangers, pour avoir le plaiſir d'être auprès de lui. Les ſoldats ne ſe doutoient nullement du motif qui la faiſoit agir: celui qu'elle aimoit ne s'en doutoit même pas. Cet étrange attachement l'étonnoit, à la vérité, mais il l'attribuoit à une ſincere amitié. L'amour eſt impatient de ſe découvrir; Marie Read l'éprouva. Un jour que ſon camarade & elle étoient ſeuls dans leur tente, elle lui fit connoître ſon ſexe, ſans paroître l'avoir fait exprès. D'abord ſa ſurpriſe fut extrême: mais quand il en fut revenu, il ſe félicita d'avoir trouvé une maîtreſſe qui ne ſeroit qu'à lui. Il ſe trompa dans ſon eſpérance; malgré toutes ſes tentatives, il ne put jamais rien obtenir. En-

fin, il la trouva ſi modeſte & ſi réſervée, qu'il abandonna le projet d'en faire ſa maîtreſſe, & prit celui d'en faire ſa femme. Il ne tarda pas même à le lui faire connoître.

Marie Read goûta toute la ſatisfaction qu'une pareille déclaration peut cauſer à une fille qui aime, & qui eſt vertueuſe. Ils ſe promirent mutuellement la foi conjugale. Dès que leur Régiment fut entré en quartier d'hiver, Marie Read déclara ſon ſexe à ſes Officiers, acheta des habits convenables à ſon ſexe & les prit. Son amant obtint la permiſſion de l'épouſer. Le mariage de deux Cavaliers, parut une choſe ſi extraordinaire, que les habitans de la ville où ils étoient en garniſon coururent en foule à la bénédiction nuptiale: preſque tous les Officiers qui y étoient en garniſon, y aſſiſterent, & chacun d'eux ſe fit un devoir de faire un préſent à une femme qui avoit eſſuyé avec eux les haſards de la guerre. Marie Read ſollicita le congé de ſon mari & l'obtint très-facilement. L'aveu de ſon ſexe lui avoit donné le ſien.

Ils louerent une maiſon près du château de Breda & y tinrent auberge. La ſingularité de leur aventure attiroit beaucoup de monde chez eux, & les Officiers de la garniſon y alloient manger régulierement tous les jours.

Marie Read ſembloit être au comble du bonheur; mais elle éprouva qu'il n'y a point de félicité parfaite ſur la terre: ſon mari mourut en peu de tems. La paix de Riſwick fut cauſe que le nombre des

troupes qui étoient à Breda, diminua considérablement, & l'auberge de Marie Read devint presque déserte. Cette jeune veuve fut obligée d'abandonner un état où elle se voyoit dans le cas de dépenser le peu qu'elle avoit amassé. Elle reprit ses habits d'hommes & partit pour la Hollande, où elle s'engagea dans un Régiment d'Infanterie, qui étoit en garnison dans une des places frontieres: mais comme la paix la mettoit dans le cas de n'espérer aucun avancement, elle résolut de prendre un autre parti, & s'embarqua sur un vaisseau qui étoit destiné pour aller aux Indes occidentales.

Ce vaisseau fut pris par des Pirates Anglois, qui le pillerent & le laisserent aller; mais ils retinrent parmi eux Marie Read, qui étoit le seul Anglois qui se trouvât dedans. Quelque tems après, on publia la proclamation du Roi d'Angleterre, qui accordoit le pardon à tous les Pirates qui se soumettroient dans un tems limité. Tous ceux qui composoient la troupe dans laquelle se trouvoit Marie Read, accepterent le pardon & se retirerent dans des lieux particuliers pour y passer tranquillement le reste de leurs jours: mais l'argent leur manqua en peu tems, & ayant appris que le Capitaine Woods, Gouverneur, équipoit un vaisseau, pour aller en course contre les Espagnols, Marie Read & plusieurs autres de ses camarades s'embarquerent pour cette Isle, dans le dessein d'entrer dans ce vaisseau, espérant qu'ils feroient fortune.

A peine le vaiſſeau eut-il mis à la voile, qu'une partie de l'équipage ſe ſouleva contre l'autre. L'une vouloit recommencer le métier de Pirate, & de ce nombre étoit Marie Read; l'autre s'y oppoſoit. Après bien des conteſtations, tous conſentirent à ſe faire Pirate, & le vaiſſeau prit ſa route vers la Jamaïque, où il prit un grand nombre de vaiſſeaux qui venoient d'Angleterre. Lorſqu'ils rencontroient quelqu'artiſan qu'ils croyoient pouvoir leur être utile, ils le gardoient. Parmi ces Pirates, il ſe trouva un jeune homme d'une très-rare beauté & très-bien fait: Marie Read en devint ſi amoureuſe, qu'elle tomba dans une rêverie continuelle. Craignant de ne pas trouver en lui les mêmes ſentimens à ſon égard, elle réſolut de lui cacher ſon ſexe, juſqu'à ce qu'il eût conçu de l'amitié pour elle. Comme elle ſavoit que la vie de Pirate étoit odieuſe à ce jeune homme, elle lui répétoit ſouvent qu'elle en ſentoit toute l'horreur, & qu'elle la quitteroit ſitôt qu'elle en trouveroit l'occaſion. Elle réuſſit dans ſon projet, & dans peu de tems ils lierent une étroite amitié. Elle crut alors qu'il étoit tems de lui découvrir quel étoit ſon ſexe. Elle lui laiſſa voir, comme par mégarde, ſa gorge qui étoit d'une blancheur extraordinaire.

La vue de cet objet inattendu, excita la curioſité du jeune homme: il la preſſa ſi vivement de lui dire ce que cela vouloit dire, qu'enfin paroiſſant vaincue par ſes ſollicitations, elle lui déclara ce qu'elle deſiroit ardemment qu'il sût. Son amitié

pour elle ne tarda pas à ſe changer en amour. Celui de Marie Read augmenta pour lui : elle en donna une preuve dans une action auſſi généreuſe que l'amour en ait jamais fait commettre. Il arriva un jour que ce jeune homme prit querelle avec un autre de la troupe, lorſque le vaiſſeau étoit à l'ancre près d'une Iſle. Ils ſe donnerent rendez-vous à terre pour ſe battre. Marie Read en fut inſtruite, &, préférant les jours de ſon amant aux ſiens mêmes, elle réſolut de le tirer du danger qui le menaçoit, & de s'y expoſer. Pour cet effet, elle chercha diſpute à l'ennemi de ſon amant, & le défia au combat. Il accepta le défi : lorſqu'ils furent à terre, elle le preſſa ſi vivement de la ſuivre, qu'il crut que ſon honneur demandoit qu'il le fit. Ils ſe battirent avec le ſabre & le piſtolet. Marie Read tua ſon ennemi & laiſſa le cadavre ſur la place. Il eſt vrai qu'elle s'étoit ſouvent trouvée dans de pareilles conjonctures ; mais dans celle-ci c'étoit l'amour qui la guidoit.

Son amant ſe rendit à l'heure marquée au lieu deſtiné pour combattre : mais, quelle fut ſa ſurpriſe de trouver un cadavre au lieu d'un ennemi prêt à l'attaquer ! Il ſe douta de ce qui étoit arrivé. Il exprima à Marie Read ſa reconnoiſſance par les termes que purent lui dicter la tendreſſe & la ſincérité. Ils ſe donnerent la foi de mariage, que Marie Read crut avoir autant de force que ſi elle eût été donnée en préſence d'un Miniſtre de l'Egliſe : ils ne pouvoient faire autrement. Elle devint groſſe peu de tems après.

Elle avoit formé le projet d'abandonner l'horrible métier de Pirate auſſitôt qu'elle en trouveroit l'occaſion : mais le vaiſſeau qu'elle montoit fut pris par une chaloupe armée en guerre. Voici comment le fait arriva.

Jean Rackan commandoit le vaiſſeau que montoit Marie Read. Il prit pluſieurs bâtimens aux environs d'une Iſle, ce qui intimida tous les marchands qui n'oſoient plus expoſer leurs marchandiſes en mer. Le Gouverneur arma promptement une chaloupe, en donna le commandement au Capitaine Barnet, dont il connoiſſoit la valeur & l'expérience. Barnet ſe mit à la pourſuite de Rackan, le joignit, l'attaqua & le prit. On aſſure que pendant le combat il n'y eut que trois Pirates qui oſerent reſter ſur le tillac. C'étoient Marie Read, Anne Bonny, dont nous parlerons dans la ſuite, & un troiſieme. On aſſure que Marie Read fit feu ſur ceux qui refuſoient de venir au combat : elle en tua un & en bleſſa pluſieurs.

Le Capitaine Barnet conduiſit tous les Pirates à terre. Le 16 Novembre 1720, la Cour de l'Amirauté s'aſſembla à S. Jacques de la Vega pour les juger. On les condamna tous à mort, à l'exception de deux qui déclarerent qu'elles étoient femmes & enceintes. On vérifia le fait, & on ſuſpendit leur jugement.

Lorſqu'on inſtruiſit le procès de Marie Read, elle déclara qu'elle n'avoit jamais connu d'homme qu'en légitime mariage, & pria la Cour de diſtinguer ſes crimes dans ſa ſentence. Son mari fut abſous,

parce que les Pirates l'avoient enlevé & forcé de reſter parmi eux. On demanda à Marie Read qui il étoit ; mais elle ne répondit pas autre choſe que : *c'eſt un honnête homme, dont les ſentimens ſont fort éloignés de la piraterie. Nous avions réſolu de la quitter lui & moi, & de mener une vie plus honnête.* Les Juges avoient eux-mêmes pitié d'elle, & deſiroient de pouvoir la ſauver ; mais, ils ne purent s'empêcher de la condamner. Parmi les chefs d'accuſation contre elle on prouva que le Capitaine Rackan qui avoit découvert qu'elle étoit femme, lui demanda quel plaiſir elle pouvoit goûter en vivant parmi les Pirates ; il ajouta que ſa vie étoit toujours en danger ; que d'ailleurs il étoit certain qu'elle eſſuyeroit un châtiment ignominieux, ſi elle étoit priſe par quelqu'un des vaiſſeaux que le Roi envoyoit contre les Pirates ; qu'elle lui avoit répondu que la potence ne l'effrayoit point ; que les gens courageux ne devoient point craindre la mort. Si on ne puniſſoit pas les Pirates du dernier ſupplice, ajouta-t-elle, & ſi la peur ne retenoit beaucoup de poltrons, quantité d'hommes, qui paſſent pour honnêtes gens & qui ſont cependant toujours occupés à piller la veuve & l'orphelin, ou à chicaner & ſupplanter leurs voiſins, ſe mettroient en mer, pour voler impunément, & l'Océan ne ſeroit couvert que de canailles, ce qui détruiroit totalement le commerce. Elle nia toute cette dépoſition & continua d'aſſurer qu'elle avoit pris la réſolution de ſe retirer avec ſon mari pour paſſer le reſte de ſa vie dans la tranquillité. Les Juges firent ſurſeoir ſon

exécution, comme on l'a vu. On croit qu'elle auroit même obtenu sa grace : mais elle fut attaquée d'une fievre si violente, qu'elle mourut en prison.

Tout paroît extraordinaire dans cette femme ; elle avoit les plus grandes vertus & les plus grands vices. Sa pudeur étoit à toute épreuve : elle passa toute sa vie parmi les soldats, &, pour se dérober à leur brutalité, elle déguisa son sexe : l'amour trouva cependant accès dans son cœur : mais il ne la fit pas descendre aux foiblesses vulgaires : elle voulut être la femme, non la maîtresse de ceux qu'elle aimoit. Son courage lui faisoit braver les plus grands dangers : elle se précipitoit sans frémir dans les hasards de la guerre & animoit ses camarades par son exemple : mais devenue Flibustier, elle enlevoit le bien des autres sans scrupule, se livroit, sans remords, aux plus grandes cruautés. Pour la rendre singuliere en tout, la nature en avoit fait une des plus belles femmes de son tems. Sous l'habit d'homme elle inspiroit de l'amour à presque toutes les femmes qui la voyoient. Anne Bonny, dont nous allons bientôt donner l'histoire, & qui étoit Flibustier avec elle, la prit pour un jeune & beau garçon, lui découvrit son sexe & lui déclara sa passion. Anne Read lui fit aussi connoître quel étoit son sexe. L'amour d'Anne Bonny pour elle se changea en amitié : ces deux femmes Flibustiers étoient inséparables. Cette amitié causa de la jalousie au Capitaine Rackan, qui connoissoit le sexe d'Anne Bonny, & en étoit favorisé. Il dit un jour à celle-ci, dans un

mouvement de jalousie, qu'il couperoit la gorge à son nouvel amant. Pour l'appaiser, Anne Bonny lui fit part du secret d'Anne Read, en le priant de ne le révéler à personne. Rackan le lui promit & lui tint parole, jusqu'au moment où il fut pris avec sa troupe.

ARTICLE XIII.

Vie d'Anne Bonny.

POUR satisfaire le Lecteur, qui trouvera, sans doute, la vie de ces deux Flibustiers femmes plus intéressante que celle des autres, nous commençons dès leur naissance.

Celle d'Anne Bonny est accompagnée de circonstances si singulieres, qu'on espere que le Lecteur les verra avec plaisir.

Anne Bonny naquit dans une petite ville située près de Corck en Irlande. Son pere étoit Avocat : mais elle étoit née d'un concubinage. La femme de cet Avocat eut une maladie fort dangereuse qui lui vint d'une suite de couche. Elle résolut de changer d'air pour recouvrer sa santé; alla chez la mere de son mari qui vivoit à la campagne, & laissa une servante chez l'Avocat, pour avoir soin de son ménage, parce que sa profession ne lui permettoit pas d'accompagner sa femme.

Cette servante étoit très-jolie : un jeune Tanneur, qui demeuroit dans le voisinage, lui faisoit régulierement sa cour & songeoit à en faire sa femme. Un jour qu'il étoit chez l'Avocat seul avec elle, il prit un moment qu'elle étoit occupée pour

mettre dans ſa poche quelques couverts d'argent qui étoient ſur une table. Il ne comptoit faire qu'une plaiſanterie ; mais cette action eut des ſuites très-ſérieuſes. La ſervante ne les trouvant point, & ſachant que perſonne n'étoit entré dans la maiſon que le jeune Tanneur, fut perſuadée que c'étoit lui qui les avoit volés. Elle les lui demanda avec menaces de le mettre entre les mains de la Juſtice. Ces menaces l'intimiderent, il pria la ſervante de chercher par-tout, & lui aſſura qu'elle les trouveroit : elle s'appaiſa, & continua ſon ouvrage. Le jeune homme ſortit, & comme il connoiſſoit la maiſon, il rentra par une porte dérobée, monta à la chambre de la fille, & mit les couverts entre les draps de ſon lit, croyant qu'elle les trouveroit en ſe couchant, & qu'on prendroit cette affaire pour un badinage.

La ſervante, qui ignoroit ce qu'il venoit de faire, alla chez le Magiſtrat, & dénonça le jeune homme. Celui-ci croyant que tout ſeroit découvert dès le lendemain, fit peu d'attention à la démarche de la ſervante : mais voyant qu'au bout de trois jours le Juge continuoit les pourſuites contre lui, il prit le parti de ſe cacher : il ne pouvoit comprendre pourquoi la ſervante continuoit à le faire pourſuivre, puiſqu'elle devoit avoir retrouvé les couverts. Il crut qu'elle avoit intention de les garder & de mettre ce vol ſur ſon compte à lui.

Pendant ce tems, la femme de l'Avocat ſe rétablit & revint chez ſon mari avec ſa belle-mere. La ſervante lui dit qu'on

avoit volé des couverts dans la maiſon & que c'étoit le jeune Tanneur qui avoit commis ce crime. Celui-ci inſtruit de l'arrivée de la femme de l'Avocat, alla la trouver & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet des couverts, lui aſſurant qu'il n'avoit compté faire qu'un badinage.

La femme eut d'abord peine à le croire ; mais il la pria de monter à la chambre de la fille & de chercher partout, lui aſſurant qu'elle y trouveroit les couverts. Elle le fit, commença par viſiter le lit de ſa ſervante & les y trouva. Elle deſcendit & dit au jeune homme d'être tranquille, qu'elle alloit faire ceſſer les pourſuites contre lui.

Cette aventure parut fort ſinguliere à cette femme : elle n'avoit jamais ſoupçonné ſa ſervante d'infidélité & ne pouvoit croire qu'elle eût eu deſſein de voler les couverts. Après bien des réflexions, elle conclut que la ſervante n'avoit pas couché dans ce lit depuis que les couverts y avoient été mis. La jalouſie fut le premier mouvement de ſon cœur ; elle ſe douta que, pendant ſon abſence, ſa ſervante avoit pris ſa place dans le lit de ſon mari, & que c'étoit la cauſe pour laquelle les couverts y étoient reſtés ſi longtems. Elle rappella dans ſa mémoire toutes les marques d'attention que ſon mari donnoit à ſa ſervante. Un ſouris, qui dans une autre conjoncture paſſeroit pour une bagatelle, devenoit pour elle une preuve convaincante de l'infidélité de ſon mari. Celui-ci à la nouvelle de l'arrivée de ſa femme étoit parti, ſous quel-

que prétexte, pour la campagne. Cette abſence la confirma dans ſa jalouſie, & excita ſon dépit.

Les femmes pardonnent rarement les offenſes de cette eſpece. Celle-ci réſolut de faire ſentir à la ſervante tout le poids de ſa vengeance. Pour cet effet elle remit les couverts dans le lit où elle les avoit trouvés, ordonna d'y mettre des draps blancs, parce qu'elle vouloit y coucher & céder le ſien à ſa belle-mere. La ſervante obéit. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle trouva les couverts! elle prit d'abord la réſolution de n'en pas parler, parce qu'elle ſentit qu'on connoîtroit par-là ce qui s'étoit paſſé entre le mari & elle; les enferma dans ſon coffre, avec deſſein de les mettre dans quelque endroit écarté de la maiſon, & de feindre enſuite les avoir trouvés comme par haſard.

La femme coucha effectivement dans ce lit & ne s'attendoit pas à l'aventure qui lui arriva. Sa jalouſie la tourmentoit au point qu'elle ne put dormir. Vers le milieu de la nuit, elle entendit quelqu'un qui marchoit dans ſa chambre: elle crut d'abord que c'étoient des voleurs, & fut ſi effrayée, qu'elle n'eut pas la force de crier au ſecours: mais, entendant qu'on diſoit: Marie, dors-tu? & reconnoiſſant la voix de ſon mari, elle ceſſa d'avoir peur: craignant d'être reconnue à ſon tour, elle ne fit aucune réponſe & réſolut d'attendre ce qui en pourroit arriver.

Le mari ſe mit au lit, & prouva à ſa femme combien il aimoit la ſervante. La femme ſortit du lit avant que le jour pa-

rût, alla trouver ſa belle-mere, lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer, même juſqu'aux moindres circonſtances. Le mari, qui, de ſon côté craignoit d'être ſurpris couché dans cette chambre, ſe leva promptement & ſortit.

Cet événement ne rendit la femme que trop certaine des infidélités de ſon mari, & mit ſa jalouſie au comble. Elle réſolut de ne plus tarder à exécuter ſa vengeance contre ſa rivale, fit venir un Magiſtrat, accuſa la ſervante d'avoir volé les couverts, fit ouvrir ſon coffre, où on les trouva. On conduiſit cette fille devant le Juge de paix, qui l'envoya en priſon.

Le mari entra chez lui ſur le midi, feignant de revenir de la campagne. Lorſqu'il apprit que la ſervante avoit été conduite en priſon, il s'emporta contre ſa femme, qui, de ſon côté, l'accabla d'injures. La mere ſe déclara contre ſon fils & la querelle augmenta. La mere & la fille retournerent à la campagne, &, depuis ce tems, le mari ne vit plus ſa femme.

La ſervante reſta pendant ſix mois en priſon: on s'apperçut qu'elle étoit enceinte. Ayant été conduite devant la Barre, elle fut déchargée, faute de preuves. La femme de l'Avocat ne fit plus de pourſuite: elle ſavoit en conſcience que tout ſon crime étoit de lui avoir enlevé le cœur de ſon mari: elle ne s'oppoſa point à ſa ſortie. Peu de tems après, la ſervante accoucha d'une fille. Ce qui rendit cette aventure plus ſinguliere, c'eſt que la femme de l'Avocat devint auſſi enceinte. Le mari en fut informé, & igno-

rant le tour que ſa femme lui avoit joué, il croyoit ne lui avoir jamais touché depuis ſes dernieres couches, & devint jaloux à ſon tour. Il en prit cependant occaſion pour juſtifier ſa conduite à ſon égard, fit courir le bruit qu'il y avoit long-tems qu'il la ſoupçonnoit de lui être infidelle, & qu'il avoit des preuves convaincantes que ſes ſoupçons étoient fondés. Elle accoucha de deux enfans, un garçon & une fille.

La mere de l'Avocat tomba malade dans ces entrefaites : elle fit venir ſon fils pour le réconcilier avec ſa femme ; mais il ne voulut jamais y conſentir. En vain on lui dit que les deux enfans dont ſa femme étoit accouchée étoient de lui ; en vain on lui raconta comment il avoit couché avec elle, croyant coucher avec ſa ſervante, il perſiſta dans ſes refus. Sa mere, irritée de ſon entêtement & de ſa conduite, fit un teſtament par lequel elle donnoit tout ſon bien à ſa belle-fille & à ſes enfans, & déshérita ſon fils. Elle mourut peu après, & ſon teſtament fut exécuté.

Le fils ſentit alors combien il avoit eu tort de ne pas condeſcendre aux volontés de ſa mere : tout le bien qu'il pouvoit eſpérer venoit d'elle. Sa femme lui étoit plus affectionnée qu'il ne le méritoit : malgré leur ſéparation, elle eut la généroſité de lui faire part des biens que la mere lui avoit laiſſés, en lui faiſant une penſion annuelle, & continua pendant près de trois ans : mais, ayant été inſtruite qu'il avoit pris beaucoup d'affection pour

la fille qu'il avoit eue de ſa ſervante, qu'il l'avoit priſe chez lui ; que, pour mieux cacher ſon jeu, il l'avoit fait habiller en garçon, la faiſoit paſſer pour le fils d'un de ſes parens qu'il élevoit pour en faire, par la ſuite, ſon Clerc, ſa jalouſie ſe réveilla. Pour connoître la vérité du fait, elle pria un de ſes amis d'examiner cette affaire avec ſoin. Cet ami, ſe promenant un jour ſeul avec l'enfant, découvrit que c'étoit une fille, que la ſervante étoit ſa mere, & que l'Avocat entretenoit toujours une étroite correſpondance avec elle.

La femme ceſſa de payer la penſion qu'elle faiſoit à ſon mari, diſant qu'il n'étoit pas juſte que le bien de ſes enfans ſervît à l'entretien des bâtards. Le mari, pour ſe venger, prit la ſervante chez lui & vécut publiquement avec elle, ce qui cauſa un tel ſcandale, que toutes ſes pratiques le quitterent. Alors il convertit tous ſes effets en argent comptant, ſe rendit à Corck, où il s'embarqua pour la Caroline avec ſa ſervante & ſa fille.

Lorſqu'il y fut arrivé, il exerça la profeſſion d'Avocat & s'appliqua au commerce, où il réuſſit ſi bien, qu'il fut bientôt en état d'acquérir une habitation très-conſidérable. Sa ſervante paſſoit pour ſa femme, & avoit ſoin du dedans de la maiſon, comme ſi elle l'eût effectivement été : elle mourut au bout de quelque tems : alors il chargea ſa fille du ſoin de ſon ménage. C'étoit Anne Bonny. Cette fille étoit forte & courageuſe ; mais on prétend qu'elle avoit quelque choſe de féroce dans le caractere. On aſſure qu'étant un

jour occupée au ménage de ſon pere, elle entra en fureur contre une ſervante qui étoit Angloiſe, qu'elle la tua d'un coup de couteau; qu'un jeune homme ayant voulu lui faire quelqu'attouchement déshonnête, elle le mordit ſi fort qu'il en fut malade pendant un tems très-conſidérable.

On la regardoit comme une héritiere fort riche, & ſon pere ſongeoit à la marier avantageuſement; mais elle devint amoureuſe d'un jeune matelot qui n'avoit pour tout bien qu'une taille avantageuſe & une figure agréable, & l'épouſa ſecrétement. Le jeune homme crut que ſa fortune étoit faite; mais il fut trompé dans ſon eſpérance: l'Avocat ayant appris le mariage de ſa fille, fut ſi irrité contre elle, qu'il la chaſſa de chez lui, & ne voulut jamais la revoir. Le jeune homme, ſe voyant ſans reſſource, s'embarqua avec ſa femme pour l'Iſle de la Providence, où il eſpéroit trouver quelqu'emploi. Anne Bonny fit connoiſſance avec le Pirate Rackan: il lui fit ſa cour aſſidument, & s'inſinua ſi bien dans ſes bonnes graces, qu'il ſut lui perſuader d'abandonner ſon mari. Elle s'habilla en homme & ſuivit Rackan ſur mer. Peu de tems après, elle devint groſſe, &, lorſqu'elle fut prête d'accoucher, il la mit à terre dans l'Iſle de Cuba, où il la confia à quelques-uns de ſes amis qui en eurent ſoin. Lorſqu'elle fut accouchée, Rackan alla la chercher & la garda avec lui.

La proclamation du Roi, par laquelle on pardonnoit à tous les Pirates qui ſe

ſoumettroient, étant publiée, Rackan crut devoir en profiter : mais quelque tems après, ayant été employé pour croiſer contre les Eſpagnols, il ſe révolta & reprit le métier de Pirate. Anne Bonny lui tint toujours fidelle compagnie, & prouva, dans pluſieurs occaſions, qu'elle avoit autant de courage qu'aucun Flibuſtier que ce fût. Dans le combat où l'on prit la chaloupe de Rackan, Anne Bonny, Marie Read & un troiſieme furent, comme nous l'avons dit, les ſeuls qui oſerent reſter ſur le tillac.

Pluſieurs des principaux habitans de la Jamaïque l'avoient vue chez ſon pere, & la reconnurent lorſqu'elle fut faite priſonniere. Comme ils eſtimoient cet homme qui avoit une réputation bien établie, ils rendirent à Anne Bonny tous les ſervices qui dépendirent d'eux : mais on ne pouvoit juſtifier le crime qu'elle avoit commis en quittant ſon mari, pour s'attacher à un Pirate. Le jour que Rackan fut exécuté, il demanda en grace qu'on lui permît de voir encore une fois ſa chere Anne, avant de mourir. Elle lui dit : « Je ſuis ſincerement fâchée de vous » voir dans cet état ; mais vous n'y ſeriez » pas, ſi vous aviez combattu comme un » homme. »

Comme elle étoit groſſe, on ſuſpendit ſon procès. Lorſqu'elle eut fait ſes couches, on prononça la ſentence de mort contre elle : mais on différa l'exécution pluſieurs fois ; enfin on lui accorda ſa grace.

ARTICLE XIV.

Vie de Hovel Davis.

IL naquit à Midlefort, dans la province de Monmouth en Angleterre. Il parvint à être Contre-Maître ſur un vaiſſeau nommé *le Cadogan de Briſtol*, commandé par le Capitaine Skinner, lorſque ce dernier fut maſſacré par quelques-uns de l'équipage du Capitaine England.

Davis ayant refuſé de s'engager avec les Pirates, England le renvoya avec ſon équipage, & lui donna une lettre cachetée, avec injonction de ne l'ouvrir qu'à une certaine hauteur. Cette lettre contenoit un don généreux qu'England faiſoit à Davis & à ſa troupe du vaiſſeau & de toute ſa charge, avec ordre de ſe rendre au Bréſil, d'y vendre la cargaiſon, & d'en partager la vente entre eux. Lorſque Davis eut ouvert la lettre, il la communiqua à ſes compagnons & leur promit de remplir exactement ce qu'elle contenoit: mais ils s'y oppoſerent tous d'une commune voix, & voulurent aller à l'Iſle des Barbades, parce que la plus grande partie appartenoit à des marchands de cette Iſle. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils annoncerent la mort du Capitaine Skinner & la propoſition que Davis leur avoit faite. On le mit en priſon où il reſta plus de trois mois. On lui rendit la liberté, parce qu'on ne put le convaincre d'aucun acte de piraterie. Quelque tems après, il alla à l'Iſle de la Providence,

où il fut employé ſur une des chaloupes que le Gouverneur Rogers équipoit, pour négocier avec les François & les Eſpagnols. La plus grande partie de l'équipage étoit compoſée de Pirates qui s'étoient ſoumis depuis peu à la proclamation du Roi. Davis ſe voyant bien monté, leur propoſa de ſe rendre maîtres de la chaloupe: ils accepterent ſa propoſition: pluſieurs matelots qui étoient dans une autre chaloupe appartenant auſſi au Capitaine Rogers, ſe joignirent à lui. Tous ceux qui ne voulurent pas les imiter furent mis dans la ſeconde chaloupe; mais Davis en enleva tout ce qu'il jugea lui être propre pour l'exécution de ſes deſſeins.

Tous ces ſcélérats, d'un conſentement unanime, donnerent le commandement à Davis, qui fit à la troupe un diſcours, dont le but étoit de déclarer la guerre à tout le monde entier. Ils commencerent par chercher une retraite qui pût les mettre à couvert de toute ſurpriſe; ils choiſirent Coxen, qui eſt ſitué à la pointe occidentale de l'iſle de Cuba, dont le paſſage eſt ſi étroit, qu'un ſeul vaiſſeau peut en diſputer le paſſage à une flotte entiere. Après cette expédition, Davis ſe mit en courſe, côtoya la partie ſeptentrionale de l'iſle S. Dominique, ſe rendit maître d'un bâtiment François. L'équipage lui dit que la veille il avoit rencontré un autre bâtiment de cette nation de vingt-quatre pieces de canon & de ſoixante hommes d'équipage, qu'il croyoit que ſon intention étoit de ſuivre la même route qu'il avoit

priſe. Davis réſolut de l'attaquer, quoiqu'il n'eût que trente-cinq hommes avec lui. Il en fit la propoſition à ſa troupe; mais elle trouva cette entrepriſe trop téméraire. Il lui proteſta qu'il avoit imaginé un ſtratageme qui le feroit immanquablement réuſſir, & les craintes ſe changerent en eſpoir. Il mit pluſieurs de ſes gens ſur le bâtiment qu'il venoit de prendre, s'aſſura des priſonniers. Tous les préparatifs étant faits, il avança ſur le ſecond vaiſſeau François. Le Capitaine de celui-ci, ſurpris de ſa hardieſſe, lui ordonna de mettre pavillon bas : Davis dit qu'on changeroit de langage lorſque ſon camarade ſeroit arrivé. Auſſitôt il fit lâcher ſa bordée; le vaiſſeau François lui répondit de la même maniere. Celui qui conduiſoit le vaiſſeau qu'on avoit déja pris, avança à pleines voiles, & ſuivant l'ordre que Davis lui avoit donné, il arbora une voile toute goudronnée, fit feu de tout ſon canon, &, pour faire paroître plus de forces qu'il n'en avoit effectivement, il fit monter tous les priſonniers ſur le tillac, ce qui intimida les ennemis au point qu'ils mirent pavillon bas. Davis ordonna au Capitaine de ſe rendre à bord de ſon vaiſſeau, avec vingt hommes de ſon équipage : il les fit tous mettre aux fers, à l'exception du Capitaine. Il envoya enſuite à bord du premier vaiſſeau qu'il avoit pris quatre de ſes gens pour enclouer le canon & prendre toutes les armes à feu qui y étoient avec la poudre, de ſe rendre enſuite à bord de celui qui venoit d'être pris, pour faire paſſer l'equipage dans l'autre. Par ce mo-

yen il ſe mit à couvert de toutes les entrepriſes que pourroient faire les ennemis. Il rendit le vaiſſeau au Capitaine, qui conçut un ſi grand dépit de s'être laiſſé prendre par ſi peu de monde, qu'il ſe ſeroit jetté à la mer, ſi ſes gens ne l'en euſſent empêché.

Davis ſe rendit enſuite aux iſles du Cap-Verd, & jetta l'ancre à S. Nicolas, arborant pavillon Anglois. Les Portugais qui y étoient établis, le prirent pour un Armateur, & le reçurent avec beaucoup d'accueil. Il y demeura pendant ſix ſemaines, fit un voyage à la ville capitale. Le Gouverneur, & les habitans lui firent toutes ſortes d'honnêtetés; les femmes même ne ſe faiſoient pas un ſcrupule d'abandonner à ſes gens ce qu'elles ont de plus cher. Pluſieurs de ſes compagnons trouverent ce ſéjour ſi délicieux, qu'ils réſolurent d'y demeurer. Davis ſe rendit enſuite à l'iſle de Mayo: il trouva pluſieurs vaiſſeaux ſur la rade, & les pilla tous. Voyant que ſa troupe augmentoit par le nombre de ceux qui s'engageoient avec lui, il ſe ſaiſit d'un de ces vaiſſeaux qu'il monta de 16 pieces de canon, & le nomma le Roi Jacques. De là il fit voile vers Saint-Jago, dans le deſſein d'y faire de l'eau. Davis deſcendit lui-même à terre, pour chercher l'endroit le plus commode. Le Gouverneur l'apperçut, & avança avec quelques-uns de ſes ſoldats pour l'examiner de plus près. Il fit connoître à Davis qu'il le prenoit pour un pirate. Davis lui répondit avec fierté, retourna à ſes vaiſſeaux, fit part à ſa troupe de l'injure que le Gouverneur

lui

lui avoit faite, &, ſur l'aſſurance que Davis donna qu'il ne ſeroit pas impoſſible de ſurprendre le fort, tous ceux qui la compoſoient lui promirent d'en former l'entrepriſe dès la nuit même. Sitôt qu'elle fut tombée, ils ſe mirent en marche, & y arriverent avant qu'on eût quelque connoiſſance de leurs mouvemens. Lorſque le jour parut, & qu'on vit les pirates commencer à former le ſiége du fort, ceux qui y étoient ſe retirerent dans la maiſon du Gouverneur, & la barricaderent ſi bien que les pirates ne purent s'en rendre maîtres.

L'alarme s'étant répandue dans tout le pays, les habitans de différens endroits ſe réunirent, & allerent attaquer les pirates: ceux-ci ne ſe voyant pas aſſez de forces pour réſiſter à tant de monde, encloüerent le canon, & ſe retirerent en bon ordre. Dans cette entrepriſe, Davis perdit trois hommes qui furent tués à côté de lui. Il cauſa beaucoup de dommage aux Portugais, & n'en retira aucun profit.

Après cette expédition il fit voile vers la côte de Guinée; propoſa à ſes compagnons d'attaquer le fort de Gambie, où l'on gardoit beaucoup d'or & d'argent: quoique la priſe de cette place leur parût impoſſible, ils conſentirent de tenter l'entrepriſe, parce qu'ils avoient une confiance aveugle en leur capitaine.

Lorſqu'ils furent en préſence du château, Davis ordonna à tout ſon monde de ſe tenir ſous le tillac, à l'exception de ceux qui étoient néceſſaires pour la manœuvre du vaiſſeau, & avança juſque ſous

le fort, où il jetta l'ancre. Il entra dans un eſquif avec le Maître, & le Chirurgien déguiſés en Marchands. Il prit en outre ſix hommes avec lui, les fit habiller en matelots.

Lorſqu'ils eurent mis pied à terre, ils paſſerent au milieu de deux rangées de ſoldats armés, & furent conduits au château. Le Gouverneur leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Davis répondit, avec un air d'aſſurance, qu'ils étoient Marchands & qu'ils venoient de Liverpool, qu'ils avoient deſſein de ſe rendre ſur la riviere du Sénégal, pour y négocier; mais qu'ayant été chaſſés par deux vaiſſeaux de guerre François, ils étoient venus ſur cette côte pour y négocier des Eſclaves. Le Gouverneur demanda quelle étoit leur charge, leur promit autant d'eſclaves qu'ils en auroient beſoin, & les invita à dîner chez lui. Davis, ſous prétexte de donner quelques ordres à ſes gens, retourna à ſon vaiſſeau, avec promeſſe de revenir avant le dîner & d'apporter des liqueurs d'Europe.

Il avoit eu ſoin d'examiner la diſpoſition du château, s'étoit apperçu qu'il n'y avoit qu'une ſentinelle à l'entrée; qu'on y faiſoit une aſſez mauvaiſe garde; mais que la ſalle du Gouverneur étoit remplie d'armes à feu. En arrivant à ſon vaiſſeau, il ordonna qu'on s'aſſurât de l'équipage d'une chaloupe, qui étoit à l'ancre à peu de diſtance de-là: il craignoit que cet équipage ne le trahît. Il commanda à ceux qu'il prit pour l'accompagner, de prendre ſous leurs habits une paire de piſtolets & d'amuſer la

garde pendant qu'il ſeroit au château.

Lorſque Davis fut arrivé, le Gouverneur lui propoſa de boire un coup en attendant le dîner. Il n'y avoit alors dans la chambre que le Maître, le Chirurgien, le Gouverneur & ſon Domeſtique. Davis, profitant de cette occaſion, tira ſon piſtolet, ſe rendit maître du Gouverneur; il donna enſuite les ſignaux dont il étoit convenu, avec ſes compagnons. Ils firent ſi bien leur devoir, qu'ils ſe rendirent maîtres des ſoldats de la garde, enſuite du château, ſans perdre un ſeul homme.

Leur expédition étant faite, ils ne ſongerent qu'à ſe divertir pendant le reſte du jour. Le lendemain, ils s'occuperent au pillage. On avoit emporté quelque tems auparavant la plus grande partie de l'argent, & leur butin ne fut pas auſſi conſidérable qu'ils l'avoient eſpéré. Ils trouverent cependant près de deux cent vingt mille livres en or & en argent, & quantité d'autres richeſſes qu'ils emporterent. Ils démolirent les fortifications de la place, encloüerent le canon & partirent.

Dans le moment qu'ils levoient l'ancre, ils apperçurent un vaiſſeau qui venoit à eux à pleines voiles. Davis ſe prépara à le recevoir. C'étoit un pirate François nommé *la Bouſe*, qui eſpéroit faire une bonne priſe: mais, ayant reconnu la force du vaiſſeau qu'il comptoit attaquer, il ſe crut lui-même perdu. Il réſolut cependant d'aller à l'abordage, lâcha toute ſa bordée & arbora pavillon noir. Davis en fit autant de ſon côté. Les pirates ſe reconnurent à ces pavillons. Ils envoyerent mutuelle-

ment des esquifs à bord de leurs vaisseaux ; les Capitaines s'aboucherent & se félicite-rent sur cette heureuse rencontre. La Bouse pria Davis de lui permettre de naviger avec lui, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître d'un vaisseau meilleur que le sien. Davis le lui permit, & lui donna sa parole d'hon-neur de lui céder le premier vaisseau, dont il se rendroit maître.

Ils arriverent ensemble à Sierra-Leona, où ils trouverent un gros vaisseau à l'an-cre, & résolurent de l'attaquer. Le navire de Davis étoit meilleur voilier que celui de la Bouse ; il avança le premier, espé-rant qu'il s'en rendroit facilement maître. L'ennemi l'attendit, lui lâcha toute sa bor-dée & arbora pavillon noir. Davis en fit autant, ce qui fit cesser les actes d'hostilité de part & d'autre. C'étoit un vaisseau de vingt-quatre pieces de canon, commandé par le Capitaine Cochelin, qui, charmé de cette découverte, se joignit à Davis & à la Bouse.

Cette rencontre leur causa tant de satis-faction, qu'ils s'en réjouirent pendant deux jours : ils conçurent en même-tems les plus hautes espérances. La premiere en-treprise que ces trois scélérats résolurent de faire, fut l'attaque du fort de Sierra-Leona. Ils l'emporterent facilement. Ils y séjournerent pendant quelque tems pour radouber leurs vaisseaux. Pendant ce tems un vaisseau étranger eut le malheur d'y aller mouiller : Davis s'en saisit & en fit présent à la Bouse.

Leur union ne dura pas long-tems ; la discorde se mit parmi eux, & fit évanouir

tous les projets qu'ils avoient formés. Un jour qu'ils s'étoient rendus à bord du Capitaine Davis pour ſe réjouir, le vin les échauffa tellement qu'ils prirent querelle enſemble, en vinrent à une rupture ouverte, & prirent chacun une route différente.

Davis rencontra pluſieurs vaiſſeaux qu'il laiſſa aller, après les avoir pillés. Il prit deux vaiſſeaux Hollandois, dont un ne ſe rendit qu'après une vigoureuſe réſiſtance. Il étoit richement chargé, avoit à bord le Gouverneur d'Acra, qui retournoit en Hollande avec tous ſes effets. Davis y trouva près de trois cent cinquante mille livres d'argent, outre un grand nombre de marchandiſes très-précieuſes. Le pirate ſe rendit enſuite à l'iſle du Prince, qui appartient aux Portugais. En y arrivant, il arbora pavillon Anglois, dit à ceux qu'on envoya pour le reconnoître, qu'il commandoit un vaiſſeau de guerre Anglois, & qu'il étoit venu pour donner la chaſſe aux pirates qui infeſtoient ces côtes. Les Portugais, perſuadés qu'il leur diſoit la vérité, lui firent toutes ſortes d'honnêtetés, lui envoyerent un pilote pour le conduire dans le port, où il jetta l'ancre & ſalua le fort de quelques coups de canon. Pour lui faire plus d'honneur on envoya au-devant de lui une troupe de ſoldats pour le conduire chez le Gouverneur, qui le reçut avec des marques de diſtinction & lui offrit les rafraîchiſſemens dont il pouvoit avoir beſoin. Davis le remercia & lui aſſura que tout ce qu'il prendroit ſeroit payé. Enfin, après quelques

complimens réciproques, Davis retourna à bord de ſon vaiſſeau.

Dans le même tems, un vaiſſeau François vint mouiller dans ce port, pour chercher des proviſions qui lui manquoient. Davis conçut le deſir de le piller, &, pour donner quelque prétexte ſpécieux à ſon action, il publia que c'étoit un vaiſſeau qui avoit correſpondance avec les pirates, & ſut perſuader au Gouverneur qu'il diſoit la vérité, & en obtint la permiſſion de faire ce qu'il jugeroit à propos.

Quelques jours après Davis, & pluſieurs de ſa troupe ſe rendirent à terre, & allerent à un village où étoit la femme du Gouverneur, avec celles des principaux habitans de l'iſle. On ignore quel étoit le projet des pirates : mais quel qu'il fût, il ne réuſſit pas; les femmes, à leur approche, ſe ſauverent dans les bois. Cette affaire fit du bruit; mais on ne ſut qui avoit fait cette démarche, & on ne jetta même aucun ſoupçon ſur Davis. Avant de quitter cette iſle, Davis y voulut laiſſer des marques du ſéjour qu'il y avoit fait. Pour cet effet, il réſolut de faire préſent de douze negres au Gouverneur, & de le prier de venir à ſon bord, ſous prétexte de le régaler. Son deſſein étoit de le mettre aux fers, &, pour lui rendre la liberté, d'exiger une ſomme de cinq cent mille livres: mais ſon projet fut découvert par un negre Portugais, qui trouva moyen, pendant la nuit, de ſe ſauver à la nage, & de ſe rendre auprès du Gouverneur, qu'il inſtruiſit du projet que Davis avoit formé contre lui, & lui ajouta que c'étoit lui qui avoit voulu

ſurprendre les femmes dans le village où elles s'étoient retirées. Le Gouverneur prit le parti de diſſimuler : il reçut le compliment des pirates avec honnêteté, leur promit de ſe rendre à bord avec pluſieurs de ſes amis.

Le jour ſuivant, Davis alla chez le Gouverneur, &, pour avoir l'air de cérémonie, il ſe fit accompagner de pluſieurs pirates, qui ſe donnerent le titre de Lords. Le Gouverneur leur fit beaucoup d'accueil, leur propoſa de ſe promener, & de prendre quelques rafraîchiſſemens, avant que de ſe rendre à bord. Les pirates, qui ne ſe doutoient de rien, accepterent ce que le Gouverneur propoſa. En ſe promenant, ils tomberent dans une embuſcade où ils furent tous tués, à l'exception d'un ſeul, qui eut le bonheur de regagner le vaiſſeau. Davis, quoique mortellement bleſſé & renverſé par terre, ſe releva, pour lâcher un coup de piſtolet ſur ceux qui vouloient redoubler leurs coups ſur lui ; mais, après ce dernier effort de courage & de vigueur, il tomba & mourut à l'inſtant.

ARTICLE XV.

Vie du Capitaine Bartholomée Roberts.

LORSQUE ce pirate, qui avoit échappé à l'embuſcade où Davis périt, fut arrivé au vaiſſeau, & eut annoncé la nouvelle de ſa mort, tous les pirates s'aſſemblerent pour choiſir un nouveau Commandant. Roberts, qui avoit été Contre-Maître ſur un vaiſſeau pris par Davis, fut choiſi

pour occuper cette place, parce qu'on connoiſſoit ſon habileté, & ſa bravoure, dont il avoit donné des preuves dans pluſieurs rencontres. Il n'y avoit cependant pas plus de ſix ſemaines qu'il étoit dans la troupe, & on s'étoit apperçu dans le commencement de ſon averſion pour ce genre de vie: mais elle ceſſa ſitôt qu'il fut élevé à la qualité de Commandant. Pour ſe juſtifier d'avoir accepté cette place, il diſoit que, puiſqu'il étoit deſtiné à paſſer ſa vie parmi les pirates, il aimoit mieux les commander, que leur obéir.

Les pirates furent ſi ſenſibles à la mort de Davis, qui s'étoit acquis leur eſtime & leur amitié, qu'ils réſolurent d'en tirer vengeance à quelque prix que ce fût. Pour cet effet, ils débarquérent trente hommes ſous les ordres d'un certain Kennedy, homme hardi, entreprenant & cruel. On lui donna ordre d'attaquer le fort. Il marcha droit aux ennemis qui étoient rangés en ordre de bataille. Ceux-ci, voyant les pirates marcher droit à eux, prirent la fuite & ſe retirerent dans le fort, de-là dans la ville. Les pirates, voyant que le fort étoit abandonné, y entrerent & y mirent le feu. Après avoir jetté le canon dans la mer & fait tout le dégât poſſible, ils reprirent tranquillement le chemin de leurs vaiſſeaux. Cette vengeance leur parut encore trop douce pour une injure ſemblable à celle qu'ils prétendoient leur avoir été faite. Pluſieurs propoſerent d'attaquer la ville, & de la réduire en cendres, ſi on pouvoit venir à bout de s'en rendre maître: mais Roberts leur fit connoître la ſi-

tuation avantageuſe de cette place, & le danger auquel ils s'expoſeroient s'ils étoient aſſez imprudens pour tenter cette entrepriſe. Ces réflexions les firent changer de ſentiment : ils ſe contenterent de tirer le canon ſur les maiſons qui étoient le plus en évidence, & de mettre le feu aux vaiſſeaux Portugais qui étoient dans le port. Ils mirent enſuite à la voile pour aller chercher de nouvelles aventures.

Après pluſieurs courſes, où ils ne firent rien de remarquable, ils allerent jetter l'ancre à l'iſle Ferdinand, pour radouber leurs vaiſſeaux, afin d'être en état d'aller croiſer le long des côtes du Bréſil. Leurs préparatifs étant faits, ils s'y rendirent, & y croiſerent pendant près de neuf ſemaines, ſans rencontrer un ſeul vaiſſeau, ce qui les découragea au point qu'ils réſolurent de quitter ce pays, & d'aller d'un autre côté. Lorſqu'ils furent à la hauteur de la Baie de tous les Saints, ils rencontrerent une flotte de quarante-deux vaiſſeaux Portugais chargés pour Lisbonne. Ils étoient à l'ancre pour attendre deux vaiſſeaux de guerre, de ſoixante-dix pieces de canon, qui devoient leur ſervir d'eſcorte. Roberts fut d'abord ſurpris de cette rencontre, & réſolut d'attaquer ces vaiſſeaux. Il fit cacher ſon monde, entra dans la flotte, s'approcha d'un des plus gros vaiſſeaux, ordonna au Maître de venir à bord, avec menaces que ſi ſes gens faiſoient la moindre réſiſtance, il ne leur donneroit aucun quartier. Les Portugais, effrayés de ces menaces, envoyerent leur Capitaine à bord du vaiſſeau des Pirates. Ro-

berts le reçut avec honnêteté, lui dit qu'ils étoient des gentilshommes de fortune, qu'ils lui demandoient seulement d'indiquer lequel des vaisseaux de la flotte étoit le plus richement chargé. Il lui promit de le renvoyer à son bord, s'il agissoit avec sincérité ; & le menaça de le tuer, s'il le trompoit.

Le Capitaine Portugais lui indiqua un vaisseau de quarante pieces de canon, & de cent cinquante hommes d'équipage. Sur cet avis, les Pirates s'avancerent vers le vaisseau. Lorsqu'ils furent assez près pour être entendus, ils forcerent le Capitaine qu'ils tenoient prisonnier de dire à celui du vaisseau qu'il avoit indiqué, de venir à bord, sous prétexte qu'il avoit des affaires de la derniere importance à lui communiquer. Celui qu'on demandoit répondit qu'il alloit s'y rendre sur le champ : mais les Pirates jugerent, par la manœuvre qu'ils virent faire aux Portugais, qu'on se doutoit de leur projet, & se déterminerent à attaquer brusquement le vaisseau. Ils lâcherent leur bordée, accrocherent le vaisseau, & allerent à l'abordage. Le combat ne dura pas ; les Pirates, après avoir tué un grand nombre de Portugais, se rendirent maîtres du vaisseau. L'alarme se mit dans la flotte ; on tira le canon, & on fit tous les signaux nécessaires pour avertir les vaisseaux de guerre. On se mit même en état d'attaquer les Pirates ; mais Roberts se prépara à la défensive, & se retira avec sa prise, sans qu'on osât le poursuivre.

Après cette expédition, Roberts & ses compagnons chercherent une retraite où

ils pourroient jouir paiſiblement de leurs richeſſes. Cette derniere priſe étoit conſidérable. Elle conſiſtoit en piaſtres d'or. Il y avoit une croix de diamans deſtinée pour le Roi de Portugal, beaucoup d'autres pierreries & des marchandiſes d'un très-grand prix. Ils ſe rendirent avec ſes richeſſes ſur la côte de Caiana, & entrerent ſur la riviere de Surinam, où ils prirent une chaloupe, dont l'équipage leur rapporta qu'un Brigantin, venant de Rhode-Iſland, & chargé de proviſions pour la côte, avoit fait voile avec eux pendant quelques jours. Cette nouvelle réjouit les Pirates, parce que leurs proviſions étoient beaucoup diminuées. Peu de tems après, ils découvrirent le Brigantin, & Roberts entra dans la chaloupe avec quarante hommes, eſpérant qu'il ſe ſaiſiroit aſſez promptement du Brigantin, mais il ſe trompa : après avoir donné, pendant pluſieurs jours, la chaſſe au Brigantin, il le perdit de vue, & ſe trouva à plus de trente lieues éloigné de ſes compagnons, ſans pouvoir les rejoindre, à cauſe du courant & des vents contraires qui rendirent tous ſes efforts inutiles. Il jetta l'ancre & envoya l'eſquif pour donner avis à ſes compagnons de la triſte ſituation où il ſe trouvoit, avec ordre de venir le joindre promptement. Ce fut une imprudence qui penſa lui coûter fort cher. L'eau lui manqua tout-à-coup, & la néceſſité lui ſuggéra l'idée de faire une eſpece de cuve avec laquelle quelques-uns de ſes gens allerent à terre. Quelques jours après l'eſquif revint, & lui annonça que

Kennedy qui commandoit en ſon abſence, avoit pris la fuite avec la riche priſe. On peut imaginer quel fut le déſeſpoir de Roberts & de ſes Compagnons à cette triſte nouvelle. Suivons Kennedy dans ſa déſertion & nous reviendrons à Roberts.

La nouvelle troupe élut Kennedy pour ſon Capitaine. Il fit tout ce qu'il put pour perſuader à ceux qu'il avoit avec lui de continuer le métier de pirates. Pluſieurs furent de ſon avis; mais le plus grand nombre s'y oppoſa, & dit qu'il falloit plutôt ſonger à ſe mettre en ſureté. Ne pouvant s'accorder, ils convinrent qu'à la premiere occaſion, chacun ſe retireroit où il jugeroit à propos. En conſéquence de cette réſolution, ils partagerent le butin ſur le vaiſſeau Portugais, & firent préſent de ce navire avec la moitié de ſa charge au Maître de la chaloupe qu'on avoit priſe depuis peu ſur le rivage de Surinam, en reconnoiſſance de l'avis qu'il avoit donné du Brigantin. Ils pourſuivirent enſuite leur route vers la Barbade, & prirent pres de cette iſle un vaiſſeau, dont le Commandant, nommé *Kuot*, étoit Trembleur. Il n'avoit à ſon bord aucune eſpece d'arme. Ses diſcours étoient ſi humbles & ſi inſinuans, que huit pirates réſolurent de paſſer ſur ſon bord, perſuadés que c'étoit une occaſion très-favorable pour ſe retirer en ſureté. Le Quaker avoit un autre projet qu'il ſut diſſimuler juſqu'à ce qu'il fut à la hauteur de la Virginie. Il fit connoître au Gouverneur quels étoient les paſ-

ſagers qu'il avoit été obligé de prendre ſur ſon bord. Les Pirates furent mis en priſon, & l'on chercha tous ceux qui s'étoient mis à terre : on les prit, on fit leur procès, & ils furent tous pendus.

Quelques jours après la priſe du Quaker, Kennedy ſe rendit maître d'une chaloupe venant de Boſton, chargée de pain & de farine. Tous ceux qui avoient réſolu d'abandonner le métier de Pirates, ſe rendirent à bord de cette chaloupe, entre autres le Capitaine Kennedy : mais les pirates prirent la réſolution de le jetter à la mer, parce qu'ils craignoient qu'il ne les trahît en arrivant en Angleterre. Ils ſavoient que cet homme étoit capable de toute ſorte de mal ; mais ayant promis avec ſerment de leur être fidelle, ils le laiſſerent entrer dans la chaloupe. Après quelques jours de navigation, ils arriverent en Ecoſſe & abandonnerent leur chaloupe. Kennedy quitta ſes compagnons & paſſa en Irlande, ſa patrie. Il y vécut pendant quelque tems ſans être découvert : mais lorſqu'il eut dépenſé tout ſon argent, il ſe rendit à Deptford, où une femme de mauvaiſe vie, à qui il avoit eu l'imprudence de confier ſon ſecret le dénonça à la Juſtice. On le mit en priſon, on lui fit ſon procès, & il fut pendu. Ceux qui étoient réſtés en Ecoſſe ſubirent le même ſort. Il y en eut cependant ſix ou ſept qui ſe retirerent à Londres, où ils ne furent pas découverts.

Voyons à préſent ce que devint Roberts, après la perte de ſon vaiſſeau &

de ſes richeſſes. Il étoit trop brave pour ſe livrer au déſeſpoir. Il prit la réſolution de faire route vers les Indes occidentales, pour tâcher de réparer ſes pertes.

Après quelques jours de navigation, il rencontra deux chaloupes chargées de proviſions, & les prit; ce qui lui fut d'un grand ſecours dans la conjoncture où il ſe trouvoit. Il ſe rendit encore maître d'un Brigantin, & d'un vaiſſeau de Briſtol, chargé d'argent, de marchandiſes, & de proviſions de guerre. Il en enleva tout ce qui lui convenoit, & le laiſſa aller. Pluſieurs hommes de l'équipage prirent parti avec lui. Le Gouverneur de la Barbade ne fut pas plutôt inſtruit que Roberts avoit pris ces vaiſſeaux, qu'il en arma un de vingt pieces de canon & de cinquante hommes d'équipage, avec une chaloupe de dix pieces de canon & de quarante hommes d'équipage, en donna le commandement au Capitaine Rogers, avec ordre de pourſuivre ſans relâche les Pirates, & principalement Roberts.

Rogers ne tarda pas à rencontrer Roberts. Celui-ci avança ſur lui à pleines voiles, croyant qu'il alloit bientôt s'en rendre maître. Lorſqu'il fut à la portée du canon, il fit dire à Rogers d'amener. Celui-ci lui répondit en lâchant toute ſa bordée. Roberts, voyant que la partie n'étoit pas égale, ſongea à ſortir d'embarras par la fuite. Il jetta tout ſon canon dans la mer, pour alléger ſon vaiſſeau & déploya toutes ſes voiles. Enfin il échappa heureuſement à ce danger. Il étoit ſi irrité qu'il jura de

ne faire quartier à aucun vaiſſeau de la Barbade, & tint ſon ſerment.

Peu de jours après il ſe trouva encore dans un danger auſſi preſſant, & eut encore le bonheur de s'en tirer. Le Gouverneur de la Martinique, ayant appris que les Pirates étoient à l'ancre près de cette iſle, envoya contre eux deux chaloupes armées en guerre; mais les Pirates venoient de mettre à la voile lorſque les François arriverent. Roberts fit route vers Neuwfondland, & entra dans le port de Trepaſſi, tambour battant & aux fanfares des trompettes, & pavillon noir déployé. Il y avoit vingt-deux vaiſſeaux dans ce port: tout l'équipage ſe ſauva à terre, lorſque les pirates parurent. Ceux-ci les pillerent tous, enſuite brûlerent les uns, coulerent les autres à fond: enfin ils les détruiſirent tous, à l'exception d'un, qu'ils garderent pour leur uſage. Ils ravagerent tous les plantages des habitans & cauſerent à ce pays une perte ineſtimable. Peu de tems après ils rencontrerent neuf bâtimens François, les détruiſirent encore, à l'exception d'un de vingt pieces de canon qu'ils échangerent avec celui qu'ils avoient gardé, & y firent monter l'équipage de tous les navires qu'ils venoient de détruire. Quantité d'autres navires eurent le même ſort. Parmi ces derniers ſe trouva un vaiſſeau de Londres, à bord duquel étoient quantité de paſſagers, auxquels ces ſcélérats donnerent la torture pour leur faire avouer où étoit leur argent. Ils parcoururent le vaiſſeau, briſerent à coups de hache toutes les malles & les jetterent à la

mer. Enfin, avant d'en ſortir, ils tinrent cet horrible diſcours. *Nous nous moquons du Roi, & de ſon Parlement: nous ne voulons point accepter ſon pardon. Nous ne craignons point la potence. Si nous ſommes vaincus nous mettrons le feu aux poudres & nous irons gaiement en enfer.*

Après avoir pillé & brûlé quantité de vaiſſeaux, ils firent voile vers S. Chriſtophe, pour y chercher des rafraîchiſſemens: ils commençoient à en manquer. Sur le refus que fit le Gouverneur de leur en donner, ils tirerent ſur la ville & brûlerent deux vaiſſeaux qui étoient dans le port. Ils firent enſuite voile vers une iſle, dont le Gouverneur leur fournit tout ce qui leur étoit néceſſaire, & les habitans leur firent le plus grand accueil. Comme les pirates répandoient l'argent à pleines mains, ils s'inſinuerent facilement dans les bonnes graces des femmes de ce pays.

Lorſqu'ils furent, pour ainſi dire, las des plaiſirs, ils partirent avec l'intention de ſe rendre ſur les côtes de Guinée. Ils rencontrerent dans leur route un vaiſſeau François de la Martinique très-richement chargé. Ils dirent au Capitaine de quitter ſon vaiſſeau & de monter le leur, ajoutant que *changer n'étoit pas voler.* Ils lui firent enſuite beaucoup de complimens ironiques ſur ſa généroſité. Ils nommerent ce nouveau bâtiment *la Fortune Royale*, & continuerent leur route deſſus.

Roberts fit, dans ce voyage, une faute qui penſa lui être funeſte & à toute ſa troupe. Son intention étoit d'aller à une des iſles du Cap-verd pour s'y rafraîchir,

avant d'aller en Guinée ; mais il dirigea ſi mal ſa route qu'il ne lui fut pas poſſible d'arriver à ce Cap, même à aucun port de l'Afrique, de ſorte qu'il fut obligé de retourner aux Indes occidentales, à la faveur d'un vent de ſaiſon. Il réſolut d'aller à Surinam, quoiqu'il en fût à plus de ſept cent lieues : ils n'avoient cependant pour faire ce trajet, qu'une ſeule piece d'eau fraîche qui devoit ſervir à cent vingt perſonnes qui compoſoient ſa troupe. On peut juger de leur déſeſpoir ſe voyant tout près de mourir. Le ſouvenir de leurs crimes & les remords augmenterent encore l'horreur de leur ſituation. Ils continuerent cependant leur route, juſqu'à ce que le peu d'eau fraîche qui leur reſtoit & les liqueurs qu'ils avoient fuſſent entierement conſommées. Ce fut alors que l'idée de la mort leur parut effroyable, parce qu'ils la regardoient comme certaine. Les douleurs qu'une ſoif inſupportable leur faiſoit ſouffrir & le peu d'eſpérance d'y remédier ne faiſoient qu'augmenter leurs remords. Dans cette extrémité, pluſieurs burent de leur urine, d'autres eurent recours à l'eau de la mer, ce qui ne ſervit qu'à augmenter leur ſoif & les conduire plus promptement à la mort. Quelques-uns périrent de langueur. Il n'y eut que ceux qui ne mangerent que ce qu'il falloit pour ſe ſoutenir, qui eurent le bonheur de réſiſter. Après avoir paſſé pluſieurs jours ſans manger, ils jetterent l'ancre à ſept braſſes d'eau, ce qui leur donna l'eſpérance de voir bientôt la terre. Ils la virent en effet le lendemain ; mais elle étoit ſi éloignée,

qu'ils déſeſpéroient de vivre aſſez long-tems pour y arriver. Quelques-uns partirent avant la chaloupe, tant ils étoient impatiens d'arriver à terre & d'avoir de l'eau fraîche. Ils y réuſſirent aſſez heureuſement: ils revinrent le même jour, apporterent autant d'eau que la barque en pouvoit porter, ce qui ſauva la vie à tout l'équipage.

Il paroît que les peines qu'ils avoient ſouffertes auroient dû les faire rentrer en eux-mêmes: mais leur ſcélérateſſe augmenta encore. Ils prirent peu de tems après, & pillerent pluſieurs vaiſſeaux, & ayant appris de l'équipage que le Gouverneur de la Martinique avoit envoyé deux chaloupes bien armées pour leur donner la chaſſe, ils prirent la réſolution d'en tirer quelque vengeance. Pour réuſſir, ils ſe rendirent ſur les côtes de cette iſle, où ils donnerent les ſignaux dont ſe ſervent ordinairement ceux qui font la contrebande, pour ſe faire connoître. Les habitans vinrent les trouver en grand nombre, croyant que c'étoient des Marchands qui venoient pour négocier. Roberts les retint tous l'un après l'autre, les fit maltraiter, pour ſe venger du Gouverneur. Après leur avoir enlevé tout l'argent & tous les effets qu'ils avoient apportés pour trafiquer, il mit le feu à leurs vaiſſeaux, dont le nombre ſe montoit au moins à une vingtaine. Il en conſerva pour renvoyer ces malheureux habitans à terre; &, pour inſulter encore au mal qu'il venoit de leur faire, il leur dit d'une maniere inſultante qu'il leur ſouhaitoit ſouvent de pareilles viſites.

Il fit encore pluſieurs priſes de conſéquence, & ſe rendit dans un des ports de la partie ſeptentrionale de l'iſle S. Dominque, appartenant aux Eſpagnols, & où le Préſident faiſoit ſa réſidence. C'étoit pardevant lui qu'on appelloit des ſentences rendues dans les Juriſdictions des autres iſles occidentales, qui ſont ſous la domination du Roi d'Eſpagne. Cette iſle n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur. Il y a pluſieurs bons ports où les François ſe retirent en toute ſureté.

Les Pirates y demeurerent pendant pluſieurs ſemaines pour radouber leurs vaiſſeaux, & pour ſe délaſſer de leurs fatigues. Ils s'y livrerent à la débauche & à leurs excès ordinaires, de maniere qu'ils conſumerent en peu de tems leurs proviſions: mais s'étant remis en mer, ils rencontrerent un vaiſſeau qui leur en fournit en abondance.

Après avoir fait pluſieurs courſes du côté des Indes occidentales, ils réſolurent d'aller croiſer ſur celles de Guinée, dans l'eſpérance d'y faire des priſes plus conſidérables. Pour cet effet, ils renvoyerent quelques-uns des vaiſſeaux qu'ils avoient pris, mirent le feu à d'autres, & n'en conſerverent qu'un ſeul, qu'ils armerent pour leur uſage. La quantité de navires qu'ils prirent pendant leur voyage eſt inexprimable. Pluſieurs furent brûlés, d'autres coulés à fond: quelques-uns furent relâchés, ſelon le caprice de ces ſcélérats.

Avant d'arriver aux côtes d'Afrique, le Capitaine Anſtis auquel Roberts avoit confié le commandement du Brigantin, pro-

fita d'une nuit obſcure pour quitter ſa compagnie, & l'on ne s'apperçut de ſa fuite que le lendemain. Roberts en fut d'autant plus fâché qu'il en étoit lui-même la cauſe. Voici quel en étoit le ſujet.

Un jour qu'ils étoient à l'ancre pour faire de l'eau, Roberts fut inſulté par un pirate qui étoit ivre, & le tua ſur le champ. Cette brutalité irrita pluſieurs de la troupe, principalement un jeune homme qui étoit intime ami de celui qui venoit d'être tué. Ce jeune homme ſe nommoit *Jones*: il étoit vif & bouillant. Il fit éclater ſon reſſentiment, & lâcha beaucoup d'injures à Roberts; celui-ci, piqué de cette inſolence, courut à lui l'épée à la main & le bleſſa très-dangereuſement. Le jeune homme, malgré ſa bleſſure, s'élança ſur Roberts, le renverſa & le maltraita cruellement. Cette aventure jetta la diviſion parmi les Pirates: ils en ſeroient venus à un combat général, ſi le Quartier-Maître ne s'en fût mêlé, & ne fût venu à bout de calmer les eſprits. Cependant pluſieurs crurent que la dignité de Capitaine étoit intéreſſée dans cette affaire, & qu'il falloit punir Jones de ſa témérité. On le condamna, à la pluralité des voix; à ſubir deux fois le fouet, ce qui fut exécuté quelques jours après par la garniſon.

Jones, croyant avoir été puni injuſtement, ne ſongea qu'aux moyens de ſe venger. Il s'adreſſa à ceux qui montoient le Brigantin. Il réuſſit ſi bien, que le Capitaine qui ſouffroit impatiemment les airs de hauteur de Roberts, entra dans le complot. Jones, s'étant rendu à bord

du vaiſſeau que montoit le Capitaine Anſtis, ſous prétexte de lui rendre une viſite, le confirma dans la réſolution qu'il avoit priſe de quitter Roberts. Quoique cette perte fût un objet conſidérable pour Roberts, parce que le Brigantin étoit très-bon voilier, & qu'il y avoit ſoixante-dix hommes d'équipage dedans, il fit cependant bonne contenance & pourſuivit ſa route vers les côtes d'Afrique, dont il n'étoit alors éloigné que de quatre cent lieues. Il arriva au-deſſus de la riviere de Sénégal. Comme il ſe fait ſur cette côte un commerce conſidérable de gommes, les François y entretiennent ordinairement quelques vaiſſeaux qui y croiſent pour empêcher la contrebande. Deux de ces vaiſſeaux François, dont l'un étoit monté de ſeize pieces de canon & de ſoixante-quinze hommes d'équipage; l'autre de dix pieces de canon & de ſoixante-ſix hommes, ayant vu venir Roberts, firent force de voiles pour lui donner la chaſſe. Ils l'avoient pris d'abord pour un vaiſſeau marchand deſtiné à faire la contrebande; mais ils furent fort étonnés lorſqu'ils virent à ſon pavillon noir que c'étoit un Corſaire. Comme ils étoient trop avancés pour ſe ſauver, ils prirent le parti de ſe rendre, même ſans faire de réſiſtance.

Les Pirates retinrent ces deux vaiſſeaux pour leur uſage. Le plus gros fut armé en courſe; ils firent de l'autre une allége pour ſervir à radouber leurs vaiſſeaux. Ils allerent enſuite vers Sierra-Leona, où ils jetterent l'ancre. Comme l'embou-

chure de cette riviere eſt fort large & très-propre au ravitaillement des vaiſſeaux, à cauſe de pluſieurs bayes qu'elle forme, les Pirates y mouillerent. Cette côte eſt habitée par des Anglois qui ont paſſé la meilleure partie de leur vie à faire le métier de Pirates, ou à ſervir de Boucaniers. Ces Anglois vivent paiſiblement avec les naturels du pays, qui ſe font un plaiſir de les ſervir. Les hommes ſont aſſez francs, & les femmes ſi ſoumiſes qu'elles ne ſavent pas ce que c'eſt que de refuſer même leurs faveurs. Parmi les Anglois, il y a un vieillard qu'on déſigne ſous le nom de *Bavard*. Il s'eſt acquis beaucoup de réputation par ſes brigandages. Il poſſede la plus belle maiſon de ce petit établiſſement, & reçoit parfaitement bien les Pirates qui y abordent, les ſalue avec deux ou trois pieces de canon, qui ſont toujours devant ſa porte. Ces gens-là font beaucoup de tort à la Compagnie Royale d'Angleterre en Afrique, par les correſpondances qu'ils entretiennent avec les contrebandiers. Il eſt vrai que cette Compagnie a un fort à quelque diſtance de là ſur une Iſle nommée *Bence*; mais il ne ſert qu'à mettre les eſclaves en ſureté. Roberts y ſéjourna pendant pluſieurs ſemaines, pour radouber ſes vaiſſeaux & pour ſe divertir, en commettant toutes ſortes d'excès, ce qui eſt ordinaire aux gens de cette eſpece. Il apprit que deux vaiſſeaux de guerre Anglois, de cinquante pieces de canon chacun, avoient quitté depuis peu cette riviere & n'y devoient revenir que dans

quelque tems. Il voulut profiter de cette conjoncture pour remplir ſes projets, & partit avec l'intention de croiſer le long de cette côte, prit & pilla tous les vaiſſeaux qu'il rencontra. Ce Brigand ne ſe contentoit pas d'enlever ce qui pouvoit lui être utile, il faiſoit jetter dans la mer tout ce qui ne lui convenoit pas. Le Capitaine Gée, commandant le vaiſſeau le Anſloſe, appartenant à la Compagnie d'Afrique, eut le malheur de tomber entre les mains de ces Pirates, pendant qu'une partie de ſes gens étoit à terre pour faire de l'eau. Pluſieurs de ſes matelots, charmés de la vie que menoient ces pirates, prirent parti parmi eux. Pluſieurs ſoldats mêmes qui étoient à bord du vaiſſeau de la Compagnie, & deſtinés à renforcer la garniſon du Cap Corſe-Caſtle, ſe mirent parmi eux. Les Pirates n'accepterent pas d'abord leur propoſition. Ils en reçurent cependant quelques-uns; mais à condition qu'ils n'auroient entre quatre que la portion du butin qu'un pirate auroit à lui ſeul.

Il ſe trouva ſur ce vaiſſeau un Eccléſiaſtique qui alloit au Cap Corſe-Caſtle, pour y remplir la place de Chapelain. Les Pirates ſe propoſerent de le garder avec eux, diſant que c'étoit la ſeule choſe qui leur manquoit. Ils lui offrirent une portion conſidérable du butin qu'ils feroient, s'il vouloit ſe réſoudre à être leur Chapelain, ajoutant que toutes ſes fonctions ſe borneroient à prier Dieu & à faire le Punch. Ils eurent cependant des égards pour lui: ils lui permirent de

ſe retirer & d'emporter tout ce qui lui appartenoit. Il profita de leur bonne diſpoſition à ſon égard, & réclama non-ſeulement ſes effets, mais encore pluſieurs autres, qu'il remit à ceux à qui ils appartenoient. De ce qui faiſoit partie de ſes effets, les Pirates ne retinrent que trois livres de prieres & un tire-bouchon.

Ils échangerent leur vaiſſeau contre celui de la Compagnie, y firent paſſer le Capitaine Gée & le renvoyerent. Le vaiſſeau qu'ils garderent étoit une très-belle frégate nouvellement bâtie : ils la monterent de quarante pieces de canon. De là Roberts ſe rendit au vieux Calabar, qui eſt un endroit très-commode & très-sûr pour des Pirates, à cauſe d'une barre qui n'a pas plus de quatre pieds de profondeur, ce qui en rend l'entrée difficile & très-dangereuſe aux vaiſſeaux de guerre.

Les Negres, ayant appris qu'ils étoient des Pirates, refuſerent d'avoir aucune eſpece de commerce avec eux. Roberts, outré de cet affront, fit deſcendre quarante hommes à terre, avec ordre de les forcer de traiter avec eux ou de les pourſuivre à toute outrance. Les Negres s'aſſemblerent au nombre de deux mille pour les empêcher de deſcendre ; mais les Pirates, ayant pris terre à la faveur de leur canon, s'avancerent juſqu'à la portée du piſtolet. Les Negres n'oſerent les attendre de pied ferme, & ſe retirerent après avoir perdu quelques-uns des leurs. Les Pirates avancerent dans le pays, mirent le feu à la ville de Calabar, ce qui intimida ſi fort les naturels du pays, qu'ils n'oſerent

n'oſerent plus paroître. Les Pirates, voyant qu'ils ne pouvoient en tirer aucun rafraîchiſſement, mirent à la voile, ſe rendirent à Anna-Bona pour y faire de l'eau & ſe pourvoir de nouvelles proviſions. Ils firent pluſieurs priſes, dont la plus conſidérable fut le Roi Salomon, qui appartenoit à la Compagnie Royale d'Afrique, & qui ſe rendit ſans faire aucune réſiſtance. Roberts, ne pouvant approcher de ce vaiſſeau, avoit envoyé une chaloupe pour s'en ſaiſir. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour engager ſes gens à ſe défendre; mais le Contre-Maître ne voulut pas l'écouter & mit les armes bas au nom du Roi. Tout l'équipage ſuivit ſon exemple & demanda quartier; ainſi les Pirates, quoique de beaucoup inférieurs en nombre, ſe rendirent maîtres de ce riche vaiſſeau & le pillerent. Toutes les marchandiſes qui ne leur convenoient pas furent jettées à la mer. Les Pirates prirent le même jour un vaiſſeau de Zélande, commandé par le Capitaine Fleſſingue. Il leur ſervit de jouet pendant pluſieurs jours. Il avoit parmi ſes proviſions une certaine quantité de ſauciſſes que ſa femme avoit préparées elle-même pour régaler ſon mari pendant ſon voyage. Les Pirates en firent une eſpece de collier qu'ils lui mirent autour du cou, le promenerent ſur le tillac, & après avoir fait pluſieurs plaiſanteries ſur ces ſauciſſes, ils les jetterent à la mer. D'autres tuerent ſes poules & le prierent en cérémonie d'en venir manger ſa part, à condition cependant qu'il

apporteroit ſon vin. Il fut obligé de s'y rendre. Mais ces ſcélérats tinrent, pendant le repas, des diſcours ſi infames, qu'il en fut ſaiſi d'horreur. Les habitans de cette côte, effrayés à l'arrivée des Pirates, avertirent les Hollandois & les Anglois des comptoirs voiſins de ſe tenir ſur leurs gardes. Les Pirates, en ayant eu avis, ſe retirerent, de crainte qu'un plus long ſéjour ne leur devînt funeſte. Ils ſe rendirent à la rade de Whiday, où ils trouverent onze vaiſſeaux de différentes Nations. Comme la plupart des Matelots & des Commandans étoient à terre pour y négocier des eſclaves, les Pirates s'en rendirent facilement maîtres. Ils les rançonnerent tous, & chacun fut obligé de donner huit livres d'or. Le Capitaine Fletcher refuſa d'accépter cette compoſition, diſant que ſon vaiſſeau ne valoit pas huit livres d'or. Roberts, piqué de ce refus, ordonna qu'on tranſportât les Negres qui y étoient dans une chaloupe, & qu'on mît enſuite le feu au vaiſſeau. Ceux qu'il chargea de cette expédition, voyant qu'il falloit mettre trop de tems pour détacher les Negres qui étoient enchaînés deux à deux, mirent promptement le feu au vaiſſeau, & ces malheureux, dont le nombre ſe montoit à près de quatre-vingt, furent dévorés par les flammes. Quelques-uns ſe jetterent dans la mer; mais ils ſervirent de pâture aux poiſſons.

Ce fut la derniere expédition de ces ſcélérats qui reçurent enfin la punition juſtement due à leurs crimes. Roberts in-

tercepta une lettre du Général Philips écrite à M. Baldiwin, Agent de la Compagnie Royale d'Afrique à Widah, dans laquelle le Général marquoit que le Swallow, vaiſſeau de guerre, étoit en route pour donner la chaſſe aux Pirates. Roberts aſſembla ſes compagnons, & leur tint ce langage : « Mes chers Compagnons, » quoiqne je ſois perſuadé que rien ne » peut arrêter l'ardeur que vous m'avez » témoignée dans les actions les plus har- » dies, il me ſemble cependant que la » prudence demande que nous nous éloi- » gnions de ce vaiſſeau de guerre ; d'au- » tant plus que le butin que nous y pour- » rions faire, & qui ne conſiſte qu'en » poudre & en plomb, ne pourroit nous » dédommager de la perte d'un ſeul d'en- » tre nous. »

Ils approuverent tous ſon ſentiment, & mirent à la voile, avec l'intention de ſe rendre à Anna-Bona ; mais, le vent leur étant contraire, ils furent obligés de relâcher au Cap Lopez, & ce fut là que ſe termina leur courſe. Nous avons dit que peu de tems avant l'arrivée de Roberts à Sierra-Leona, deux vaiſſeaux de guerre en étoient partis & qu'ils devoient y revenir au bout de quelque tems, ce qui avoit procuré aux Pirates la facilité de parcourir impunément toutes les côtes voiſines, dont ils s'éloignoient cependant de tems en tems, pour éviter la rencontre des vaiſſeaux de guerre : mais un accident imprévu rompit toutes ſes meſures & hâta ſa perte, dans le tems qu'il s'en croyoit le plus éloigné. Les

deux vaiſſeaux dont on vient de parler, arriverent au mois de Juillet 1721, à l'Iſle de la Princeſſe. Une maladie contagieuſe avoit pris dans l'équipage. Plus de cent matelots moururent en moins de trois ſemaines, & le reſte étoit en ſi mauvais état que les vaiſſeaux ne purent ſe remettre en mer qu'après un retard de plus de deux mois. Ce contre-tems fut cauſe que les Capitaines abandonnerent le projet de retourner à Sierra-Leona, & réſolurent de ſe rendre à Cabo-Corſo. Lorſqu'ils furent à la hauteur du Cap Apollonia, ils apprirent que les Pirates infeſtoient depuis quelque tems ces mers, & faiſoient de terribles ravages le long des côtes; qu'ils pilloient & rançonnoient tous les vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Sur cet avis le Capitaine Ogle, commandant le vaiſſeau de Swallow, renvoya à Cabo-Corſo le vaiſſeau le Weymouth, dont l'équipage étoit hors d'état de faire la manœuvre, & ſe mit en mer, pour aller à la pourſuite des Pirates. Il employa plus de deux mois à parcourir tous les ports & toutes les rades, ſans apprendre aucune nouvelle de leur retraite: mais, ayant dirigé ſa courſe vers le Cap Lopez, il entendit le 5 Février un coup de canon. Peu de tems après, il découvrit trois vaiſſeaux à l'ancre, & ne douta pas que ce ne fuſſent les Pirates qu'il cherchoit depuis ſi long-tems.

Il avança vers eux à pleines voiles: mais il s'engagea trop dans la baye, & fut obligé de reculer un peu, pour éviter un banc de ſable qui ſe trouvoit ſur

le paſſage. Les Pirates, voyant la manœuvre de ce vaiſſeau, crurent qu'il prenoit la fuite. Roberts ordonna à un des ſiens de mettre promptement à la voile, & de lui donner la chaſſe. Ses ordres furent exécutés ſur le champ : le vaiſſeau auquel il les avoit donnés, mit à la voile, & alla ſur le prétendu fuyard avec toute la diligence poſſible. Le Capitaine Ogle s'apperçut de la mépriſe des Pirates, &, pour les y confirmer, il continua de ſe retirer juſqu'à ce qu'il ſe vît aſſez éloigné des autres vaiſſeaux pour n'avoir rien à craindre de leur part. Les Pirates donnerent d'autant plus facilement dans le piége, qu'ils étoient perſuadés que perſonne ne ſeroit aſſez hardi pour les attaquer. Ils ne s'étoient pas encore apperçus que le vaiſſeau qu'ils pourſuivoient étoit armé en guerre : ils croyoient, au contraire, que c'étoit un vaiſſeau marchand chargé de ſucre, & deſiroient de le prendre, parce qu'ils avoient beſoin de cette denrée pour faire du Punch. Dans cette idée, ils arborerent pavillon noir, approcherent du vaiſſeau de guerre, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour venir à l'abordage.

Le Capitaine Ogle avança auſſi ſur eux ; ce qui ſurprit beaucoup les Pirates : ils le furent encore bien davantage, lorſqu'ils s'apperçurent que c'étoit un vaiſſeau de guerre : mais ils reprirent courage, & formerent la réſolution de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, en cas qu'ils ne puſſent prendre la fuite. Le combat s'engagea ; les Pirates ſe défendirent avec

un courage incroyable: ils cherchoient à monter à l'abordage; mais ils ne purent y réuſſir. Après avoir perdu beaucoup de monde, ils demanderent quartier, & ſe rendirent à diſcrétion. Lorſque le Capitaine Ogle envoya ſa chaloupe pour prendre les priſonniers, il vit une fumée fort épaiſſe qui ſortoit de leur vaiſſeau. Il crut que les Pirates avoient mis le feu aux poudres pour le faire ſauter: mais s'étant informé de ce que cela vouloit dire, il trouva que ſix des plus téméraires s'étoient roulés dans la poudre qui étoit reſtée ſur l'arriere du vaiſſeau; & qu'ils y avoient mis le feu, mais que la flamme étoit reſtée attachée ſur eux, & n'avoit cauſé aucun dommage; qu'elle avoit ſeulement conſumé ces ſix malheureux, & s'étoit éteinte. Ce vaiſſeau étoit commandé par un Pirate nommé Skirne, homme d'une hardieſſe & d'un courage extraordinaires. Il eut une jambe emportée pendant le combat; il ne voulut pas qu'on le panſât, & continua à donner ſes ordres avec une préſence d'eſprit étonnante. Tous les Pirates furent mis aux fers; on radouba leur vaiſſeau qui avoit été beaucoup endommagé pendant le combat. Le Capitaine Ogle fit conduire les priſonniers à l'Iſle de la Providence, & partit pour le Cap Corſe, où il arriva le 6 Février, 1722.

Il vit que Roberts y étoit à l'ancre, avec une nouvelle priſe qu'il venoit de faire. Il en fut charmé, parce qu'il ne douta pas que les Pirates boiroient avec excès les liqueurs fortes qu'ils y auroient

trouvées, & qu'il lui ſeroit beaucoup plus facile de les battre. Il ne ſe trompa pas dans ſon attente. Le lendemain, il leva l'ancre, & avança ſur les Pirates. Lorſqu'on en donna avis à Roberts, il étoit à table, où il faiſoit la débauche avec le Capitaine de ſa nouvelle priſe. Les autres Pirates ſuivoient ſon exemple, & ſe mettoient peu en peine de l'arrivée de ce vaiſſeau. Pluſieurs crurent que c'étoit un navire Portugais : quelques-uns imaginerent que c'étoient leurs compagnons qui revenoient les joindre. Ils connurent enfin que c'étoit un vaiſſeau de guerre : alors ils ſentirent le danger où ils étoient : ils allerent promptement en donner avis à Roberts. Parmi eux il y avoit un Matelot qui avoit ſervi dans ce vaiſſeau de guerre, & qui le reconnut. Roberts n'ajouta d'abord pas foi à ce qu'on lui diſoit, & ſe perſuada que c'étoit la peur qui faiſoit ainſi parler ſes camarades : mais la manœuvre qu'il vit faire aux ennemis lui prouva qu'on lui avoit annoncé la vérité. Il ordonna qu'on levât promptement l'ancre, & qu'on mît à la voile, fit enſuite prendre les armes à tout ſon monde, & prit toutes les précautions néceſſaires pour ſe défendre. Il dit à ſes camarades qu'il voyoit bien que la journée alloit être rude ; mais qu'il falloit vaincre ou mourir.

Le danger étoit effectivement preſſant ; & ils n'avoient gueres le tems de délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre pour l'éviter. Roberts prit la réſolution d'eſſuyer la premiere décharge, &

en cas que ſon vaiſſeau ne fût pas trop endommagé, de gagner la pointe de la baye qui étoit fort eſcarpée, & de ſe ſauver parmi les Negres, ou, ſi ce projet ne réuſſiſſoit pas, d'accrocher le vaiſſeau ennemi, & de le faire ſauter avec le ſien : mais il s'apperçut que tous ſes camarades étoient ivres, & qu'il n'en pourroit tirer aucun ſervice.

Il eſſuya cependant la premiere décharge, arbora pavillon noir, & mit tout en uſage pour s'éloigner du vaiſſeau de guerre. Voyant que le vent lui étoit contraire, & qu'on le ſerroit de près, il s'abandonna au déſeſpoir, & auroit exécuté le projet qu'il avoit formé, ſi une balle qu'il reçut à la gorge ne l'eût tué ſur le champ.

Sa mort fit perdre courage à toute ſa troupe. La conſternation devint générale : pluſieurs abandonnerent leur poſte, courant de côté & d'autre, ſans ſonger à ſe défendre. Quelques-uns préparerent les meches pour mettre le feu aux poudres, & faire ſauter le vaiſſeau ; mais d'autres s'y oppoſerent, ce qui cauſa un nouveau trouble parmi eux. Pendant ce tems le vaiſſeau de guerre s'approcha du leur, & s'en rendit maître. Le Capitaine Ogle s'aſſura d'abord des priſonniers, entra enſuite dans la baye où il prit le vaiſſeau qui ſervoit d'allège aux Pirates, & dans lequel il trouva deux mille livres de poudre d'or, dont il ſe ſaiſit.

Avant de faire connoître quel fut le ſort de ces ſcélérats, nous croyons devoir dire un mot de Roberts qui a ren-

du ſon nom ſi célebre par ſes crimes. Il étoit né à Nowenbagh ; étoit grand & bien fait. Il n'avoit que quarante-deux ans lorſqu'il fut tué. Il avoit beaucoup de belles qualités & ç'auroit été un homme de mérite, s'il les avoit appliquées au bien. Il déteſtoit d'abord ſon genre de vie, & ce fut malgré lui qu'il l'embraſſa : mais il s'y accoutuma inſenſiblement. Il diſoit quelquefois que dans un ſervice d'honneur ce n'étoit que peine & chagrins, ſans profit, & que dans le ſien, on ne reſpiroit que liberté & plaiſirs, ſans aucune contrainte. Lorſqu'il prenoit un vaiſſeau, il ne forçoit jamais aucune perſonne de l'équipage à ſe faire Pirate. Pluſieurs d'entre ſes compagnons ſe ſervirent cependant de ce prétexte pour échapper au ſupplice.

Roberts aimoit le faſte & la magnificence. Le jour du combat où il fut tué, il ſe vêtit d'un habit de damas cramoiſi à fleurs d'or, mit un plumet à ſon chapeau. Une chaîne d'or enrichie de diamans pendoit à ſon cou. Il avoit autour du corps une ceinture de ſoie, garnie de piſtolets, tenoit un ſabre à la main. Enfin il avoit la figure auſſi terrible que majeſtueuſe. Dès qu'il fut tué, on le jetta à la mer avec tous ſes ornemens, comme il l'avoit demandé à ſes compagnons.

La priſe & la deſtruction de ces ſcélérats, fut un bonheur pour les Commerçans, & on eſt ſurpris que les Puiſſances de ce tems n'aient pas fait de plus grands efforts pour les exterminer plutôt. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que le Capitaine Ogle prit ces deux

vaiſſeaux corſaires, ſans perdre un ſeul homme, quoique celui de Roberts fût monté de quarante pieces de canon & de cent cinquante hommes, outre quarante-cinq Negres, l'autre vaiſſeau étoit de cent quatre-vingt-treize hommes d'équipage.

Après cette expédition, le Capitaine Ogle partit avec ſa priſe pour Cabo-Corſe-Caſtle. Quelques Pirates qui étoient à ſon bord, tramerent une conſpiration contre lui, par l'entremiſe d'un Negre; mais elle fut découverte la nuit même qu'elle devoit s'exécuter, de ſorte qu'on les reſſerra de plus près. La même choſe penſa arriver ſur le vaiſſeau de Roberts : le Capitaine Ogle y avoit laiſſé quelques bleſſés, des Negres & un Chirurgien pour panſer les bleſſés; mais il étoit auſſi Pirate. Il réſolut de maſſacrer le Commandant de ce vaiſſeau avec tout ſon monde, & de ſe rendre maître du vaiſſeau. Les Negres étoient déja entrés dans ſon complot. Il le communiqua aux priſonniers, & il y en eut un qui fit avertir le Capitaine de ce qui ſe tramoit : on mit le Chirurgien aux fers & la conjuration n'eut aucune ſuite.

Parmi les priſonniers, il s'en trouvoit que la crainte & les remords jettoient dans la conſternation : il y en avoit d'autres, dont l'ame étoit endurcie aux crimes : ils ne ſentoient ni crainte ni remords. Ils plaiſantoient même ſur le ſort qui les attendoit. Un d'entre ces derniers dit, que les Matelots du vaiſſeau de guerre avoient tellement dépouillé les Pirates, qu'il ne leur reſtoit pas même de quoi payer le bon homme Caron, lorſqu'ils paſſeroient le

Styx. Un autre ajouta : *Je ſens que je maigris tous les jours ; ſi cela dure long-tems, mon corps pourra n'être pas aſſez peſant pour ſerrer le nœud de la corde, lorſque je ſerai pendu.*

Un nommé *Sutton* ſurpaſſa les autres en impiété. Ils étoient enchaînés deux à deux, & ſon compagnon s'occupoit à prier Dieu & à lire dans un livre de dévotion. Sutton lui demanda ce qu'il eſpéroit obtenir par ſes prieres. « Le ciel, répondit l'autre. Le » ciel, s'écria Sutton ! Avez-vous jamais » entendu dire qu'un Pirate y ſoit entré ? » Pour moi, ajouta-t-il, je veux être dans » l'enfer, on y eſt bien plus agréablement ; » &, dès que j'y arriverai, je ſaluerai Ro» berts de treize coups ». Il s'adreſſa enſuite à l'Officier, le pria de le ſéparer de cet homme qui le fatiguoit par ſes prieres. L'Officier les ſépara effectivement ; mais ce fut plutôt par égard pour l'autre que pour donner de la ſatisfaction au ſcélérat.

Dès que les Pirates furent arrivés à Cabo-Corſo-Caſtle, on les mit dans des priſons où ils furent étroitement gardés. On travailla enſuite à l'inſtruction de leur procès, qui ne fut pas longue. La Cour de Juſtice étoit établie à cet effet. Il y avoit un Préſident & ſix Aſſeſſeurs. Après avoir examiné les accuſations portées contre les Pirates, & leurs défenſes, on en condamna cinquante-deux à être pendus ; vingt furent condamnés à l'eſclavage, & ſoixante-dix qui ſe trouverent avoir été forcés de ſe joindre aux Pirates, furent mis en liberté. La plupart de ceux qui furent exécutés marquerent un ſincere repentir de leurs crimes & moururent en bons Chré-

tiens : mais il y en eut d'autres qui, loin d'écouter les exhortations du Chirurgien Major, qui faiſoit la fonction de Miniſtre, vomirent mille imprécations contre les Juges, & leur ſouhaiterent le même genre de mort qu'ils alloient ſubir. » Nous ſom-» mes, diſoient-ils, de miſérables voleurs, » & on nous pend, parce que nous n'a-» vons rien, & ceux qui ſont riches bra-» vent impunément la mort qu'ils ont auſſi » bien méritée que nous ». Un certain Simpſon apperçut en allant au ſupplice, une femme qu'il reconnut, & s'écria : *J'ai couché pluſieurs fois avec cette infame, & elle vient pour me voir pendre.*

C'eſt ainſi que cette troupe de Pirates, la plus formidable qui ait jamais exiſté, fut détruite.

ARTICLE XVI.

Hiſtoire du Capitaine Anſtis.

ANSTIS étoit un de ceux qui conſpirerent contre le Commandant d'un des vaiſſeaux que Rogers, Gouverneur de la Providence, arma en 1718, pour aller en courſe contre les Pirates. On a déja parlé des pirateries qu'il commit ſous les ordres de Davis & de Roberts, & comment il ſe ſépara du dernier, en 1721, ſur les côtes de Guinée.

La premiere expédition que fit Anſtis après cette ſéparation, fut la priſe du vaiſſeau le Irwin, commandé par le Capitaine Roſs, de Corck en Irlande. Il étoit chargé de bœuf ſalé & de pluſieurs autres provi-

ſions; faiſoit route vers la Martinique. Le Colonel Boyly s'y trouva avec toute ſa famille, en qualité de paſſager. Les Pirates le maltraiterent cruellement, parce qu'il voulut s'oppoſer aux brutalités qu'ils commirent envers une femme qui étoit ſur ce vaiſſeau. Vingt de ces ſcélérats ne ſe contenterent pas d'avoir déshonoré cette femme, ils lui firent ſouffrir les tourmens les plus affreux, la maſſacrerent & jetterent ſon cadavre à la mer. Les Pirates n'ont jamais voulu convenir qu'ils avoient commis cette abominable action; mais elle fut ſi bien atteſtée, qu'ils en furent convaincus.

Anſtis pourſuivit ſa route vers les Indes occidentales, prit le vaiſſeau nommé *l'Etoile du matin*, deſtiné pour la Caroline. Quelques jours après il en rencontra un autre venant des Barbades, en enleva le canon & les proviſions de guerre, incorpora quelques matelots dans ſa troupe, monta de trente-deux pieces de canon le vaiſſeau *l'Etoile du matin*, dans le deſſein de s'en ſervir. Il en donna le commandement à un nommé Jean Senne qui étoit ſon canonnier. Il aima mieux demeurer ſur ſon vaiſſeau, parce qu'il étoit meilleur voilier.

Avec ces deux vaiſſeaux qui étoient bien armés, & pourvus de proviſions, les Pirates ſe trouverent en état d'entreprendre quelque action importante: mais la diviſion ſe mit parmi eux. Les nouveaux venus, qui étoient en très-grande quantité, marquerent leur répugnance pour un état ſi dangereux, & dirent avec fermeté, qu'ils vouloient le quitter. Après avoir

long-tems délibéré ſur les moyens de le faire avec ſureté, ils prirent la réſolution d'envoyer une humble requête au Roi, & en attendant le ſuccès de cette tentative, de ſe retirer dans quelque endroit où ils puſſent être en ſureté. Ils choiſirent une iſle inhabitée qui étoit près de Cuba. Voici le précis de la requête qu'ils adreſſerent au Roi.

A ſa très-ſacrée Majeſté, George, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne, de France, d'Ecoſſe & d'Irlande, défenſeur de la Foi, &c.

» Nous, les très-fidelles ſujets de Votre » Majeſté, remontrons qu'ayant été pris » en divers tems ſur différens vaiſſeaux » par Barthelemi Roberts, commandant en » chef noſdits vaiſſeaux, outre celui qu'il » montoit lui-même, nous avons été for- » cés de nous engager parmi les Pirates, » contre notre volonté & contre nos in- » clinations; qu'ayant en horreur cette vie » impie & déteſtable, nous réſolumes una- » nimement d'abandonner Roberts & ſes » complices, & de nous retirer avec le » vaiſſeau nommé *l'Etoile du matin*, & le » Brigantin dit la *Bonne fortune*, ſans autre » intention que de nous ſoumettre à V. M. » dans l'eſpérance d'en obtenir un gracieux » pardon, & de nous rendre dans notre » pays natal pour y ſervir la nation cha- » cun ſelon notre capacité, ſans être pour- » ſuivis par ceux dont les biens ont été » pillés par Roberts & ſes complices pen- » dant notre détention involontaire. Nous » ſupplions très-humblement V. M. qu'il

» lui plaiſe nous accorder notre demande, » & nous ne ceſſerons jamais de prier Dieu » qu'il veuille bénir Votre Sacrée Per- » ſonne ».

Ils ſignerent tous cette requête. Les ſignatures furent écrites dans une eſpece de cercle, pour faire croire qu'il n'y avoit aucune diſtinction parmi eux. Ils prierent le Maître d'un vaiſſeau Marchand qui venoit de la Jamaïque, de l'envoyer en Angleterre : il leur promit de la faire promptement paſſer au Roi, & de leur rendre compte du ſuccès à ſon retour, à une hauteur qu'il leur indiqua, & qui étoit à vingt lieues de la Jamaïque. Ils ſe retirerent enſuite dans l'Iſle qu'ils avoient choiſie pour leur retraite. On en ignore le nom : on ſait ſeulement qu'elle eſt ſituée vers la partie méridionale de l'Iſle de Cuba ; qu'elle eſt déſerte & très-peu fréquentée par les vaiſſeaux qui vont dans ces contrées. Il y a une riviere dont l'entrée eſt ſi étroite qu'un vaiſſeau peut à peine y paſſer, quoiqu'il y ait quinze à vingt pieds d'eau. Les bords ſont remplis d'arbres ſi touffus, que les navires qui ſont ſur cette riviere, peuvent s'y tenir cachés. Il y a beaucoup de tortues. Il eſt vrai qu'elles ſont petites, & que les plus groſſes ne peſent que dix à douze livres ; mais elles ont un très-bon goût, & leur écaille eſt parfaitement belle. On les prend ordinairement pendant la nuit ; lorſqu'elles vont à terre pour couver leurs œufs, qu'elles ont ſoin de cacher dans des trous creuſés au bord de la mer. Il faut aller doucement & ſans lumiere : on les renverſe ſur le dos, & on ſe retire.

Le lendemain on revient, & on les trouve dans la même place, & dans la même ſituation.

Ces tortues ſervirent de nourriture aux Pirates pendant neuf mois qu'ils furent dans cette iſle. Comme ils avoient beaucoup de riz à bord, ils en firent une eſpece de pain. Ils paſſoient les jours à ſe divertir à leur maniere. Ils jouoient des Comédies, qui, comme on peut le croire, ne pouvoient être que très-burleſques.

Au commencement d'Août 1722, ils firent partir le Brigantin, pour chercher le vaiſſeau marchand dont le Maître s'étoit chargé de leur requête. Il leur dit qu'il n'y avoit rien de favorable à eſpérer pour eux en Angleterre. A cette triſte nouvelle, ils furent conſternés, & retournerent à l'Iſle l'annoncer à leurs camarades. Ils déciderent tous d'une voix unanime qu'il falloit continuer le métier de Pirates. En conſéquence ils mirent à la voile, & firent route vers le ſud. La nuit ſuivante, le vaiſſeau nommé *l'Etoile du matin* fit naufrage ſur l'iſle du Grand Camanes, vers le ſud; mais l'équipage ſe ſauva à terre. Le lendemain le Capitaine Anſtis alla le chercher. Peu de tems après, il apperçut deux vaiſſeaux de guerre qui venoient lui donner la chaſſe. Il fit couper les cables, mit promptement à la voile, & prit la fuite. Un de ces vaiſſeaux le pourſuivit ſi vivement, qu'il s'en approcha à la portée du canon. La frayeur ſaiſit les Pirates, parce qu'ils ne voyoient aucune apparence de ſe ſauver: mais, le vent étant tombé tout-à-coup, ils firent tant d'efforts avec leurs rames, qu'ils

perdirent bientôt de vue les vaiſſeaux de guerre.

Un de ces derniers avoit débarqué beaucoup de monde ſur l'Iſle, pour prendre pluſieurs Pirates qui y étoient reſtés après le naufrage de l'Etoile. Quarante ſe rendirent ſans aucune réſiſtance, même en témoignant beaucoup de joie de cette rencontre, parce qu'ils avoient été forcés, diſoient-ils, de prendre parti parmi les Pirates : les autres ſe retirerent dans les bois.

Anſtis, ſe voyant échappé du danger, réſolut d'aller à une petite Iſle qui eſt auprès de la baie de Honduras, pour s'y rafraîchir, & réparer ſon vaiſſeau. Il prit en chemin pluſieurs vaiſſeaux, parmi leſquels étoit une chaloupe de Rhode-Iſland, commandée par le Capitaine Durſey. Tous ces navires furent détruits, après qu'on en eut tranſporté le monde ſur le Brigantin.

Pendant que les Pirates étoient occupés à ravitailler le Brigantin, le Capitaine Durſey propoſa aux priſonniers de ſe ſaiſir d'Anſtis & de ſe retirer avec le vaiſſeau : mais le complot fut découvert avant qu'on fût en état de mettre à la voile. Cependant Durſey & pluſieurs autres Matelots bien armés deſcendirent à terre avec leurs armes, & ſe ſaiſirent peu de tems après d'un vaiſſeau de Pirates qui étoient venus faire de l'eau dans cet endroit. Anſtis, irrité de cette hardieſſe, envoya contre lui trente hommes dans une chaloupe : mais le Capitaine Durſey fit une ſi vigoureuſe réſiſtance qu'ils furent obligés de ſe retirer avec précipitation.

Les Pirates mirent à la voile au com-

mencement de Décembre 1722, & firent route vers les Iſles de Bahama. Avant d'y arriver, ils prirent un gros vaiſſeau, commandé par le Capitaine Smith, & une chaloupe venant de Dublin. Ils conduiſirent ces deux priſes à l'Iſle de Tabago, où ils arriverent au commencement d'Avril 1723. Pendant qu'ils étoient occupés à mettre le gros vaiſſeau en état de faire des courſes, un vaiſſeau de guerre vint mouiller auprès du port. Auſſitôt qu'ils l'apperçurent, ils mirent le feu aux deux vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & ſe ſauverent dans les bois.

Comme le vaiſſeau d'Anſtis étoit très-bon voilier, il eut encore le bonheur d'échapper : mais le déſordre ſe mit dans ſon équipage ; pluſieurs de ceux qu'il avoit faits priſonniers, & qui avoient feint de prendre parti avec lui, le tuerent avec le Quartier-Maître & mirent les autres Pirates aux fers. Ils ſe rendirent enſuite, avec le Brigantin, à Curaço, où il y a une Colonie Hollandoiſe. Les priſonniers furent pendus, & ceux qui les avoient amenés obtinrent leur pardon.

Ceux qui s'étoient ſauvés dans les bois à l'Iſle de Tabago, furent à la fin pris par les gens du vaiſſeau de guerre. On les conduiſit à Antigoa, où ils furent auſſi pendus. Il en étoit cependant reſté quelques-uns dans les bois ; ils eurent le bonheur d'échapper aux pourſuites que ceux du vaiſſeau de guerre firent après eux, & de trouver dans le port une chaloupe avec laquelle ils paſſerent en Angleterre & retournerent chez eux, où ils vécurent paiſiblement.

ARTICLE XXII.

Vie du Capitaine Worley.

CE Pirate s'embarqua à la Nouvelle-Yorck, dans une chaloupe ouverte, n'ayant pour toute proviſion qu'une douzaine ou deux de biſcuits, quelques langues ſeches, & un petit tonneau d'eau fraîche. L'équipage, qui ne conſiſtoit qu'en neuf hommes, n'avoit pour armes que ſix vieux mouſquets, & peu de munitions de guerre. Il ſe mit en mer à la fin de Septembre 1718, avec ſon équipage & ſes proviſions: il n'étoit pas en état de faire des entrepriſes conſidérables, même de s'éloigner de terre. Après avoir couru le long des côtes, juſqu'à la riviere de Delaware, ſans rien rencontrer, il la remonta juſqu'aux environs de New-Caſtel, où il prit une chaloupe qui appartenoit à Georges Grunt. Il y avoit mis ſes meubles & ſa vaiſſelle d'argent qu'il vouloit tranſporter à Philadelphie. Les Pirates prirent les effets les plus précieux, & laiſſerent aller la chaloupe.

La nouvelle de cette priſe étant arrivée à Philadelphie, le Gouverneur & les habitans en furent alarmés. On envoya des exprès à la Nouvelle-Yorck & ailleurs; on équipa pluſieurs vaiſſeaux pour aller à la pourſuite de cette foible compagnie de Pirates; mais on ne put la joindre. Worley deſcendit la riviere & rencontra une chaloupe qu'il échangea contre ſon bateau. Deux jours après, il prit une autre cha-

loupe qui alloit en Angleterre: il ſe ſaiſit de toutes les munitions qui étoient dedans, ce qui le mit en état de faire de plus grandes entrepriſes.

Ces priſes furent cauſe qu'on renouvella l'Ordonnance par laquelle il étoit enjoint de prendre & de punir tous les Pirates qui ne s'étoient pas ſoumis à la proclamation du Roi. On ordonna en même tems au Capitaine du Phénix, vaiſſeau de vingt pieces de canon, de croiſer contre les Pirates & d'aſſurer le commerce des Colonies. Worley s'étoit jetté en mer avec ſa nouvelle priſe, ce qui fut cauſe que le Phénix le manqua. Il revint au bout de ſix ſemaines; prit une chaloupe de la Nouvelle-Yorck, & la coula à fond, de crainte d'être découvert.

Sa troupe étoit déja augmentée de vingt-cinq hommes. Il avoit ſix pieces de canon, des fuſils, des piſtolets & des ſabres autant qu'il lui en falloit. Alors il ſongea à faire quelque entrepriſe d'éclat, fit faire un pavillon noir, & voulut qu'on repréſentât une tête de mort au milieu, entourée de pluſieurs ornemens de même nature, & dreſſa pluſieurs articles qui furent tous ſignés par les Pirates qui s'engageoient ſous ſes ordres, avec ſerment de ne prendre aucun quartier, & de combattre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Ils eurent bientôt occaſion de tenir leur parole.

Le Gouverneur de la Caroline, ayant appris que les Pirates s'étoient retirés dans une petite Iſle à peu de diſtance de là, arma deux chaloupes pour leur donner la chaſſe. Worley avoit quitté l'Iſle avant que les

chaloupes y arrivaſſent : mais elles le rencontrerent lorſqu'il croiſoit à la hauteur du Cap de Virginie. Dès qu'il les apperçut, il chercha les moyens de leur couper l'entrée de la riviere de S. James, afin de prendre plus facilement ces vaiſſeaux qu'il ne ſavoit pas être envoyés contre lui. Pendant qu'il faiſoit ſa manœuvre, les chaloupes avancerent à pleines voiles ſur lui. Alors il arbora pavillon noir & fit toutes les diligences néceſſaires pour l'attaque. Les habitans de la ville de S. James furent conſternés en voyant ces vaiſſeaux : ils croyoient qu'ils étoient tous Pirates ; mais leur conſternation changea en étonnement, lorſqu'ils virent que ces prétendus Pirates en venoient aux priſes les uns contre les autres. Worley n'étoit entré dans la baie que pour ſurprendre les chaloupes lorſqu'elles voudroient y entrer. Il ne s'apperçut de ſon erreur que quand il vit paroître le pavillon Royal & que les chaloupes ſe préparoient à l'attaquer. Tous ceux de ſa troupe réſolurent de ſe battre en déterminés & de vaincre, ou de ſe faire tuer. Les chaloupes lâcherent toutes leurs bordées & aborderent les Pirates par deux endroits. Worley monta ſur le tillac & combattit avec un courage ſans égal. Ses gens l'imiterent, & aucun ne voulut demander ou accepter quartier. On le leur propoſa cependant pluſieurs fois. Ils furent tous tués, à l'exception du Capitaine & d'un autre Pirate : comme ils étoient bleſſés mortellement, on ſe hâta de faire leur procès, & ils furent pendus le lendemain.

ARTICLE XVIII.

Vie de George Lowther.

GL partit d'Angleterre en qualité de ſecond Contre-Maître ſur un vaiſſeau de la Compagnie Royale d'Afrique, nommé *la Gambia-Caſtle*, de ſeize pieces de canon & de trente hommes d'équipage, commandé par le Capitaine Charles Ruſſel. Il y avoit à bord pluſieurs Soldats ſous les ordres du Capitaine Maſſey, deſtinés à renforcer la garniſon d'un fort ſitué ſur la Gambia, qui avoit été pris & détruit quelque tems auparavant par le Capitaine Davis.

Ce vaiſſeau arriva dans un des ports d'Afrique au mois de Mai 1721. On mit à terre le Capitaine Maſſey, avec ſes gens, dans l'iſle James, où il devoit commander ſous les ordres du Colonel Withney, à qui on avoit donné le Gouvernement de cette iſle, & qui y arriva dans le même tems ſur un autre vaiſſeau. La méſintelligence qui régnoit dans ce pays entre les Soldats & les Marchands qui y étoient établis fut cauſe que la Compagnie perdit le fort & la garniſon avec une très-belle frégate, fort bien pourvue & dont la valeur étoit eſtimée deux cent mille livres. Tous les gens de l'équipage prirent les armes pour ſe faire Pirates.

La qualité de Gouverneur & celle de Capitaine donnent un pouvoir aſſez étendu. Mais ceux de l'iſle James voulurent encore l'étendre. Les Marchands & les

Facteurs leur réſiſterent avec fermeté. Maſſey ſe plaignit hautement de ce qu'on ne fourniſſoit pas aux troupes les proviſions néceſſaires, contre les promeſſes qu'on avoit faites de les traiter le mieux qu'il ſeroit poſſible. Il alla juſqu'aux menaces, & dit que ſi on ne fourniſſoit pas aux Soldats tout ce qui leur étoit néceſſaire, il ſauroit y forcer.

Le Gouverneur ne voulut pas entrer trop avant dans la querelle, & réſolut même de quitter le pays. Il ſe fit effectivement tranſporter au Continent & laiſſa Maſſey diſputer ſes droits.

Un autre accident contribua encore à la perte de cette frégate. Le Capitaine Ruſſel, qui en étoit Commandant, avoit conçu une haine implacable contre George Lowther. Celui-ci s'en apperçut & s'inſinua ſi bien dans l'eſprit des Matelots, qu'ils s'oppoſerent ouvertement à la punition que le Capitaine voulut faire ſubir à Lowther, menacerent même de maſſacrer celui qui ſeroit aſſez hardi pour mettre la main ſur lui. L'attachement que les Matelots marquerent dans cette occaſion pour Lowther augmenta la haine de Ruſſel contre lui.

Le Capitaine Maſſey avoit contracté, pendant le voyage, une amitié fort étroite avec Lowther, & il alloit ſouvent lui rendre viſite à bord du vaiſſeau. Dans ces viſites, ils ſe firent une confidence mutuelle de leurs chagrins, & réſolurent de prendre, d'un commun accord, les meſures néceſſaires pour ſe mettre à l'abri de toute eſpece de violence.

Ruſſel, voyant que l'inſolence des Matelots à ſon égard augmentoit de jour en jour, eut peur que les ſuites n'en fuſſent fâcheuſes, &, pour les éviter, il réſolut d'aller à terre, pour concerter avec les Officiers de la garniſon, ſur les moyens d'y mettre ordre. Lowther, de ſon côté, écrivit à Maſſey pour l'avertir qu'il étoit tems qu'il ſe rendît à bord, pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Maſſey aſſembla ſes Soldats, & leur communiqua le deſſein qu'il avoit pris de retourner en Angleterre : tous conſentirent à le ſuivre. Il ſe rendit enſuite à l'appartement du Gouverneur, qui étoit de retour dans l'iſle, lui propoſa de partir avec lui ; mais le Gouverneur rejetta ſa propoſition, diſant qu'il étoit certain que le projet de Lowther étoit de ſe faire Pirate. Maſſey étoit perſuadé du contraire, & ſe rendit à bord, fit embarquer tous ceux qui ſe préſenterent pour le ſuivre. Il fit auſſi embarquer quantité de proviſions qu'il avoit priſes dans le grand magaſin.

Lorſque tout fut prêt, Lowther fit lever l'ancre : mais le vaiſſeau donna ſur le ſable, & il ne put continuer ſon voyage. Cet accident engagea Maſſey à retourner au fort, dont il ſe rendit maître. Le lendemain, le bâtiment étant revenu à flot, Maſſey s'y embarqua de nouveau. Le fils du Gouverneur, & pluſieurs autres l'avoient ſuivi ; mais, ſe voyant près de partir, ils marquerent de la répugnance pour faire ce voyage, & demanderent qu'on les remît à terre.

Lorſque le vaiſſeau eut mis à la voile, Lowther

Lowther fit assembler les Soldats & les Matelots, auxquels il tint ce langage. « Nous commettrions une imprudence ex» trême, si nous retournions en Angle» terre. Ce que nous venons de faire mé» rite une sévere punition. Notre vais» seau est bon, & bien pourvu de tout » ce qui est nécessaire pour aller en mer: » allons chercher fortune, & ne nous ex» posons pas à une mort certaine. » Ce discours reçut les applaudissemens de toute la troupe. On dressa des articles de société qui furent signés par tous ceux qui la composoient, ils jurerent même sur l'Evangile de les exécuter. On prépara alors le vaisseau pour aller en course. Il étoit monté de seize pieces de canon, & de cinquante hommes d'équipage. On lui donna le nom de la Délivrance.

La premiere prise que firent ces nouveaux Pirates fut un Brigantin nommé *Charles*, commandé par Jacques Douglas. Ils le pillerent, le laisserent ensuite aller, après avoir donné un saufconduit à Douglas, lui disant de le présenter à leur compagnon, qu'ils lui dirent être un autre Pirate qui commandoit un autre vaisseau de quarante pieces de canon, & qui le laisseroit passer à la vue de ce billet. Lowther imagina cette ruse pour épouvanter ceux qui voudroient le poursuivre.

Quelque tems après, ils rencontrerent près de l'isle S. Domingue un vaisseau François, chargé de vin & d'eau-de-vie. Massey alla à bord de ce vaisseau, feignant d'être un Marchand. Il visita tou-

tes les marchandiſes, & les acheta ſur le champ. Après pluſieurs plaiſanteries, il s'approcha du Capitaine, & lui dit: il faut nous donner tout cela ſans argent. Le Capitaine ſe doutant à qui il avoit affaire, ne fit aucune réſiſtance. Les Pirates enleverent trente pieces d'eau-de-vie, cinq pieces de vin, pluſieurs pieces d'Indienne, avec quantité d'autres marchandiſes, & près de ſix cent mille livres en argent. Ils en rendirent à peu-près cent vingt-mille au Capitaine, en reconnoiſſance, diſoient-ils, de ſa politeſſe.

Maſſey avoit ſervi dès ſa plus tendre jeuneſſe dans les troupes de terre. Il étoit bon ſoldat, hardi & entreprenant: mais il n'avoit qu'une légere connoiſſance de la marine, & la vie qu'il menoit commençoit à lui déplaire. Il cherchoit une occaſion de donner des preuves de ſon courage par quelqu'entrepriſe importante ſur terre. Pour cet effet, il s'adreſſa à Lowther, lui demanda trente hommes, avec leſquels il pourroit, diſoit-il, attaquer les Colonies Françoiſes, & en rapporter des ſommes immenſes. Lowther ne fut pas de ſon avis; il repréſenta que l'entrepriſe étoit trop dangereuſe, & fit tout ſon poſſible pour l'en détourner: ce fut en vain, Maſſey perſiſta avec opiniâtreté à vouloir les attaquer; de maniere que Lowther fit aſſembler les Pirates, leur fit connoître le projet de Maſſey & les raiſons qui l'engageoient à s'y oppoſer. Ce projet fut rejetté à la

pluralité des voix, comme étant presqu'impossible dans l'exécution. Massey fut si piqué de ce refus, qu'il prit querelle avec Lowther. Les Pirates se partagerent entre ces deux Chefs, & ils en seroient venus aux mains, s'ils n'avoient apperçu un vaisseau. Pour aller après cette proie, ils se reunirent. C'étoit un petit navire de la Jamaïque qui faisoit route pour l'Angleterre: ils lui donnerent la chasse. Ils s'en rendirent maîtres, & Lowther voulut le couler à fond avec tout l'équipage, & tous les passagers qui étoient dedans: mais Massey s'y opposa, & fit renvoyer ce vaisseau.

Le mécontentement de Massey augmentoit de jour en jour. Il déclara à la fin à Lowther le projet qu'il avoit conçu de l'abandonner. Lowther ne demandoit pas mieux, il lui donna une petite chaloupe qu'on avoit prise depuis peu, & permit à tous ceux qui voudroient le suivre de s'y embarquer. Massey fit route vers la Jamaïque, où le Gouverneur le reçut avec accueil, & lui donna même de l'argent pour retourner en Angleterre. Lorsque Massey fut arrivé à Londres, il écrivit au Sous-Gouverneur & aux Directeurs de la Compagnie d'Afrique. A cette imprudence, il ajouta celle de leur marquer son adresse & d'avouer qu'il avoit eu part à la désertion du vaisseau de la Compagnie, & aux pirateries que Lowther avoit commises, enfin qu'il avoit mérité la mort; mais que si on étoit assez généreux pour

lui pardonner, il employeroit le reſte de ſa vie au ſervice de la Compagnie.

Sa lettre n'eut pas le ſuccès qu'il eſpéroit : la Compagnie prit acte de ſa déclaration, obtint priſe de corps contre lui, & le fit mettre en priſon ; mais il n'y avoit perſonne alors qui pût dépoſer contre lui ; il fut élargi ſous une caution de vingt-deux mille livres. Le 5 Juillet il fut cité devant la Cour de l'Amirauté, où le Capitaine Ruſſel, fils du Gouverneur de Withney & pluſieurs autres comparurent comme témoins. Les accuſations intentées contre lui furent prouvées. Maſſey, loin de les réfuter ou d'alléguer quelque choſe pour ſa juſtification, fit une relation exacte de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſe chargea lui-même de pluſieurs griefs. On prononça enfin ſa ſentence de mort, & il fut pendu trois ſemaines après ſon jugement.

Voyons ce que devint Lowther après le départ de Maſſey. Il fit voile vers Porto-Rico, y rencontra deux vaiſſeaux, dont l'un étoit un Pirate Eſpagnol, l'autre un petit navire de Briſtol, que le Pirate avoit pris. Lowther les prit, demanda aux Eſpagnols pourquoi ils s'étoient ainſi rendus maîtres d'un vaiſſeau Anglois, & les menaça de les faire tous périr : mais il ſe contenta de piller ces deux vaiſſeaux, envoya les Eſpagnols à terre dans un eſquif, garda les Anglois qui s'engagerent dans ſa troupe, & mit le feu aux vaiſſeaux.

Lowther ſe rendit enſuite à une petite

iſle, dans le deſſein de s'y radouber. Il y paſſa quelque-tems & s'y plongea dans toutes ſortes de débauches, fit enſuite voile vers la baie de Honduras. Il rencontra dans ſa route un petit vaiſſeau commandé par le Capitaine Low, & de treize hommes d'équipage : ils faiſoient auſſi le métier de Pirates. Lowther leur fit accueil, les engagea à ſe joindre à lui, pour courir la même fortune. Lorſqu'ils furent ſur ſon bord, il fit couler leur vaiſſeau à fond. Peu de tems après les Pirates attaquerent un vaiſſeau qui étoit dans la baie de Honduras, commandé par Benjamin Ewars, qui ſe défendit pendant plus de deux heures ; mais il fut enfin forcé de céder au grand nombre. Les pirates firent paſſer quelques-uns des leurs à bord de cette nouvelle priſe : ces barbares exercerent toutes ſortes de cruautés contre ceux qui étoient dedans, brûlerent leur navire, après avoir fait paſſer l'équipage dans celui de Lowther.

Ces ſcélérats prirent beaucoup de vaiſſeaux à la hauteur de cette baie : ils les brûlerent tous ou les coulerent à fond : ils en conſerverent cependant deux pour leur uſage, donnerent le commandement de l'un à Low, & celui de l'autre à Harris. Avec cette petite flotte, ils ſe rendirent à Porto-Mayo, pour s'y rafraîchir & radouber leurs vaiſſeaux. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils firent porter leurs voiles à terre pour former des tentes où ils puſſent cacher leur butin. Dans le tems que leur gros vaiſſeau

étoit renverſé & qu'ils étoient occupés à y travailler, les habitans du pays, au nombre d'environ mille hommes, vinrent les attaquer à l'improviſte. Les Pirates qui étoient ſans armes, prirent d'abord la fuite, entrerent dans leurs chaloupes, & abandonnerent le champ de bataille aux ennemis, qui ſe ſaiſirent du butin & mirent le feu au vaiſſeau de Lowther.

Cet accident mit le déſordre parmi les Pirates : ils ſe reprocherent mutuellement d'en être la cauſe : mais ils rencontrerent, peu de jours après, un vaiſſeau chargé de vivres : ils le prirent & la paix ſe rétablit parmi eux. Ils prirent enſuite un Brigantin, ce qui donna occaſion à Low de ſe ſéparer de Lowther ; il s'ennuyoit d'être ſous ſes ordres. Low le monta avec trente-cinq hommes, & Lowther reſta dans ſa chaloupe. Cette ſéparation ſe fit le 28 Mai 1720.

Lowther continua ſes courſes pendant quelque tems avec beaucoup de ſuccès, prit pluſieurs navires qui ſe ſoumirent ſans beaucoup de réſiſtance. La rencontre qu'il fit du vaiſſeau baptiſé *l'Ami*, commandé par le Capitaine Gwatkens ne fut pas avantageuſe pour lui. Ce Capitaine, loin de ſe rendre à la vue du pavillon noir, comme Lowther s'y attendoit, lui lâcha toute ſa bordée & le pourſuivit ſi vivement, que Lowther fut obligé de faire échouer ſon vaiſſeau, pour ſe ſauver à terre avec tout ſon monde. Gwatkens ne ſe contenta pas de cette victoire, il réſolut d'extermi-

ner tous les Pirates. Pour cet effet, il ſe jetta dans l'eſquif, à deſſein de mettre le feu au vaiſſeau de Lowther : mais il fut tué d'un coup de mouſquet, avant d'avoir exécuté ſon projet, ce qui engagea ſes gens à retourner à bord de leur vaiſſeau & à abandonner les Pirates.

Après le départ du vaiſſeau l'Ami, Lowther regagna ſa chaloupe avec tout ſon monde. Il avoit fait une perte ſi conſidérable dans cette action, qu'il ne ſe trouva pas en état de continuer ſes courſes. Il ſe retira dans une petite iſle où il paſſa l'hiver, mais d'une maniere fort triſte ; il étoit obligé d'envoyer tous les jours quelques-uns de ſes compagnons pour chaſſer, afin de fournir à la ſubſiſtance de la troupe.

Dès que le printems fut arrivé, les Pirates mirent en mer & prirent une aſſez grande quantité de vaiſſeaux où ils trouverent beaucoup de marchandiſes qu'ils enleverent. Ils firent route du côté des iſles occidentales. Après y avoir croiſé pendant quelque-tems, ils firent voile vers l'iſle Blanco, pour s'y radouber.

Cette iſle eſt déſerte, & ſituée environ à trente lieues du continent de l'Amérique, qui appartient aux Eſpagnols. Il y a des tortues en abondance & des guanoes qui ont la forme des lézards : mais ils ſont beaucoup plus gros. C'eſt un fort bon manger, & les Pirates en uſent beaucoup, lorſqu'ils abordent à cette iſle.

Pendant que les Pirates étoient occu-

pés à nettoyer leur vaiſſeau, le Capitaine Malter Moore, commandant l'Aigle, vaiſſeau de la Compagnie du Sud, paſſa près de cette Iſle. Il vit la chaloupe de Lowther qui étoit démontée. Comme cet endroit eſt très-peu fréquenté par les Négocians, il ne douta pas qu'elle n'appartînt à des Pirates, & prit la réſolution de les attaquer. Les Pirates qui n'étoient point en état de ſe défendre, demanderent quartier. Moore fit débarquer vingt-cinq hommes pour aller à leur pourſuite : mais ils n'en attraperent que cinq. Après avoir cherché le reſte de la troupe pendant cinq jours, ſans pouvoir les trouver, Moore mit à la voile & pourſuivit ſon voyage. Il alla de là à S. Chriſtophe, mit les cinq Pirates entre les mains de la Juſtice, qui les fit pendre. Le Gouverneur de Cumana envoya des ſoldats pour parcourir l'Iſle de Blanco : on y prit encore quatre Pirates qui furent condamnés à l'eſclavage pour le reſte de leur vie. On trouva Lowther quelque tems après : mais il étoit mort, & avoit un piſtolet à côté de lui. Il s'étoit lui-même caſſé la tête.

ARTICLE XIX.

Vie d'Edouard Low & de ſa Troupe.

NOus allons parler de la troupe la plus cruelle & la plus abominable dont on ait jamais fait mention. Nous frémiſſons d'horreur, en écrivant les crimes que les ſcélérats qui la compoſoient commirent :

ils ne manqueront pas d'inſpirer les mêmes ſentimens au lecteur.

Edouard Low naquit à Weſtminſter. Il paroît que ſa famille étoit d'un état vil & abject; ce ſcélérat ne ſavoit ni lire ni écrire. Il ſemble que la nature l'eût deſtiné, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à faire le métier de Pirate. Etant enfant, il mettoit toutes ſortes de moyens en uſage pour enlever à ſes camarades tout ce qu'il deſiroit, &, lorſqu'il ne pouvoit l'avoir par ruſe, il le prenoit par force. Il n'étoit pas le ſeul de ſa famille qui eût les inclinations portées au mal. Un de ſes freres, à peine âgé de ſept ans, ſe joignit à des ſcélérats qui voloient les paſſans. En grandiſſant & en prenant des forces, il acquéroit de la hardieſſe & voloit avec la derniere impudence. A la fin il ſubit une mort ignominieuſe, ce qui lui étoit juſtement dû.

Low fit quelques voyages ſur mer avec l'aîné de ſes freres: il en fit enſuite pluſieurs pour ſon compte, ſe rendit à Boſton où il s'embarqua ſur un navire qui alloit à la baye de Honduras. Dès que le vaiſſeau y fut arrivé, le Capitaine fit partir douze hommes bien armés dans la chaloupe, ſous les ordres de Low, pour couper du bois de campêche. Un jour Low revint avec ſa charge ordinaire, un peu avant que le dîner fût prêt; le Capitaine lui ordonna de faire encore un voyage, de crainte de ſurpriſe de la part des Eſpagnols, qui, comme on le ſait, confiſquent tous les vaiſſeaux de ceux qui vont couper de ce bois ſur les côtes

qui leur appartiennent. Low & ſes compagnons murmurerent ſur cet ordre : des murmures, Low paſſa à la fureur; il prit ſon fuſil, tira ſur le Capitaine & tua un Matelot qui étoit à ſes côtés. Sentant qu'on ne manqueroit pas de lui faire ſubir la punition due à ſon action, il ſe hâta de gagner la chaloupe avec ſes douze compagnons, & forma le projet d'exercer le métier de Pirate. Dès le lendemain, ils rencontrerent un petit vaiſſeau, s'en rendirent maîtres, fabriquerent un pavillon noir, & déclarerent la guerre à tous les Négocians. Il fit voile vers l'Iſle du grand Caimanes, pour s'y radouber & rencontra ſur ſa route le Capitaine Lowther, auquel il ſe joignit, comme on l'a vu. Quelque tems après il s'en ſépara, monta avec quarante hommes un Brigantin de ſix pieces de canon. La premiere priſe qu'ils firent fut une chaloupe d'Amboy, commandée par Jean Hance. Ils ſe contenterent d'en enlever les proviſions & le laiſſerent pourſuivre ſon voyage. Quelques jours après ils prirent un autre vaiſſeau; mais ils ne le traiterent pas ſi favorablement; ils le pillerent, en couperent les mâts & en emporterent les agrès.

Le 12 Juillet Low entra dans le port de Roſemary. Il y trouva 13 vaiſſeaux à l'ancre & réſolut de les attaquer. Il arbora pavillon noir, & fit dire à ceux qui les montoient, qu'ils n'avoient point de quartier à eſpérer, s'ils faiſoient la moindre réſiſtance. Les Marchands furent intimidés de ſes menaces & ſe rendirent. Les Pirates pillerent tous ces vaiſſeaux & en

garderent un pour leur uſage. Leur troupe augmenta conſidérablement par le nombre des matelots qui ſe joignirent à eux. Après cette expédition ils allerent vers l'Iſle Leward. Dans la route, ils furent ſurpris par une horrible tempête. Le Brigantin ſe trouva le plus expoſé à la fureur des vagues, de ſorte que ceux qui le montoient furent obligés de pomper jour & nuit, pour retirer l'eau que les flots qui paſſoient pardeſſus y faiſoient continuellement entrer. Pour échapper au danger qui les menaçoit, ils jetterent à la mer toutes leurs proviſions & les ſix pieces de canon. Lorſque le vaiſſeau fut ainſi allégé, le danger ceſſa d'être ſi preſſant. Cette terrible tempête étant appaiſée, Harris, Capitaine du Brigantin, fut inquiet de ſon camarade, qu'il ne voyoit plus; mais il le trouva le lendemain, & ils allerent aux Iſles Caraïbes pour s'y repoſer. Ils s'y procurerent des proviſions, radouberent leurs vaiſſeaux. Sitôt que celui de Harris fut prêt, il mit à la voile, pour aller en courſe. Peu de jours après ſon départ, il rencontra un vaiſſeau qui avoit été démâté, & en enleva à peu-près vingt-quatre mille livres.

Nous nous arrêtons un moment pour faire le tableau des ravages que la tempête, dont nous avons parlé, fit dans ces contrées, principalement à la mer, qui, dans ſa fureur, arracha pluſieurs pierres de différens rochers & les lança pardeſſus les murailles de Port-Royal: la ville fut inondée; les canons du Fort Charles furent démontés, & plus de quatre cent

perſonnes perdirent la vie. Après l'écoulement des eaux, on vit les rues couvertes de cadavres, de ruines de maiſons, de débris de navires. Il y en eut plus de quarante qui firent naufrage dans ce port.

Revenons aux Pirates : Harris alla joindre le Capitaine Low. Ils prirent la réſolution d'aller vers les Iſles Açores, pour éviter la rencontre des vaiſſeaux de guerre qui ne ceſſoient de croiſer dans les parages où ils étoient. Low prit dans ſa route un vaiſſeau François de trente-quatre pieces de canon & l'emmena avec lui. Lorſque ce Pirate fut arrivé à la rade de S. Michel, il y trouva pluſieurs bâtimens qui ſe rendirent tous, ſans faire aucune réſiſtance. Ayant beſoin d'eau & de proviſions, il en envoya demander au Gouverneur, lui promettant de rendre les vaiſſeaux qu'il venoit de prendre, mais avec menaces d'y mettre le feu, s'il refuſoit de lui en procurer. Le Gouverneur, perſuadé qu'il étoit capable d'en venir aux effets, lui envoya de l'eau & des proviſions. Low relâcha tous les vaiſſeaux, à l'exception du François dont il prit les canons, les fit mettre ſur un autre qu'il avoit auſſi pris à la rade de S. Michel & qu'il conſerva pour ſon uſage. Il mit le feu au vaiſſeau François, après en avoir fait tranſporter dans un autre tout l'équipage, à l'exception du Cuiſinier, qui, diſoit-il, feroit un aſſez bel effet dans le feu, à cauſe de ſa graiſſe & de ſa craſſe. Avant de mettre le feu au vaiſſeau, les Pirates l'attacherent au grand

mât & ces barbares ſe réjouiſſoient en voyant les flammes dévorer ce malheureux.

La cruauté de ces ſcélérats ne ſe borna pas ſur cet homme. Ils prirent un vaiſſeau commandé par le Capitaine Carter. Il y avoit beaucoup de Portugais qui étoient dedans en qualité de paſſagers. Ils lierent ſous les bras deux Moines de cette nation, les attacherent à l'antene, les ſoulevoient avec violence & les laiſſoient retomber avec précipitation, & recommencerent tant de fois que ces malheureux Moines moururent dans les ſouffrances. Un Pirate maſſacra un autre Portugais qui avoit marqué de la commiſération pour ces malheureux. Les Pirates pillerent le vaiſſeau, & après en avoir détruit tous les agrès, ils l'abandonnerent à la merci des flots. Ces brigands firent enſuite route vers les iſles occidentales. Ils trouverent un vaiſſeau Portugais richement chargé. Il voulut ſe mettre en défenſe ; mais ils s'en rendirent maîtres. Low fit mettre pluſieurs Matelots à la torture, pour ſavoir où ils avoient caché leur argent. Ils dirent que le Capitaine avoit jetté à la mer une caiſſe qui en étoit remplie. Low, furieux de ſe voir privé de ces richeſſes, fit, ſur le champ, couper les bras au Capitaine & les fit griller en ſa préſence ; enſuite il le mit en pieces & fit maſſacrer tout l'équipage qui étoit compoſé de trente hommes.

Après cette cruelle expédition, il prit ſa route vers la baie de Honduras, où il arriva au mois de Mars 1723. Au même inſtant qu'il arriva, une chaloupe Eſpagnole en ſortit. Elle étoit montée de ſix pieces

de canon, & de ſoixante-dix hommes d'équipage. Elle avoit pillé & rançonné ſept navires Anglois, en emmenoit les Maîtres priſonniers, pour exiger le paiement du bois de Campêche que l'équipage de ces vaiſſeaux avoit coupé. En l'appercevant, les Pirates arborerent pavillon Eſpagnol, approcherent juſqu'à la portée du canon, lâcherent toute leur bordée, arborerent pavillon noir, & allerent auſſi-tôt à l'abordage. Les Eſpagnols firent très-peu de réſiſtance, ils laiſſerent les Pirates ſe rendre maîtres de leur chaloupe, deſcendirent à fond de cale, où, ayant trouvé les Maîtres du navire Anglois & beaucoup de marchandiſes qui appartenoient à cette nation, ils demanderent à Low ce qu'il vouloit qu'on fît dans cette conjoncture. Il ordonna qu'on maſſacrât tous les Eſpagnols, ſans faire grace à un ſeul. A peine eut-il porté cette ſentence, que les Pirates armés de ſabres, de haches & de piſtolets, tomberent ſur les Eſpagnols, & en firent un horrible carnage. Ces malheureux cherchoient à fuir de tous côtés: pluſieurs allerent à fond de cale, croyant pouvoir y être en ſureté; mais les Pirates les pourſuivoient partout & les maſſacroient. La mer même ne les mettoit point à l'abri de la fureur de ces ſcélérats: Low, s'étant apperçu que pluſieurs s'y précipitoient, fit entrer quelques-uns de ſes gens dans un canot: ils en tuerent une très-grande quantité dans l'eau. Douze Eſpagnols eurent cependant le bonheur d'attraper la terre, quoiqu'ils fuſſent tout couverts de bleſſures, & dans un état déplorable. On ignore

ce que ces pauvres gens devinrent depuis. Il y en eut un d'entre eux qui étant couvert de bleſſures, retourna vers les Pirates qui étoient deſcendus à terre, où ils ſe réjouiſſoient, & s'applaudiſſoient de leur cruauté. Ce malheureux les pria de lui accorder la vie, & de l'aſſiſter dans l'extrémité où il ſe trouvoit. Un de ces ſcélérats le prit par le bras, le força de ſe mettre à genoux, mit le bout de ſon fuſil dans ſa bouche & le tua. Il y a lieu de croire que la faim & les douleurs cauſées par les bleſſures, firent périr les onze autres Eſpagnols qui s'étoient ſauvés à la nage.

Les Pirates pillerent la chaloupe des Eſpagnols, y mirent enſuite le feu. Les Anglois qui avoient été pris par les Eſpagnols furent mis en liberté. Low leur rendit leur vaiſſeau; mais il exigea d'eux qu'ils lui promiſſent de ne pas aller à la Jamaïque, & de ſe rendre à la Nouvelle-Yorck, & leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne tenoient pas leur parole.

Les Pirates ſe mirent en mer, croiſerent vers les iſles Caraïbes & de Léeward, y prirent pluſieurs vaiſſeaux & ſe rendirent à la Caroline méridionale, y prirent trois gros vaiſſeaux qui ſortoient de la Caroline. Peu de jours après ils en prirent un autre qui venoit de la Jamaïque & appartenoit à la Nouvelle-Angleterre. Il ſe nommoit *Marchand d'Amſterdam*, & étoit commandé par le Capitaine Villard. Low, qui avoit conçu une haine implacable contre ceux de la Nouvelle-Angleterre, ne laiſſa paſſer aucun de ces vaiſſeaux ſans y donner des marques de ſa cruauté. Il fit couper les

oreilles au Capitaine Villard, lui fendit le nez, lui fit des entailles ſur pluſieurs parties du corps, pilla ſon vaiſſeau, & le laiſſa aller.

Il prit un autre vaiſſeau, venant d'Amboi, commandé par le Capitaine Fraſier & en traita l'équipage avec autant de cruauté. Il fit mettre des meches allumées entre les doigts des Matelots, & le feu leur conſuma la chair juſqu'aux os. On leur taillada enſuite tout le corps. On les mit à terre dans des lieux inhabités. Pluſieurs vaiſſeaux eurent encore le malheur de tomber entre les mains de ces ſcélérats, entre autres deux Brigantins de la Caroline, trois chaloupes de la Virginie, un autre de Philadelphie, un de Kingſton & un autre de la Nouvelle-Yorck.

Le Capitaine Solgar, commandant le vaiſſeau du Roi, de vingt pieces de canon & de cent cinquante hommes d'équipage, croiſoit ſur ces parages pour arrêter les ravages que les Pirates y commettoient tous les jours. Le 10 Juin, il ſe trouva à la vue de ces Brigands, qui, le prenant pour un vaiſſeau Marchand, lui donnerent la chaſſe. Le Capitaine Solgar s'apperçut que c'étoient des Pirates, il feignit de ſe retirer juſqu'à ce qu'il ſe fût mis en état de les combattre avec avantage. Lorſqu'il fut à la portée du mouſquet, le combat commença avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Pirates, voyant qu'ils avoient affaire à un vaiſſeau de guerre, réſolurent de ſe battre en retraite & de tâcher de prendre la fuite. Ils ſe ſervirent de leurs rames : le Capitaine Solgar fit auſſi ramer. Le com-

bat recommença bientôt avec un feu continuel de part & d'autre. Le grand mât du vaiſſeau que commandoit Harris fut emporté. Low réſolut alors de ſacrifier ſon compagnon & prit la fuite. Harris fut au déſeſpoir de ſe voir ainſi abandonné par le chef de la troupe, il briſa ſon pavillon & demanda quartier. Il avoit perdu douze hommes ſur ſon bord & douze avoient été bleſſés.

Le Capitaine Solgar mena ſa priſe à Rhode-Iſland, où les Pirates furent chargés de chaînes : on fit leur procès; vingt-cinq furent condamnés & exécutés. Dix furent mis en liberté, parce qu'ils prouverent que les Pirates les avoient retenus malgré eux dans leur troupe : deux obtinrent ſurſéance pour un an. La deſtruction de ces Pirates cauſa tant de joie à toute la Régence de la Nouvelle-Yorck, qu'elle voulut reconnoître particulierement le ſervice que le Capitaine Solgar avoit rendu au Public : elle l'admit dans ſon corps, & lui en expédia les Lettres-Patentes.

Le danger auquel Low avoit été expoſé ne le fit point rentrer en lui-même; ſa cruauté ne fit au contraire qu'augmenter : il proteſta, avec les plus horribles ſermens qu'il ſe vengeroit ſur tous ceux qu'il rencontreroit de l'affront que lui avoit fait le Capitaine Solgar. Le premier qui eut le malheur de tomber entre ſes mains fut un jeune homme nommé Natan-Skiff, maître d'un petit vaiſſeau appartenant à Nantuket. Low le fit cruellement fouetter autour du tillac, lui fit enſuite couper les oreilles, & ordonna qu'on le maſſacrât. On coula ſon

vaiſſeau à fond, après avoir mis l'équipage dans un eſquif, avec un compas, quelques biſcuits, & un peu d'eau. Comme le tems étoit favorable, les malheureux qui compoſoient l'équipage de ce vaiſſeau, ainſi dépouillés, eurent le bonheur d'arriver à Nantuket, contre toute eſpérance.

Quelque tems après, Low rencontra une chaloupe qui étoit ſortie pour la pêche de la Baleine: il fit couper la tête au Maître, & laiſſa aller le vaiſſeau. Il prit enſuite deux chaloupes près de Rhode-Iſland, & traita un des Capitaines avec une cruauté capable de faire frémir les hommes les plus barbares. Il lui fit ouvrir le ventre, & ordonna qu'on en arrachât les entrailles toutes palpitantes. Il fit couper les oreilles à un autre Officier de la même chaloupe, & le força de les manger avec du poivre & du ſel. C'eſt, ſans doute, la premiere fois qu'on trouve dans l'hiſtoire un auſſi horrible raffinement de cruauté. Le cruel Low donna enſuite ordre de maſſacrer tout l'équipage; mais quelques-uns de la troupe s'y oppoſerent, & allerent même juſqu'à lui dire qu'ils commençoient à ſe laſſer d'être les inſtrumens de ſes crimes, & de ſes abominations. Les Pirates quitterent les côtes de la Nouvelle Angleterre, & firent voile vers New-Fond-Land, prirent, près du cap-Breton, vingt trois vaiſſeaux François, parmi leſquels il y en avoit un de vingt-deux pieces de canon: ils le garderent pour leur uſage. Ils parcoururent toutes les côtes de New-Fond-Land, & ſe rendirent maîtres de dix-huit autres navires qu'ils détruiſirent.

Ces ſcélérats ne ſe contentoient pas d'enlever le bien de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains, ils les maſſacroient, après leur avoir fait endurer toutes ſortes de ſouffrances : la barbarie excitoit en eux la barbarie. Les plaintes & les gémiſſemens des malheureuſes victimes de leur cruauté étoient pour eux un divertiſſement. Ils prirent le vaiſſeau du Capitaine Grane, & le forcerent de venir à bord du leur. Low étoit alors d'une humeur aſſez gaie : il prit un grand verre rempli de Punch, en but la moitié à la ſanté du Capitaine, & lui préſenta le reſte ; mais le Capitaine lui dit qu'il n'aimoit pas cette liqueur. Low tira un piſtolet, & lui donna l'alternative ou de boire ou d'avoir la tête caſſée. Grane fut obligé de vaincre ſa répugnance, de prendre le vaſe & de boire.

A la fin de Juillet 1723, ces Pirates prirent un gros vaiſſeau : Low le monta lui-même, & prit le titre d'Amiral. Il arbora au haut du grand mât le pavillon noir, ſur lequel la mort étoit repréſentée peinte en rouge, & fit route vers les Indes Occidentales où il arriva au mois de Septembre. La premiere priſe qu'il y fit, fut un Brigantin commandé par le Capitaine Elias-Wil. L'équipage étoit compoſé d'Anglois & de Portugais. Les derniers furent tous pendus, ſans en excepter un ſeul, parce que Low prétendoit avoir reçu quelque dommage de leur nation. On mit les Anglois dans la chaloupe, & on les laiſſa aller : mais on brûla leur Brigantin.

Low prit, peu de tems après, un vaiſ-

ſeau de quatorze pieces de canon, commandé par le Capitaine Thompſon. Il prétendoit ſe défendre contre quelques chaloupes que Low avoit envoyées pour lui couper le chemin; mais les gens de ſon équipage, ſoit par lâcheté, ſoit par l'envie qu'ils avoient eux-mêmes de ſe faire Pirates, refuſerent de combattre, & forcerent Thompſon de ſe rendre. Low lui fit couper les oreilles, pour le punir d'avoir eu l'intention de ſe défendre, lui donna enſuite ſa chaloupe pour ſe retirer où il jugeroit à propos, & mit le feu à ſon vaiſſeau.

Low alla enſuite vers les Iſles Canaries, celles du Cap-Verd, & ſe rendit ſur les côtes de Guinée, ſans faire aucune priſe conſidérable: mais lorſqu'il fut arrivé à la hauteur de Sierra-Leona, il prit un vaiſſeau nommé *les Délices*, commandé par le Capitaine Hunt. Low retint le vaiſſeau pour ſon ſervice, le fit monter de ſeize pieces de canon, & de ſoixante hommes d'équipage. Il en donna le commandement à un nommé Spirygs, qui, deux jours après, ſe ſépara de ſon Amiral, pour aller pirater aux Indes Occidentales pour ſon compte.

Au mois de Janvier 1724, Low prit encore un vaiſſeau nommé le Squirrel, & commandé par le Capitaine Stephenſon. Voilà le terme des cruautés & des brigandages de cet inſigne ſcélérat. Il eut diſpute avec ſon équipage, parce qu'il propoſa quelques entrepriſes auxquelles le Quartier-Maître s'oppoſa. Low profita d'un moment où le Quartier-Maître

dormoit, & le tua d'un coup de piſtolet. L'équipage, indigné de cette action, l'attacha, avec deux ou trois de ſes partiſans, les mit dans une chaloupe, & les abandonna à la merci des flots. Ils furent rencontrés le jour ſuivant par un bâtiment de la Martinique, qui les conduiſit dans cette Iſle. Low fut reconnu par pluſieurs de ces malheureux, qui avoient été les victimes de ſa rage & de ſa fureur. On ſe hâta de faire ſon procès, & il ſubit le châtiment dû à ſes crimes.

ARTICLE XX.

Vie de Jean Phillips.

CE Pirate exerça d'abord la profeſſion de Charpentier en Angleterre. Il monta ſur un vaiſſeau qui étoit deſtiné pour la Nouvelle Fund-land, & fut pris par le Capitaine Anſtis, un jour après que celui-ci eut abandonné Roberts. Phillips ne fit point de difficulté de prendre parti parmi les Pirates qui le firent Charpentier de leur vaiſſeau. Il demeura avec eux juſqu'au moment où la troupe ſe ſépara, & ſe rendit en Angleterre ſur une chaloupe. Ses camarades & lui la coulerent à fond, de crainte qu'elle ne les fît reconnoître.

Phillips ne s'arrêta pas long-tems en Angleterre. Dans le tems qu'il alloit voir ſes amis dans la province de Devonshire, il fut inſtruit qu'on avoit pris quelques-uns de ſes compagnons à Briſtol : craignant d'être découvert & arrêté comme

eux, il s'engagea avec le Capitaine Waldham, qui faiſoit un voyage pour la Nouvelle Fund-land, avec la réſolution de ne plus remettre le pied en Angleterre.

Si-tôt qu'il fut arrivé au port de Peter, dans la Nouvelle Fund-land, il quitta ſon Capitaine, & loua une barque de Pêcheur, pour s'occuper à la pêche, en attendant quelque occaſion favorable d'exécuter les deſſeins qu'il avoit formés. Il fit connoître ſes intentions à pluſieurs Pêcheurs, & ils fixerent le vingt-neuf Août, pour commencer le métier de Pirates; mais lorſqu'il fut queſtion de prendre parti, le plus grand nombre refuſa: il ne s'en trouva que cinq qui conſentirent à tenter la fortune avec lui. Cet inconvénient ne rebuta point Phillips: il aſſura à ſes compagnons que leur nombre augmenteroit en peu de tems. Ils ſe ſaiſirent d'un vaiſſeau, & ſortirent du port, ſans être apperçus. Ils commencerent par ſigner les articles de ſociété, élurent leurs Officiers, & promirent, avec ſerment, de n'avoir aucune diſpute entre eux au ſujet des rangs. Jean Phillips fut reconnu pour le Capitaine; Jean Nuſte fut fait Maître du vaiſſeau; Jacques Sparks eut l'emploi de Canonnier; Thomas Fron celui de Charpentier, & Guillaume Withe fut le ſeul Charpentier de toute la troupe.

Ces nouveaux Pirates commencerent à prendre des barques de Pêcheurs, & pluſieurs de ceux qui étoient dedans prirent parti avec eux, ce qui augmenta conſidérablement leur compagnie. Un certain

Roſe Larcher qui avoit ſervi ſous le Pirate Leach, fut fait Quartier-Maître, à cauſe de ſon expérience. Les autres en furent ſi piqués qu'il s'éleva des troubles ſi grands dans cette troupe, qu'elle ſe diviſa par la ſuite. Ils croiſerent pendant près de trois mois à la hauteur des Iſles Barbades, ſans rencontrer un ſeul vaiſſeau, ce qui fut cauſe que les vivres leur manquerent, & qu'ils ſe trouverent réduits à la derniere extrémité. Un vaiſſeau François, venant de la Martinique, ſe préſenta fort à propos pour eux. Il étoit monté de douze pieces de canon, & de trente-cinq hommes d'équipage. Dans toute autre circonſtance ils l'auroient laiſſé paſſer: mais le beſoin où ils étoient de vivres, les força de l'attaquer. Pour cet effet, ils arborerent pavillon noir, & crierent à haute voix que ſi l'équipage faiſoit la moindre réſiſtance, il n'y auroit de quartier pour perſonne. Ces menaces intimiderent les François au point qu'ils ſe rendirent, ſans faire la moindre réſiſtance. Les Pirates ſe contenterent de prendre les proviſions, de retenir quatre matelots, & laiſſerent aller le vaiſſeau. Peu de tems après, ils prirent une chaloupe appartenant à la Nouvelle-Yorck, & un bâtiment de la Virginie.

Après ces priſes, le Capitaine Phillips propoſa de faire route vers l'iſle de Tabago, pour y chercher quelques Pirates qui y étoient reſtés avec pluſieurs Negres, après le départ du Capitaine Anſtis. Ils n'y trouverent qu'un Negre nommé Pedro, qui leur dit que tous les Pirates qui étoient

restés dans cette isle, avoient été pris par l'équipage d'un vaisseau de guerre, qui les avoit conduits en Angleterre, où ils avoient été pendus.

Ils prirent ce Negre à bord, & s'occuperent à radouber leur vaisseau, pour se mettre en état de continuer leurs courses: mais à peine eurent-ils fini leur ouvrage, que la chaloupe d'un vaisseau de guerre qui croisoit à la hauteur de cette isle entra dans le port. Les Pirates mirent à la voile, & s'éloignerent le plus promptement qu'il leur fut possible. Peu de jours après, ils se rendirent maîtres d'un vaisseau sur lequel il y avoit peu de monde. Quatre Pirates voulurent s'en emparer, & quitter la troupe; mais Phillips s'en apperçut, & les arrêta: il en fit pendre deux: cette exécution empêcha les autres de former le même projet, & les retint à la troupe. Ces Pirates prirent deux vaisseaux Anglois, venant de la Virginie, & destinés pour Londres. L'un des commandans se nommoit Jean Phillips, comme le Capitaine des Pirates. Leur commandant étoit un jeune homme de distinction, nommé Mortimer. Le Pirate Phillips se rendit à bord de son vaisseau, avec deux de ses camarades. Mortimer voulut profiter de cette occasion, pour se défaire du Pirate. Il prit un gros bâton, lui en porta un si furieux coup sur la tête, qu'il le blessa dangereusement: mais il ne l'abattit pas. Phillips tira son sabre, blessa Mortimer à son tour, & les deux Pirates qui étoient avec lui mirent cet infortuné Commandant en pieces. Le jeune Mortimer laissa une veuve qui

qui fut inconſolable de ſa perte. Les Pirates chercherent ſon frere qui étoit dans le vaiſſeau : ils vouloient lui faire ſubir le même ſort : mais il eut le bonheur de rencontrer parmi les Pirates un de ſes concitoyens qui le cacha dans une voile, & lui ſauva la vie.

Pluſieurs Pirates, qui avoient été forcés de prendre parti dans la troupe, s'ennuyerent de ce genre de vie, formerent la réſolution de ſe défaire de leur commandant, & de ceux qui lui étoient le plus attachés; mais, pour ne pas manquer leur coup, ils réſolurent d'attendre une occaſion favorable. Pendant ce tems, les Pirates continuoient à piller les vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Ils en prirent un, dont le commandant étoit Quaker. Il dit à Phillips, d'un air naïf: » Je me ſuis » apperçu que vous étiez un Pirate, & » c'eſt pour cette raiſon que j'ai fait tous » mes efforts pour vous échapper ». Cette naïveté penſa lui coûter la vie : Phillips le fit fouetter au point qu'il tomba ſous les coups.

Le jour marqué par les nouveaux Pirates, pour ſe défaire des anciens, étant arrivé, ils commencerent par jetter à la mer le Maître du vaiſſeau ; fendirent la tête du Contre-Maître à coups de hache. Phillips, qui accourut au bruit, fut aſſommé à coups de maillet. Un des conjurés voulut aſſommer le Quartier-Maître ; mais un autre l'en empêcha, lui diſant qu'il falloit le laiſſer encore vivre, pour qu'il fût témoin de leur innocence. On ſe contenta de le charger de fers avec trois de ſes camarades. Les

conjurés firent voile vers Boſton, dénoncerent les Pirates qu'ils amenoient avec eux. Les Juges de l'Amirauté les condamnerent à être pendus, & accorderent la grace à ceux qui les avoient amenés.

Toutes les Puiſſances ſe ſont réunies pour exterminer ces ennemis du genre humain, & y ont réuſſi : on n'en trouve plus ſur les mers, & les Marchands font aujourd'hui leur commerce avec toute la ſureté poſſible.

FIN du dix-huitieme & dernier Volume de l'Hiſtoire Moderne.

612708

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES,
Contenus dans le dix-huitieme Volume.

ADDITIONS A L'HISTOIRE DE LA CHINE, *qui eſt au commencement de cet Ouvrage.* page 1
Hydrographie de la Chine. 3
Plantes. 7
Plantes Médicinales. 9
Simples qui ſervent aux Teinturiers de la Chine. 12
Arbres, Arbuſtes & Arbriſſeaux. 13
Regne animal. 35
Minéralogie de la Chine. 50
Edifices publics de Pekin. 62
Environs de Pekin. 67
Débris d'un Pont ſurprenant. 68
Addition à ce que l'on a dit de la grande muraille de la Chine. 69
Ville de Nankin. 71
Figure des Chinois. 76
ADDITIONS A L'HISTOIRE DES TURCS. 115
Habillement des Dames Turques. 143
Deſcription de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur. 163

HISTOIRE DES FLIBUSTIERS

CHAPITRE I.

Origine des Flibuſtiers. page 178
§. I. *Caractere des Flibuſtiers.* 185
§. II. *Comment ils s'y prennent pour avoir des Bâtimens.* 186
ARTICLE I. *Vie de l'aventurier l'Olonois.* 187
ART. II. *Aventures d'Alexandre, ſurnommé* Bras-de-Fer. 196
ART. III. *Aventures du Capitaine Montauban.* 199
ART. IV. *Aventures des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammont.* 202
ART. V. *Vie de Morgan.* 215
ART. VI. *Vie de Monbars, ſurnommé* l'Exterminateur. 265
ART. VII. *Aventures du Capitaine Avery.* 272
ART. VIII. *Aventures du Capitaine Martel.* 276
ART. IX. *Aventures du Capitaine Teach.* 277
ART. X. *Vie du Major Stede Bonnet.* 284
ART. XI. *Vie du Capitaine Edouard England.* 288
ART. XII. *Hiſtoire de Marie Read.* 290
ART. XIII. *Vie d'Anne Bonny.* 300
ART. XIV. *Vie de Hovel Davis.* 309
ART. XV. *Vie du Capitaine Bartholomée Roberts.* 319
ART. XVI. *Hiſtoire du Capitaine Anſtis.* 348
ART. XVII. *Vie du Capitaine Worley.* 355
ART. XVIII. *Vie de George Lowther.* 358
ART. XIX. *Vie d'Edouard Low & de ſa Troupe.* 368
ART. XX. *Vie de Jean Phillips.* 381

FIN de la Table.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS L'HISTOIRE MODERNE.

Les chiffres romains indiquent le Volume ; les chiffres arabes annoncent la page.

A

ABANÇAY, (Corrégiment d') XIV. 215.
Abbas I. Roi de Perſe, IV. 233.
Abbas II. Roi de Perſe, IV. 237 & ſuivantes.
Abbaſides, (*Califes*) V. 73 & ſuivantes.
Abdalla, ſes aventures, III. 110.
Abdulmelek, Calife, V. 67.
Abiſſinie, (*l'*) VII. 85. Sa ſituation, ſon étendue, *ibid.* nombre & nom de ſes Provinces, 86 & ſuiv. ſes côtes & leur diviſion, 91 & ſuiv. inégalités du climat, 100 & ſuiv. différentes ſaiſons, *ibid.* malignité des vapeurs humides, 101 ; égalité des jours & des nuits, 102 ; montagnes, 103 & ſuiv. rivieres, 105 & ſuiv. doutes ſur ce ſujet, 111 ; fertilité des terres, 113, grains, *ibid.* & ſuiv. pareſſe des Cultivateurs & malheurs qu'elle cauſe, 114 ; fruits, *ibid.* arbre ſingulier, 115. autres arbres & plantes, 116 ; animaux, *ibid.* groſſeur des bœufs, 117 ; vaches, leur multiplication exceſſive, *ibid.* chevaux, 118 ; mulets, *ibid.* le zécora, eſpece de mulet, 119 ; âne ſauvage, *ibid.* le bada, animal ſingulier, *ibid.* lions, éléphans, 120 ; animaux communs, 122 ; la giroffe, la licorne, 123 ; oiſeaux, 124 ; *Feitan Favez*, oiſeau ſingulier par ſa figure, *ibid.* autres oiſeaux, 125 ; hippopotame, *ibid.* autres amphibies, 126 ; ſerpent, 128 ; ſauterelles, 129 ; fourmis, *ibid.* abeilles, 130 ; métaux, minéraux, foſ-

ſiles, *ibid.* Ancienne puiſſance de cet Empire, 164; ſa décadence, *ibid.* revenus du Roi, 165; droit de la ſucceſſion, 166; réſidence des Rois, 167; table de ces Princes, 170; leur ſacre, 171 : on nomme le Roi *Prêtre-Jean*, 174 & ſuiv. femmes & enfans du Roi, 177 & ſuiv. Miniſtres & principaux Officiers de l'Etat, 180; Gouvernement des Provinces, 181; loix & jugemens, 183; loix contre l'adultere; 184; divorce autoriſé, *ibid.* peine contre l'homicide, 185; punition du vol, *ibid.* priſonniers, comment on les garde, *ibid.* ſupplices, 186; forces militaires, *ibid.* armes, 187; maniere de combattre, 188; défauts du Gouvernement, 189; différens peuples établis en Abiſſinie & dans les contrées voiſines, 317; nations peu connues, 325; Empire imaginaire, 326.

Abiſſins; leur origine, VII. 133; obſcurité de leur Hiſtoire, 135, Rois fabuleux, *ibid.* Empereurs; 139 & ſuiv. Révolution; la Couronne paſſe dans une famille différente de celle qui la poſſédoit, 143 & ſuiv. l'ancienne la reprend, 145; ſuite des Rois de cette famille, *ibid.* & ſuiv. les Portugais donnent du ſecours aux Abiſſins contre les Arabes, 148 & ſuiv. Rois modernes; 152; autorité des Souverains ſur leurs Sujets; 162; droits de quelques familles nobles, *ibid.* les autres Sujets ſont comme eſclaves, 163; ancienne fierté des Rois, *ibid.* ce qu'ils ſont à préſent, 164; leurs habitations, 191; repas, *ibid.* boiſſon, 192; habillement, *ibid.* ne ſortent point de leurs pays: 194, mariages, *ibid.* polygamie tolérée, 196; les Prêtres ſe marient, *ibid.* funérailles, 197; portrait de ce peuple, 198; mendians, 199; ancienne religion, 200; époque de la converſion des Abiſſins, 202; ſe ſont ſéparés de l'Egliſe Grecque, 206; deviennent Schiſmatiques, 210 & ſuiv. religion actuelle, 213; dogmes, *ibid.* & ſuiv. culte des images, 217 & ſuiv. Purgatoire, 218; reſtes du Judaïſme, *ibid.* Livres ſacrés, 222; canons, *ibid.* Lithurgie, 223; rit & uſages religieux, 226 & ſuiv. Temples, *ibid.* & ſuiv. Baptême, 227 & ſuiv. Euchariſtie, 234; autel, *ibid.* maniere de prêcher, 235, Fêtes, 236; muſique d'Egliſe, *ibid.* danſes, *ibid.* jeûnes, *ibid.* Carêmes, 237; des Eccléſiaſtiques, 239; Abuna, ou premier Prêtre, *ibid.* ſes revenus, *ibid.* Moines, 241 & ſuiv. Miſſions, 245; diſputes de Religion, 258 & ſuiv.

Les prieres latines ſont adoptées, 263; autres diſputes de Religion, 264. Le Roi fait abjuration, 266 & 270; les Grands du Royaume l'imitent, 271; autre révolte pour la Religion, 274 & 280; rétabliſſement de l'ancien culte, 285; perſécution contre les Catholiques, 288 & ſuiv. Capucins martyriſés, 292. Tentatives inutiles pour le rétabliſſement des Miſſionnaires, *ibid.* & ſuiv. Inutilité des Miſſions envoyées dans ce pays, 302 & ſuiv. Langues, 304 & ſuiv. Livres & Bibliotheque, 307, & note; Médecine, 308; Philoſophie, 309; Poëſie, 311; maniere d'écrire les Lettres, 313; Peinture & Sculpture, *ibid.* Arts méchaniques, *ibid.* & ſuiv. Commerce, 315 & ſuiv. Monnoies, 316.

Abnohades, (Dynaſtie des) VI. 389 & ſuivantes.

Abokro, (Pays d') VIII. 169 & ſuivantes.

Abou-giraffar, Calife, V. 74.

Abouhafs, (les) VI. 394.

Aboul-abbas, Calife, V. 73.

Abou-zeid, Empereur du Mogol, II. 575.

Abubeker, beau-pere & ſucceſſeur de Mahomed, V. 59.

Abuc-Obaïde-al-Juſſiani, ſavant Arabe, V. 99.

Abul-ri-han-al-Birumi, ſavant Arabe, V. 99.

Abul-Seraï, ſavant Arabe, V. 99.

Acadie, (l') ou *la Nouvelle-Yorck*, XII. 227; ſa deſcription, 247 & ſuiv.

Acapulco, Ville commerçante du Mexique, XII. 363.

Achem. (Royaume d') Sa deſcription, III. 426; ſa capitale, *ibid.* & ſuiv. Palais du Roi, 427; autres Villes, 429; forces du Roi, 430; armes, 431; Galeres, *ibid.* éléphans, *ibid.* revenus du Roi, 432. Gouvernement, 435; cours de Juſtice, *ibid.* Loix, *ibid.* & ſuiv. révolutions, 437, de la Dynaſtie régnante, *ibid.* Religion, 442; Arts, 443; qualités morales des habitans, *ibid.*

Achmet I. V. 312; troubles ſous ſon regne, *ibid.* & ſuiv. La Turquie eſt attaquée de différens côtés, 314 & ſuiv. ſa mort, 317.

Achmet II, V. 376. Il envoie une armée en Hongrie, 377; ſa mort, 382.

Achmet III, V. 390. Comment il punit les rebelles, *ibid.* fait une ligue avec les Suédois, 391. Il rompt avec le Czar; fait enfermer l'Ambaſſadeur Ruſſe au château des Sept-Tours, 392; il envoie deux cent mille hommes contre le Czar Pierre I, *ibid.* le force de reſtituer Azof, *ibid.* Il reprend la Morée, 393; fait des conquêtes en Perſe, *ibid.* Il eſt dépoſé, 397; ſa mort, *ibid.* ſon caractere, *ibid.* Il eut quatre fils, *ibid.*

Achomat ; ſon ſort funeſte, V. 258.
Açores (les Iſles) XIII, 295 & ſuiv.
Acoucagna, (Corrégiment d') XIV. 300.
Actions de la Compagnie des Indes, III. 198.
Adam, (le Pic d') III. 152.
Adel, Royaume établi ſur les Côtes Orientales de l'Afrique, VII. 329.
Adhed, dernier Calife fatimite, V. 109.
Adil-Scha, Roi de Perſe, IV. 269.
Adom, (Pays d') VIII. 179 & ſuiv.
Adnan, Fondateur des Iſmaëlites, V. 9 ; ſes ſucceſſeurs, 10 & ſuiv.
Afraſiab, uſurpe l'Empire des Perſes, IV. 151.
Afrique. (*l'*) Sa forme, ſon étendue, ſa diviſion, VI. 347 & ſuiv. Ses anciens habitans, 349 & ſuiv. Peuples modernes de l'Afrique ſeptentrionale, 369. Découvertes modernes, 370 & ſuiv. Iſles, 373 ; Médailles, VII. 57 ; idée générale des Pays occidentaux de l'Afrique, 446 & ſuivantes; ſes Iſles, 465.
Agades, (le Royaume d') VIII, 523.
Agans. (les) Peuple qui eſt établi dans l'Abiſſinie, VII. 322.
Agger-Hus, (Gouvernement d') XVI. 418.
Aghuans. (les) Quels ils ſont, IV, 242 & ſuiv.
Aglabites (Dynaſtie des) VI. 381 & ſuiv.
Agouna (Royaume d') VIII. 130 & ſuiv.
Ajan, Royaume établi ſur la Côte occidentale de l'Afrique, VII. 329.
Akkani, (Pays d') VIII. 176 & ſuiv.
Akra (Royaume d') VIII. 125 & ſuiv.
Akron (le Pays d') VIII. 134.
Alaeddin, ſes conquêtes, V. 112.
Alains, (les) paſſent en Europe, V. 198.
Alcyut, (Iſles) IX. 39.
Alep, V. 446.
Alexandre ; ſon expédition dans l'Inde, II, 154 & ſuiv.
Alexandre - Bala, Roi de Perſe, IV. 181.
Alexandre-Zebina, IV. 182.
Alexandrie, V. 506.
Alger. (Royaume d') Ses Fondateurs, VI. 421 ; ſoumis à l'Empire de Maroc, 422; ſe ſoumet aux Turcs, 426 ; Bachas, *ibid.* Etabliſſement des Deis, 429 ; l'Ariſtocratie y domine, 431 ; différens Officiers, 437 & ſuiv. Jugement & Loix, 441 & ſuiv. Mauvaiſes mœurs des habitans, 444 ; Modes, 445 ; Milice & Officiers, 446 & ſuiv. Paye militaire, 448. Levée des tributs, 450. Mœurs & uſages, 471 & ſuiv. Mariages, 475. Enterrent leur argent, 476 ; Meubles, *ibid.* Femmes, 477 ; Médecine, *ibid.* Religion, 478 & ſuiv. Commerce, 479. Conſul François, 489. Lazariſtes

qui y ſont établis, *ibid.* Marchandiſes qu'on y apporte, 481 : celles qu'on prend en échange, *ibid.* Poids & meſures, 482 ; Monnoies, 483. Revenus de la Régence, *ibid.* Marine, 484. Deſcription géographique des Provinces d'Alger, 488 & ſuivantes ; deſcription d'Alger, 497 ; rivieres, 499 ; Montagnes, 509.

Algériens, (les) payent un tribut à l'Eſpagne, VI. 423.

Alexis. Sa naiſſance, X. 313 ; eſt proclamé Czar, 327 ; ſon équité, 330 ; il ſe marie, *ibid.* Il s'éleve une émeute au commencement de ſon regne, 332 & ſuiv. Maniere dont il l'appaiſe, 338 & ſuiv. Il porte un Edit mémorable, 340 ; il fait la paix avec ſes voiſins, 341 ; il veut qu'on le proclame Roi de Pologne, 344 ; il fait la guerre aux Polonois, 349 ; il fait la paix à des conditions avantageuſes, 350 ; il tombe malade, & eſt guéri ſingulierement, 352. Troubles dans l'Etat au ſujet de la monnoie, 355 & ſuiv. Il veut faire proclamer ſon fils aîné Roi de Pologne, 363 ; il fait la guerre aux Turcs, 364, & force le Sultan à lui demander la paix, 365 ; il épouſe Natalie Nariskin, mere de Pierre I, *ibid.* ; il favoriſe les Sciences, les Arts & le Commerce, 368 & ſuiv. Sa mort, *ibid.* ; ſon portrait, 369 & ſuivantes.

Alexis, fils de Pierre I, X. 399 ; eſt condamné à avoir la tête tranchée, XI. 518. Son procès, 177 & ſuiv. Sa mort, 222 & ſuiv. Son portrait, 228.

Alexis-Comnene, Empereur Grec, V. 113.

Ali, V. 63.

Alkendi, Profeſſeur en Perſe ; ſon Hiſtoire, IV. 396.

Almagro, découvre le Chili, XIV. 493. Il ſe fait proclamer Gouverneur de Cuſco, 501. Il prend les armes contre Pizare, 508 ; il eſt fait priſonnier, 510 ; eſt mis à mort, 511.

Almagro ; (le jeune) fait aſſaſſiner François Pizare, XIV. 522 ; eſt reconnu Gouverneur du Pérou, 527. Il eſt déclaré criminel de leze-Majeſté, & condamné à mort, 534. Il prend les armes, eſt vaincu, 537 & ſuiv. Sa mort & ſon portrait, 538.

Almanzor, VI. 392.

Almaraès, (Corrégiment d') XIV. 217.

Alo, Roi de Norwege, XVII. 75.

Alp-Arſlan, Prince Arabe, V. 99. & ſuiv.

Altena. Cruauté commiſe à l'égard de ſes habitans, XI. 120.

Amaſnics, (Corrégiment d') XIV. 236.

Amazones, (fleuve des) XIV. 165.

Ambaſſadeur Polonois ; ſon faſte, V. 355.
Ambaſſadeur (*l'*) du Kan des Usbecks ; amuſe le Czar, XI. 63 & ſuiv.
Ambaſſadeurs Ruſſes, qui ſe comportent mal en Perſe, X. 312.
Ambiſagulo. Poiſſon ſingulier par ſa figure, XIII. On croit que c'eſt la ſyrene des Anciens.
Amboine ; Iſle dépendante des Moluques, III. 570 & ſuiv.
Amboyi, (contrée d') VII. 586.
Ambil, l'une des Philippines, IV. 29.
Améric-Veſpuce, paſſe en Amérique, XII. 41. L'Amérique prend ſon nom, *ibid.*
Amérique. Sa deſcription générale, XII. 10 & ſuiv. Comment elle a été découverte, 11 & ſuiv. comment elle prit ſon nom, 51.
Amérique Septentrionale. Sa deſcription géographique, XII. 53 & ſuiv. Différens Peuples du Nord de l'Amérique, 65 & ſuiv. Terres nouvellement découvertes, 53. Iſles de l'Amérique ſeptentrionale, 70.
Amérique Méridionale. Sa poſition, ſon étendue, XIV. 5, juſqu'où elle s'étend, XV ; ſes Iſles, 265.
Amianthe (l') XVII. 561 & ſuiv.
Amilianou, Marchand ; cauſe une révolte à Pleskau, X. 342.
Amin, Calife, V. 78.
Ammon, (Temple d') VI. 566.
Amonda, Bey d'Alger, VI. 535.
Amparaès, (Corrégiment d') XIV. 229.
Amſterdam, (Iſle d') XV. 378.
Amſterdam, (Iſle d') III. 375.
Amurath I. conduit les Turcs en Europe, V. 232 ; donne du ſecours à l'Empereur de Conſtantinople, *ibid.* & ſuiv. Sa mort, ſon portrait, 233 & ſuiv.
Amurath II, Empereur Turc, V. 245. Fait la conquête de la Grece, 246. Ses victoires & ſes conquêtes, 248 ; ſa mort, 251.
Amurath III, V. 293. Fait la guerre aux Perſans, 295 ; entreprend une expédition contre les Hongrois, 298. Sa mort & ſon caractere, 300.
Amurath IV, V. 331. Les Tartares de Crimée ſe révoltent, *ibid.* & ſuiv. eſt attaqué par les Perſans, 333 ; marche en perſonne contre les Perſans, 335 & ſuiv. Sa mort, 339 ; ſa cruauté, *ibid.* & ſuiv.
Andaguaylas, (Corrégiment d') XIV. 207.
Andalouſie, (*Nouvelle*) XIV. 120.
André, IX. 244.
André, Prince de Ruſſie ; ſe ſouleve contre Iwan IV ; IX. 379.
Andrinople, V. 542.

Andros, V. 595.
Angaraes (Corrégiment d') XIV. 208.
Ange; (*Saint*) une des Marianes, IV. 94.
Angleterre. (*la Nouvelle*) Sa deſcription, XII. 226, 228; ſes Provinces, 229 & ſuiv. Naturels de ce Pays, 239 & ſuiv. Comment les Anglois s'y ſont établis, 242. Gouvernement, 246.
Anglois; leur établiſſement dans la Nouvelle Angleterre, XII. 338.
Angola. (Pays d') Sa ſituation, ſon étendue, VII. 451; ſes rivieres, 452; ſa diviſion, *ibid.*; ſes Provinces, 453 & ſuiv. Poiſſons, 454. Époque de ſon défrichement, *ibid.* Gouvernement, 457; le Roi, 458, portrait de la Reine Zinga, ſes cruautés, ſon courage, *ibid.* Domaines Portugais, 459. On les maſſacre, 460. Claſſe des Européens établis dans ce pays, 461. Eſclaves, *ibid.* Corruption des Portugais, 462.
Angra, (Côte d') VII. 582. Les Hollandois tentent de s'y établir, 583.
Anguille, (Iſle de l') XIII. 476.
Aniable, Prince Negre du Royaume d'Illimi; ſes aventures, VIII. 266.
Animaux ſauvages (les) du Cap, ne font point de mal aux hommes, VII. 436.
Ankobra, (Pays d') VIII. 171.
Annabon, (Iſle d') VIII. 587.
Anne; (*Sainte*) une des Marianes, IV. 94.
Anne, niece d'Anne Iwanouna, eſt déclarée Régente de Ruſſie, XI. 471. Elle rappelle tous les exilés, 473; elle accouche d'une Princeſſe, 475. La Suede lui déclare la guerre, *ibid.* & ſuiv. Eſt arrêtée, 480; eſt conduite à Riga, 488; ſa mort, 521.
Anne Iwanouna, fille d'Iwan, frere de Pierre I, Ducheſſe Douairiere de Curlande, eſt proclamée Impératrice de Ruſſie, XI. 364 & ſuiv. Elle ſuit le plan d'adminiſtration de Pierre I, 375; elle fait proclamer l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, 377 & ſuiv. Elle fait pluſieurs Régimens François priſonniers, 391; elle traite les priſonniers François avec douceur, 401. Sa cruauté à l'égard du Primat de Pologne, 403. Elle envoie du ſecours à l'Empereur d'Allemagne, 407 & ſuiv. Le Turc s'arme contre elle, 408. Elle fait un Traité avec Thamas-Kouli-Kan, 412; elle fait la guerre au Kan de Crimée, 420 & ſuiv. Maniere dont elle reçoit un Ambaſſadeur de Perſe, 423. Elle travaille à introduire les Sciences & les Arts dans ſes Etats,

439; elle fait la paix avec les Turcs, 452; ſa cruauté à l'égard des Dolgorouki, 453 & ſuiv. Sa magnificence, 455; ſes cruautés, 457; ſon teſtament, 458; ſa mort, 462; ſon portrait, 463.

Anne Petrowna, fille de Pierre Ier. & de Catherine Ire. épouſe le Duc de Holſtein, XI. 301.

Antigou, (l'Iſle d') XIII. 505.

Antilles, (*les*) XIII. 328 & ſuiv. Climats, Hiſtoire naturelle, 566; ſucre, 568; roucous, 573; tabac, 575 & ſuiv. cacao, 580; vignes, 588; pois, 590; bois d'Inde, *ibid.* légumes, 591; manioc, 594; boiſſon, 598; crabes & tortues, 600; poiſſons, 603 & ſuiv. ſerpens, 604; gingembre, 607; copaü (baume de), 610; tendre à caillou, 611; ſimarouba, 612; raquette, 613; commerce, *ibid.*

Antioche, V. 450.

Antiochus le Grand, IV. 181.

Antiochus Cizirenus, Roi de Perſe, IV. 183.

Antiochus Epiphanes, Roi de Perſe, IV. 181.

Antiochus Grippus, Roi de Perſe, IV. 182.

Antiochus Eupator, Roi de Perſe, IV. 181.

Antiochus Soter, Roi de Perſe, IV. 180.

Antiochus Euſebe, IV. 184.

Antiochus, ſurnommé *Théos*, IV. 180.

Antiparos, V. 586.

Antoine, (Iſle de Saint) VIII, 604.

Anzigos; (*les*) Pays qu'ils habitent, VII, 533.

Anziko, (Royaume d') VII. 533. Mœurs & uſages des Habitans, 534. Armes, 535; habits, *ibid.*

Aotourou, Taitien, vient en France, XV. 607.

Apolabamba, (Corrégiment d') XIV. 219.

Apollina. (*Cap*) Sa deſcription, ſes habitans, VIII. 245 & ſuiv.

Aquambo, (Pays d') VIII. 177.

Arabes; leurs conquêtes dans l'Inde, II, 162 & ſuiv.

Arabes, (trois principales claſſes d') V. 3. Iſmaélites, 9. Mœurs des anciens, 15; leur Gouvernement, 16; leur Religion, 17; le Judaïſme parmi eux, 18; le Chriſtianiſme, 19; Héréſies, 20; qualités morales des anciens Arabes, 21. Coutumes remarquables, *ibid.* Leur établiſſement en Eſpagne, 99. Ils ſe révoltent contre leur Souverain, 103 & ſuiv. Révolution dans leur Empire, 105.

Arabes. Leur puiſſance en Afrique, VI. 376. Ils paſſent en Eſpagne, 377. Leurs expéditions en France, 379.

Arabie. Sa poſition, V. 2; ſes premiers habitans, *ibid.*; ſes différens noms,

ibid. & ſuiv. Etat actuel de ce Pays, 118, ſon étendue & ſa diviſion, 119. Arabie-Pétrée, *ibid.* Ses Villes, 120 & ſuiv. Arabie-Déſerte, 123 & ſuiv. Climat, 126; productions, *ibid.* Caractere & uſages des habitans, 127. L'Arabie-Heureuſe, 128. Qualités du terroir, 153. Arbres, 154 & ſuiv. arbre du café, 157 & ſuiv. Encens, myrrhe, baume, &c. 162 & ſuiv. Animaux, 165. Langue & Sciences, 167; Caracteres, *ibid.*; Arts, 169; Eloquence, *ibid.* Poëſie, 170; Hiſtoire, *ibid.*; Aſtronomie, 171; Mathématiques, 172; Arabes errans, 175.

Arabes; (les) font une invaſion en Perſe, IV. 214.

Arabes d'Afrique, VI. 459. Premiers, *ibid.* Modernes, *ibid*; Montagnards, 460.

Arakan, (Royaume d') II. 451 & ſuivantes.

Araumakutan, Iſle, IX. 35.

Arbres, qui produiſent la cire & le ſuif, I, 123.

Arbre, qui donne le vernis de la Chine, I. 121.

Archi, fameux par ſes conquêtes en Afrique, VI. 401. Sa mort, ſon caractere, 404.

Archipel, (découverte d'un) IV. 141.

Archipel, (établiſſement des Ducs d') V. 585.

Ardra. (Royaume d') Sa ſituation, qualité du terroir, VIII. 33. Villes, 34. Sa capitale, *ibid.* Coutumes & uſages remarquables, 36. Luxe des femmes, 37, alimens, *ibid.* Funérailles, *ibid.* Roi, ſes Officiers, 38. La Reine, 39. Commerce, *ibid.* Chiffres, 40. Religion, *ibid.* & ſuiv. Maiſons de divertiſſement pour les femmes, 42. Forces militaires, 43. Les François tentent de s'établir ſur cette Côte, 44. Le Roi envoie un Ambaſſadeur en France, 46. Ce Royaume eſt ravagé, 48.

Ardſchir, Roi de Perſe, IV. 199.

Ardſchir III, Roi de Perſe, IV. 199.

Aréquipa, (Corrégiment d') XIV. 220.

Aréquipa, (Evêché) XIV. 220.

Arica, (Corrégiment d') XIV. 223.

Arimon, (Iſle d') IV. 142.

Arine, bru d'Iwan IV. Se méprend ſur les careſſes de ſon beau-pere, IX. 489.

Arkangel, Port de Ruſſie, IX. 5.

Arménie, (*la baſſe*) V. 475.

Aroe, Iſle de l'Inde, III. 587.

Arſace, Roi de Perſe, IV. 185.

Arſace II, Roi de Perſe, IV. 185.

Arsès, Roi de Perſe, IV. 175.

Artaban I, Roi de Perſe, IV. 186.

Artaban II, Roi de Perſe,

IV. 188.
Artaban III, Roi de Perſe, IV. 189.
Artaban IV, Roi de Perſe, IV. 191.
Artaxerce-Longue-main; IV. 171 & ſuivantes.
Artaxerce-Mennon, Roi de Perſe, IV. 172 & ſuiv.
Artaxerxès, ou *Artaxare*, ou enfin *Ardſchir*, fonde la Dynaſtie des Saſſanites en Perſe; ſa naiſſance IV. 192 & ſuiv.
Aſangaro & d'*Aſilo* (Corrégiment d') XIV. 219.
Aſcenſion, (Iſle de l') VIII. 586.
Aſem, (Peuple d') II. 474. Productions du pays, 478.
Aſſaſſins, (*les*) commencent à paroître, leur Hiſtoire, V. 101 & ſuivantes.
Aſſem, Bey de Tunis, VI. 556; ſes aventures, *ibid.*
Aſtracan, IX. 12. La Ville, 14.
Aſtarff, Roi de Perſe, IV. 267.
Atacama, (Corrégiment d') XIV. 233.
Ataçames, (Province d') XIV. 158.
Athenes, V. 518.
Athos, (le Mont) V. 529.
Atlantique, (Mer) VI. 371.
Attabeks, (*les*) V. 105 & ſuiv.
Attila, Roi des Huns, V. 201 & ſuiv. Son portrait, 202 & ſuiv.
Aves, (Iſle d') XIII. 480.
Auguſte I, Roi de Pologne; ſa molleſſe, IX. 399.
Auguſte II, Roi de Pologne, a une entrevue avec le Czar Pierre I, X. 503; eſt battu par Charles XII, 514. Il eſt dépoſé, XI. 7. Son embarras, 14. Il fait une paix honteuſe, 15. Remonte ſur le Trône de de Pologne, 71. Sa mort allume la guerre dans l'Europe, XI. 384 & ſuiv.
Aurengzeb, Empereur du Mogol, II. 592.
Aurore, (*Iſle*) XV. 428.
Auſtrales, (les Terres) XV. 316.
Avina, (Pays d') VIII. 181.
Avincene, ſavant Arabe, V. 99.
Axim, (Pays d') VIII. 163 & ſuiv. Gouvernement, 164; Habitans, *ibid.*
Azerbijane, (révolution dans l') II. 553.
Azo, Ville du Royaume d'Azem, II. 475.
Azurmi-Dockt, Roi de Perſe, IV. 212.

B

BABEL-MANDEL, (Détroit de) V. 142.
Baber, Empereur du Mogol, II. 576.
Babuganes, Iſles des Philippines, IV. 34.
Bachi (Iſle de) IV. 117.
Bachdan, une des Moluques, III. 570.
Badlu, (Royaume de) VIII. 391.
Bahi, (Lac de) IV. 55.
Bagdad, V. 411.
Bahaman, Prince de Perſe, IV. 159.
Bajazet I; établit ſa Cour à Andrinople, V. 235.

Ses victoires & ſes conquêtes, *ibid.* & ſuiv. Fait priſonnier par Tamerlan, & n'en eſt pas maltraité, comme on l'a écrit, 237, ſa mort, 238.

Bajazet II, V. 257; eſt bleſſé par un Dervis, 260; bat les Hongrois, 261. Bat les Vénitiens, *ibid.*; ſa mort violente, 265; ſon portrait, 266 & ſuivantes.

Balanboang, (Royaume de) III. 452.

Balantes, (*les*) VIII. 367.

Balaſch, Roi de Perſe, IV. 203.

Belli. Ce que c'eſt, VIII. 326.

Bambarena, (Royaume de) VIII. 495.

Bambouk, (République de) VIII. 489. Il y a des mines d'or fort riches dans ce pays, 493 & ſuiv.

Banda, Iſle dépendante des Moluques, III. 577. & ſuiv.

Banians. Leur ancienneté, III. 221; les profeſſions qu'ils exercent, *ibid.*; leur habillement, 222 & ſuiv. leurs uſages particuliers, 223; leur reſpect pour les animaux, 224; différentes Sectes, 227; autres Religions qui y ſont établies, 231, leurs Livres ſacrés, 238; leurs études, 239.

Banque, (Billets de) III. 199.

Baol, (Royaume de) VIII. 438.

Barbades, (*les*) XIII. 492.

Barbareſques, (Hiſtoire des) VI. 374 & ſuiv. Font la conquête de la Sicile, 382; de la Calabre, *ibid.*

Barbarie. (Conquête de la) VI. 376.

Barbarie. Premier établiſſement des Turcs dans ce pays, VI. 386. Ils y paroiſſent pour la ſeconde fois, 392. Climat & productions de ce pays, VII. 1; grains, 4; racines, herbes potageres, 6; melons, *ibid.*; palmiers, 7; jujubes, 8; cédrat, *ibid.* autres fruits, 10; jardins, *ibid.* vin, *ibid.* Salines, minéraux, foſſiles, *ibid.* & ſuivantes. Quadrupedes, oiſeaux, inſectes, poiſſons, 16. Maniere de prendre les lions & les tigres, 21. Chaſſe, 28. Sauterelles, 30. Arts & Sciences, 33 & ſuiv. Médecine, 35. Muſique, 37. Manufactures, 38. Obſervations géographiques ſur ce pays, 39. Loix & Coutumes particulieres, 45 & ſuiv.

Barberouſſe; ſe fait proclamer Roi d'Alger, VI. 423; ſes conquêtes, 429 & ſuiv.

Barboude, (*la*) XIII. 504.

Barbus, (Iſles des) XV. 349.

Bardane, Roi de Perſe, IV. 188.

Barkiarok, Prince Arabe, V. 112 & ſuiv.

Barra, (Royaume de) VIII. 392.

Baſile I, IX. 242.
Baſile II, IX. 280.
Baſile III, IX. 288. Il bat les Tartares, 291; ſa mort, 294.
Baſile IV, IX. 332. Il s'empare du Duché de Pleskow, 341, & de Smolensko, 343. Il eſt battu par les Polonois, 349; il donne un Roi aux habitans de Caſan, 354; fait alliance avec les Turcs, 356. Le Roi des Indes lui propoſe de faire alliance, 367. Sa mort, 369, ſon portrait, *ibid.* & ſuiv. Fauſſeté des Ecrivains à ſon ſujet, 370 & ſuiv.
Barnelveld, (*Iſles*) IV. 132.
Batavia. Les Hollandois lui donnent ſon nom, III. 373. Sa ſituation, 459; ſes fortifications, *ibid.* ſes rues & ſes maiſons, 460; Edifices publics, *ibid.* Maiſon de force, 462. Halles & Magaſins, *ibid.*; Châteaux, 463; Fauxbourgs, 465; dehors de la ville, *ibid.*
Barthélemi (*Saint*) XIII. 480.
Bathia, (Capitainie de) XV. 12.
Batta; Province du Royaume de Congo, VII. 474. Puiſſance de ſon Gouvernement, 475.
Battori; (*Etienne*) eſt proclamé Roi de Pologne, IX. 459. Il entre en Ruſſie à la tête d'une armée formidable, 462; il refuſe des ſecours de la part du Turc, 474; il fait la paix, 484; ſa mort, 524.
Baudouin, Empereur de Conſtantinople, V. 114.
Bedas, (*les*) III. 348. Qualités de ce Peuple, *ibid.*; ſon commerce, 349.
Beis, (*les*) s'emparent de toute l'autorité à Alger, VI. 535. Leur vie privée, 560; leurs femmes, 361; leur tirannie, 582.
Bektachis, Moines Turcs, VI. 93.
Belgrade, V. 547 & ſuiv.
Belluga, Poiſſon, IX. 45.
Bemba, Province de Congo, VII. 467.
Benguela, (Royaume de) VII. 469. Sa ſituation, *ibid.* Ses principales rivieres, *ibid.* Village qui donne ſon nom au pays, *ibid.* Benguela, (nouveau) *ibid.* Les Portugais y ont des poſſeſſions, 450. L'air y eſt mauvais, *ibid.* Caractere des habitans, 451.
Benin. (Contrée de) Sa ſituation & ſon étendue, VIII. 3. Royaume, 6. Villes commerçantes, 8 & ſuiv. Maiſons, 10; Marchés, *ibid.* Palais du Roi, 11. Rivieres & lieux remarquables, 12. Mœurs & uſages, 13; habits, 14; parure des femmes, 15; alimens, *ibid.*, inſtrumens de Muſique, 16. Mariages, *ibid.*; vie des femmes, 17; éducation des enfans, *ibid.* Médecine, 18; funérailles, 19. Sacrifices barbares à la mort des Grands, *ibid.*

Loix, Gouvernement, 20. Marque de diſtinction, 22. Humanité pour les pauvres, *ibid.* Ordre de ſucceſſion, *ibid.* Peines pour le vol, 23 & pour les autres crimes, *ibid.* Proclamation du Roi, 26. Eſclaves du Roi, 27. Revenus du Roi, 28. Forces militaires, *ibid.* Religion, 29 & ſuivantes.

Benizian, (*les*) VI. 394.

Bergen, (Gouvernement de) XVI. 417.

Bering, (le Capitaine) IX. 38 & ſuivantes.

Bering, (*Iſle*) XVII. 205; ſes montagnes, 206.

Bermudes, (*Iſles*) XIII. 307 & ſuiv.

Bernard, (*Iſle S.*) XV. 379.

Beſtuchef-Remin, (le Comte) eſt exilé, XI. 531.

Beurre de Banbouk, VIII. 490.

Bezoar, III. 129.

Biafaras, (Royaume de) VIII. 365.

Biarn, découvre le Groenland, XVI. 527 & ſuiv.

Bielgorod, (Gouvernement de) IX. 11.

Bielski, favori d'Iwan IV, eſt empoiſonné, IX. 388.

Biorne, Roi de Norwège, XVII. 86.

Biren, eſt proclamé Duc de Curlande, XI. 441, eſt le favori de l'Impératrice, 453; eſt Régent de Ruſſie, 466. Il ſe fait aimer, 468. Il eſt arrêté, 470. On fait ſon procès, 474. Eliſabeth adoucit ſes peines, 499; eſt rappelé, 542.

Biſſagos, (*Iſles*) VIII. 590 & ſuiv.

Bithinie, (*la*) V. 483.

Blanche, (*Iſle*) IV. 107.

Bœuf, (*Poiſſon*) XIV. 406.

Bogdan-Bielski, gouverne la Ruſſie ſous Théodore I, IX. 514. Il veut uſurper la Couronne, 515. Le peuple ſe révolte contre lui, & le chaſſe de Moſcow, 516.

Bohol; une des Philippines, IV. 33.

Boka-Meala, (Royaume de) VII. 535.

Boleſlas I, Roi de Pologne, IX. 155.

Boleſlas II, Roi de Pologne, IX. 176, 182; meurt miſérablement, 186.

Boleſlas III, IX. 155.

Boluk-Bachi, (*les*) VI. 533.

Bona-Viſita, (Iſle de) VIII. 601.

Bondou, (République de) VIII. 488.

Boranez; Plante ſinguliere, IX. 46.

Boris-Godunou, a tout pouvoir en Ruſſie ſous le regne de Théodore I, IX. 519 & ſuiv. Il fait périr pluſieurs Grands de l'Etat, 523 & ſuiv. Il fait aſſaſſiner le Prince Démétrius, 528 & ſuiv. Il fait mettre le feu à la ville de Moſcow, 531. Il eſt nommé Connétable de Ruſſie, 532. Pour gagner la faveur du Peuple, il engage le Czar à remettre les impôts qui lui ſont dûs, 533. Il fait

périr dans les tourmens pluſieurs perſonnes qui l'accuſent de trahiſon, 534. Il fait encore mettre le feu à Moſcow, 539. Sa fourberie, 540 & ſuiv. Il empoiſonne le Czar, 547. Il eſt proclamé Czar, X. 100 & ſuiv. Il feint de refuſer la Couronne, 101 & ſuiv. Il cherche à gagner l'affection des Peuples & des Soldats, 103 & ſuiv. Sa cruelle politique, 106; ſa crainte & ſes effets, *ibid.* & ſuiv. Il fait périr une partie de la famille des Romanou, 108. Le Prince de Danemarck épouſe ſa fille, 112; Godunou le fait périr, 113. Inquiétudes que lui cauſe le faux Démétrius, 132. Il emploie la force & la ruſe contre le faux Démétrius, 134 & ſuiv. Sa mort, 142 & ſuiv. ſa maiſon eſt raſée, 154.

Borneo, (Deſcription géographique de) III. 504; climat, 505. Diviſion de ce pays, *ibid.* Productions, 507. Animaux ſinguliers, 508. Caractere des habitans, 510; mœurs, *ibid.* Origine & mœurs des Maures qui y habitent, 513; leurs qualités naturelles, 514; leurs maiſons, 515; leurs Arts, 516; leurs mariages & leurs funérailles, 517; leur commerce, *ibid.* Les Européens font diverſes tentatives ſur ce pays, 518. Les Eſpagnols y ont été établis, 520. Utilité de ſon commerce, 521.

Borriquen, (*Iſle*) XIII. 482.

Boſnie, (*la*) V. 548.

Boſtangis, (*les*) VI. 19.

Boſton, (deſcription de cette Ville,) XII. 232.

Botta, (le Marquis de) eſt accuſé d'avoir voulu conſpirer contre l'Impératrice de Ruſſie, X. 510 & ſuiv.

Botton, Iſle de la mer des Indes, III. 588.

Bournan, (*Iſle*) XV. 400.

Bouïdes, (Dynaſtie des) IV. 216.

Boulan, (*Iſle*) VIII. 589.

Bourbon, (*Iſle de*) VIII. 576.

Bracamores, (Province de *Jean*) XIV. 162.

Bramas; leurs démêlés avec les Siamois, II, 191. Cruauté horrible d'un d'entre eux, *ibid.* Extinction de leur puiſſance, *ibid.* 194.

Bramines; leur impoſture, III. 236. Détails ſur eux, 250.

Bransley, (*Wiliam*) l'amant de la femme de Moroſou, Miniſtre d'Alexis, X. 331.

Braſiliens; leur Religion, XV. 41. Mariages, 46; éducation, 48; parure, 49 & ſuiv. Occupation des femmes, 52 & ſuiv. Nourriture, 53. Guerres, 54 & ſuiv. Leur humanité, 63. Maladies, remedes, 65. Leur conſtitution, 66.

Bréſil, (*le*) eſt découvert,

XII. 44. Son étendue & ſa deſcription, XIV. 609 & ſuiv. Sa côte ſeptentrionale, 610 & ſuiv. Sa côte orientale, XV. 5. Sa côte méridionale, 21. Différentes nations qui l'habitent, 29 & ſuiv. Hiſtoire naturelle de ce pays, 67 & ſuiv. Quadrupedes, *ibid.* & ſuiv. Reptiles, 74 & ſuiv. Inſectes, 78; oiſeaux, *ibid.*; poiſſons, 84; coquillages, 88; oiſeaux, 89; poiſſons des fleuves, 91; animaux qui y ont été tranſplantés, 93; arbres & plantes, 94 & ſuivantes; herbes, 104. Etabliſſement des Portugais dans ce pays, 115; & établiſſement des François, 119 & ſuiv. Etabliſſement des Hollandois, 128 & ſuiv.

Bretagne, (*Nouvelle*) IV. 112.

Buenos Aires, (Evêché & Gouvernement de) XIV. 282 & ſuiv.

Bulgares. (*les*) Leur origine, V. 546, leurs uſages, *ibid.*

Bulgarie, (*la*) V. 545.

Burnum, (Royaume de) VIII. 516.

Bunu, (Pays de) VIII. 176.

Burré, (Royaume de) VIII. 342 & ſuiv.

Burſali, (Royaume de) VIII. 393.

C

CABILES, Arabes, VI. 507.

Cabral, (*Alvarez de*) paſſe en Amérique, XII. 44.

Cacrelat. Ce que c'eſt, VIII. 505.

Cader, Caliſe, V. 96.

Cadris, Moines Turcs, VI. 91.

Cafres, (région des) VII. 332.

Cagnete, (Corrégiment de) XIV. 192.

Caher, Caliſe, V. 90.

Caïm, Caliſe, V. 97. Son portrait, 99.

Caïmacan. (*le*) Ce que c'eſt, VI. 32.

Caire, (le grand) V. 500.

Cairoan. Sa fondation, VI. 375.

Calamianes, trois des Philippines, IV. 30.

Calcaylares, (Corrégiment de) XIV. 216.

Calecut, III. 152. Les Portugais en ſont chaſſés, 153. Uſage ſingulier de ce pays, 155.

Calenders, Moines Turcs, VI. 94.

Califs, V. 59 & ſuiv.

Californie, (*la*) XII. 347.

Calumet. Ce que c'eſt, XII. 111 & ſuivantes.

Camana, (Corrégiment de) XIV. 221.

Camarones. (*Rio*) Negres qui habitent ſes bords, VII. 585.

Camboie. Deſcription de ce Royaume, II. 421 & ſuiv. Conditions & mœurs de ceux qui l'habitent, II. 423 & ſuiv. Productions du pays, *ibid.* 424.

Cambyſe, Roi des Perſes, IV. 165.

Caméléon, VIII. 196; 504.

Campêche, (sel de) XII. 371.
Canada. (*le*) Sa description géographique, XII. 67 & suiv. Différens Peuples qui y sont répandus, 74 & suiv. Leurs mœurs, leurs usages, 77 & suiv. Religion, 80. Sépulture, 83 & suiv. Jongleurs, 86. Médecins & Chirurgiens, 87 : mariages, 89 : devoir des femmes, 92 : devoir des maris, 93 : habillement, *ibid.* Culture des terres, 96 : nourriture, *ibid.* : cabanes, meubles, 98 : guerre, 100 & suiv. batailles, 104 : sort des prisonniers, 105 & suiv. Funérailles, 113 & suiv. Fêtes des morts, 117 : Danses, 119 : Musique, 121 : Jeux, 122 & suiv. Histoire naturelle, 125 & suiv. Poissons, 193. Cédé aux Anglois, 226.
Cananor, III. 150. Révolutions de ce pays, 152.
Canarie, (*l'Isle*) VIII. 608.
Canaries, (*Isles*) VIII. 606.
Canas & Cauchés, (Corrégiment de) XIV. 217.
Candi, (Royaume de) III. 350 : d'où lui vient son nom, 351 & suiv. Rivieres, *ibid.* sa situation, 352 ; Villes, *ibid.* Palais, maisons, 353 ; Ordonnance bizarre, 354. Les Hollandois s'y établissent, 355 & suiv. Révolte, 382. Nouveaux troubles, 387. Gouvernement, 393 : Forces militaires, 395 ; Religion, *ibid.* leurs Prêtres ; 396 ; état du Christianisme, 401.
Candie, V. 564. & suiv.
Candie, (guerre de) V. 346 ; sa prise, 353.
Cano, (le Royaume de) VIII. 521.
Canta, (Corrégiment de) XIV. 192.
Cap, (Ville du) en Afrique, VII. 413 & suiv. Climat & productions des terres voisines, 427. Quadrupedes, oiseaux, poissons, 436 & suiv.
Cap-Lopez-Consalvo, en Guinée, VII. 576.
Cap-Verd, (Isles du) VIII. 596.
Cappadoce, (*la*) V. 473.
Capigis, (*les*) VI. 39.
Capschat, (Empire de) II. 546. Ses Kans se font Mahométans, *ibid.* Ils sont soumis par les Ottomans, 457.
Cuproli, Grand-Visir ; sa mort, V. 357.
Capul ; une des Philippines, IV. 27.
Caraïbes, (*les*) XIII. 543. Leur figure, *ibid.* leurs usages, 546 ; leurs mœurs, *ibid.* & suiv. leur Religion, 556 ; leur Gouvernement, 558 ; leurs armes, leur maniere de faire la guerre, *ibid.* & suiv. leurs bateaux, 562 & suiv.
Caravaga (Corrégiment de) XIV. 218.
Cardinal, oiseau, XII. 190.
Carnate, III. 106.
Caroline, (*la*) XII. 298. Sa

deſcription, *ibid.* & ſuiv. Climat, habitans, 302.
Carthage. Ses ruines, VI. 516.
Carthagene, (Province de) XIV. 20 & ſuiv.
Carthaginois (les) VI. 360 & ſuiv.
Carvajal, brave Officier, XIV. 537. Sa cruauté, 565 & ſuiv. 593. Il eſt pendu & coupé par quartiers, 600. Sa naiſſance, ſon caractere, 602 & ſuiv.
Caſan. Révolution dans ce Royaume, IX, 360, 366.
Caſas, (*las*) fameux défenſeurs des Indiens, XIII. 393 & ſuiv. XIV. 551.
Caſimir I, Roi de Pologne, IX. 164.
Caſimir II, Roi de Pologne, abdique la Couronne, X. 363.
Caſimir, (*Jean*) eſt élu Roi de Pologne, X. 344.
Caſtor, (*le*) XII. 170.
Caſtro-Virrena, (Corrégiment de) XIV. 208.
Caſtro de Vacca, eſt élu Gouverneur du Pérou, XIV. 529. Il fait trancher la tête au jeune d'Almagro, 538.
Catabamba, (Corrégiment de) XIV. 216.
Catherine I, ſeconde femme du Czar Pierre I, X. 520 & ſuiv. Elle eſt à la bataille de Pultava, XI. 59. Son premier mari, 77. Service qu'elle rend au Czar dans la campagne du Pruth, 94 & ſuiv. Son mariage avec le Czar eſt célébré, 106. On connoît ſon origine, 107 & ſuiv. Elle a un fils du Czar, mais il meurt, 235. Pierre I fait publier un Edit en ſa faveur, 244. Il lui arrive une aventure ſinguliere, 251 & ſuiv. Elle eſt couronnée, 274 & ſuiv. Le Czar eſt jaloux d'elle, 285 & ſuiv. Elle eſt proclamée Impératrice, 295. Sa prudence, 298 & ſuiv. Elle déſigne ſon ſucceſſeur à la Couronne de Ruſſie, 302 & ſuiv. Elle arrête la cupidité du Clergé, 305 : elle fait fleurir les Arts & les Sciences, 306 : elle fait un Traité d'alliance avec l'Empereur, 307. Sa réponſe à une lettre du Roi d'Angleterre, 314 : elle reçoit l'Ordre de l'Aigle-Blanc, 323 : ſa mort, 331 : ſon portrait, 332 & ſuiv.
Cathérine-d'Anhalt-Zerbſt, épouſe Pierre de Holſtein, Grand-Duc de Ruſſie, XI. 521. Elle accouche d'un Prince, 527 ; eſt proclamée Impératrice de Ruſſie, 544.
Catherine, (Iſle Sainte) XV. 265.
Caxamalca, (Corrégiment de) XIV. 202.
Caxatumbo, (Corrégiment de) XIV. 195.
Cazena, (le Royaume de) VIII. 520.
Cazecut, (Iſle de) VIII. 593.
Cayenne, (Iſle de) XV. 151 & ſuiv. Ses propriétés, 156 ; plantes, 157 ; climat, 158 ; maladies, 159 ;

productions, 162; animaux, 164.
Caylloma, (Corrégiment de) XIV. 222.
Celebes ou Macaſſar. (*Iſle*) Son étendue & ſa ſituation, III. 525 : ſa diviſion, 526 : ſes Villes, 527 & ſuiv. Rivieres, 531 : crocodilles, 532 : climat, *ibid.* beauté de ſes payſages, 533 : mines, *ibid.* bois, 534; fleurs & fruits, *ibid.* arbres, 535 : légumes & plantes, *ibid.* herbes venimeuſes, 537; animaux, *ibid.* caractere des habitans, 538 : leur éducation, 539 : leur vie privée, 540 : leur luxe, 541 : femmes, *ibid.* Eſclaves comment traités, 542 : mariages, 543 : diviſion des Etats, *ibid.* Gouvernement, 544; diſcipline militaire, 545 : ancienne Religion, 548. Le Chriſtianiſme y eſt introduit, 550 : le Mahométiſme y eſt établi, *ibid.* les Hollandois y font un établiſſement, 551. On les accuſe d'avoir empoiſonné une riviere, 553. Ils font la loi au Roi, 555; le forcent de fuir, 557. Ce Roi infortuné ſe retira à Siam, & les Jéſuites emmenerent ſes enfans à Paris, *ibid.* & 558.
Cemſchid, Prince de Perſe, IV. 147.
Cénie, fille de Boris-Godunou. Sa beauté frappe les Soldats, X, 152.
Centipedes, XIV. 61.
Ceram, Iſles dépendantes des Moluques, III. 576.
Cerigo, V. 570.
Ceylan. Entrepriſe ſur cette Iſle, III, 193. Sa ſituation & ſon étendue, III. 152. Nations qui l'habitent, 347. Ce que les Hollandois y poſſedent, 374. Ses antiquités, 379. Hiſtoire Moderne de ce pays, 380. Partage & réunion des Principautés, 381 & ſuiv. Les Portugais s'y établiſſent, *ibid.* Révolution, 382. Conquêtes des Portugais, 383 & ſuiv. Les Hollandois y arrivent, 386. Les Portugais ſont chaſſés, 390 : Langues, 403 : Mariages, 404. Priviléges des veuves, 405 : funérailles, *ibid.* Hiſtoire naturelle, 406 : grains, *ibid.* & ſuiv. fruits, 189 : plantes, 408 : arbres, *ibid.* animaux, 413, fourmis, *ibid.* ſanguſues, 414 : oiſeaux, 415 & ſuiv. Mines, *ibid.*
Cézarés. Quelle nation c'eſt, XV, 236.
Cha-Halem, Empereur du Mogol, II. 595.
Chaldée, V. 410.
Chaloupe, qui donne naiſſance à la Marine de Ruſſie, X. 393.
Chancay, (Corrégiment de) XIV. 189.
Chaou, Paſa-Tongue. Son uſurpation, II. 203.
Chapitres, (les trois) VI. 235.
Charcas, (Audience de) XIV. 223.

Charangas, (Corrégiment de) XIV. 232.
Charles XII, Roi de Suede. Ligue qui ſe forme contre lui, X. 485. Il bat les Ruſſes à Narva, 491 : bat les Saxons à Riga, 505 : il bat le Roi de Pologne, 514 : il eſt bleſſé, *ibid.* il eſt jaloux d'un de ſes Généraux, XI. 12 ; il refuſe de faire la paix avec le Czar, 32. Son armée eſt affoiblie par la miſere, 36. Danger auquel il eſt expoſé, 38. Terrible ſituation dans laquelle il ſe trouve, 50. Son courage & ſa fermeté, 56. Il eſt battu, 59 : il ſe ſauve à Bender, 68 : il marque du mépris au Grand-Viſir, 103. Déſagrément qu'il eſſuie en Turquie, 116 & ſuiv. Mépris qu'il marque aux Sénateurs de Suede, 144. Il retourne dans ſes Etats, *ibid.* Il eſt aſſiégé dans Stralſund ; 145 ; ſon caractere, 158 ; ſa mort ; ſon portrait, 175, 176.
Charles-Quint. Son expédition malheureuſe, VI. 427.
Charles de Saxe, fils du Roi de Pologne, eſt élu Duc de Curlande, XI. 533.
Charlotte-Chriſtine-Sophie Wolfenbuttel. Son portrait, X. 105 & ſuiv. Elle épouſe Alexis, fils du Czar, 106. Sa mort & ſon hiſtoire, 146 & ſuiv.
Chat-cervier ; XII. 185.
Chat-marin, XVII, 511.
Chatillon, (*Arnaud de*) V, 110.
Chaya. (*le*) Ce que c'eſt, VI. 564.
Chayantas, (Corrégiment de) XIV. 231.
Checherpara, ancienne maîtreſſe d'Ibraïm, lui fournit des femmes, V. 347.
Chétardie, (le Marquis de la) XI. 479 & ſuiv. Son aventure en Ruſſie, 515.
Chevres (*Iſle des*) IV. 117.
Chi-Hoang-Thi, Empereur de la Chine, I. 29.
Chiaous (*les*) Ce que c'eſt, VI. 39.
Chicuito, (Corrégiment de) XIV. 237.
Chiens, (*Iſle des*) IV. 132, XV. 394.
Chili, (Audience du) XIV. 286.
Chili ou San-Jago. (Gouvernement de) XIV. 292.
Chillan, (Corrégiment de) XIV. 299. Sa découverte, 493.
Chiloé, (Gouvernement de) XIV. 291.
Chilques, (Corrégiment de) XIV. 216.
Chine (*la*) Révolutions qui y arrivent, I. 16 & ſuiv. Ses Empereurs célebres, 27 & ſuiv. Diviſion des Provinces de cet Empire, 41. De la Chine proprement dite, & de la diviſion de ſes Provinces, *ibid.* & ſuiv. Deſcription des Villes de cet Empire, 67 & ſuiv : Edifices publics, 89. Ses canaux, 96 ; ſes ponts & ſes chemins, 100 & ſuiv. ſes lacs & ſes rivieres, 106 ; climat, terroir, fruits, 112 & ſuiv.

arbres & plantes remarquables, 119 & ſuiv. Etat du Judaïſme dans ce pays, 247. Etat du Chriſtianiſme & du Mahométiſme, 251 & ſuiv.

Chine. Addition à l'Hiſtoire de ce Pays, XVIII, 1 juſqu'à la page 114.

Chinois (*les*) Leur origine. Doutes qu'on peut former ſur l'antiquité de leurs Annales, I. 2 & ſuiv. Leurs Livres ſacrés, 5. Accroiſſement de leur Empire, 12 & ſuiv. Leurs Dynaſties, 16 & ſuiv. Table chronologique de vingt-deux Dynaſties, 39. Leurs poſſeſſions dans les Iſles de la mer d'Orient, 49 & ſuiv. Leurs poſſeſſions dans la Grande-Tartarie, 56 & ſuiv. Leurs Marine, 106. Idée générale de leur Gouvernement, 145 & ſuiv. de leur Empereur, 152. Leurs forces militaires, 159; leurs finances, 162; leurs Loix & leurs Coutumes, 164 & ſuiv. leur Commerce, 173 & ſuiv. leurs monnoies, 176; leurs poids & meſures, *ibid.* & ſuiv. leur papier, 190; leur encre, leur maniere d'écrire, 192; leur Imprimerie, 193; leurs Sciences, 196; leur Philoſophie, leur Géométrie, leur Arithmétique, 197; leur Aſtronomie, 198; leur Médecine, 204; leur éloquence, leur Hiſtoire, leur Poëſie, 209; leurs pieces de Théâtre, leur Muſique, 211: notions de leur Langue, 215: Premieres études de leurs enfans, 220: leurs Livres ſacrés, 224; leurs Religions dominantes, 228 & ſuiv. leurs mariages, 256 & ſuiv. leurs funérailles, leur deuil, 262 & ſuiv. leurs fêtes & leurs réjouiſſances, 265 & ſuiv. leurs uſages dans les repas, 269 & ſuiv. Politeſſe cérémonieuſe, 272: XVIII. 90. Cérémonial du ſalut, des viſites, 89; leurs modes, *ib.* leur caractere, 95.

Chio, pris par les Vénitiens, V. 381. repris par les Turcs, 384.

Chirurgien, (un) Son aventure en Ruſſie, IX. 87.

Chriſtine, (l'Iſle) XV. 360.

Chriſtophe (Iſle de S.) XIII. 487.

Chlapko, brigand courageux, X. 115.

Choco, Province de la Nouvelle-Grenade, XIV. 115 & ſuiv.

Cholulans (*les*), nation Mexicaine, veulent trahir les Eſpagnols, & ſont découverts, XIII. 108. Ils ſont punis, 112 & ſuiv.

Chombava, Iſle de la Mer des Indes, III. 593.

Chonas (*Iſles*) XV. 295.

Choo-hing, Ville de la Chine, I. 74.

Chovanski, veut monter ſur le Trône de Ruſſie, X. 388. Il a la tête tranchée, *ibid.*

Chumbi-vilcas, (Corrégiment de) XIV. 218.

Chus,

Chus, (Pays de) II. 148.
Chypre, V. 558. & ſuiv.
Ciara, (Capitainie de) XIV. 618.
Cicacica (Corrégiment) XIV. 232.
Cilicie (*la*) V. 476.
Cimbas (*les*) Pays qu'ils occupent, VII. 448.
Cimbres & Teutons. Leur expédition, XVI. 425 & ſuiv. Marius les bat, 428 & ſuiv.
Circaſſes (*les*) IX. 537. Ils ſe ſoumettent aux Ruſſes, & embraſſent la Religion Chrétienne, 539.
Cléopatre, fille de trois Rois de Syrie, eſt le fléau de ſa patrie & de ſa famille, IV. 182.
Cochamba, (Corrégiment de) XIV. 230.
Cochinchine (*la*) Notions géographiques ſur ſa poſition, I. 323 & ſuiv. Son Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique, 326 & ſuiv. Les mœurs de ſes habitans, 330 & ſuiv.
Cocos, (Iſle des) XV. 312.
Cokchagua, (Corrégiment de) XIV. 299.
Coller, Roi de Norwege, XVII. 59.
Colomb. (*Chriſtophe*) Son origine, XII. 12. Il forme le projet de découvrir de nouvelles terres, *ibid.* & ſuiv. Il part, 15 & ſuiv. Il découvre l'Iſle de San-Salvador & pluſieurs autres, 17 & ſuiv. Son vaiſſeau fait naufrage, 23. Il établit une Colonie à l'Iſle Eſpagnole, 24. Il retourne en Eſpagne, *ib.* Le Roi de Portugal veut le faire arrêter, 28. Honneurs qu'il reçoit à la Cour d'Eſpagne, *ibid.* & ſuiv. Il retourne en Amérique, 31. Sa Colonie eſt détruite, *ibid.* Il en rétablit une nouvelle, trouve des mines d'or, découvre la Jamaïque, 32. Il bat cent mille Sauvages avec deux cents hommes, 34. Il retourne en Eſpagne, 35. Part une troiſieme fois, découvre le Continent, 36. Déſagrémens qu'il eſſuie, 37 & ſuiv. Il eſt condamné à mort, 38, eſt chargé de fers, 39: réparation qu'on lui fait, 40. Fait un quatrieme voyage, 46. Ses embarras, 47. Il retourne en Eſpagne, 48. Sa mort, 49; ſon portrait, *ibid.* & ſuiv. Le Roi ſent l'injuſtice qu'il lui a faite, 51.
Colomb, (*Barthelemi*) joint ſon frere Chriſtophe à la Jamaïque, XII. 32.
Colomb, (Dom Diegue) fils de Chriſtophe, eſt nommé Lieutenant Général des Indes Occidentales, XII. 51. XIII. 6.
Colonies Angloiſes du Continent de l'Amérique, XII. 310. Hiſtoire des Sorciers, 317. Plantes qui ſe trouvent dans leur pays, 329.
Commendo, (le Royaume de) VIII. 149 & ſuiv. Valeur du Roi, 154. Sa pauvreté, 157.

Comoro, (Iſle de) ſur les Côtes Orientales de l'Afrique, VII. 339 & ſuiv.
Comore, (Iſle de) VIII. 579.
Compagnie des Indes Occidentales; ſon établiſſement, XII. 221.
Conception, (Corrégiment de la) XIV. 304.
Conciles où aſſiſtent les Grecs, VI. 253, 254.
Conchucos, (Corrégiment de) XIV. 196.
Condeſuios, (Corrégiment de) XIV. 222.
Congo. Deſcription de ce Royaume, VII. 464. Ses rivieres, 465; ſes Iſles, *ibid.* ſes Provinces, 466: diviſion de ſes Provinces, *ibid.* Gouvernement, 477. Du Roi, *ibid.* & ſuiv. Forces militaires, 479. Succeſſion au Trône, 480. Cérémonies du couronnement, *ibid.* de la Reine, 482. Jugemens, 483; habitans, 484; habillemens, 485; nourriture, 486; chanſons, danſes, 487; maiſons, *ibid.* induſtrie, commerce, 488 & ſuiv. Mariages, 489. Peine de l'adultere, 490; Filles, 491; uſage des femmes enceintes, *ibid.*; uſage à l'égard des enfans, *ibid.* Remedes, 492; funérailles, 493; Religion, 496; Prêtres, 497. Ces Peuples ont beaucoup d'averſion pour les Miſſionnaires, 498. Temples, *ibid.* Etabliſſement & décadence du Chriſtianiſme, 499 & ſuiv. Hiſtoire naturelle du Congo, 514. Saiſons, *ibid.*; moiſſons, 515; différentes eſpeces de grains, *ibid.*; légumes, arbres, fruits, foſſiles, 518 & ſuiv. animaux, 522 & ſuiv. oiſeaux, 528 & ſuiv. poiſſons de mer, 529; coquillages, 530; ſerpens, 532.
Conſtantin-Oſtrog, ravage la Ruſſie, IX. 467 & ſuiv.
Conſtantine, VI. 505. Antiquités remarquables, *ibid.*
Conſtantinople. Sa deſcription, V. 531.
Copaipo & *Guaſco*, (Corrégiment de) XIV. 303.
Coquimbo ou *la Serena*, (Corrégiment de) XIV. 300.
Cordelieres des Andes, (*les*) XIV. 308.
Corée. (*la*) Son Hiſtoire, I, 334 & ſuiv. Sa poſition, ſes productions, les Sciences & les Arts de ſes Habitans, 340; ſon Gouvernement, 348; Religion de ſes Habitans, 357; leurs mœurs & uſages, 359.
Corinthe, V. 511.
Coromandel, (Côte de) III. 185. Sa deſcription, *ibid.* & ſuiv.
Corſe, (*Cap*) VIII. 143.
Cote-Réal, (Voyage de) XII. 45.
Cortez (*Fernand.*) Son origine, premieres actions de ſa vie, XIII. 15 & ſuiv. On le choiſit pour faire la conquête du Mexique, 18. Il met à la voile, 23. Un Caſtillan

qui avoit vécu quelque tems avec les Indiens lui ſert beaucoup, 26. Sa premiere victoire ſur les Indiens, 29. Il les bat une ſeconde fois, 31. Le Cacique de Tabaſco fait alliance avec lui, & lui fait préſent de vingt jeunes & belles Indiennes, 35. Sa conduite à l'égard des Députés de Montézuma, 40 & ſuiv. Il reçoit des préſens de cet Empereur, 44. Son adreſſe à appaiſer une ſédition, 48. Le Cacique de Zampoala fait alliance avec lui, 50, 57. L'armée lui donne une autorité abſolue, 52. Sa fermeté, 60; ſon adreſſe, 61; reçoit deux des neveux de Montézuma en députation, 63. Il fait des amis parmi les Caciques, 68; il détruit des idoles, 71; il fait briſer ſes vaiſſeaux, 74; il marche contre Montézuma, 76 & ſuiv. Il réprime la fierté d'un Cacique, 77; il bat les Tlaſcalans, 82 & ſuiv. il les bat une troiſieme fois, 89, & une quatrieme, 92. Sa prudence, 94. Les Tlaſcalans lui demandent la paix, 95, 96; il la leur accorde, 99 & ſuiv. Il délivre des captifs qu'on deſtinoit aux ſacrifices, 102. Il continue ſa marche vers Mexico, 106. Il entre dans la capitale du Mexique, 116, Maniere dont il eſt reçu, 117. Diſcours qu'il fait à Montézuma, 123 & ſuiv. Il a une conférence avec Montézuma, 128; il entre dans le plus grand Temple de Mexico, 129; il reçoit une nouvelle affligeante, 130; il ſe ſaiſit de Montézuma, 132; il met les fers aux mains & aux pieds de Montézuma, 138; il rend la liberté à Montézuma, 141; il va aux mines du Mexique, 146: Vélaſquez veut le troubler dans ſon expédition, 148 & ſuiv. Son embarras & ſa prudence, 152. Il ſe prépare à réſiſter aux troupes que Vélaſquez envoie contre lui, 154 & ſuiv. Sa prudence, 157, 158 & ſuiv. Il va au-devant de Narvaez, *ibid.* & ſuiv. l'attaque & le bat, 165 & ſuiv. le fait priſonnier, 166, & voit tous ſes Soldats ſe ranger ſous ſes drapeaux, 167 & ſuiv. Il retourne à Mexico, 170; il trouve les Mexicains révoltés, 171. Danger auquel il eſt expoſé, 174 & ſuiv. Deux Mexicains veulent le précipiter du haut d'une tour & s'y précipiter avec lui, 184. Il délivre un de ſes amis des mains des Indiens, 185; il veut ſortir de Mexico, 189; il eſt attaqué par les Mexicains, *ibid.* & ſuiv. il perd pluſieurs Soldats,

193; il eſt attaqué dans la route par un nombre incroyable de Mexicains, 195 & ſuiv. il eſt attaqué par toutes les forces de l'Empire, 198; il ſe trouve dans le plus terrible embarras, 200; ſon courage & ſon habileté l'en tirent, 201 : accueil que lui font les Tlaſcalans, 202 & ſuiv. Il tombe dangereuſement malade, affliction des Tlaſcalans, 205 & ſuiv. Il eſt guéri par les Médecins de la République, 206 : il ſe met à la tête des Tlaſcalans & bat leurs ennemis, 211 : il lui arrive des ſecours, 214 & ſuiv. Sa conduite eſt louée à la Cour d'Eſpagne, 220 & ſuiv. Il ſe met en marche pour faire le ſiége de Mexico, 221 : il dépoſe un Caſſique, en établit un autre auquel il fait recevoir le baptême, 225 & ſuiv. Son courage le met en danger, 233. Conſpiration qui ſe forme contre lui, 254. Sageſſe de ſa conduite dans cette affaire, 236 & ſuiv. Il attaque Mexico, 242 & ſuiv. Combat de canaux qu'il livre ſur le lac Mexico, *ibid.* & ſuiv. Sa victoire, 243. Echec qu'il eſſuie, 252. Son embarras, 255. Il fait priſonnier l'Empereur du Mexique, 267. Les Mexicains ſe ſoumettent à lui, 271 & ſuiv. Sa cruauté, 276. Conſpirations formées contre lui, 278. Il reçoit le titre de Vice-roi de la Nouvelle-Eſpagne, 279 : il fait rebâtir la capitale du Mexique, *ibid.* & ſuiv. Il paſſe en Eſpagne, 281 & ſuiv. Maniere dont il eſt reçu par Charles-Quint, 282. Il n'eſt pas continué dans le Gouvernement du Mexique, *ibid.* : il retourne au Mexique, 283 : il retourne en Eſpagne, 284 : reçoit des déſagrémens de la part de Charles-Quint, *ibid.* : ſa mort, *ibid.*; ſon portrait, *ibid.* & ſuiv.

Coſaques, (les) ſoumettent pluſieurs cantons de la Sibérie, IX. 533 : quel peuple c'eſt, XI. 40.

Coſroès le Grand, Roi de Perſe, IV. 205 & ſuiv.

Coſroès II, Roi de Perſe, IV. 189.

Coſroès III, Roi de Perſe, IV. 208 & ſuiv.

Côte-d'Afrique, depuis Rio del Rey, juſqu'au Cap Formoſe, VII. 588 & ſuiv.

Côte-d'Or. Sa ſituation & ſa diviſion, VIII. 121 & ſuiv. Pays intérieurs de cette Côte, 172 & ſuiv. Climat, 182 & ſuiv. Productions, 185 & ſuiv. Animaux, 189; oiſeaux, 196; reptiles, inſectes, 202; poiſſons, 207 : Habitans, 215 & ſuivantes, mœurs, uſages, 224 & ſuiv. Eſclaves, 229.

Côte du bon Peuple ou des *Quaquas*. Sa deſcription, VIII. 245 & ſuiv.
Côte du mauvais Peuple, VIII. 269 & ſuivantes.
Côte & Iſle Mozambique, VII. 340. Peuples, 342.
Courtiſane Negreſſe, VIII, 430.
Cranganor. Juifs qui y étoient établis, III. 156: anciens Chrétiens, 157.
Cremelin, (*le*) ou Palais du Czar, eſt réduit en cendres, X. 311.
Crimée, (*la*) V. 552. Mœurs de ſes Habitans, 553 & ſuiv.
Crimée, (le Kan de) fait des préparatifs pour attaquer les Ruſſes, IX. 384: il eſt battu, 386: ſes cruautés, 391.
Crocodiles de Siam, II. 293.
Crocodiles privés, VIII. 364.
Croiſade, (la premiere) V. 104.
Croiſade, (troiſieme) V. 111; quatrieme, 113; cinquieme, 117.
Croix, (Iſle de Ste.) XIII. 485: XV. 366.
Cuba, (l'Iſle de) XIII. 328 & ſuiv. eſt conquiſe, 331.
Curdes, (les) V. 419.
Curlande. (*la*) Sa deſcription géographique, XI. 324 & ſuiv.
Curdiſtan, (*le*) V. 418.
Cuſco, (Evêché de) XIV. 209.
Cuſco, (Corrégiment de) XIV. 209 & ſuiv.
Cuyo, (Iſles de) ſont partie des Philippines, IV. 30.
Cyclades, (*les*) V. 571 & ſuiv.
Cyngulaïs; leur portrait, III. 350, 355; leur origine, *ibid.* leurs femmes, 391: comment le Peuple eſt diviſé, 392: Tribu abhorrée parmi eux, 393: leurs Sciences, 401: leur Médecine, *ibid.* Aſtronomie, 402.
Cyrénéens, (*les*) VI. 366.
Cyrus, (le Grand) IV. 163.
Czar; d'où vient ce mot, IX. 67.

D

DAHER, Calife, V. 114.
Dahomai, Royaume d'Afrique, VIII. 101. Milice, 102. Ordre Militaire, *ibid.* Qualités du Roi, 103; ſes femmes, 105; guerres, *ibid.* Imprudence des Anglois qui ſont établis dans le Royaume de Juida, 111. Ravages de leur Roi, 112 & ſuiv. Il fait priſonniers les Européens qui ſont dans ſes Etats, 114. Le Commerce y eſt ruiné, 115.
Dalai-Lama, (langage ſacré du) IX. 26. Le Dalai-Lama; ce que c'eſt, *ibid.*
Damas, V. 456.
Dampier, aborde à la nouvelle Guinée, IV. 110. Fin de ſes découvertes, 112.
Dancalé; (Royaume de) réſidence du Roi, ſa maniere de vivre, VII. 94; qualités du pays, *ibid.*
Daniel, IX. 241 & 250.

Darab I, Prince de Perſe, IV. 160.
Darab II, Prince de Perſe, IV. 162.
Dardanelles, (Détroit des) V. 544.
Darien, (Province de) XIV. 17.
Darius. Ses conquêtes, II. 151.
Darius-Cadoman, Roi de Perſe, IV. 175.
Darius-Hyſtaſpes, Roi de Perſe, IV. 167 & ſuiv.
Darius-Nothus, Roi de Perſe, IV. 171.
Darius, fils d'Artaxerce, conſpire contre ſon pere; eſt découvert, & puni, IV. 174.
Dei, dépoſé, V. 537; à quoi ſe réduit ſon pouvoir, 563.
Deis, (établiſſement des) VI. 429 & 431. Comment ils ſont inſtallés, 432; leur réſidence, 433; leur fin tragique, 434.
Délos, V. 588.
Démétrius I, IX. 243.
Démétrius II, IX. 260.
Démétrius III, IX. 261.
Démétrius-Nicator, Roi de Perſe, IV. 182.
Démétrius-Soter, Roi de Perſe, IV. 181.
Démétrius, fils aîné d'Iwan IV, IX. 411.
Démétrius, (le Prince) fils d'Iwan IV, & frere de Théodore I, eſt aſſaſſiné, IX. 528 : on tranſporte ſon corps à Moſcow, X. 184.
Démétrius. (le premier faux) Son origine & ſon hiſtoire, X. 116 & ſuiv. Il ſe met ſous la protection des Jéſuites, 123; il demande en mariage Marine, fille unique de Wiſanovieski, Palatin de Sandomir, 125; il va trouver le Roi de Pologne & le met dans ſon parti, 131 : les Ruſſes ſe déclarent en ſa faveur, 133 : il entre en ruſſie à la tête d'une armée, *ibid.* prend pluſieurs villes, *ibid.* Le Pape Clément VIII ſe déclare en ſa faveur, 131 & ſuiv. Il eſt battu par les troupes de Godunou, 136; il les taille en pieces dans une ſeconde action, 139; ſa prudence, 141. Les Soldats ſe déclarent en ſa faveur, 146 : il entre dans Moſcow, 153; il eſt ſacré, 154; il cherche à faire alliance avec les autres Puiſſances, 115 & ſuiv. La mere du véritable Démétrius reconnoît cet impoſteur pour ſon fils, 159. Les Grands de l'Etat commencent à former des ſoupçons contre lui, 161. Imprudence de ſa conduite, 163 & ſuiv. Il épouſe la fille du Palatin de Sandomir, 165 & ſuiv. Il ſe livre à la débauche, 169. La mere du véritable Démétrius avoue que l'impoſteur n'eſt point ſon fils, 175. Les outrages qu'il reçoit, *ibid.* & ſuiv. Il eſt maſſacré, 176. Sa mort eſt

ſuivie de maſſacres & de carnage, 177.
Démétrius, ſecond impoſteur, X. 192. Le Roi de Pologne lui envoie du ſecours, 195. Il défait l'armée du Czar, 198; la ſienne eſt battue, 200. Les Polonois réparent ſa perte, 201 & ſuiv. La veuve du premier faux Démétrius le reconnoît pour ſon mari, 203. Pluſieurs Villes le reconnoiſſent, 206. Il aſſiége Moſcow, 210; eſt battu, 211. Les Polonois l'abandonnent, 219. Il aſſiége encore Moſcow, 233; il aſſaſſine le Czar de Crimée, 239; il eſt tué, *ibid.* Il eſt empalé, 287.
Derpt, (ſiége de) IX. 438.
Déſert, ſur la Côte orientale d'Afrique, VII. 336.
Déſirade, (*la*) XIII. 516.
Diable de mer, poiſſon, VIII. 275.
Diarbek, (*le*) V. 423.
Diemen, (Terre de) IV. 128.
Dilemites, (Dynaſtie des) en Perſe, IV. 216.
Dioſcore, défend l'erreur d'Eutichès, VII. 207.
Divan, (*le*) II. 252.
Divan-Beg; ce que c'eſt, IV. 289.
Diſſertation ſur le paſſage de la Mer du Nord dans la Mer du Sud par les Mers Septentrionales, XV. 506 & ſuiv.
Docteurs de Sorbonne; (les) préſentent un Mémoire au Czar Pierre Ier., XI. 321.
Dolgorouki, (le Prince) trompe Menzikof, XI. 339. On lui confie la perſonne de Pierre II, 340. Son fils eſt le favori de Pierre II, 343; eſt premier Miniſtre de Pierre II, 361. Il fait proclamer Anne Iwanouna Impératrice de Ruſſie, 365. Il eſt exilé; ſes aventures, 366 & ſuiv. eſt rappellé à la Cour, 473.
Domingue, (l'Iſle Saint) XIII. 335 & ſuiv. Animaux, 353 & ſuiv. Arbres, 366 & ſuiv. Nations Européennes qui l'habitent, 376 & ſuiv.
Dominique, (*la*) XIII. 518; XV. 359.
Douglas. (le Comte de) Aventure ſinguliere qui lui arrive, XI. 525 & ſuiv.
Drontheim, (Gouvernement de) XVI. 414 & ſuiv.

E

EBEDILHARIS, Moines Turcs, VI. 90.
Ecbro, Empereur du Mogol, II. 577. Sous ſon regne le Chriſtianiſme s'établit dans le Mogol, 578.
Ecuménique, (diſpute ſur le titre) VI. 237 & ſuiv.
Ecureuils volans, XVII, 504.
Eden, (cedres d') V. 460.
Edi-Gieri, Roi d'une portion de la Sibérie; ſoumet ſes Etats à Iwan IV, IX. 416.

Egypte. Ses productions, V. 492 ; Animaux, *ibid.* ; diviſion de ce pays, 494 & ſuiv.
Egyptiens. Leur caractere, V. 492.
Egliſe Latine & Grecque. Tentative pour les réunir, VI. 255 & ſuiv. 261 & ſuiv.
Eliſabeth, fille de Pierre I, eſt ſuſpecte à Menzikof, XI. 341. On forme le projet de la placer ſur le Trône de Ruſſie, 479 & ſuiv. Eſt proclamée Impératrice, 481. Elle donne la liberté aux priſonniers, 489. Donne un manifeſte, 490 & ſuiv. Elle ſe fait couronner, 499. Ses avantages contre la Suede, *ibid.* & ſuiv. Elle déſigne ſon ſucceſſeur, 501. Ses Edits, 503. Elle fait la paix avec la Suede, 505 ; elle force la Suede à recevoir un Roi de ſa main, *ibid.* & ſuiv. Il ſe forme une conjuration contre elle, 510. Elle fait tranſporter le Prince Iwan en Sibérie, 521. Les Baſchirs ſe ſoumettent à ſa puiſſance, 524. Elle fait fleurir le Commerce, 527 ; elle protege les Sciences & les Arts, 528 ; elle envoie des ſecours à l'Impératrice-Reine, 530 ; elle permet une Lotterie, 536 ; ſa mort, ſon éloge, 539 & ſuiv.
Emanuel, (le Cap) VIII. 461.
Emir-Hems, Roi de Perſe, IV. 232.
Emirs, (*les*) VI. 96.
Engia, V. 607.
Enſenté, arbre ſingulier ; ſes propriétés, VII. 115.
Eric, Roi de Norwege, XVII. 119.
Erling, Roi de Norwege, XVII. 118.
Eropina, (Royaume d') VIII. 376.
Eſclaves Chrétiens en Barbarie, VI. 463 ; ceux du Dey, 465 ; des Particuliers, 466 & ſuiv. Maniere dont ils ſont vendus, 469. Comment on traite les femmes, *ibid.* ; rachat, *ibid.*
Eſclaves, (Côtes des) VIII. 33. Son étendue & ſa diviſion, *ibid.*
Eſpagne. (*Nouvelle*) Sa diviſion, XII. 342 & ſuiv.
Eſpérance, (Iſle de l') IV. 136.
Etats, (Terre des) XV. 292.
Ethiopie. Son étendue & ſa diviſion, VII. 82 & ſuiv. La Baſſe, que les Anciens appelloient *Nubie*, & que les Modernes nomment *Sennar*, 83 & ſuiv. La Haute ou l'Abiſſinie, 85.
Ethiopiens, (*les*) envahiſſent l'Iſman, V. 6.
Eudocie-Lapucin, premiere femme de Pierre I, X. 399 ; eſt répudiée, 402, 423 ; elle eſt ſéduite par le Boïare Klebou, XI. 188 ; elle eſt enfermée dans une citadelle, où elle languit neuf ans, 215 ; elle ſort de ſon Couvent,

338 ; elle eſt forcée d'y rentrer, 339 ; ſa mort, 375.
Evêque Marin, (*l'*) XVI. 400.
Everi, (Royaume d') VIII. 4 ; climat, *ibid.*, productions, uſages, 5 ; comment le Chriſtianiſme s'y établit, 6.
Eunuques noirs, VI. 14.
Euphraſine, maîtreſſe d'Alexis, fils de Pierre I, XI. 201, 208, 210. Alexis l'avoit épouſée, 229.
Euſtache, (Iſle de Saint) XII. 484.
Eutichès. Son erreur, VII. 206.

F

FAKIRS. (les) Détails ſur eux, III. 251. Il y en a de Mahométans, 253.
Fantin, (le Pays de) VIII. 135.
Fartach, (Royaume de) V. 149.
Fathimites, (Dynaſtie des) VI. 383.
Femme-marine, (*la*) XVI. 401.
Fer, (Iſle de) VIII. 612.
Feridoun, Prince de Perſe, IV. 148.
Fernambuc, (Capitainie de) XV. 8.
Fernandès, (Iſles Jouan) XV. 299. Hiſtoire d'un Ecoſſois qui y eſt abandonné, 303 & ſuiv.
Fétiches, Divinités des Negres de la Côte des Eſclaves, VIII. 41, 78.
Fétu, (Royaume de) VIII. 143 & ſuivantes.
Feu, (Terre de) XV. 291.
Fez, (Fondation du Royaume de) VI. 381. Sa poſition & ſa diviſion, 412 & ſuiv.
Finlande, (*la*) XI. 506.
Floride, (*la*) cédée aux Anglois, XII. 226.
Floris, Iſle de la Mer des Indes, III. 593.
Flups ou *Papels*, Peuple de l'Afrique ſeptentrionale, VIII. 363.
Foë ; ſa Secte, I. 240 & ſuiv.
Folgias ou *Karrous*, (*les*) Peuples de la Côte de Malaguette, VIII, 308.
Fonia, (Pays de) VIII. 377.
Fort, (*le*) l'ami du Czar Pierre Ier., X. 409, 411 & ſuiv. Le Czar eſt prêt à le tuer, 439 ; ſa mort, 463.
Foſſiles de la Chine, I. 139.
Foulchives, (*les*) Peuples de la Sibérie, XVII. 244.
Framboiſe marine, XVII. 553.
France, (*Iſle de*) VIII. 578.
France, (*la Nouvelle*) XII. 66. Nations qui l'habitent, 208 & ſuiv.
François, (les) s'établiſſent aux Indes, III. 190.
François ; leur différend avec les Anglois en Amérique, XII. 224 & ſuiv.
François I, Roi de France ; preuves de ſa grandeur d'ame, XIII. 275.
Fraroch-Sier-Raſierdan, *Reſi-Ed-Doulat*, Empereur du Mogol, II. 598.
Froger, Roi de Norvege, XVII. 61.
Fruit à pain, IV. 96.
Fuego, (Iſle de) VIII, 600.

Fuerte ventura, (Iſle) VIII. 608.
Fumos dos, (Terre) VII. 353.

G

GABON. (Contrée de) VII. 578; Iſles, *ibid.*; Commerce, 579. Férocité des Habitans, *ibid.* Mœurs, *ibid.*; habillement & parures, 580; armes, alimens, 581; climat, 582; bêtes féroces, *ibid.*
Gafates, Peuples de l'Abiſſinie, VII. 325.
Gagarin, (le Prince) veut ſe faire proclamer Roi de Sibérie, XI. 250; il eſt pendu, 251.
Gago, (le Royaume de) VIII. 523.
Galam, (Royaume de) VIII. 482. République qui eſt aux environs, 484. Pauvreté du Roi de Galam, *ibid.* Habitans, mariages, 485.
Gallinas, (*Iſle*) VIII. 589.
Gallitzin, (*Boris*) Gouverneur de Pierre Ier, X. 395.
Gallitzin, (*Baſile*) favori de Sophie, ſœur de Pierre I, X. 385; ſon portrait, *ibid.*
Galles, (*les*) Peuple qui habite l'Abiſſinie, VII. 317 & ſuiv.
Gallopagos, (*Iſles*) XV. 310.
Gambra, (deſcription de la) VIII. 371 & ſuiv. Diviſion des Peuples qui ſont ſur ſes bords, 373. Mœurs & uſages, 395. Ils obſervent exactement le Ramadan, 416 & ſuivantes; leur circonciſion, 418.
Gange, (*le*) III. 285 & ſuiv.
Gaoga, (le Royaume de) VIII. 515.
Garamantes, (*les*) VI. 365.
Garette-Denis, (*Iſle*) IV. 110 & ſuivantes.
Gaſca, (*Pierre de*) Préſident de l'Audience Royale du Pérou, XIV. 571. Il fait le partage des biens du Pérou, 604; il retourne en Eſpagne, 606 & ſuiv.
Gaſtérides, (Dynaſtie des) en Perſe, IV. 218.
Gehan-Guir, Empereur du Mogol, II. 579.
Gen-ſeng, arbuſte de la Chine, I. 130.
Généroſité ſurprenante d'un Soldat, XII. 212.
Georges IV, IX. 252.
Georgie. (*la*) Sa deſcription, XII. 303 & ſuiv.
Georgie, (*la*) V. 433.
Gétules, (*les*) VI. 364.
Geves, (Ville de) dans l'Afrique ſeptentrionale, VIII. 369.
Geware, Roi de Norvege, XVII. 56.
Ghiamala, animal ſingulier, VIII. 491.
Gibraltar; origine de ce nom, VI. 377; fondation de ſon Fort, 392.
Gilolo, Iſle de la Mer des Indes, III. 593.
Ginea, (le Royaume de) VIII. 528.
Giroſle; deſcription de l'arbre qui le porte, III. 573.
Gleb, IX. 216.
Glinski, Général Polonois;

ſon hiſtoire, IX. 336, 345.
Glinski, (*Georges*) eſt maſſacré dans les rues, IX. 396.
Glinski; (*Michel*) ſa mort funeſte, IX. 376.
Gluck, a ſoin de Catherine Iere. X. 521. Le Czar lui donne des dignités, XI. 247 & ſuiv.
Goa, III. 137. Il y a un bel Hôpital, 139. Mœurs des Portugais qui y ſont établis, 143. Inquiſition, 145. Révolutions qui y ſont arrivées, 146. Son Gouvernement, 544.
Godefroi de Bouillon, V. 104 & ſuivantes.
Golconde, (le Royaume de) III. 109 & ſuiv. Sa ſituation, 111; ſa capitale, 114. Gouvernement de ce Royaume, 117. Conditions, mœurs, *ibid.* & ſuiv. Mariages, 121; productions, 123; Mines, *ibid.*
Gomere, (*l'Iſle*) VIII. 612.
Goragnes, (*les*) VII. 324.
Gordon, Officier Ecoſſois; forme un Régiment en Ruſſie, X. 411. Général en Ruſſie, 434. Il bat les Strélits, 458 & ſuiv.
Gorée, (*Iſle de*) VIII. 461.
Gorgone, (*Iſle*) XV. 309.
Goths, (*les*) V. 201.
Gortz, Miniſtre de Charles XII, XI. 158. Vaſte projet qu'il propoſe à ce Roi, 159. Il eſt découvert, 163; il a la tête tranchée, 176.
Gotar, Roi de Norvege, XVII. 62.
Gotarze, Roi de Perſe, IV. 128.
Gotho, Roi de Norvege, XVII. 83.
Graſton, (*Iſle*) IV. 117.
Grand-Viſir. Son autorité, VI. 21; ſon faſte, 22; ſa vie laborieuſe, *ibid.*; ſes fonctions, 25; ſes revenus, *ibid.*; dangers de ſa place, 26.
Grand-Viſir (réponſe d'un) au Bayle Barbo, V. 292.
Grec, (chute de l'Empire) V. 253.
Grece proprement dite, V. 516.
Grece. (*la*) Sa diviſion, V. 509 & ſuiv.
Grecs, (Hiſtoire des) VI. 156. Leur origine, 157. Diviſion de la Grece ancienne, 158 & ſuiv. Second âge de la Grece, 164 & ſuiv. Troiſieme & quatrieme âges, 169 & ſuiv. Empereurs Grecs, 170 & ſuiv. juſqu'à la page 231. Sciences, 295. Loix, Coutumes & Magiſtrats, 296 & ſuiv. Mariages, 297; Enterremens, 298. Opinion ſur les revenans, 301. Habillement, 304, Portrait des femmes, 305; Portrait des hommes, 306 & ſuiv. Analyſe ſuccincte de tout ce qu'on a dit des Empires Aſiatiques, 307 & ſuiv.
Grecque, (état préſent de l'Egliſe) VI. 275 & ſuiv. Ses uſages religieux, 284 & ſuiv. Meſſe, 290.
Grecques, (habillement des

gulier des Dames) V. 590.
Grenade, (*la*) XIII. 537.
Grenade, (nouveau Royaume de) proprement dit, XIV. 113.
Grenade, (nouveau Royaume de) XIV. 113. Sa diſtribution, *ibid.* Climat, 121 & ſuiv. Les eaux y ſont mauvaiſes, 124.
Grenadins, (*les*) XIII. 540.
Grijalva, (*Jouan*) met en mer pour faire des découvertes dans l'Amérique, XIII. 10. Il arrive à la Nouvelle-Eſpagne, 11; il retourne à Cuba, 14.
Groënland, (*le*) XVI. 2 & ſuiv. Hiſtoire naturelle, 32 & ſuivantes. Pêche de la baleine, 46.
Groënlandois, (*les*) XVI. 7. Leur portrait, *ibid.* & ſuiv. Caractere, 10; mœurs, 11; habillement, 12; habitations, 14; meubles, 16; repas, 18; boiſſons, 19; occupations, 20; canots, 21; mariages, 23; Arts & Sciences, 26; uſages & amuſemens, 27; Religion, 28; funérailles, 30; Langue, 30 & ſuiv.
Grotte merveilleuſe, V. 587.
Guadalajara, (Audience de) XII. 374. Ses Provinces, *ibid.* & ſuivantes.
Guadalcanal, (*le*) XV. 358.
Guadeloupe, (*la*) XIII. 512 & ſuiv.
Gualata, (Royaume de) VIII. 529.
Guamalies, (Corrégiment de) XIV. 197.
Guamanga, (Evêch de) XIV. 204.
Guamanga, (Corrégiment de) XIV. 204.
Guanca-Belica, (Corrégiment de) XIV. 207.
Guangara (le Royaume de) VIII. 518.
Guanta, (Corrégiment de) XIV. 206.
Guanuco, (Corrégiment de) XIV. 194.
Guarachiti, (Corrégiment de) XIV. 193.
Guatimala, (Audience de) XII. 379 & ſuiv.
Guatimozin, eſt élu Empereur du Mexique, XIII. 212. Ruſe qu'il emploie contre les Eſpagnols, 254. Il eſt fait priſonnier, 267; ſon portrait, 270 & ſuiv. celui de l'Impératrice, *ibid.* Il eſt mis à la queſtion, ſa fermeté, 276 & ſuiv. Il eſt pendu, 278.
Guaxlotitlans, (*les*) Peuple du Mexique, XII. 481.
Guaylas, (Corrégiment de) XIV. 196.
Guillaume de Fuſtemberg, Grand-Maître de Livonie, eſt fait priſonnier par les Ruſſes, IX. 446 & ſuivantes.
Guinée. Sa diviſion, ſon étendue, ſa ſituation, VII. 576 & ſuiv. Villes, Negres, 577. Productions, *ibid.* Commerce, 578. Septentrionale, ſa deſcription, 579. Pays ſitués entre Sierra Leona & le Sénégal, 583 & ſuiv.
Guinée, (*la nouvelle*) Sa dé-

couverte, IV. 105. Différentes Iſles de ce pays, II. 595 & ſuiv.
Guiomeré, (Royaume de) VIII. 246 & ſuiv.
Guber, (Royaume de) VIII. 523.
Guebres, (*les*) IV. 360; leur portrait, 368.
Gushtaſp, Prince de Perſe, IV. 156 & ſuiv.
Guyane. (*la*) Sa deſcription géographique, XV. 149; Eſpagnole, 150; Françoiſe, 151 & ſuiv.
Guyane Hollandoiſe, XV. 166.
Guyane Portugaiſe, XV. 197 & ſuivantes. Différentes nations qui habitent la Guyane, 198; habillement, 199; uſages, induſtrie, 200; Religion, 201; comment ils créent leurs Capitaines, *ibid.*; Médecins, 205; comment elle a été découverte, 207 & ſuiv.

H

HADI, Calife, V. 76.
Haddingue, Roi de Norvege, XVII. 87.
Hadramont, (Royaume de) V. 149 & ſuiv.
Hang-Theou, Ville de la Chine, I. 74.
Haquin I, Roi de Norvege, XVII. 91.
Haquin II, Roi de Norvege, XVII. 113.
Haquin III, Roi de Norvege, XVII. 118.
Haquin IV, Roi de Norvege, XVII. 120.
Haquin V, Roi de Norvege, XVII. 122.
Harald-Grafeld, Roi de Norvege, XVII. 91.
Harald II, Roi de Norvege, XVII. 104.
Harald aux beaux cheveux, fait la conquête de la Norvege, XVI. 519.
Haraun-al-Raſchid, Calife, V. 76.
Haſſan, Calife, V. 64.
Haſmund, Roi de Norvege, XVII, 50, 65.
Haſmund II, Roi de Norvege, XVII. 68.
Haſmund III, Roi de Norvege, XVII. 74.
Hater, Roi de Norvege, XVII. 68.
Hélene, ſœur de Baſile IV, IX. 335; mere d'Iwan IV, 374; ſon inconduite, 376; ſa mort, 382.
Hélene gouverne l'Abiſſinie avec prudence & courage, VII, 147.
Hélene, (*Iſle Sainte*) VIII. 585.
Hemiarites, race d'Arabes, V. 4. & ſuiv.
Henri, Caſſique de Saint-Domingue; ſon hiſtoire, XIV. 539 & ſuiv.
Henri de Valois, quitte la Pologne, IX. 459.
Héraclius, Deſpote de Géorgie, attaque la Perſe, IV. 270; ſes progrès, 271.
Hermaphrodite du Mexique; ſon hiſtoire, XII. 477.
Hernandez. (*François*) Son expédition dans la Terre-Ferme de l'Amérique, XIII. 7; ſa mort, 9.

Heſcham, Calife, V. 70.
Heyling, jeune Allemand & Luthérien, VII. 291.
Hicotencatl, Général des Tlaſcalans, reçoit Cortez avec froideur, XIII. 203. Il forme une conſpiration contre lui, 209; il veut exciter les Tlaſcalans à la ſédition; Cortez le fait mettre à mort, 238.
Hippopotame ou Cheval-marin, VIII. 504.
Hirvillus, Roi de Norvege, XVII. 62.
Hoany-Tis, Empereur de la Chine, I. 28.
Hollande, (*Nouvelle*) Sa deſcription, XV. 318: ſa découverte, 319: ceux qui y ont abordé, *ibid.* & ſuiv. Qualité du terroir de la Côte orientale, IV. 122: oiſeaux, XV. 322: animaux terreſtres, *ibid.* poiſſons, coquillages, 323: caractere des habitans, IV. 127: différentes Iſles, 124: état du pays, 125 & ſuiv. Sur ce pays, liſez le XVme. volume, depuis la page 482 juſqu'à la page 505.
Holgon, Roi de Norvege, XVII. 66.
Homme-Marin, (*l'*) XVI. 401.
Homere, (l'école d') V. 601.
Homori, Prince de Perſe, IV. 160.
Hongrie, (Manifeſte de la Reine de) XI. 511.
Horey; ce que c'eſt, VIII. 385.
Hormiſdas I, Roi de Perſe, IV. 195.
Hormiſdas II, Roi de Perſe, IV. 196.
Hormiſdas III, Roi de Perſe, IV. 208.
Hottentots. (Pays des) Sa diviſion, VII. 353 & ſuiv. Mœurs des Habitans, *ib.* productions, 354; diviſion des Hottentots, 355; monumens; 356; mœurs & uſages, 363; qualités de ce Peuple, 364; maniere de vivre, de s'habiller; maiſons, 368; Religion, 374; forme du Gouvernement, 378; Jugemens, 379; heritages, 380; enfans & vieillards, comment traités, *ibid.* uſage bizarre, 382; guerres, 384; armes, 385; mariages, fêtes, divertiſſemens, 387; accouchemens, 389; ſort des enfans, 390; muſique, 394; danſes, *ibid.* funérailles, deuil, 395; Commerce, Arts & Métiers, 397; Langue, 400; Médecine, *ibid.* Etabliſſement des Hollandois, 405 & ſuiv.
Hoorne (*Iſle*) IV. 137 & ſuiv. XV. 402 & ſuiv.
Houſchenk, Prince de Perſe, IV. 146.
Humagonn, Empereur du Mogol, II. 576.
Huns. (*les*) Leur origine, V. 193 & ſuiv. Ils ſe diviſent en différentes branches & forment pluſieurs Empires fort puiſſans; 195 & ſuiv. Ils font la conquête d'une partie de la Chine; 196 & ſuiv.

Ils entrent dans l'Empire Romain, 201; leur portrait, 203 & ſuiv. Une partie paſſe en Hongrie, 207.

Huſſein, Roi de Perſe, IV. 241. Il eſt forcé d'abdiquer, 260.

J

JAGRA, (Royaume de) VIII. 377.

Jaggus (*les*) font une irruption dans le Congo, VII. 508; leur Roi, 537; leur figure & leur caractere, *ibid.* armes & campemens, 538; uſages, 539 & ſuiv. parure des femmes, *ibid.* ſort des enfans dont elles accouchent dans les camps, 540 & ſuiv. parure d'un de leurs Chefs, *ibid.* funérailles barbares, 542.

Jaka, (le Pays de) VIII. 494.

Jamma, Fleuve, VII. 587.

Jamaique, (*la*) XII. 450 & ſuiv. Tremblement de terre, 456. Productions, 460 & ſuiv. eſt pillée par les Anglois, 464; Habitans, 467 & ſuiv.

James, (*Iſle de*) VIII. 432.

Janeiro, (Capitainie de) XV. 22.

Janiſſaires. Leur établiſſement, V. 231; ſe révoltent, 297, 326, 400; quelle milice c'eſt, VI. 53 & ſuiv. leurs armes, 57.

Japon. Deſcription générale de ce pays, I. 389. Ses Provinces, 392: différens Pays qui en relevent, 399; ſes Villes & ſes Villages, 418 & ſuiv. climat, 471; volcans, 472; eaux minérales, 474; terroir, 477; mines, 478 & ſuiv. plantes, 486 & ſuiv. quadrupedes, 502; oiſeaux, 503; reptiles, 504; reptiles, 506; Gouvernement, le Monarque, 515; ſa garde, 516; ſa maniere de contenir les Peuples, 517. Le Grand-Prêtre ou Empereur Eccléſiaſtique, appellé *Dairi*, 521; les Princes de l'Empire, 527 & ſuivantes. Seigneurs particuliers, 529; Gouverneurs des Villes Impériales, 530; les Magiſtrats, 533 & ſuiv. Commerce que les Portugais y font, II. 83; commerce que les Hollandois y font, 90; commerce que les Chinois y font, 115. Les François & les Anglois ont fait des tentatives pour s'y établir, quelles en ont été les ſuites, 120. Réflexions ſur la ſituation de ce pays, 126 & ſuiv.

Japonnois. (*les*) Leur origine, I. 367 & ſuiv. Leur Hiſtoire ancienne, 377 & ſuiv. Leur Monarchie eſt ſéparée entre deux Souverains, 383 & ſuiv. Leurs édifices publics & particuliers, 434. Maiſons des Grands & Palais des Gouverneurs, 441 & ſuiv. Leurs Temples, 445

& ſuiv. Leurs ponts, leurs chemins, 452; leur maniere de voyager, *ibid.* & ſuiv. Leurs hôtelleries, 466; leurs cabarets, *ibid.*; leurs maiſons de débauche, 468; leurs mines; 478 & ſuiv. leur Langue, 547; leurs Arts & leurs Sciences, *ibid.* leurs études, 548; leurs Sciences, *ibid.* & ſuiv. leur éloquence, leur Poëſie, 560; Muſique, 561; Peinture, 562; leur Religion, 563 & ſuiv. cérémonies légales, 567; fêtes de Religion, 569 & ſuiv. Pélerinage d'Isje, 576; Confrairies Religieuſes, 583 & ſuiv. Religion ſinguliere, II. 1 & ſuiv. autre eſpece de Religion, 24. Le Chriſtianiſme au Japon, 27 & ſuiv. Les Miſſionnaires y ſont perſécutés, 36 & ſuiv. Mœurs des Japonnois, leurs uſages, 45. Cérémonie extraordinaire à l'entrée d'un Ambaſſadeur arrivée en 1626, 50. Habillement des hommes & des femmes, 55. Les mariages, 58 & ſuiv. deuil & funérailles, 62; Fêtes & Spectacles, 68 & ſuiv. Loix & Coutumes remarquables, 74; taille & figure des Japonnois, 81.

Jardins, (*Iſles des*) XV. 348.

Jaropolk II, IX. 196.

Jaroſlas I, IX. 152 & ſuiv. Son déſeſpoir, 156.

Java. (*Iſle de*) Son étendue & ſa poſition, III. 444; qualité de cette Iſle, 445; climat, *ibid.* Habitans, *ibid.* Ancien Royaume de Java, 446. Etat préſent de ſa puiſſance, 447; ſa capitale, 448; Ville Chinoiſe, 451; Villes principales qui ſe trouvent ſur ſes côtes, 454; Iſles qui l'avoiſinent, 456. Puiſſance des Hollandois dans cette Iſle, 458; Mœurs des Habitans, 466; ſupplices, 467; Eſclaves, *ibid.* Loix pour les femmes, 468; Milice, *ibid.*; Palais des Sultans, 469; Religion, 471; Grande Moſquée, *ibid.*; Mariages, 472; uſages, 474; habillement, *ibid.*; les Sciences peu cultivées, 475; Arts méchaniques, 476; Commerce, *ibid.* Monnoie, *ibid.* Navigation, *ibid.* & ſuiv. Portrait des Habitans, 477; Gouvernement des Hollandois qui y ſont établis, 482; Conſeil Souverain, 483; autres Conſeils, 484; forces des Hollandois; 485; mœurs de leurs femmes dans ce pays, 493; productions, 496; plantes, *ibid.*; épiceries, 497; drogues, *ibid.* café, 498; vignes, 499; fruits, *ibid.* arbres, 500; animaux, *ibid.* & ſuiv.

Jauxa, (Corrégiment de) XIV. 195.

Ibrahim, Calife, V. 72.

Ibrahim, Roi de Perſe, IV. 269.

Ibrahim, V. 345. Prend Azof, *ibid.* Guerre de Candie, 346. Qualités de cet Empereur, ſa mort, ſon portrait, 347.
Ica, *Piſco & Naſca*, (Corrégiment de) XIV. 193.
Icoglans; ce que c'eſt, VI. 14.
Jean III, Roi de Suede, prend les armes contre les Ruſſes, IX. 478.
Jean ou Iwan-Baſilewitz, porte le premier le titre de Czar, IX. 66.
Jean, (*Iſle de*) IV. 141.
Jean, (*Iſle de Saint*) VIII. 600.
Jenvarrow, (Royaume de) VIII. 375.
Jerſey. (*la Nouvelle*) Sa deſcription, XII. 251 & ſuiv.
Jeruſalem, V. 468 & ſuiv.
Jeſo. (le Pays de) Ce que c'eſt, IX. 37.
Jezdegerd, Roi de Perſe, IV. 200, 202.
Jezdegerd III, Roi de Perſe, IV. 212.
Igor I, IX. 123.
Igor II, IX. 208.
Ikarma, (*Iſle*) IX. 35.
Iſles de la Croyere, IX. 38.
Iſles découvertes par M. de Bougainville, XV. 642 & ſuiv. XVI. 1 & ſuiv.
Iſles Occidentales de l'Afrique, VIII. 585.
Iſles, (petites) XV. 635.
Iſles ſans nom, XV. 473.
Ilheos, (Capitainie d') XV. 15,
Ilia, beau-pere d'Alexis; ſa cupidité, X. 355 & ſuiv. cependant bon Miniſtre, 358. Il devient imbécille, 359: ſa mépriſe plaiſante, 361.
Ilkaniens, (Dynaſtie des) en Perſe, IV. 225.
Illyrie Ottomane, (*l'*) V. 545.
Image miraculeuſe, V. 577.
Images, (l'affaire des) VI. 240 & ſuivantes.
Impoſteur, qui paroît en Ruſſie ſous le nom de Pierre, fils de Théodore I, X. 186. Il défait l'armée du Czar, 190: il eſt pendu, 195.
Impoſteurs; (trois nouveaux) paroiſſent en Ruſſie, X. 213; ils ſont étranglés, *ibid.*
Impoſteur, (un quatrieme) eſt pendu, X. 195.
Impoſteur, (huitieme) en Ruſſie, X. 256; eſt étranglé, 260.
Incas; leur ſucceſſion, XIV. 325 & ſuiv.
Inde. Ancienne diviſion de ce pays, ſes richeſſes, II, 145: ſingularités de ce pays, *ibid.* & ſuiv. Conjectures ſur ſes premiers Habitans, 147. Commencement de ſa Monarchie, 150 & ſuiv. Succeſſion de ſes Rois, *ibid.* Stérilité de ſon Hiſtoire, 158 & ſuiv. Commerce que les Romains y font, 176. Ses révolutions, *ibid.* Sa découverte par les Portugais, *ibid.* & ſuiv.
Indiens de l'Amérique Septentrionale; leurs mœurs, leur Religion, & leur figure, XII. 321.

Indiens Inſulaires, III. 332.
Indiens. Recherches ſur leur Hiſtoire ancienne, II. 144 : mœurs des anciens Indiens, 165 : ancienne diviſion de ce Peuple, 166 & ſuiv. Loix, 168 : ſucceſſion de leurs Rois, 150 : leurs mœurs, 165 & ſuiv. Devoirs pénibles attachés à la Royauté, 168 & ſuiv. Habillemens, 172. Tempérance de ce Peuple, *ibid.* & ſuiv. Principes ſur le ſuicide, 173 : Religion, 174. Prêtres, *ibid.* & ſuiv. Supplices, 319 : Milice & maniere de combattre, 321.
Indiens, établis entre le Gange & l'Indus, II. 513. Leur Science, III. 239 : leur croyance ſur pluſieurs objets, 241 & ſuiv. leur Médecine, 242 : leurs maladies, 243 : leur Aſtronomie, 244 : leur Théologie, *ibid.* Objet de leur culte, 246 : leurs Livres ſacrés, 248 : leur doctrine, *ibid.* : leurs pagodes, leurs pélerinages & leurs charités ſingulieres, 255 ; envers les Voyageurs, 258 : Mariages, 259 : Modeſtie des femmes, 260 : Maniere d'élever les enfans, 261. Funérailles, 262. Femmes qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, *ibid.* : origine de cet uſage, 264. Uſages dans les repas, 267 : leurs ragoûts, *ibid.* Maniere de ſe ſaluer, 270. Uſages dans les viſites, 271 : Portrait des Indiens, *ibid.*
Indoſtan. Peuples qui l'habitent, III. 95. Situation de cette preſqu'Iſle, *ibid.* & ſuiv. Climat, 273 : Saiſons, 274 & ſuiv. Vents, 277 : marées, 284 & ſuiv. Fleuves, 285 & ſuivantes. Terroir, 288 : Agriculture, 289 : Blés qui y viennent en abondance, *ibid.* & ſuiv. Fleurs, *ibid.* arbres & plantes, 290 & ſuiv. Animaux, 317 & ſuiv. Reptiles, 319 & ſuiv. Inſectes, 320 & ſuiv. Vers à ſoie, 321 & ſuiv. Poiſſons, 323 : Crocodiles du Gange, 324. Oiſeaux, *ibid.* & ſuiv. Mines, 326 & ſuiv. Productions variées, 327 & ſuiv. Manufactures, 331.
Indoſtan-Mogol. Sa deſcription, III, 1. Diviſion de ſes Provinces, *ibid.* & ſuiv. Palais de l'Empereur, 10 & ſuiv. Tombeaux, 12. Ses prodigieuſes richeſſes, 55 : ſa monnoie, 57.
Indus, Fleuve, ſa deſcription, III. 286.
Ingo, Roi de Norvege, XVII. 112.
Inkaſſia-Iggina, (Pays d') VIII. 181.
Inſectes de la Chine, I. 137.
Job, (le Patriarche) eſt dépoſé & mis en priſon, X. 151 & ſuiv.
Job-Ben-Salomon, Eſclave Negre. Son hiſtoire, VIII. 485 & ſuiv.

Jonas, Métropolite de Ruſſie, compoſe des Canons, IX. 512.
Jouan de Lisbonne, (Iſle de Dom) VIII, 579.
Irene, femme de Théodore, IX. 519.
Iſaac-l'Ange, Empereur Grec, V. 113.
Iſiaslas I, IX. 171 & ſuiv.
Iſiaslas II, IX. 209.
Islimi, (Royaume d') VIII. 248 & ſuiv. Mal placé dans les Cartes, 254. Succeſſion à la Couronne, 264.
Islande. Sa deſcription géographique, XVI. 116. Climat, 117. Montagnes de glace, 118: Bois, 121: terroir, 122. Sa diviſion, 123: Habitans, 127: mœurs, 129: habillement, 131: habitations, 134; maiſons des gens de marque, 138: nourriture, 139: boiſſon, 143: mariages, 145: éducation, 146: maladies, 149: Sciences & Arts, 150: Agriculture, 156: Commerce, 160: monnoies, poids & meſures, 163: Religion, 164: Egliſes, 167: Prêtres, 172. Divertiſſemens, 173. Gouvernement, 175: Revenus du Roi, 176: Loix, 177: Punition, 180: Voyages, 181: Hiſtoire naturelle, 184 & ſuivantes. Forêts, 230: arbres, 232: légumes, fruits, 233: plantes, *ibid.*: montagnes, 234: riviere de feu, 238: ſoufre, 243: bitume, 246: ſel, 247: métaux, 248: eaux chaudes, 249.
Iſmael, (*Scha*) Roi de Perſe, IV. 232.
Iſmael II, Roi de Perſe, IV. 270.
Iſmael. Son portrait, VI. 406 & ſuiv.
Iſmael, Roi d'Arabie, V. 9.
Iſpahan. Sa deſcription, IV. 518 & ſuiv.
Iwan I, IX. 255.
Iwan II, IX. 260.
Iwan III, dit *le Grand*, IX. 296. Sa politique, 306. Le Roi de Pologne veut le faire périr, 314. Son regne eſt l'époque de la puiſſance des Ruſſes, 317: ſa mort, 330.
Iwan IV. Sa naiſſance, IX. 364; dit le *Conquérant*, 374. Son oncle veut le détrôner, 375: ſa fermeté, 390. Il réprime la licence des Boïares, 391: il ſe fait couronner & proclamer Czar, 394 & ſuiv. Il ſe marie, 395. Récompenſe le courage des Soldats & des Officiers, 401. Il ſoumet le Royaume de Caſan, & l'érige en Province de Ruſſie, 410: il ſe rend maître de celui d'Aſtracan, 413: il établit un Archevêque à Caſan, 417: ſa politeſſe à l'égard de pluſieurs Princeſſes captives, 418 & ſuiv. Il aſſiſte les Moines du Mont-Sinaï, *ibid.* Le Prince des Circaſſiens lui demande du ſecours con-

tre les Turcs, 420. Il fait la guerre aux Polonois, 422. Philippe II, Roi d'Eſpagne, & Marie, Reine d'Angleterre, font alliance avec lui, 426. Il arrête les vexations, *ibid.* il aſſiſte le Patriarche de Conſtantinople, 427; il fait conſtruire un Port, 429. Combien il a le génie vaſte, 430. Il étend ſa puiſſance, *ibid.* Fait la guerre aux Livoniens, 431. Sa magnificence, *ibid.* Il écrit au Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, 433 : il ravage la Livonie, 435 ; & refuſe de faire la paix, 436; il ravage la Livonie, 445 & ſuiv. il ravage la Lithuanie, 455 : il reſte dans l'inaction, 471 ; il demande du ſecours au Pape, 474. Ses Sujets tentent de le réveiller de ſon indolence, 478. Sa colere à ce ſujet, 480. Il tue ſon fils aîné d'un coup de bâton, ſa douleur, 481 & ſuiv. Il fait la paix, 484. Sa maladie, ſa mort, 491 & ſuivantes. Ses funérailles, 493 : ſon portrait, 494 & ſuiv. Il fait un Code de Loix, & ordonne qu'on le diſtribue aux Juges, 509 & ſuiv.

Iwan, frere de Pierre I; ſon portrait, X. 377 & ſuiv. Eſt proclamé Czar, 382. Il ſe marie, 386 : ſon amour pour Pierre, 405 ; ſa mort, 428.

Iwan, Prince de Lunebourg, eſt proclamé Empereur de Ruſſie, XI. 465. Il eſt arrêté, 480; il eſt conduit à Riga, 488.

Juida. (Royaume de) Beauté de ce Pays, VIII, 48. Sa poſition, ſon étendue, 49; ſes rivieres, *ibid.* ſa diviſion, 505 population, *ibid.* Deſcription de la capitale, 51 ; faſte des Grands, 52; comptoirs des Européens, 53. Saiſons des pluies, malignité de l'air, *ibid.* maladies, 54 ; productions, *ibid.* grains, 56; animaux, *ibid.* oiſeaux, 57; chauve-ſouris, 58; poiſſons, *ibid.* Commerce, 59 ; Marchés, 60; Monnoie, 61; Forts des Anglois, 62. L'approche du rivage eſt très-dangereuſe, 65 ; canots, *ibid.* & ſuiv. Voitures de terre, 66. Portrait des Habitans, 67; leur politeſſe, 68; leur induſtrie, 69; leur inclination au vol, *ibid.* & ſuiv. Habillement, 70; nourriture, 71; Femmes, 72; jalouſie de ces Negres, *ibid.* & ſuiv. Loix contre les femmes, 73. Liberté des filles, *ibid.* Population, 74. Droit de ſucceſſion, *ibid.* Leur paſſion pour le jeu, 75. Muſique, Danſe, 76; Médecine, *ibid.* Sépultures, 77; Religion, Gouvernement, *ibid.* Serpent adoré, 79 & ſuiv. Interregne, 87. Funérailles du Roi, *ibid.* Couronnement

du nouveau, 88; Indépendance des Grands, 89; Habits du Roi, *ibid.* ſes Femmes, 90; Filles du Roi, 91; ſes revenus, *ibid.* ceux qui ont été connus par les Voyageurs, 92 & ſuiv. Juſtice, 93; Crimes, *ibid.* Punition de l'adultere, *ibid.* & ſuiv. Fermeté d'un jeune Negre qui eſt condamné au feu pour crime d'adultere, 94; Priſons, 95; Droit des Créanciers, 96; Milice, 97 & ſuiv. Armes, *ibid.* Deſtruction de ce Royaume, 98 & ſuiv. Ce Peuple eſt battu par une armée de femmes, 116.

Juifs. (*les*) Violences qu'on exerce contre eux en Turquie, V. 315.

Juifs Africains, VI. 462 & ſuiv.

Juive, (Fin tragique d'une) VI. 5.

Ivoire ſinguliere, IX. 40.

Iuſoa, (*Iſle d'*) IV. 142.

Juthia; Capitale du Royaume de Siam, II. 250 & ſuiv.

K

KAABA; le principal des lieux ſaints de la Mecque, V. 54 & ſuiv.

Kabad ou *Cavade*, Roi de Perſe, IV. 203 & ſuiv.

Kabo, (Royaume de) VIII. 366.

Kachao. Comptoir des Portugais dans l'Afrique ſeptentrionale, VIII. 363.

Kaën, (Royaume de) VIII. 377.

Kagiars. Milice des Perſans, IV. 258.

Kai-Kobad, Prince de Perſe, IV. 152.

Kaic-Koſru, Prince de Perſe, IV. 154.

Kaikares, Prince de Perſe, IV. 153.

Kamtſchatka, (*le*) IX. 31 & ſuiv.

Kamtſchatka, (le) eſt découvert, XVII. 151 & ſuiv. Etabliſſemens Ruſſes dans ce pays, 172. Routes pour y arriver, 181. Deſcription des Iſles qui l'environnent, 203. Peuples qui l'habitent, 210 & ſuiv. Leur origine, 215 & ſuiv. Leurs armes, XVII. 463.

Kantor, (Royaume de) VIII. 374.

Karaſmiens, (*les*) V. 117.

Kaſſon, (Royaume de) VIII. 488.

Kaſſon, Royaume de l'Afrique ſeptentrionale, VIII. 387. Funérailles du Grand-Prêtre, *ibid.*

Kayor. Révolution de ce Royaume, VIII. 439. Religion, 448. Deſcription de ce pays, 454: Habitans, femmes, 455: Cérémonies religieuſes, 457. Aventures d'un Prince de ce pays, 458 & ſuiv. Animaux, 460.

Keith, ſert en Ruſſie ſous le Comte de Munich, XI. 435.

Key; Iſle de l'Inde, III. 586.

Keyomaras; premier Prince des Perſes, IV. 145.

Kharaſmiens, (Dynaſtie

des) en Perſe, IV. 221.
Kilongo; Province de Longo, VII. 546.
Kiow, (Gouvernement de) IX. 10.
Klebou. Sa fermeté, XI. 213 & ſuiv.
Kokonou. (le Royaume de) II. 505 & ſuiv.
Kolar, (Royaume de) VIII. 392.
Kolombo, Iſle, III. 376.
Kondi, Royaume de l'Afrique occidentale, VII. 477.
Kombo, (Royaume de) VIII. 488.
Kompas, (Pays des) VIII. 268.
Konde-Quojas, Peuple de la Côte Malaguette, VIII. 314.
Koto. (Royaume de) Son étendue, VIII. 120. Religion, *ibid.* Forces militaires, 121.
Kouſnetsk, Ville de la Sibérie, XVII. 237.
Kukumiwa, Iſle, IX. 35.
Kumbo, (Royaume de) VIII. 379.
Kurblay, (Ville & Riviere de) VIII. 369. Etabliſſement Portugais, 370.
Kuriles, (les Iſles) IX. 33. Leur découverte, XVII. 194; leur deſcription, 196 & ſuiv.

L

LA ABADDE, (Royaume de) VIII. 125.
Labrador, (Terre de) XII. 53 & ſuiv. Hiſtoire naturelle de ce pays, 54 & ſuiv. Ses Habitans, 57. Climat, 62 & ſuiv. Phénomene, 63 & ſuiv. Par qui découverte, 64.
Labyrinthe, (*Iſle*) XV. 396.
Lac Erié, XII. 68.
Lac des Hurons, XII. 68.
Lac Supérieur, XII. 68.
Lahon, (Cap & Ville de) VIII. 270.
Lama, (Adorateurs du grand) I. 246.
Lampa, (Corrégiment de) XIV. 218.
Lampis, (Royaume de) VIII. 123.
Lancerota, Iſle, VIII. 608.
Langlois, (l'Abbé) XI. 413.
Lanvo; Ville du Royaume de Siam, II. 245.
Laos. (Deſcription de) II. 428. Productions de ce pays, 429.
Laponie (*la*) Sa deſcription, XVI. 264: Montagnes, neiges, 266: Climat, terroir, 267.
Laponie Ruſſienne (*la*) IX. 5 & ſuivantes.
Lapons, (*les*) IX. 6. Leur origine, XVI. 270 & ſuiv. Leur figure, 271. Habillement, 272: caractere, 277: maladies, 280: habitations, 283: nourriture, 288: boiſſons, 290: Sciences & Arts, 292: Arts méchaniques, 299: occupations des femmes, 303: pêche, 304: chaſſe, 305: foires, 311. Divertiſſemens, 313: Religion, 315: Egliſes, 319: Ecoles, 320: Idolâtrie, 328: Mariage, 337.
Laricaxas, (Corrégiment de)

XIV. 237.
Laſci, (le Général) ravage la Crimée, XI. 441.
Laſſa, (Royaume de) II. 488 & ſuivantes.
Latir-ſal-Sankabé, Héros Negre, VIII. 439 & ſuiv. Eſt proclamé Roi de Kayor, 440. Sa tyrannie, *ibid.* & ſuiv. Il reſpecte la vertu de ſa mere, 441: il hait les François, *ibid.* & ſuiv. Son Palais, 445; ſa Religion, ſes femmes, 448; ſes troupes, 449; ſa mort, 454.
Laurent, (cours du fleuve Saint) XII. 67. Ses cataractes, 69.
Leith; une des principales Iſles des Philippines, IV. 38.
Lemnos, (Terre de) V. 608.
Léon, (le nouveau) XII. 345.
Léopunou, chaſſe les Polonois de Moſcow, X. 246. & ſuiv. Sa fierté, 253 & ſuiv. Il eſt aſſaſſiné, 261.
Leſgiens; Peuple; quel il eſt, IV. 251. & ſuiv.
Lettre contre l'Egliſe Romaine, VI. 250.
Liban, (deſcription du Mont) V. 459.
Lievres-volans, IX. 44.
Lima, (deſcription de la Ville de) XIV. 168. Ses Habitans, 176. Les femmes, 181. Terroir, 183.
Lima, (Corrégiment de) XIV. 168.
Limaçons-marins, VII. 444.
Lipes, (Corrégiment de) XIV. 229.
Livonie, (*la*) Sa poſition, ſon étendue, X. 528.
Llulla, (Corrégiment de) XIV. 203.
Loango. (Royaume de) Sa deſcription, VII. 544 & ſuiv. Sa capitale, 546. Palais & femmes du Roi, 547. Maiſons, *ibid.* Idoles, 548. Uſages particuliers, 550. Productions, 552. Différentes eſpeces de grains, *ibid.* Arbres, 553. Animaux, 554. Gouvernement, 555. Rois, 556. Leur maniere de vivre, 557. Audiences qu'ils donnent au Peuple, 558. Leur appareil, *ibid.* leurs femmes, 559. Ordre de la ſucceſſion, 560. Officiers du Royaume, *ibid.* Forces, 562. Armes, *ibid.* Portrait de ce Peuple, *ibid.* Habillement, 563. Etoffes, *ibid.* Marchandiſes, 564; alimens, *ibid.* Mariages, *ibid.* & ſuiv. Travaux des femmes, 565; Funérailles, *ibid.* Chaſſe, 566; Religion, 568, Idoles, 569, 571; Prêtres, *ibid.* Fêtes, 573; Chriſtianiſme, 575.
Lhoraſp, Prince de Perſe; IV, 156.
Lombatte; Iſle des Indes; III. 592.
Lopatinski. (*Baſile*) Sa hardieſſe & ſa fermeté, IX. 460 & ſuiv.
Lopez-Legaſpi, fait une entrepriſe ſur les Philippines, IV. 62.
Lopez de Diego, paſſe en Amérique, XII. 43.

Louis, (*Saint*) Chef d'une Croiſade, V. 117.
Louiſianne. (*la*) Sa deſcription, XII. 199; ſes habitans, 200 & ſuiv. climat, 206.
Loup-cervier, XVII. 491.
Lowendal, depuis Maréchal de France, ſert en Ruſſie ſous le Comte de Munich, XI. 435. Commande les Troupes de Ruſſie, 499. Il paſſe en France, 503.
Luban. L'une des Philippines, IV. 29.
Lucaies, (*les*) Iſles, XIII. 318 & ſuiv.
Lucanas, (Corrégiment de) XIV. 208.
Lucie, (*Sainte*) XIII. 531 & ſuiv.
Luçon. Voyez *Manille.*
Luſignan, (*Gui de*) V. 110.
Lybiens, (*les*) VI. 365.

M

MACAS, (Province de) XIV. 161.
Macédoine, (*la*) V. 528.
Machian; une des Moluques, III. 568.
Madagaſcar, (*Iſle*) Sa deſcription, VIII. 546 & ſuiv. Diviſion, 547. Habitans, 560. Leur caractere, 561 & ſuiv. Mariages, *ibid.* Débauche des femmes, 562; vêtemens, 563; Mariages, *ibid.* nourriture, Loix, 564; Religion, 565; funérailles; 566; Langue, 567; Arts & Métiers, 568; Milice, Armes, 569; Plantes, arbres, arbriſſeaux, 570 & ſuiv. Métaux, minéraux, &c. 571; Animaux, reptiles, inſectes, poiſſons, 572 & ſuiv. Etabliſſement des Hollandois dans cette Iſle, 574.
Madras, III. 209. Son Gouvernement, 213. Compagnie Angloiſe, 215.
Madere, (*Iſle*) VIII. 613.
Maderes (*Iſles*) VIII. 613.
Magellan, recouvre les Philippines, IV. 60. Il ne réuſſit pas dans ſon entrepriſe, 61. Il découvre les Iſles Marianes, 92. Le détroit, XV. 250 & ſuiv.
Magellanique, (*la Terre*) Son étendue, XV. 234. Ses Habitans, *ibid.* & ſuiv. Animaux, 243; arbres & plantes, 248 & ſuiv. Poiſſons, coquillages, 249.
Mages, (Religion des) V. 18.
Magnus, Duc de Holſtein, eſt proclamé Roi de Livonie, IX. 449. Eſt maltraité par le Czar Iwan IV, 456. Le Roi de Pologne lui donne une partie de la Livonie, 474.
Magnus I, Roi de Norvege, XVII. 96.
Magnus II, Roi de Norvege, XVII. 109.
Magnus III, Roi de Norvege, XVII. 110.
Magnus IV, Roi de Norvege, XVII. 114.
Magnus V, Roi de Norvege, XVII. 121.

Mahadi,

Mahadi, Calife, V. 75.
Mahmud ou *Mahmoud*, fils de Mirveïs, ſoutient la révolte de ſon pere, IV. 249 & ſuiv. Eſt reconnu Roi de Perſe, 260. Ses cruautés, 261 & ſuiv. Fait venir différentes Colonies à Iſpahan, 263. Il tombe dans des accès de démence, 266. Ses cruautés, *ibid.* Eſt détrôné & maſſacré, 267 : ſon portrait, *ibid.*
Mahmouth, V. 398. Sa diſſimulation envers les Rebelles, 399. Sa mort, 401.
Mahomet. Abrégé de ſon Hiſtoire, V. 22 & ſuiv. Son portrait, 27 : ſes Loix, 32 : ſon Paradis, 36.
Mahomet II, aſſiege & prend Conſtantinople, V. 252 & ſuiv. Ses progrès, 254; ſa mort, ſon portrait, 255.
Mahomet III, V. 302. Eſt battu, 305. Révolte contre lui, 307. Sa mort, 311.
Mahomet IV, V. 348. Troubles au commencement de ſon regne, 349 & ſuiv. Priſe de Candie, 353. Entre en guerre avec la Pologne, 354. Il aſſiege Vienne, 357; eſt défait, 358 : attaqué par les Vénitiens, 360. Ses mauvais ſuccès, 361. Son armée ſe mutine, 363. On lui adreſſe une Requête inſolente, *ibid.* Sa réponſe, 364 : eſt dépoſé, 365.
Mahomet, fils de Soliman I, eſt proclamé Empereur en Aſie, V. 241. Regne ſeul, *ibid.* & ſuiv. Sa mort, 244.
Maire, (Détroit de le) IV. 131; XV. 257.
Makanna, (Royaume de) VIII. 494.
Malabar, (Côte de) III. 131 & ſuiv. Obſervations ſur ce pays, 162. Qualités de l'air & du climat, *ibid.* Productions, 164; Plantes, 165; Animaux, 166; tigres de trois eſpeces, 167; ſinges, 168; reptiles dangereux, 169; Loix, uſages, 171. Diviſion des Habitans, 172 & ſuiv. Mariages, 174; Juriſprudence Criminelle, 176; Religion, 177; Portrait des Habitans, 178. Mores établis à la Côte de Malabar, 181.
Malaca, (Deſcription de) II. 425.
Malaguette ou du *Poivre*, (Côte). Sa deſcription, VIII. 280 & ſuiv. Deſcription de quelques petits Etats dont le nom eſt inconnu, 303 & ſuiv. Deſcription de quelques Pays intérieurs, 307 & ſuiv. Mœurs, 316; Mariages, *ibid.* Culture des terres, 317; Pêche, Chaſſe, diviſion du tems, 318; Langue, Loix, *ibid.*; punitions, héritages, 319 & ſuiv. Temples, 323; Religion, *ibid.*; Ecoles,

325 & ſuiv. Baptême, 328 ; Gouvernement, 329 & ſuiv. Ambaſſadeurs, comment reçus, 330 ; Hiſtoire naturelle, animaux, 332 ; oiſeaux, 333 & ſuiv. poiſſons, 335 & ſuiv.

Malais ; Peuples qui trafiquent ſur la Côte des Eſclaves, VIII. 63.

Maldives, (deſcription des) III. 333. Canaux, 334. Actolons, ou petites Iſles, 335 & ſuiv. Palais du Roi, *ibid.* & ſuiv. Productions, 336 ; oiſeaux de mer, 337 ; coquilles qui ſervent de monnoie, *ibid.* ; Commerce, 338 ; climat, ſaiſons, *ibid.* Gouvernement, 339. Origine de ceux qui habitent ce pays, *ibid.* Adminiſtration de la Juſtice, 341. Loix, *ibid.* ; le Roi, 342 & ſuiv. Portrait des Maldivois, 343 & ſuiv. Leur Hiſtoire moderne, 344. Comment les Portugais s'emparerent de ce pays, *ibid.* Comment ils en furent chaſſés, 345. Les Maldives ſaccagées par les Corſaires, 346.

Malek-Emir, abat la puiſſance des Califes Fatimites en Egypte, V. 100 & ſuiv. Bat les Grecs, *ibid.*

Malek-el-Mohadhan, fait un Traité avec Saint Louis, V. 117.

Malek-Shah gouverne l'Empire Arabe, 102.

Malouines, (*Iſles*) XV. 268. Leur terrain, 269 ; plantes, 270 ; fruits, 272 ; fleurs, 273 ; plantes marines, 274 ; coquilles, *ibid.* ; animaux, 275 & ſuiv. Poiſſons, 281 ; climat, 282. Par qui découvertes, 285 & ſuiv.

Malſtrom, (*Gouffre de*) XVI. 416.

Mamoun, V. 78.

Mamout ; eſpece d'ivoire, XVII. 557 & ſuiv.

Manar, (*Iſle*) III. 375.

Mancacar, Ville des Celebes, III. 527.

Mandarins I, 155 & ſuiv.

Mandingos. (*les*) Leur figure, leur caractere, VIII. 395 ; habillement, 396 ; nourriture, 397 ; mariages, 399 ; ſont jaloux, 400 ; femmes, 401 ; enfans, *ibid.* ; funérailles, 402. Muſique, 404 ; Poëtes, 406 ; Danſe, 407. Occupations journalieres, 408 ; Chaſſe, 409 ; Métiers, *ibid.* Edifices, 410 ; meubles, 412 ; Agriculture, *ibid.* Religion, 414 & ſuiv. Prêtres, 419 ; leur tempérance & leur probité, *ibid.* ; leur ſuperſtition, 421 ; Loix, Gouvernement, 423 ; revenu des Rois, 425 ; Eſclaves, *ibid.* ; Rois, *ibid.* Dignités, 427. Milice, armes, *ibid.* ; Langue, 428 ; Comptoirs Européens, 429 ; Etabliſſemens Portugais, 431 ;

Commerce, 435 ; Eſclaves, *ibid.*

Manille ou *Luçon* ; une des quatre principales Iſles des Philippines, IV. 50. Son étendue & ſa ſituation, diviſion de ſes Provinces, *ibid.* & ſuiv. Sa capitale, 56. Etabliſſemens remarquables, 58 ; Château, *ibid.* Autres Villes, 60 & ſuiv. Sa priſe, 62 ; Hiſtoire de ſa conquête, *ibid.* & ſuiv. Pareſſe des Habitans, 69 ; Commerce, 70 ; Gouvernement, 71 & ſuivantes.

Manmout. Ce que c'eſt, IX. 40.

Manougeher, Prince Perſan. Sa juſtice & ſa ſageſſe, IV. 149 & ſuiv.

Mantaba, ancienne Province d'Angola, VII. 536.

Maquagna, (Corrégiment de) XIV. 223.

Marabethins ou *Marabauts*, (Dynaſtie des) VI. 387 & ſuiv. Il s'établiſſent en Eſpagne, 388.

Marabous, (origine des) VI. 571.

Marannon. (*Iſle*) Productions naturelles, XV. 112 & ſuiv. Oiſeaux, 114.

Marannon, (Capitainie de) XIV. 613 & ſuiv.

Marguerite, ſurnommée la *Sémiramis du Nord*, XVII. 125.

Marguerite, (Iſle de la) XIII. 542.

Mari-Galande, XIII. 516.

Mariana, jeune & belle Indienne de Tabaſco. Son hiſtoire, XIII. 37 : elle ſert d'interprete à Cortez, 59, 64.

Mariannes. (*Iſles*) Leur poſition, IV. 92 ; leur diviſion, *ibid.* & ſuiv. Les Eſpagnols s'y établiſſent, 93. Climat, 95. Productions, 96 & ſuiv. Origine des Habitans, 97. Ancienne ignorance de ce Peuple, *ibid.* & ſuiv. Leurs mœurs, 98 : leur Langue, 99 & ſuiv. Nobleſſe entr'eux, *ibid.* Canots, *ibid.* Bâtimens, 100. Ils ſont indépendans, 101. Guerre, 102. Leur caractere, *ibid.* ; Femmes, 103 ; Deuil, 104.

Marie, veuve d'Iwan & mere du véritable Démétrius, reconnoît le faux Démétrius pour ſon fils, X. 159.

Marie, ſœur de Pierre, eſt ſéduite par un Evêque, XI. 187. Elle reçoit des coups de baguette en préſence de toute la Cour, 212.

Marie, (*Iſle Sainte*) VIII. 552.

Marie (*Sainte*) & *Mocha*, (*Iſles*) XV. 293.

Marie Ilychna, épouſe le Czar Alexis. Son portrait, X. 330.

Marillan, (*le*) XII. 261 & ſuiv.

Marinduque ; une des Philippines, IV. 28.

Marine, fille du Palatin de Sandomir, X. 165. Elle eſt miſe en priſon, 173.

Le ſecond impoſteur, ſous le nom de Démétrius, la fait enlever, 202. Elle a la baſſeſſe de le reconnoître pour ſon mari, 203. Elle s'habille en homme, va au camp, veut ranimer le courage des Soldats, 225. Elle fait baptiſer & proclamer Czar ſon fils, 240; elle s'abandonne à un certain Zarutskoi, 283, ſa mort, 287.

Marlboroug, eſt envoyé auprès du Roi de Suede, XI. 24 & ſuiv.

Marmacides, (*les*) VI. 366.

Maroc, VI. 394, 395. Cet Empire eſt partagé, 397. Sa deſcription, 409 & ſuiv.

Maronites, (*les*) V. 461.

Marteau, (*le*) Poiſſon, VIII. 275.

Marthe, (*Sainte*) XIV. 116.

Martinique, (*la*) XIII. 520 & ſuiv.

Masbate; une des Philippines, IV. 27.

Maſſa-Fuero, (*Isle*) XV. 308,

Mataram. (Royaume de) Sa ſituation, III. 451.

Mathias, (Iſle de Saint) IV. 110.

Matmai, (*Isle*) IX. 36.

Matta; une des Philippines, IV. 33.

Mauraca, Royaume ſur la Côte Orientale d'Afrique, VII. 338.

Maurice-Naſſau, (Terre de) IV. 131.

Mauritanie. Ses anciennes Villes, VI. 352 & ſuiv. Montagnes, Rivieres, 353.

May, (*Isle de*) VIII. 597.

Mayen, (*Iſle*) XVI. 73.

Mayerberg, (le Baron de) Ambaſſadeur d'Allemagne à la Cour de Ruſſie, X. 359: deſcription qu'il fait de cette Cour, 360.

Maynas, (Province de) XIV. 163.

Mazateques, (*les*) Peuples du Mexique, XII. 487.

Mazeppa, veut trahir le Czar, XI. 33.

Mecque, (Deſcription de la) V. 129 & ſuiv. Les Arabes l'ont depuis longtems en vénération, 7.

Médine, V. 131 & ſuiv.

Méhémet. (Sultan) Sa mort, II. 534.

Melipilla, (Corrégiment de) XIV. 300.

Melli, (le Royaume de) VIII. 527.

Mendez, Miſſionnaire. Sa mort, ſon portrait, VII. 293.

Mendi-Geri, Kan de Crimée, IX. 351 & ſuiv.

Mendoſa, (Corrégiment de) XIV. 304.

Menzikof, (le Prince) X. 416; paroît à la Cour, *ibid.* & ſuiv. Il accompagne le Czar dans ſes voyages, 435. Il bat les Suédois, 537; eſt élevé aux grandeurs, XI. 1; il bat les Suédois, 16; ſon habileté, 53 & ſuiv. Il fait mettre les armes bas au reſte de l'armée

Suédoiſe, 62 & ſuiv: Il maltraite le fils du Czar, 228; il a l'adreſſe d'appaiſer le Czar juſtement irrité, 263; il fait proclamer Catherine Impératrice de Ruſſie, 294 & ſuiv. Il a une conteſtation avec Maurice, Comte de Saxe, 326. Fait élire Empereur de Ruſſie Pierre II, 334 & ſuiv. Il eſt Vice-Général de l'Empire de Ruſſie, 337. Son ambition, 338 & ſuiv. Il tombe malade, 340. Ses ennemis, 342 : il eſt exilé, ſes aventures en route, 345 & ſuiv. Ses occupations dans le lieu de ſon exil, 355; ſa mort, ſon portrait, 359 & ſuiv. Sort de ſes enfans, 366 & ſuiv.

Mer-Rouge, V. 143.

Merles blancs, VIII. 491.

Mervan, Calife, V. 67.

Mervan II, V. 72.

Meſurando, Cap & Royaume, VIII. 290 & ſuiv.

Metelin, V. 604.

Mevelis, Moines Turcs, VI. 87.

Mexico, (Audience de) XII. 350 & ſuiv.

Mexico. (ancienne Ville de) Sa deſcription, XII. 352.

Mexico ou *Mexique.* (la Ville de) Sa deſcription, XII. 351 & ſuiv.

Mexicains. Leur origine, XII. 400 & ſuiv. leur adreſſe, 405 : leurs premiers Rois, *ibid.* & ſuiv. leur uſage barbare, 407 : leur maniere d'écrire, leur chronologie, 412 : Gouvernement, 418. Devoirs qu'ils impoſoient aux Empereurs à leur Couronnement, 420 & ſuiv. Ordre de Chevaliers, 421 & ſuiv. Religion, 423 : Divinités, 424 : Temples, 427 & ſuiv. Cimetiere des Sacrifices, 429. Sacrifices humains, 431 & ſuiv. Autres Sacrifices, 433 & ſuiv. Fêtes Religieuſes, 434 & ſuiv. Fête du Jubilé, 436. Fête des Marchands, 437 : Prêtres, 438 : Monaſteres, 440 : Funérailles, 442 : Obſeques des Empereurs, 443 : celles du Cacique de Méchoacan, 446 & ſuiv. Figure des Mexicains, 449 : figure des femmes, 450 : éducation des garçons, 453; éducation des filles, 454 : Mariages, 455 : écriture, 456 : nourriture, 459 : boiſſon, *ibid.* : Jeux publics, 460 : Muſique, danſes, 462 & ſuiv. Loix concernant les ſucceſſions, 466 : Ordres dans la Nation, 467 & ſuiv. Uſage ſingulier, 470 : Langues, 484 : climat, 485 : vents, 486 & ſuiv. Arbres, 489 & ſuiv. Plantes, 519 & ſuiv. Arbuſtes, 520 : Fleurs, 521 : Herbes, 524. Progrès des plantes d'Eſpagne, *ibid.*

Oiſeaux, 525 & ſuiv. Quadrupedes, 534 & ſuiv. Bêtes venimeuſes, 546 & ſuiv. Poiſſons, 554 & ſuiv. Mines, métaux, pierres précieuſes, 557 & ſuiv. Volcans, 565. Découverte & conquête du Mexique, XIII. 5 & ſuiv. Habileté de leurs Peintres, 42 & ſuiv. Leurs Livres, 55. Abattement des Mexicains, 140. Ils éliſent un nouvel Empereur, 182 : ils veulent venger la mort de Montézuma, 183. Le nouvel Empereur meurt, ils en éliſent un autre, 212. Ils ſe ſoumettent aux Eſpagnols, 271.

Mexique. (*l'ancien*) Sa deſcription géographique, XII. 349. Palais, Armes de l'Empereur, 353. Nombre de ſes femmes, 354 : ſes différentes Maiſons ou Palais, 355 & ſuiv. Places publiques, 359 : Marchés, *ibid.* Arts des Mexicains, 360 & ſuiv. Outre la capitale, cette Province contient pluſieurs autres Villes, 362 & ſuiv. Différentes Provinces de Mexico, 365 & ſuiv. Gouvernement que les Eſpagnols y établiſſent, 378 & ſuiv.

Mexique. (*le nouveau*) Sa deſcription géographique, XII. 343 & ſuiv.

Michel, IX. 251.

Michel Théodorowitz-Romanou, eſt proclamé Czar, X. 278 & 281. Sa mere verſe des larmes, 278 & 281. Son Couronnement, 284. Il fait la paix avec la Suede, 295 : il fait la paix avec les Polonois, 302 : il fait un Traité d'alliance avec le Turc, 307 : il ſe marie, 308 : il fait la paix avec les Polonois à des conditions déſavantageuſes, 315. Un impoſteur paroît, *ibid.* & ſuiv. Son ſupplice, 325 : attachement du Czar pour ſes Peuples, *ibid.* : ſa mort, 326.

Mindanao; une des principales Iſles des Philippines, IV. 39.

Mindoro; une des Philippines, IV. 28.

Minéraux de la Chine, I. 139 & ſuiv.

Mingreliens, (*les*) V. 435. Leurs mœurs, leurs uſages, leur terrain, leurs grains, 436 & ſuiv. Portrait des femmes, 440 : Uſages, Mariages, 443 : Funérailles, Commerce, 444 : Religion, *ibid.*

Minin, (*Côme*) Marchand de Novogorod : ſa fermeté, X. 257.

Mirveïs; Auteur d'une révolution en Perſe, IV. 243 & ſuiv. Sa mort, 247.

Miſſiſſipi, (*le*) XII. 206 : ſa découverte, 217.

Mithridate I, Roi de Perſe, IV. 186.

Mitiphrane, Patriarche de Conſtantinople, ſacre

Job, Patriarche de Ruſſie, IX. 524.
Moa, (*Iſle de*) IV. 142.
Moavias, Calife, V. 65.
Moavias II, Calife, V. 66.
Mocka; Ville & ſes environs, V. 137.
Moctader, Calife, V. 88.
Modafferiens, (Dynaſtie des) en Perſe, IV. 225.
Moens. (*Anne de*) Pierre I en devient amoureux, X. 400. Elle eſt répudiée, 401 : elle refuſe d'épouſer Pierre, 402.
Moens de la Croix, eſt l'amant de la Czarine, XI. 285. On lui tranche la tête, 286.
Mœſtria de Campo, (Gouvernement de) XIV. 287.
Moſavakel, Calife, V. 82.
Mohammed, eſt proclamé Souverain des Arabes, V. 103. Il fait des conquêtes dans l'Inde, 104.
Moine-marin, (*le*) XVI. 399.
Moines Turcs, VI. 87.
Moktaſi, Calife, V. 87.
Moktaſi, Calife, V. 107.
Mogols, (*les*) en Perſe, IV. 224.
Mogols, (*les*) III. 514. Leur Origine, *ibid.* Liſte des Empereurs Mogols, 521; ceux du moyen âge, 522. Formule en uſage chez eux, 525. Chronologie de leurs Empereurs, 575 & ſuiv. Leur priſon d'Etat, 593 : leur Gouvernement Civil & Militaire, 39. Miniſtres d'Etat, *ibid.* : Tribunal de l'Empereur, 40. Autres Tribunaux, 41 : le Cadi, 42. Etat des Troupes, 43 : Garde de l'Empereur, *ibid.* Deſcription d'un Camp Impérial, 44. Corps des quatre mille Eſclaves, 45 : Garniſons des Provinces, 46 : Armes, 48 : Eléphans de guerre, 49; ceux du Palais, 50 : Finances, 52 : leur ancienne adminiſtration, *ibid.* Etat des revenus de l'Empereur, 53 : Pagodes, 57 : échanges, 58 : ſupplice des faux Monnoyeurs, 59 : Religion, 60 : leurs Fêtes, 61 : Moſquées, 63 : les Mullahs, 64 : Spectacles, amuſemens, *ibid.* Fêtes de la Cour, 65. On peſe l'Empereur, 66 : préſens conſidérables qu'il exige, 67 : Foire plaiſante, *ibid.* : les Baladines, 68 : Charlatans, 69 : Muſique, 70 : Feux d'artifice, *ibid.* Chaſſe, 71. Mariages, 74 & ſuiv. Loix ſur le mariage, 75 : Sérails, *ibid.* Cérémonies funebres, 77 : Maiſons, 78 : leur magnificence intérieure, 80 : Palenquins, *ibid.* Palekis, eſpece de voiture des Mogols, 81. Maniere dont l'Empereur voyage, 82 : ſes voitures & celle de ſes femmes, 85 : Voitures en général, 87 : Caravanes, 89 : Habillemens des hommes & des femmes, 90 & ſuiv. Taille & figure des Mogols, 93.

Moldavie, (*la*) V. 550.
Mollaks, (*les*) III. 236.
Moluques. (*les Iſles*) Leur poſition, III. 558. Qualités du pays, 559. Origine de ſes Habitans, 560: Loix & uſages, 561. Les Habitans ſont bons Marins, 562. Deſcription particuliere de ces Iſles, 563 & ſuiv. Volcan célebre, 565. Qualités naturelles, tradition ſur les Souverains de ces Iſles, 595. Elles ſont découvertes par les Portugais, 596: les violences qu'ils y exercent, 597 & ſuiv. Leurs cruautés, 599. Leur Gouverneur eſt maſſacré, 602. Révolutions, 603 & ſuiv. Les Portugais ſont chaſſés, IV. 6. Invaſion des Eſpagnols, 8. Leurs conquêtes, 15. Les Hollandois poſſedent ſeuls ces Iſles, 24.
Mombaſſa, (*Iſle de*) VIII. 584.
Monaſtere ſingulier, V. 576.
Mongallo, Royaume ſur la Côte Orientale d'Afrique, VII. 338.
Mongas, (le Royaume de) VII. 347.
Monmouth, (*Iſle*) IV. 117.
Monomotapa. (*le*) Son étendue, ſes bornes, VII. 342. Rivieres, 343. Diviſion de ce pays, 343. Réſidence du Roi, 344. Poſſeſſions des Portugais, *ibid.* Officiers du Roi, 345. Son Palais, ſes Femmes, 446. Portrait des Habitans, *ibid.* Fêtes, *ibid.*
Monothéliſme, (*le*) VI. 239 & ſuiv.
Monpa, (Pays de) VIII. 178.
Monſtre-marin, VIII. 335.
Mont-Serrat, (Iſle de) XIII. 509.
Montagne qui croule, IX. 263.
Montaſar, Calife, V. 82.
Monte, (Contrée de) VIII. 297 & ſuivantes.
Montézuma I, Roi du Mexique, XII. 407 & ſuiv.
Montézuma II, XII. 409. Sa magnificence, 412 & ſuiv. Ses Gardes, 413 & ſuiv. Maniere dont il donnoit ſes audiences, 414. Ses repas, 415 & ſuiv. Ses revenus, 417 & ſuiv. Il envoie des Députés à Fernand Cortez, XIII. 39: il refuſe de voir Cortez, 45 & ſuiv. Idée de cet Empereur, 50. Il lui envoie des Députés, 95: il tend des piéges à Cortez, 114. Maniere dont il reçoit Cortez dans Mexico, 117 & ſuiv. Portrait de Montézuma, 118. Etonnement des Eſpagnols en entrant dans ſon Palais, 128. Cortez ſe ſaiſit de ſa perſonne, 132. Comment il ſe comporte dans ſa priſon, 137. Il ſe déclare Sujet du Roi d'Eſpagne, 144: il preſſe Cortez de quitter ſes Etats, 145: il envoie un tribut au Roi d'Eſpagne, *ibid.*: il offre des ſecours à Cortez contre Narvaez,

qui veut le troubler dans ſes conquêtes, 157 & ſuiv. Sa mort, 179 & ſuiv. Son caractere, 180 : ſes funérailles, 182 : ſes enfans, *ibid.*

Monti, (le Marquis de) eſt fait priſonnier en Ruſſie, XI. 400.

Montréal, (la Ville de) XII. 70.

Morduens, (*les*) ſe ſoumettent aux Ruſſes, IX. 270.

Mores ou *Maures*, VI. 349. Origine de leur nom, *ibid.* & ſuiv. Ceux des Villes, 452; de la Campagne, *ibid.* Camps des derniers, 453. Leurs mœurs & leurs uſages, *ibid.* & ſuiv. Leur caractere, VII. 55 : leur maniere de conſtruire des murailles, 61. Courriers, 65 : Pain, 66 : leur portrait, 75.

Mores, (*les*) ſont chaſſés d'Eſpagne, V. 316.

Morſil, (l'Iſle au) VIII. 469.

Mororai, Iſles de la Mer des Indes, III. 594.

Moroſou, eſt Gouverneur du Czar Alexis, X. 327. Sa mauvaiſe conduite, 328 & ſuiv. Sa ruſe pour donner au Czar une femme à ſon choix, 329. Son ambition, ſes chagrins, 330 : le Peuple s'irrite contre lui, 332 & ſuiv. Il change de conduite, 339 : ſa mort, 357.

Moſaddin, Empereur du Mogol, II. 596.

Moſcow, IX. 6. Mis à ſac par les Polonois, X. 245; ſaccagé & brûlé, 311.

Moſquites, (Nation des) XII. 396 & ſuiv.

Moſtadi, Calife, V. 100.

Moſtadi, Calife, V. 108.

Moſtadir, Calife, V. 102.

Moſtain, Calife, V. 83.

Moſtakfi, Calife, V. 92.

Moſtaki, Calife, V. 92.

Moſtanged, Calife, V. 108.

Moſtanſer, Calife, V. 114.

Moſtarched, Calife, V. 104.

Moſtazem, Calife, V. 115.

Motamed, Calife, V. 82.

Motazen, Calife, V. 80.

Mataz, Calife, V. 82.

Mothaded, Calife, V. 85.

Mothi, Calife, V. 93.

Motir; une des Moluques; III. 568.

Mots Mongous, X. 75.

Mots Ruſſes, (explication de pluſieurs) X. 63.

Mouche, (Oiſeau) XII. 190.

Mouches, (Iſle des) IV. 134 : XV. 389.

Mourat, Roi d'Alger, VI. 535.

Mozomba. (le Pays de) Sa deſcription, VII. 543. Idoles de ce Pays, 544. Prêtres, *ibid.* & ſuiv.

Mozambique, (*Iſle*) VIII. 581.

Muets de Turquie, VI. 20.

Mufti, VI. 84.

Muhammed-Chan, Empereur du Mogol, II. 598.

Munay, (l'Iſle de) II. 456 & ſuiv.

Munich, (le Comte de) Général des Troupes de Ruſſie, XI. 419 & ſuiv. Il fait la conquête de la

Crimée, 424 & ſuiv. Ses grands talens pour la guerre, 449. Rétablit la gloire du nom Ruſſe, 450. Il demande ſa retraite, 477 : eſt arrêté, 480 : eſt condamné à mort, & a ſa grace, 490 : il eſt rappellé, 542.
Muraille de la Chine, I. 94 : XVIII. 69.
Murzuphle, Empereur Grec, V. 114.
Muſa, regne ſur les Turcs en Aſie, V. 238. Il eſt proclamé par les Soldats d'Europe, 240 : il eſt tué, 242.
Muſtapha, eſt tiré de priſon & proclamé Empereur, V. 324. Ses folies, 326 : il eſt dépoſé, 330 : ſa mort, *ibid.*
Muſtapha II. V. 383. Commande ſes troupes en perſonne, *ibid.* : reprend Chio, 384 : ſon triomphe faſtueux, 386 : révolte, 388 : il abdique, 389.
Muſtapha, oncle d'Othman II, eſt dépoſé, V. 318.
Muſulmans. Leur maniere de prier, V. 42 : leurs Cantiques, 45 : leurs chapelets, 46 : leur jeûne, 47 : Fêtes, 49 : aumônes, 50 : Dixme annuelle, *ibid.* : pélerinage de la Mecque, 52 & ſuiv. leur pélerinage à Médine, 58 & ſuiv.
Myſilas, IX. 195.
Myſilas III, IX. 215.
Myſilas IV, IX. 230 & ſuiv.

N

NAINS en Turquie, VI. 21.
Nankin, Ville de la Chine, I. 72.
Nariskin, Miniſtre de Ruſſie, X. 365. Son éloge, *ibid.* & ſuiv.
Narsès, Roi de Perſe, IV. 196.
Narva. Deſcription de cette Ville, X. 489 ; aſſiégée par les Ruſſes, 545 & ſuiv. eſt priſe, 550.
Naſer, VI. 393 : ſes ſucceſſeurs, *ibid.*
Naſſer, Calife, V. 110.
Natal, (Terre de) VII. 353.
Nation, (Iſle de la belle) XV. 384.
Nations qui habitent les environs du Sénégal, VIII. 495.
Natolie, (*la*) V. 471 & ſuiv. Sa diviſion, 472.
Navarre, (*la Nouvelle*) XII. 346 & ſuivantes.
Naxia, V. 584.
Nehade, (Iſle de la) XIII. 475.
Negres blancs, VII. 554.
Negres tiélés, VIII. 286.
Negros; une des Philippines, IV. 32.
Negumbo, Iſle, III. 376.
Nevis, (Iſle de) XIII. 502.
Nicaria, V. 595.
Nicolas, (Iſle de ſaint) VIII. 602.
Nicopolis, V. 546.
Niger ou *Sénégal*, Fleuve,

VIII. 465. & ſuiv. Ses Iſles, 467 & ſuiv.
Nigritie. (*la*) Sa deſcription, VIII. 511 & ſuiv. Sa diviſion, 513.
Nil. (*le*) Véritable cauſe de ſes débordemens, VII. 102. Ses ſources, 107 & ſuiv. Honneurs qu'on lui rend, 109 : ſon cours, *ibid.* & ſuiv.
Niméthulaïs, Moines Turcs, VI. 90.
Ninive; ſes ruines, V. 425.
Nino, (Alfonſe) paſſe en Amérique, XII. 42.
Niſchgorod (Gouvernement de) IX. 12.
Nodar, Prince de Perſe, IV. 151.
Nogaïs, (*les*) IX. 13.
Nogue, (Pays de) VIII. 361.
Noirs, (Peuples) VI. 365.
Nordland, (Gouvernement de) XVI. 415.
Normandie, (Conquête de la) XVI. 521.
Norvege, (*la*) XVI. 412. Deſcription géographique de ce pays, 413. Sa diviſion, 414. La Norvege Septentrionale, *ibid.* & ſuiv. Norvege Méridionale, 417. Climat, terroir, 421 & ſuiv. Anciens Habitans, 423 : Religion, 434 & ſuiv. Culte, 453 : Sacrifices, 457 : Prêtres, 463 : Oracles & Devins, 465 : Magie, 467 : Athéiſme, 470 : Gouvernement, Loix, 472, 479 : Election des Rois, 474 : Tribunaux où l'on rendoit la juſtice, 476 : Conditions, 483 : Combat judiciaire, 484 : Epreuve, 486. Son Hiſtoire chronologique, XVII. 44 & ſuiv. Rois, 46 & ſuiv. Remarque ſur l'Hiſtoire de ce pays, 82 : elle eſt réunie au Danemarck, 89.
Novogorod, (Gouvernement de) IX. 8; Ville, *ibid.*
Nourreddin, V. 105 & ſuiv.
Nube ou *Nubia*, Royaume, VIII. 514.
Nugnez. Son Hiſtoire, XIV. 98 & ſuiv. Il a la tête tranchée, 111 & ſuiv.
Numides, (*les*) VI. 353. Leurs Villes, *ibid.* Rivieres, 355 ; leur origine, 356 ; d'où leur vient le nom de Numides. *ibid.* Mœurs, 358 ; leur Hiſtoire, *ibid.* & ſuiv.

O

OATAZES, (les) VI. 396.
Ochus, Roi de Perſe, V. 174.
Ohéteroa, (*Iſle d'*) XV. 635.
Ojeda, (Alfonſe d') va en Amérique, XII. 40.
Oiſeaux de la Chine, I. 131 & ſuiv.
Oiſeaux révérés des Negres, VIII. 370.
Olaus I, Roi de Norvege, XVII. 92.
Olaus II, (ou *Saint*) Roi de Norvege, XVII. 94.
Olaus III, Roi de Norve-

ge, XVII. 109.
Olaus IV, Roi de Norvege, XVII. 119, 124.
Oleg, IX. 123. Sa cruauté, 129.
Olega, IX. 124, 134 & ſuiv.
Olgorucki, (le Prince d') IX. 64.
Omar, Caliſe, V. 60 & ſuiv.
Omar II, V. 70.
Omar-Scheik, Empereur du Mogol, II. 575.
Ommiades, (Caliſes) V. 65 & ſuivantes.
Omond, Roi de Norvege, XVII. 79.
Ondos, (Pays des) VIII. 314 & ſuiv.
Onghcan eſt chaſſé de ſes Etats, II. 525.
Orade, Roi de Perſe, IV. 186.
Orageuſe, (*l'Iſle*) IV. 110.
Orang. (*Iſle d'*) Sa ſituation, IV. 117 : ſa grandeur, *ibid.* ſes productions, 118 : ſes Villes, *ibid.* : ſes Habitans, 119 : leur induſtrie, *ibid.* : leur nourriture, 120 : uſages, *ibid.*
Original, (*l'*) XII. 180.
Orinoque, (le fleuve) XIV. 124.
Orkhan, V. 229. Ses conquêtes, *ibid. & ſuiv.*
Orléans, (Fondation de la nouvelle) XII. 222.
Orode II, Roi de Perſe, IV. 188.
Ortai, Roi de Tartarie, II. 551.
Oruro, (Corrégiment d') XIV. 230.
Oſchic, noble Polonois, veut ſoulever l'armée contre Etienne Battori ; il a la tête tranchée, IX. 468.
Oſterman, (le Comte d') forme une conſpiration contre Menzikof, XI. 342. Eſt en faveur, 361 : eſt arrêté, 480 : eſt condamné à mort & a ſa grace, 490.
Otemics, (*les*) Peuple du Mexique, XII. 483.
Othman. Son origine, V. 227 & ſuiv. Sa naiſſance, 228.
Othman II, V. 318. Fait une entrepriſe contre les Coſaques, 319 : eſt en guerre avec la Pologne, *ibid.* & ſuiv. Fait la paix avec elle, 322. Les Soldats ſe ſoulevent contre lui, *ibid.* Il eſt inſulté, 324 : ſa mort, 325.
Othman, Caliſe, V. 62.
Ottomane, (établiſſement de la Maiſon) V. 226. Son origine, 227 & ſuiv.
Ottomans. Premiere monnoie frappée à leur coin, V. 231.
Oualo ou *Hoval*, (Royaume de) VIII. 471. Le Roi ou Brak, 472.
Oualofs ou *Jalofs*, (Royaume des) VIII. 474 : Habitans, femmes, 481 & ſuiv. Juſtice, 482. Leur portrait, 496 & ſuiv.
Ovando. Sa cruauté, XII. 49.
Ouaterlan, (*Iſle*) IV. 134.

P

PACAJES, (Corrégiment de) XIV. 236.

Pacore I, Roi de Perſe, IV. 186.
Pacore II, Roi de Perſe, IV. 189.
Pages du Palais du Grand-Seigneur, VI. 16 & ſuiv.
Pagodes de la Chine, I. 90 & ſuiv.
Pagodes des Siamois, II. 258 & ſuivantes.
Paix en Europe, XI. 413 & ſuiv.
Palaos. (*Iſles*) Comment elles furent découvertes, IV. 113 & XV. 324. Uſages des habitans, IV. 114 & ſuiv. Habillemens, mœurs, XV. 325. Langue des Habitans, *ibid.* Il n'y a point de quadrupedes dans ces Iſles, *ibid.* Les habitans n'ont point d'idée de la Divinité, 326 : ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas, *ibid.* Leur ameublement, *ibid.* : leur caractere, *ibid.* leurs modes, 327 & ſuiv. Mariages, 328 : Gouvernement, 343 : Maiſons, 344 : Punition des crimes, *ibid.* Danſes & chants, 345 : Guerres, 346.
Palaos, (*Iſles*) ou *Nouvelles Philippines*, XV. 324.
Palekis. Eſpece de voiture des Mogols, III. 81.
Paléologues, (les deſcendans des) vont demander un aſyle au Czar, IX. 533.
Paleſtine, (*la*) V. 464 & ſuiv.
Palma, (*Iſle*) VIII. 613.
Palmyre. Ses ruines, V. 459.
Palus-Méotides, (*les*) V. 405.
Panama, (Province de) XIV. 7 & ſuiv.
Pango, Province du Royaume de Congo, VII. 475.
Pani; une des Philippines, IV. 31.
Papas & *Moines Grecs*, VI. 280.
Pâque, (*Isle de*) XV. 421.
Para, (Capitainie de) XIV. 610.
Paragua; l'une des Philippines, IV. 29.
Paraguay, (Evêché du) XIV. 244. Miſſions, *ibid.* leur étendue, 247 & ſuiv. Gouvernement, *ibid.* & ſuiv. Education des jeunes Gens, 249 ; Maiſons, *ibid.* ; Maiſons de Force, 250. Maniere dont on pourvoit à tous les beſoins des habitans, 251. Adminiſtration ſpirituelle, *ibid.* Canton qu'occupoient les Jéſuites, 253. Leur maniere de gouverner les Indiens, *ibid.* & ſuiv. Fertilité de ce pays, 256 & ſuiv. Tribut que les Jéſuites payoient au Roi d'Eſpagne, 264. Diſcipline qu'ils avoient établie, *ibid.* & ſuiv. Tems où les Jéſuites ont été admis au Paraguay, 268. Deſcription de ce pays, *ibid.* & ſuiv. Comment ils en furent chaſſés, 275 & ſuiv.
Paraïba, (Capitainie de)

XV. 7.
Paria, (Corrégiment de) XIV. 231.
Parina-Cocha, (Corrégiment de) XIV. 208.
Paros, V. 586.
Patagons. (*les*) Quel pays ils habitent, XV. 236. Leur figure, leur taille, *ibid.*; leur habillement, 237; leurs armes, *ibid.*; leur caractere, *ibid.* & suivantes.
Patas, (Corrégiment de) XIV. 204.
Patkul est député auprès de Charles XII, X. 484: il est livré au Roi de Suede, XI. 17: son supplice, 28.
Patmos, V. 597.
Patriarche de Constantinople, (le) reçoit des secours d'Iwan IV. IX. 427.
Patriarches Grecs, VI. 279.
Paucar-Colla, (Corrégiment de) XIV. 240.
Paucártambo, (Corrégiment de) XIV. 215.
Paz, (Evêché de la) XIV. 233.
Paz, (Corrégiment de la) XIV. 234.
Pecherais. (*les*) Pays qu'ils habitent, XV. 239. Leur habillement, *ibid.* leurs armes, 240; leur nourriture, *ibid.* & suiv. leur Religion, *ibid.*
Pégu, (Royaume de) II. 428 & suiv. Ses productions, *ibid.* 434 & suiv. Gouvernement Civil & Militaire, *ibid.* 437. Respect qu'on porte au Roi, *ibid.* 438. Les Dieux & les Prêtres de ce pays, *ibid.* 440: leurs Temples, *ibid.* 441: leurs sacrifices, *ibid.* 444: leurs Fêtes, *ibid.* 445; Arts & Commerce, *ibid.* 446: Mœurs, *ibid.* 448.
Peipeul, (*Lac*) VIII. 468.
Peking, I. 78.
Pemba, Province de Congo, VII. 473. Sa division, *ibid.* & suiv.
Penſilvanie. (*la*) Sa description, XII. 254 & suiv. Climat, 259: productions, 260.
Permie, (*la Grande*) IX. 16.
Pernicieuſes, (*Isles*) XV. 394 & suivantes.
Pérou, (premiers indices du) XIV. 102. Sa description géographique, 166; grands chemins, 350; anciens monumens, 355; climat, saisons, 367; tremblement de terre, 370; Histoire naturelle, 374; fruits, 375; animaux, 381: oiseaux, *ibid.*; quadrupedes, 384; arbres, arbustes, 387 & suiv. serpens, 395; poissons, 406 & suiv. fleurs, 422; herbes, *ibid.* & suiv. fleurs & plantes singulieres, 429; Mines, 431; riviere qui pétrifie le bois, 434. Découverte & conquête du Pérou, 435.
Pérou, (Audience du) XIV. 167.
Perri, Ingénieur Anglois, IX. 13.
Perſan, (décadence de l'Empire) II. 553.

Perſe, (*la*) conquiſe par les Arabes, IV. 214. Son état depuis l'invaſion des Arabes, *ibid.* Révolutions, 229 & ſuiv. 233, 238. Derniers troubles, 242 & ſuiv. 251. Horreurs qui s'y paſſent alors, 258 & ſuiv. Révolte des Gouverneurs, 270. Sa ſituation en 1753, 274. Son Gouvernement Civil & Militaire, 275. Deſpotiſme moderne, *ibid.* & ſuiv. Droit de ſucceſſion, 279. Cruelle politique des Sofis, *ibid.* Education des Princes, 280. Le haram ou appartement des femmes, 282 & ſuiv. Les Eunuques, 285. Origine de leur puiſſance, 287. Miniſtres & Officiers, 288 & ſuiv. Honneurs, 292. Courtiſans, *ibid.* Dignités Eccléſiaſtiques, 293 & ſuiv. Principes des Prêtres, 296. Adminiſtration des biens de l'Egliſe, 298. Bénéfices, *ibid.* Diviſion de la Perſe relative à ſon Gouvernement, 299. Gouverneurs des Provinces, 301. Comment on punit les Grands, 303. Police, 305. Forces militaires, 307 & ſuiv. Diſcipline, 312. Aſtrologues, leur pouvoir, 314. Marine, 315. Revenus du Roi, 316 & ſuiv. Dépenſe des Sofis, 319: prodigieuſes richeſſes de ces Monarques, 320: Chambre des Comptes, *ibid.*: Loix & Coutumes, 322: Mariages, 325: Procès, 327: Juſtice criminelle, 330: punition, *ibid.* & ſuiv. Religion, 333; Fêtes, 341: Jeûnes auſteres, 345 & ſuiv. Temples, 353: Sectes idolâtres, 369 & ſuiv. Judaïſme, 370: Chriſtianiſme, 372: Chrétiens de Saint Jean, 376: Sciences, IV. 379 & ſuiv. Leurs études, 380: Langue, *ibid.* & ſuiv. ancienne, 383: leur maniere d'écrire, *ibid.* Livres, 384.: Savans, 385: chiffres, *ibid.*: Mathématiques, 387: Aſtronomie, 388: Calendriers, 390: Mois, 391: ere, 392 & ſuiv. Aſtrologie, 396: divination, 397: taliſmans, 398: Philoſophie, 399: Géographie, *ibid.* Médecine, 400: Chirurgie, 402: maladies, 403: Hiſtoire, *ib.*: Poëſie, 404 & ſuiv. Fables, 406: Sentences: 407: Arts libéraux, 409: Muſique, *ibid.* Inſtrumens, 411: Sculpture & Peinture, 412: Architecture, 413. Maiſons, 414 & ſuiv. Baſſins, 418: Coutume remarquable, *ibid.* Machines à vent, 419: Manufactures, 420.: Porcelaine, 421: Tireurs d'or, *ibid.*: autres Arts, 424; papier, 425; ſavon, 426; étoffes, 427; marchandiſes, 428.

Etabliſſement des Hollandois dans ce pays, 429 : commerce des Anglois, 430 : tentatives des François, 431 : monnoies Perſannes, 433 : poids, 434. Idée générale de la Perſe, 436 ; ſa ſituation & ſes limites, *ibid.* ; climat, 437 ; ſaiſons, 438 ; chaleur, 439 ; vents, 440 ; montagnes, 441 ; rivieres, 442 ; canaux, 443. Pourquoi la Perſe eſt moins fertile & moins peuplée qu'autrefois, 444 ; terroir, 445 ; mer, 446 & ſuiv. Diviſion des Provinces de la Perſe, 450 & ſuiv. Deſcription de quelques Villes, 501 & ſuiv. Moſquée royale, 522 ; Palais des Sofis, 523 ; Bibliothéque du Roi, 524 ; Haram du Roi, 526 ; Jardins, *ibid.* Productions, grains, 543 ; culture des terres, 544 ; machines pour battre les grains, 545 ; vignes, 546 ; melons, 547 ; fruits, 548 ; arbres, plantes, *ibid.* ; fleurs, 549 ; drogues, 550 ; duvet particulier, 552 ; animaux domeſtiques & ſauvages, 553 & ſuiv. oiſeaux, 555 ; inſectes, reptiles, 558 ; poiſſons, *ibid.*

Perſes, (défaut des Annales de) IV. 176. Ce qu'elles offrent de plus remarquable, 177 & ſuiv.

Perſes, (*les*) & *Perſans*. Leur origine, IV. 144 ; leurs ancêtres, *ibid.* ; premiere Dynaſtie, 145 & ſuiv. Leur Empire eſt diviſé, 149. Prédéceſſeurs de Cyrus, 163 ; Cyrus, *ibid.*, ſes ſucceſſeurs, 165 & ſuiv. Révolutions, 171 & ſuiv. Dynaſtie des Arſacides, 185 & ſuiv. Dynaſtie des Saſſanides, 192. Invaſion des Arabes, 212 ; leur portrait, 560 ; leur habillement, *ibid.* ; turban, 561 ; modes, 562 ; bains, *ibid.* ; habillement & parure des femmes, 563 ; meubles, 565 ; repas, 568 ; alimens, *ibid.* ; boiſſons, 570 ; glacieres, 573 ; repas de cérémonie, 574 ; viſites, *ibid.* ; civilité dans les lettres, 576. Comment ils traitent les Ambaſſadeurs, 577. Funérailles, 582, cimetieres publics, 584 ; deuil, 585, mariages, 586 ; femmes de louage, *ibid.* ; concubines, 587 ; femmes légitimes, *ibid.* Divorce, 590 ; Jeux Perſans, 591 & ſuiv. Portrait de ce peuple, 596 & ſuiv.

Perſepolis. Ses ruines, IV. 534 & ſuiv.

Pérun, (le Dieu) IX. 10.

Péruviens. (les anciens) Leur origine, XIV. 318 ; Souverain, 321 & ſuiv. Loix, 322 ; Religion, 323 ; Gouvernement, 338 ; richeſſes de

leurs Temples, 341 ; Religion, 343 ; habillement des Empereurs, *ibid.* ; Fêtes, 345 ; culte de la lune, 347 ; enterremens, *ibid.* ; éducation, 348 ; mariages, 349 ; occupations, *ibid.* Langue, 350 ; Aſtronomie, 352 ; Médecine, 353 ; Géométrie, Muſique, Hiſtoire, *ibid.* ; miroirs, 356 ; haches, 357 ; vaſes, *ibid.* ; Arts, 358 ; édifices, 359 & ſuiv. Navigation, 364 ; maladies, 368 & ſuiv. Ils ſe révoltent, 497. Les Péruviens ſont tous mis en liberté, 554.

Pétersbourg, (*Saint*) Sa deſcription, IX. 3 & ſuiv. Ses environs, 4. Pierre I en jette les fondemens, X. 530.

Petershof ; Maiſon de plaiſance près de Saint-Pétersbourg, XI. 342.

Pétoncles, (Iſle des) IV. 109.

Pétrona-Calil, Fripier de profeſſion, forme une conjuration contre Achmet III, & le fait dépoſer, V. 393 & ſuiv. Il eſt mis à mort avec ſes complices, 399.

Peuls (les) VIII. 499 & ſuiv.

Peuls, (Royaume des) VIII. 475. Le Roi, *ibid.* & ſuiv.

Peuples ſinguliers de l'Afrique, VIII. 382 & ſuiv.

Pharifatis, Princeſſe de Perſe, IV. 172.

Pherouz, Roi de Perſe, IV. 203.

Philaret Nicétas, eſt fait captif par les Polonois, X. 221. Il eſt repris, *ibid.* Il eſt envoyé en députation au Roi de Pologne, 232. Sa fermeté, 235, 286 ; eſt chargé de chaînes & envoyé en Pologne, 247. Il écrit aux Chefs des Ruſſes, 274. Son fils eſt proclamé Czar, 278. Il eſt mis en liberté, 304. Son reſpect pour le Souverain qui eſt ſon fils, *ibid.* Il eſt ſacré Patriarche, 307. Sa mort, 314.

Philippe, ſecond fils de Charles IX, Roi de Pologne, X. 252.

Philippines. Situation de ces Iſles, IV. 26 & ſuiv. Leur diviſion, *ibid.*, ſituées dans la Zone-Torride, 34 ; Peuples qui les habitent, 35 & ſuiv. Deſcription particuliere des quatre principales Iſles de cet Archipel, 37 & ſuiv. Découverte de ces Iſles, 60 & ſuiv. Hiſtoire naturelle de ces Iſles, 74 ; tremblement de terre, 75 : fertilité de ces Iſles, *ibid.* ; fruits remarquables, *ibid.* arbres, 76 & ſuiv. plantes & racines, 77 & ſuiv. population des animaux, 80 & ſuivantes ; oiſeaux, 81 ; abeilles, 83 ; poiſſons, *ibid.* ; crocodiles, 84 & ſuiv. Différens Peuples qui habitent ces Iſles, 85 & ſuiv. Mariages, 87 ; uſages particuliers, 88 ;

induſtrie, 89; figure des Peuples qui habitent ces Iſles, *ibid.* Repas amuſans, 90. Religion, *ibid.* & ſuiv.
Phorokzad, Roi de Perſe, IV. 212.
Photius, (ſchiſme de.) VI. 245 & ſuivantes.
Phraate I, Roi de Perſe, IV. 186.
Phraate II, Roi de Perſe, IV. 186.
Phraate III, Roi de Perſe, IV. 186.
Phraate IV, Roi de Perſe, IV. 187.
Phraatis, Roi de Perſe, IV. 188.
Phriapatius, Roi de Perſe, IV. 185.
Pierre I. eſt déſigné pour ſuccéder au Trône de Ruſſie, X. 377; eſt proclamé Czar avec ſon frere Iwan, 382. Son génie ſe développe, 390. Il eſt guéri de la peur qu'il a de l'eau, *ibid.* Il ſe marie, 399; répudie ſa femme, 401; ſon portrait, 407 & ſuiv. Il forme une nouvelle Milice, 410; il fait un Traité avec l'Empereur de la Chine, 412; il aime ſa mere, 415; réforme qu'il établit, 419 & ſuiv. Il marche contre les Tartares de Crimée, 421. Il prend Aſoph, 425; il ne prend que le rang d'Officier, 427; fait frapper une médaille, 248; il appaiſe une ſédition, 432; Réglemens qu'il établit en Ruſſie avant de faire ſes voyages, 434 & ſuiv. Il eſt mal reçu à Riga, 437. Son emportement contre le Fort, 439; ſa maniere de voyager, 440; il travaille dans les chantiers de Sardam ſans être reconnu, 441; il eſt reconnu, 443; il aſſiſte à l'entrée de ſes Ambaſſadeurs, 444; il trace une carte, 445; il paſſe en Angleterre, 446; il quitte l'Angleterre, 451; il a une entrevue avec l'Empereur, 452; il retourne à Moſcou, 459; cruautés qu'il y exerce, *ibid.* & ſuiv. Il aſſiſte aux funérailles de le Fort, 463 & ſuiv. Police qu'il établit dans ſes troupes; 464. Changemens qu'il établit dans l'Egliſe, les mœurs & le Gouvernement, 466 & ſuiv. Il fonde des Colléges, 471; il change l'habillement des Ruſſes, 477; il les oblige de ſe faire raſer, *ibid.* & ſuiv. Il inſtitue l'Ordre de Saint André, 480; réforme le calendrier, 481: il entre en guerre avec Charles XII, Roi de Suede, 482 & ſuiv. Son imprudence, 490; ſa douleur, lorſqu'il apprit la perte de la bataille de Narva, 499; ſa prudence, 502. Il a une entrevue avec le Roi de Pologne, 503. Fait une invaſion en Livonie, 508. Il

fait faire un canal, 512; il fait une entrée triomphante dans Moſcou, 316; il bâtit Saint-Pétersbourg, 530; il fait un Traité d'alliance avec le Roi de Pologne, 543; il prend Derpt, 546 & ſuiv. & Narva, 550. Commet une action indigne de lui, 551. Il a une ſeconde entrevue avec Auguſte, Roi de Pologne, XI. 8. Sa prudence à l'égard des Suédois, 12. Il fait tous ſes efforts pour rétablir Auguſte ſur le Trône de Pologne, 19 & ſuiv. Il fait propoſer la paix à Charles XII, 25. Sa ſévérité, 36. Il défait un Détachement de Suédois, 43 & ſuiv. Il bat Charles XII, 59; il fait une entrée triomphante dans Moſcow 176; il prend Riga, 79; il ſe rend maître de la Livonie, 81. Le Turc lui déclare la guerre, 84. Campagne du Pruth, 88 & ſuiv. Il ſe trouve dans une terrible ſituation, 92. Le Grand-Viſir lui accorde la paix, 99. Fait célébrer ſon mariage avec Catherine Ire. 106. Il fait une armée Suédoiſe priſonniere, 123; il ſe rend maître d'une flotte Suédoiſe, 128. Fait une entrée triomphamte à St. Péterſbourg, 129. Son fils lui cauſe des chagrins, 132. Il punit ſes Miniſtres, 139 & ſuiv. Il inſtitue l'Ordre de ſainte Catherine, 140; il cherche à amuſer ſon Peuple, *ibid.* & ſuivantes; il appaiſe les troubles de Pologne; 153; il ſe venge du Roi de Danemarck, 155. Ses nouveaux voyages en Europe, 161 & ſuiv. Fait un traité d'alliance avec la Suede, 174. Il fait arrêter les complices de la conjuration de ſon fils, 205. Sa cruauté, 212 & ſuiv. Police dans le Gouvernement, 230 & ſuiv. Il continue la guerre avec la Suede, 234; il fait la paix, 237. On lui donne le titre d'Empereur, 241 Il met de l'ordre dans ſes Finances, 246; il donne des Réglemens ſur les Aſſemblées de Société; 248; il veut établir la Muſique en Ruſſie, 249. Preuves de ſon amitié, 254. Il marche contre les Perſes, 255 & ſuiv. Fait la conquête de Derbent, 262. Il fait un Traité avec le Roi de Perſe, 266; il réforme des abus qui ſe ſont introduits dans l'Egliſe, 271; ſe déclare protecteur de la famille de Charles XII. 272. Il fonde une Académie des Sciences, 281; il eſt jaloux, 283; ſon dernier acte de Souverain, 290 & ſuiv. ſa mort, *ibid.*; ſes enfans, 291; ſon portrait, *ibid.* & ſuiv.

Pierre II, Czar de Ruſſie, XI. 150. Eſt proclamé, 336. Il ſe dérobe à la tyrannie de Menzikof, 343; ſa mort, 363.

Pierre, Duc de Holſtein, épouſe Catherine d'Anhalt-Zerbſt, XI. 521. Il eſt proclamé Empereur de Ruſſie ſous le nom de Pierre III, 540; il eſt aimé du Peuple, 541; fait paroître ſon amitié pour le Roi de Pruſſe, 542; il s'empare des biens du Clergé, *ibid.* il fait la paix avec le Roi de Pruſſe, 543; ſa mort, ſon portrait, 544 & ſuiv.

Pierre, (*Saint*) *Magdeleine*, (*Sainte*) (*Iſles*) XV. 359.

Pigeons verts, VIII. 491.

Pila, (Corrégiment de) XIV. 230.

Pinçon, (*Yanez*) paſſe en Amérique, XII. 43.

Pinçon, (*Martin*) ſe ſépare de Colomb, XII. 25.

Piri, Province du Royaume de Zoango, VII. 545.

Pieura, (Corrégiment de) XIV. 200.

Pizare. (*François*) Sa naiſſance, XIV, 436. Il s'embarque pour aller au Pérou, 437; il eſt joint par Almagre, 438; il aborde à Tumbez, 442; tient le langage d'un Apôtre, 444; les armes à feu effrayent les Péruviens, 445. Origine du nom Pérou, 447. Pizare fait un ſecond voyage au Pérou, 448: Il défait une Nation de Péruviens, 450. Ce qui lui facilite la conquête du Pérou, 451. Il a une entrevue avec Atahualipa, Inca du Pérou, 454 & ſuiv. Richeſſes immenſes qu'il trouve chez cet Inca, 456. Il lui annonce la Religion Chrétienne, 458. Il attaque les Péruviens, 460; il fait l'Inca priſonnier, *ibid.* & ſuiv. Richeſſes que l'Inca offre pour ſa rançon, 465; le frere de l'Inca en offre beaucoup davantage, 466: il fait périr l'Inca, 471 & ſuiv. Caractere d'Atahualipa, dernier Inca, 476 & ſuiv. Les Péruviens ſe révoltent, 479 & ſuiv. Un Officier Eſpagnol veut diſputer à Pizare la conquête du Pérou, 483 & ſuiv. Politique de Pizare: il fonde une Ville, 491. Charles-Quint lui donne le titre de Marquis, *ibid.* Almagre lui diſpute l'honneur de la conquête, 493 & ſuiv. Il continue ſes conquêtes, 514. Conjuration formée contre lui, 518 & ſuiv. Son imprudence, 520. Il eſt aſſaſſiné, 522 & ſuiv. Son portrait, 525 & ſuiv. On veut venger ſa mort, 528.

Pizare, (*Fernand*) eſt mal reçu à la Cour d'Eſpagne, XIV. 513.

Pizare. (*Gonzale*) Triſte ſituation dans laquelle il ſe trouve, XIV. 515. Il

prend les armes contre le Vice-roi du Pérou, 557 & ſuiv. Se livre à la débauche, devient cruel, 564 & ſuiv. 592 & ſuiv. Ses partiſans l'abandonnent, 593 : il eſt abandonné de ſes troupes, 597, & fait priſonnier, 598 : eſt mis à mort, 599 : ſon caractere, 601.

Plata, Archevêché de la) XIV. 224.

Plata, (Corrégiment de) XIV. 225.

Plelo. (le Comte de) Son courage, XI. 390.

Pleſſeou, Miniſtre d'Alexis, eſt aſſommé par le Peuple, X. 336.

Pocahontas, Princeſſe Indienne : ſon Hiſtoire, XII. 282 & ſuiv.

Poiſſon volant, VII. 443.

Poiſſons de la Chine, I. 131 & ſuiv.

Poiſſons monſtrueux, VIII. 338.

Polaires, (*Terres*) XVI. 1 & ſuiv.

Pologne. La guerre civile s'y allume, XI. 19, 110, 310.

Poloiſko, (terrible ſiége de) IX. 464. Cette Ville eſt priſe par les Polonois, 465.

Polonois. Leurs calamités, IX. 165.

Polynéſie, (*la*) XV. 348.

Pondichéri, III. 185 & ſuiv. Sa fondation, 193 : ſes révolutions, 194 & ſuiv. Ses accroiſſemens, 200. Induſtrie des Brames qui y ſont établis, 205 : ſituation de cette Ville, 206 & ſuiv.

Pongos, ou *Singes* reſſemblans à l'homme, VII. 527.

Pont, (*le*) V. 473.

Popayan, (Province de) XIV. 154.

Popayan, (partie du) XIV. 115.

Popo, (Royaume de) VIII. 115 & ſuiv.

Porcelaine de la Chine, I. 185.

Porco, (Corrégiment de) XIV. 228.

Porto-Santo, (Iſle de) VIII. 616.

Portorie, (les Iſles de) XIII. 445 & ſuiv.

Poſarski, (*Michel*) eſt mis à la tête du Gouvernement Ruſſe, X. 258. Sa généroſité, 263 : il bat les Polonois, 267 : il reprend Moſcow, 269 : ſon courage, 290.

Poſſevin, Jéſuite, eſt chargé de faire la paix entre la Ruſſie & la Pologne, IX. 475.

Potocki, Primat de Pologne, eſt maltraité par Anne Iwanouna, XI. 403 & ſuiv.

Préobazinski, (le Régiment de) X. 464.

Prêtre-Jean, d'Aſie. Origine de cette fable, II. 524.

Prince, (Iſle du) VIII. 488.

Priſons des Turcs, VI. 40.

Providence, (Iſle de la) IV. 109.

Puces de ſable, VIII. 506.
Pulpo; animal ſingulier, XIV. 427.
Pultava, (bataille de) XI. 57 & ſuiv.
Putivol; barbarie qui s'y commet, X. 190.
Pylſtaarts, (Iſle de) IV. 130.
Pyramides de Juthia, II. 255.
Pyrates d'Afrique, VIII. 433.

Q

QUADRUPEDES de la Chine, I. 131.
Quang-Tcheou, Iſle de la Chine, I. 77.
Quebec, XII. 71 & ſuiv. Sa fondation, 216.
Quérimba, Iſle de la Côte Orientale d'Afrique, VII. 339.
Quibo, (*Iſle*) XV. 313.
Quiſoro, (Pays de) VIII. 177.
Quilliga, Pays de la Côte Malaguette, VIII. 315.
Quillota, (Corrégiment de) XIV. 300.
Quiſpicanchi, (Corrégiment de) XIV. 214.
Quito, (Audience de) XIV. 129.
Quixos, (Province de) XIV. 452.
Quoja, Pays de la Côte Malaguette, VIII. 314. Autorité du Roi, 329 & ſuiv.

R

RADHI, Calife, V. 91.
Radzivil, (le Prince) bat les Ruſſes en pluſieurs rencontres, IX. 476.
Ragotzzi, eſt proclamé Prince de Tranſilvanie, V. 334.
Rancagna, (Corrégiment de) XIV. 299.
Raſchad, Calife, V. 107.
Rat muſqué, (*le*) XII. 186.
Réductions du Paraguay; ce que c'eſt, XIV. 254 & ſuiv.
Regnauld, Roi de Norvege, XVII. 72.
Regnier, Roi de Norvege, XVII. 84.
Religieuſes Grecques, VI. 284.
Renards de Sibérie, XVII. 492.
Reptiles de la Chine, I. 137.
Requin des parages de Siam, II. 291.
Rey, (Capitainie del) XV. 28.
Rhodes, V. 561 & ſuiv. Priſe par les Turcs, V. 277.
Rio-Grande, (Capitainie de) XV. 5.
Rio-Grande; Riviere de l'Afrique Septentrionale, VIII. 362.
Rio-San-Domingo; Riviere de l'Afrique Septentrionale, VIII. 362.
Rixa, mere de Cazimir I, IX. 166 & ſuiv.
Roi Guillaume, (Iſle du) IV. 109.
Roi Noir; ſa mort, conjuration contre ſon ſucceſſeur, II. 198.
Rois, (Iſle des) IV. 129.
Rois, (Iſles des) XV. 348.

Roll, premier Duc de Normandie, XVI. 519 & ſuiv.
Roller, Roi de Norvege, XVII. 63.
Romain, IX. 217.
Roſtilas I, IX. 213.
Roſtilas II, IX. 221.
Roterdam, Iſle de) IV. 130.
Roterdam, [Iſle de) XV. 378.
Roule. (*du*) Son aventure tragique en Abiſſinie, VII. 298 & ſuiv.
Routan, (Peuples de) II. 480 & ſuiv.
Ruſiſco, Ville du Royaume de Caoyor, VIII. 455.
Ruminagui. Son horrible cruauté à l'égard d'un Péruvien, XIV. 478.
Rurich II, IX. 219.
Rurich, IX. 122 & ſuiv.
Ruſſie. (*la*) Son étendue, ſa diviſion, IX. 1, & ſuiv. ſes différens Gouvernemens, 3 : climat & productions, 41 & ſuiv. fruits, légumes, 46 : gibier, 48 : rivieres, canaux, *ibid.* population, 54 : revenus du Souverain, 58 : forces militaires, 59 : Officiers Généraux, 62 : Artillerie, *ibid.* forces maritimes, 63 : Gouvernement, 66. Les Grands Ducs embraſſent la Religion Chrétienne, 67 : leurs armes, *ibid.* Monnoie, 68 : Juſtice, 69 & ſuiv. Les grands Seigneurs, leurs titres, 70. Principales Familles, *ibid.* ſimple Nobleſſe, 71 : le Patriarche, 75 : Code, 77 : ſupplices, *ibid.* Mœurs, uſages, 81 : habits, 83 & ſuiv. Maiſons, meubles, 89 : vivres, 90 : boiſſon, 91 : débauche des femmes, 92 : Carnaval, *ibid.* bains, 93. Mariages, 94 : adultere, comment puni, 96 : Mariage du Souverain, 97 : Ecoles, 98. Muſique, *ibid.* Religion, 99 & ſuiv. Vénération pour les images, 109 ; Prêtres & Moines, 112 ; Archevêques, Evêques, 114 ; jeûnes, 115 ; premiers Souverains, 116 & ſuiv. premiers Peuples qui l'habitent, 117. Faux Prophetes, 180. Une partie eſt ſoumiſe par les Polonois, 183. Ce Pays eſt conquis par les Mongous, 242. Soixante-dix Ambaſſadeurs arrivent à la Cour de Moſcow, 376. Diſpute dans l'Egliſe, 412 : eſt ravagée par le Can de Crimée, 457. Son Gouvernement ſous la premiere Race, 7 & ſuiv. Gouvernement Eccléſiaſtique, 9 : Patriarches, 18. Jours de Fêtes, 29. Cet Empire eſt déſolé par la famine, 111. Mal gouvernée, 253. Epoque de la grandeur de la Ruſſie, 281. Il reſte peu de Mémoires ſur ſon Hiſtoire, 311. Diſpute de Religion, 386. Premiere Marine, 424. Etonnante ré-

volution qui y arrive, XI. 481.

S

SABATI SEVI, Impoſteur, V. 366.
Sabi; Capitale du Royaume de Juida, VIII. 51.
Sabia & Inhamba, Royaume de l'Afrique Méridionale, VII. 350.
Sabu, (Royaume de) VIII. 140 & ſuivantes.
Sabu, (Iſle de) IV. 107. XIII. 483.
Sacrificateurs du Mexique, XIII. 66.
Sagna, (Corrégiment de) XIV. 198.
Saints (*les*) Iſles, XIII. 518.
Sal, (Iſle de) VIII. 602.
Salaheddin, paroît dans l'Hiſtoire, V. 109. Bat les Chrétiens, 110: ſa mort, 111.
Salamandre, VIII. 196.
Salamine, V. 607.
Salomon, (Iſles de) XV. 355.
Saltikou, périt dans les tourmens, X, 248.
Samanides, (Dynaſtie des) en Perſe, IV, 215.
Samar, une des principales des Philippines; ſa ſituation, IV, 37; ſes habitions, 38.
Sambola, Prince Peul; ſon Hiſtoire, VIII, 477 & ſuiv.
Samoïdes; leur barbarie, XI, 136.
Samojicie, (*la*) XVI. 93: Habitans, 96: occupation, 103: richeſſes, 104: Mariages, 105: Enfans, 107: Religion, 108: Caractere, 110: Mœurs, 112: Productions, 114: Hiſtoire naturelle, 115 & ſuiv.
Samos, V. 596.
Sandrocotus, fonde une Monarchie, II, 156 & ſuiv.
San-Jago, (Iſle de) VIII, 598.
Sanlic, Royaume de) VIII. 494.
Sans-fonds, (Iſle) IV, 133; XV. 389.
Sans-nom, (Iſle) IV. 132; XV. 428.
San-Salvador, (Iſle de) eſt découverte, XII, 17.
Santa, (Corrégiment de) XIV, 190.
Saphis, (inſtitution des) V. 234.
Saphis. Leurs armes, VI. 51: leur ſolde, 52: ſont mal diſciplinés, 53.
Sapieha, (*André*) marche au ſecours des Livoniens que les Ruſſes traitent avec la derniere inhumanité, IX. 447: il bat les Ruſſes, 458.
Sapor II, Roi de Perſe, IV, 197 & ſuiv.
Sapor III, Roi de Perſe, IV, 199.
Sara. (Déſert de) Sa deſcription, ſes habitans, VIII, 530 & ſuiv.
Sarraſins, (*les*) font des courſes dans l'Abiſſinie, VII, 146 & ſuiv.
Sarbazas, Roi de Perſe, IV. 211.

Saxe,

Saxe, (*Maurice Comte de*) eſt élu Duc de Courlande, XI. 325. Il a une conteſtation avec Menzikof, 326; eſt aimé d'Anne Iwanouna, 329; il retourne en Ruſſie, 502.
Scanderberg, V. 249.
Scandinaves. Leur paſſion pour la guerre, XVI. 499; leur éducation, *ibid.* & ſuiv. duels, 498; population, 500; maniere de faire la guerre, 503; armes, 505 & ſuiv. caſques, 509; expéditions maritimes, 510; pirateries, 511; cauſes de leur puiſſance, 513; vaiſſeaux & flottes, 517; mœurs & uſages, 541; leur goût pour les plaiſirs de la table, 542; maniere dont ils traitoient leurs femmes, 546; mariages, 555; chaſteté des femmes, 556; funérailles, 558; Arts & Sciences, 562; Agriculture, 564; habitations, 566; Commerce, 568; Aſtronomie, 569; caracteres ou lettres, 572; Langue, 578; Poëſie, XVII. 2; Fables ou Fragmens de l'Edda, 14 & ſuiv.
Scandinavie, (*la*) n'eſt pas la pépiniere des hommes, comme les Romains l'ont dit, V. 199.
Scha-Rouk, Roi de Perſe, IV. 269.
Schabour ou *Sapor I*, Roi de Perſe; ſon regne, IV. 193 & ſuiv.
Schaffirof, évite la mort à ſollicitation de Catherine Ire. XI. 264.
Schodabendé, Roi de Perſe, IV. 232.
Schouten, (Iſle de) IV. 109, 142.
Scio, V. 598.
Sébaldes, (*Iſle*) XV. 267.
Sébaſte, V. 270.
Séfi, (*Iſmael*) Fondateur de la Dynaſtie des Sofis de Perſe, IV. 230 & ſuiv.
Séfi II, Roi de Perſe, IV. 236.
Ségéripe, (Capitainie de) XV. 11.
Ségura de la *Frontera*; ſeconde Ville Eſpagnole au Mexique, XIII. 212.
Séguro, (Capitaine de Porto (XV. 17.
Seleucus, IV. 183.
Seleucus, Roi de Perſe, IV. 180.
Seleucus-Callinicus, Roi de Perſe, IV. 180.
Seleucus-Ceraunus, Roi de Perſe, IV. 181.
Seleucus-Philopator, IV. 181.
Sélim, ſe révolte contre ſon pere, V. 263; eſt défait par ſon pere & épargné, 264; eſt proclamé Empereur, 265; ſes cruautés envers ſes parens, 267; attaque les Perſans, 268; ſes conquêtes, 270 & ſuiv. ſa mort, ſon portrait, 273.
Sélim II, Empereur des Turcs, attaque les Ruſſes, IX. 452; il eſt

battu, 453.
Selim III, V. 288 ; fait la conquête de l'Isle de Chypre, 289 ; sa flotte est battue, 290 ; bâtit le Fort des Dardanelles, 291 ; sa mort, son portrait, 292 & suiv.
Seljoucides, (les) d'où ils tirent leur nom, V. 199.
Seljoucides, (Dynastie des) en Perse, IV. 220.
Sénégal, (Contrée du) VIII. 487. Sa division, *ibid.* Animaux des pays qui sont aux environs, 508 ; poissons qui se trouvent dans la mer, 506 ; bancs de poissons, 507 ; coquillages, 508 ; arbres, arbrisseaux, *ibid.* ; arbustes, 510.
Sérail du Grand-Seigneur, (les Domestiques du) VI. 13 ; ses jardins, 19.
Serbite, Isle de la Mer des Indes, III. 592.
Serpens de mer, (le) XVI. 402.
Serves, (République des) VIII. 463.
Servie, (la) V. 547.
Sesostris, son expedition, II. 149 & suivantes.
Sestos, Royaume, VIII. 281 & suiv.
Shah-Jehan, Empereur du Mogol, II. 585.
Shérifs, ce que c'est, VI. 397 & suiv.
Siam, (prise de) II. 191.
Siam, (infidélité & cruauté d'une Reine de) II. 189. Révolutions de ce Pays, *ibid.* 200. Mouvemens que cause l'arrivée des François dans ce Pays, *ibid.* 205 & suiv. Ensuite malheureuse du Ministre de ce Pays, 213. Les François abandonnent Siam, *ibid.* & suiv. Description de ce Pays, *ibid.* 235 & & 244 ; son Histoire naturelle, *ibid.* 263 ; ses productions, *ibid.* 265. Cérémonies de l'ouverture du labourage, *ibid.* 266 ; quadrupedes de ce pays, 276 ; maniere de prendre les éléphans dans ce pays, 284 & suiv. Oiseaux, reptiles, insectes, poissons de ce pays, *ibid.* 288 ; les métaux & ses mines, *ibid.* 296.
Siamek, Prince des Perses ; IV. 146.
Siamois, (Histoire des) II. 183 & suiv. Révolutions de leur pays, *ibid.* 189. Ils secouent le joug des Peguans, *ibid.* 194. Leur Gouvernement, *ibid.* 302. Les personnes tirées parmi eux, 306. Leurs Tribunaux, *ibid.* 309 & suiv. Forme des Jugemens, *ibid.* 314. Epreuves en usage dans ce pays, *ibid.* 317. Supplices, *ibid.* 319. Leur Milice & leur maniere de combattre ; *ibid.* 321 & suiv. Leurs forces maritimes, leurs navires, leurs galeres, *ibid.* 325 & suiv. Revenus du Roi, *ibid.* 330. Commerce, 331 &

ſuiv. Bonne foi de ce Peuple, *ibid.* 333 & ſuiv. Leurs meſures, *ibid.*; leurs maximes tyranniques, *ibid.* 339; Loix de la ſucceſſion, *ibid.* 342; leurs études, leurs Sciences & Arts, *ibid.* 343; leur Langue, *ibid.* & ſuiv. Education des enfans, *ibid.* 646. Leur Philoſophie, *ibid.*; leur diviſion de l'année, *ibid.* 347; ce qu'ils penſent des éclipſes, *ibid.* 348; leur Médecine, 349. Maladies auxquelles ils ſont ſujets, *ibid.* 350; leur Poëſie, leur Muſique, *ibid.* 351; leurs Arts méchaniques, *ibid.* 352 & ſuiv. leur Religion, *ibid.* 356 & ſuiv. Fêtes religieuſes, *ibid.* 362; leurs mariages, *ibid.* 376 & ſuiv. Pouvoir des peres ſur leurs enfans, *ibid.* 379; funérailles des Grands, *ibid.* 380; Spectacles & Théâtre, *ibid.* 384; cerfs volans, *ibid.* 386; luttes, *ibid.* courſe de bœufs, *ibid.*; combats d'éléphans, *ibid.* 387; combats des éléphans & des tigres, *ibid.* 388; divertiſſemens ordinaires des Siamois, *ibid.* 388. Ce Peuple eſt pareſſeux, *ibid.* 390. Sa frugalité, *ibid.*; liqueurs, *ibid.* 392; politeſſe, *ibid.* 393; ſalut, *ibid.*; habillement, *ibid.* 397 & ſuiv. Voitures, *ibid.* 399; parafols des Siamois, *ibid.* 401; la taille des Siamois, *ibid.* 402; leur propreté, *ibid.* 404; leurs mœurs, *ibid.* 405; leur ſuperſtition, *ibid.* 406. Ils purifient les femmes par le feu, *ibid.* 408; ils ſont enclins au vol, *ibid.* 409. leur modeſtie, *ibid.* 410. Nations étrangeres établies parmi eux, *ibid.* 414 & ſuiv.

Sibérie, (*la*) IX. 17; ſoumiſe aux Ruſſes, 487. Les Ruſſes y étendent leurs conquêtes, X. 104. Sa ſituation & ſa diviſion, XVII. 128: ſes limites, 129; climat, 133 & ſuiv. Terroir, 139. Les Habitans ſont ſujets au goître, 142: quand elle fut découverte, 150: Peuples qui habitent ce pays, 210 & ſuiv. Où commence la Sibérie proprement dite, 235. Prêtres & Sorciers, 313. Mariages, 321 & ſuiv. Funérailles, 345: éducation, 354: noms d'hommes & de femmes, 356: nourriture, 359: habitations, 365: meubles & habillement, *ibid.* & ſuiv. Occupations & amuſemens, 382 & ſuivantes. Mœurs, coûtumes & caractere, 399 & ſuiv. Commerce, 411 & ſuiv. Arts & Sciences, 433 & ſuiv. Inſtrument de Muſique, 465: maladies, 466 & ſuiv. Hiſtoire naturelle, 483 & ſuiv.

Chaſſe de ces Peuples, 493 : poiſſons, 530 : arbres, arbuſtes & plantes, 543 : minéraux, 556 : volcans, 575.

Sibir, ancienne Ville qui donne le nom à la Sibérie, XVII. 224 & ſuiv.

Sibu, une des Philippines, IV. 32.

Sierra, (Evêché de *Santa-Cruz* de la) XIV. 240.

Sierra-Leona, (Région de) VIII. 340. Iſles & Fort Anglois, 341 : Riviere de ce nom, 344 : Habitans, 345 : Femmes, Ecole des Filles, *ibid.* : Danſes, 346 : Religion, 347 & ſuiv. Converſion de pluſieurs Negres, 348 : Enterremens, *ibid.* Loix, Gouvernement, 349 & ſuiv. Sépulture des Rois, *ibid.* : Loix, Juges, 351 : Avocats, *ibid.* : Pirates, 352 : Eſclave diſtingué, 353 : climat, productions, 354 & ſuiv. Animaux, 356 : poiſſons & coquillages, 358 & ſuiv. Commerce, 359.

Sigiſmond I, Roi de Pologne, trahit Baſile IV, IX. 352, 353.

Sigiſmond II, Roi de Pologne, entre en Ruſſie à la tête d'une armée, X. 217. On lui propoſe de proclamer Czar ſon fils Uladiſlas, 220. Son imprudence, 223, 248. Il rentre en Ruſſie à la tête d'une armée, 270 : il l'évacue, 272.

Sigiſmond III, Roi de Pologne, fait une treve de 20 ans avec les Ruſſes, IX. 526.

Siméon, IX. 258.

Siméon, Prince de Tartarie, veut avertir Théodore des crimes de Godunou ; mais celui-ci le fait périr, IX. 342 & ſuiv.

Sin, (Royaume de) VIII. 438.

Sinan Pachu, introduit une nouvelle forme de Gouvernement à Tunis, VI. 532 & ſuiv.

Si-Nang, Ville de la Chine, I. 76.

Sicinki, IX. 34.

Siroès, Roi de Perſe, IV. 210.

Siward, Roi de Norvege, XVII. 83.

Skiros, V. 607.

Smerdis le Mage, Prince de Perſe, IV. 167.

Smirne, V. 479.

Smolenſco, (le Duché de) IX. 8.

Smolensko, (deſcription de la Ville de) X. 218 : eſt aſſiégée par les Polonois, 219 : elle eſt priſe & ſaccagée, 250 & ſuiv.

Sobieski, (*Jean*) bat les Turcs, V. 358 : ſa mort, 386.

Socotra, (Iſle de) V. 150. & ſuiv.

Sofala, (le Royaume de) VII. 348.

Sogdien, maſſacre ſon frere Xercès II, Roi de Perſe, IV. 171.

Soko, (Royaume de) VIII.

122. Habitans, *ibid.*
Solard, Iſle des Indes, III. 589.
Soldat, (action héroïque d'un jeune) X. 518.
Soldats Suédois. Leur déſeſpoir, XI. 65.
Soliman, Roi de Perſe, IV. 239.
Soliman I, V. 276; prend Belgrade, *ibid.*; prend Rhodes, 277; Bude, 279. Fait une nouvelle expédition en Europe, 280; aſſiege Vienne, 281; prend Bagdad, 282. Ses conquêtes en Afrique, 283; aſſiege Malthe, 285; ſa mort, ſon portrait, *ibid.* & ſuiv.
Soliman II, fait des difficultés pour accepter l'Empire, V. 369. Ses Provinces ſe révoltent, 370. Les Impériaux font de nouvelles conquêtes dans ſes Etats, *ibid.* Il envoie une armée en Hongrie, 373; ſa mort, 375; ſon caractere, *ibid.*
Soliman, regne ſur les Turcs en Europe, V. 239: il eſt tué, 240.
Soliman, Calife, V. 70.
Solitaire, (Iſle) XV. 366.
Sologo, Iſle méridionale des Indes, III. 585.
Sombrera, Iſle, XIII, 476.
Sommers; premier voyage qu'il fait aux Bermudes, XIII. 313.
Sonho, Province de Congo, V. 468. Richeſſes du pays, caractere des Habitans, 469; leur habillement, *ibid.* & ſuiv. Gouverneur ou Mani, 470; ſort de ſa veuve & de ſes enfans, 471.
Sophia; V. 545.
Sophie, (la Princeſſe) veut éloigner du Trône Pierre I, ſon frere, X. 376. Elle excite une révolte à Moſcow, 378: elle fait maſſacrer pluſieurs Seigneurs, 380: eſt déclarée Régente, 382: ſon génie, ſon portrait, 384: ſa haine contre Pierre, 385: elle veut faire aſſaſſiner Pierre, 403: elle eſt enfermée dans un Couvent, 407: elle veut cauſer un ſoulévement, 430: elle veut exciter encore une révolte, 454: ſon portrait, 461; ſa mort, 462.
Sophis, (*les*) Rois de Perſe, IV. 229.
Sorciers des Colonies Angloiſes dans l'Amérique, XII. 317.
Sou-tcheou, Ville de la Chine, I. 73.
Spiritu Sancto (Capitainie de) XV. 19.
Spitzberg, (*le*) XVI. 66: Climat, 67: Hiſtoire naturelle, 69.
Staniſlas-Leczinski; ſon portrait, X. 539 & ſuiv. Il eſt élu Roi de Pologne, 541; eſt couronné, XI. 9; il gagne l'affection des Polonois, 26: va trouver Charles XII à Bender, 114: paſſe en France, 117: il renonce une ſe-

conde fois au Royaume de Pologne, XI. 413.
Stankoraxin, Chef des Coſaques, ravage la Ruſſie, X. 330 : il eſt arrêté & pendu, 352.
Strelitz, (*les*) ſe révoltent, X. 378 : font d'horribles maſſacres, 379 & ſuiv. 388 : ſont punis, 389 : ils ſont abolis, 454.
Streſchneu, pere de la Czarine, X. 310.
Sud, (Iſle de la mer du) XV. 295.
Suede, (*la*) eſt dans un triſte état, XI. 124 & ſuiv.
Suénon, Roi de Norvege, XVII. 95.
Suez; (l'Iſthme de) V. 144.
Sviatopolk, IX. 189.
Svintoſlas II, IX. 218.
Swiatoſlas, IX. 132. Il dédaigne l'or, 141.
Suibdager, Roi de Norvege, XVII. 46.
Suiski, (*Baſile*) eſt déclaré Régent de Ruſſie, IX. 383.
Suiski, (*Baſile*) eſt conduit ſur l'échafaud, X. 162; on lui accorde ſa grace, 163 : il ſouleve les eſprits contre le faux Démétrius, 167 : il ſe met à la tête des conjurés, 170 : il eſt proclamé Czar, 181 : il pourvoit à la ſureté des Polonois qui ſont à Moſcow, 183 : il ſe conduit avec imprudence, *ibid.* : il s'éleve une révolte contre lui, 184 toutes les Villes de l'Ukraine ſe révoltent contre lui, 186 : il bat les rebelles, 188 : il les défait encore, 189 & ſuiv. Sa dureté le fait haïr, 192 : il ſe marie, 197 : il demande du ſecours au Roi de Suede, 204 : ſes troupes ſont toujours battues, *ibid.* On veut le dépoſer, 209. Ses inquiétudes, 210. Il fait empoiſonner ſon frere qui lui a rendu les plus grands ſervices, 222 : il eſt dépoſé, 230 : il eſt raſé & mis dans un Couvent, 231 : il eſt enlevé & mis en priſon, 237 : ſa fierté devant le Roi de Pologne, 236 : ſa mort, 237.
Suiski, (*Michel*) rend les plus grands ſervices au Czar ſon frere, X. 213 & ſuiv. Le Czar le fait périr, 222.
Sultanes de l'Empereur Turc, VI. 1 ; comment elles ſont gardées, 6.
Sumatra. Son étendue & ſa poſition, III. 416 : Montagnes, 417 : Rivieres, *ibid.* & ſuiv. Climat, 418 : productions, 419 & ſuiv. Royaumes, 421 : Poſſeſſions des Hollandois, 423 : Habitans, *ibid.* Poſſeſſions des Anglois, 424 : Iſles qui ſont à la Côte Occidentale, *ibid.*
Sundi, Province du Royaume de Congo, VII. 475.
Sundiva, (l'Iſle de) II. 457.
Surinam, Ville du Pégu, II. 433.

Surinam, (Inſectes de) XV. 167. Arbres, fruits, 170 & ſuiv.
Surate, III. 190.
Sus, (Royaume de) VI. 420.
Suſſat, (la Ville de) ſe ſoumet au faux Démétrius, X. 205.
Syrene, (*la*) XVI. 398.
Syrie, (*la*) V. 445.
Syriques, (les Habitans de la Région) VI. 568.
Syros, V. 594.

T

TABAO. Origine de ce mot, XIII. 382.
Tabago, (Iſle de) XIII. 541.
Tabon, (Pays de) VIII. 181.
Taeaſoh, Prince Arabe, V. 102 & ſuiv.
Tafilet, (Royaume de) VI. 419.
Tahi, Calife, V. 94.
Thamurah, Prince des Perſes, IV. 147.
Taiti ou *Otahiti*, (l'Iſle de) XV. 549; Productions, 551; animaux, 552; climat, 553; Habitans, *Ibid.*; mœurs, 554; nourriture, 555; boiſſon, induſtrie, 556; maiſons, 560; mariages, *ibid.*; caracteres, 564; Loix, Gouvernement, 569; maladies, Médecins, 571; funérailles, *ibid.*; deuil, 572; maladie vénérienne, 573; libertinage, 579; amuſemens, 581, 582; Muſique, 585; chandelles, 587; Religion, 588; leurs Dieux, 595; guerres, 596.
Talapoins, Prêtres Siamois, II. 366 & ſuiv. leur regle, *ibid.* 371.
Talapouines, Religieuſes de Siam, II. 375 & ſuiv.
Tamaraca, (Capitainie de) XV. 8.
Tamerlan. Abrégé de ſon Hiſtoire, IX. 281.
Tamboura, (Royaume de) VIII. 494.
Tarma, (Corrégiment de) XIV. 195.
Tartarie, (*la petite*) V. 551.
Tartares-Mantcheous, I. 57 & ſuiv. Tartares Mogols, 631.
Tartares de Budziac, leur maniere de faire la guerre, XI. 427 & ſuiv.
Taumaca, (Iſle de) XV. 350.
Tauris. Sa deſcription, IV. 503.
Taya ou *Chicas*, (Corrégiment de) XIV. 228.
Témirklunk, Prince Tartare, IX. 283.
Témugin. Voyez *Zingis-Kham*.
Ténédos, V. 607.
Ténériffe, (l'Iſle) VIII. 610.
Tenitilaus, (*les*) Peuples du Mexique, XII. 482.
Tépeaques, (*les*) Nation du Mexique, XII. 473.
Ternate, une des Moluques; ſa deſcription, III. 563; ſes Villes, *ibid.* & ſuiv. Volcan, 565; qualités naturelles de l'Iſle, 566.

Terre-Neuve, (Iſle de) XIII. 299 & ſuiv. Iſles qui ſont aux environs, 304 & ſuiv.
Terres découvertes par le Maire, IV. 131.
Thamas, Roi de Perſe, IV. 231.
Thamas, déclaré ſucceſſeur à la Couronne de Perſe, IV. 258.
Thamas-Kouli-Kan, attaque & bat le Grand-Mogol, II. 599; monte ſur le Trône de Perſe, IV. 268, prend le nom de *Scha-Nadir*, 269; eſt maſſacré, *ibid.* Traits hiſtoriques qui le concernent, XI. 409; dépoſe le Roi de Perſe, 411; fait un Traité avec la Ruſſie, 412; ſe fait proclamer Roi de Perſe, 428.
Thé; arbre qui le produit, I. 126 & ſuiv. XVIII, 24.
Thebes, V. 520.
Théodore, fils d'Iwan IV, IX. 490. Il ſuccede à ſon pere ſous le titre de Théodore I, 514: il eſt couronné, 517: ſon eſprit & ſon jugement, 518 & ſuiv. On a envie d'uſurper ſa Couronne, 521 & ſuiv. Il fait faire les funérailles de Démétrius ſon frere, 529: il pleure en voyant le Can de Crimée ravager ſes Etats, 532. Pendant que les ennemis ravagent ſes Etats, il viſite les Monaſteres, 535: il reçoit des Ambaſſadeurs de Perſe, 542: Il fait fortifier les Villes de Ruſſie, 545: il marque de la colere à Godunou, 547: il eſt empoiſonné par ſon Miniſtre, *ibid.*: ſa mort, 549: ſon portrait & ſon caractere, *ibid.* & ſuiv.
Théodore II, fils de Godunou, eſt proclamé Czar, X. 143. Il eſt abandonné de tous les Soldats, 146 & ſuiv. Il eſt arrêté & mis en priſon, 149: Il eſt mis à mort, 151.
Théodore III, Czar, X. 374. Il veut policer les Ruſſes. *ibid.*: il brûle tous les titres des Nobles, 375: ſa mort, 377.
Thermia, V. 591.
Theſſalie, (*la*) V. 522.
Thogrul-Beg, abat la puiſſance des Califes & forme un grand Empire, V. 98 & ſuiv.
Thomas, (Iſle Saint) XIII. 471.
Thomé, (Iſle Saint) VIII. 588.
Thomé, (*San*) III. 208.
Thorn, (affaire de) XI. 300 & ſuivantes.
Tibet, (deſcription du) II. 481 & ſuivantes.
Ticao; une des Philippines, IV. 27.
Tidor; une des Moluques; ſa deſcription, III. 568: ſes Villes, *ibid.* & ſuiv.
Thrace, (*la*) V. 530.
Tierra-firme, Royaume; ſa diviſion, XIV. 6; ſes Habitans, 33. Il y a des hommes d'une couleur

extraordinaire, 34 & ſuiv. Leurs maiſons, 38; culture, 39; boiſſons, 40; éducation des enfans, 41; mariages, 42 & ſuiv. Danſes & inſtrumens, 45 & ſuiv. Ils ont de bons chiens, 46; leur bouſſole, 47; Religion, 48; Hiſtoire naturelle, 49 & ſuiv. pêche des Habitans, 69; plantes, fruits, *ib.* & ſuiv. Découverte de ce pays, 85 & ſuiv. Maiſons bâties ſur des arbres, 99.

Timar, Iſle de la Mer des Indes, III. 590 & ſuiv.

Timars; ce que c'eſt, VI. 42.

Timourides, (*les*) en Perſe, IV. 227; diviſés en différentes branches, *ibid.*

Timur-Beg. Son origine, ſa naiſſance, II. 554 & 555: exercices de ſon enfance, 556: ſes premieres armes, 557. Il eſt proclamé Empereur du Zagatai, *ibid.*: il fait la conquête du Royaume de Charam, 558; il diſpoſe d'un Royaume, *ibid.* il fait la conquête du Khoraſan, 559; de l'Azerbijane, *ibid.*; de toute la Georgie, 560: ſes progrès dans la Perſe, 561; il fait faire un maſſacre général dans Iſpahan; prend Chéras, *ibid.* ruine le Kacaſou, 562: il ravage le Mogoliſtan, 563: fait une chaſſe militaire, *ibid.* Son expédition contre le Roi de Cashgar, 564: il fait une irruption dans le Royaume de Capſchac, 565: il entreprend une nouvelle guerre qui dure cinq ans, 567: il fait la conquête de la Perſe & extermine tous les Princes de la Famille royale, 568 & ſuiv. il entre en Europe, 569: marche à la conquête de l'Indoſtan, 570 & ſuiv. y met tout à feu & à ſang, 572: prend les armes contre Bajazet II, Empereur des Turcs, *ibid.* & ſuiv. Fait la conquête de la Natolie, 573: défait Bajazet II, & le traite avec humanité, *ibid.* & ſuiv. Sa mort, ſes ſucceſſeurs, *ibid.*

Tindo, (Peuples établis aux environs de) VIII. 380 & ſuiv.

Tinian; une des Marianes, (IV. 94.

Tipra, (Peuples de) II. 474 & ſuiv.

Tlaſcalans. (*les*) Nation du Mexique, XII. 474 & ſuiv. Sont battus par Cortez, XIII. 82 & ſuiv. Comment ils le reçoivent en revenant de Mexico, 202. Hicotencatl, Général des Tlaſcalans, lui marque de la froideur, 203. L'Empereur du Mexique leur envoie des Ambaſſadeurs, 207.

Tobolsk. (la Ville de) Sa ſituation, XVII. 224.

Tomani, (Royaume de) VIII. 374.

Tomina, (Corrégiment de) XIV. 228.
Tomsk, Ville de la Sibérie, XVII. 239.
Tonquin. Sa situation & l'étendue de ce Royaume, I. 293 : son climat, son terroir, ses productions, *ibid.* & suivantes.
Tonquinois. (*les*) Leur Histoire, état présent de leur Monarchie, I. 285 & suiv. Leurs Sciences & leurs Arts, 304 & suiv. Leur portrait, leurs Loix & leurs Coutumes, 307 : leurs Religions, 317.
Tortue, (Isle de la) XIII. 413.
Torval, acheve de découvrir le Groënland, XVI. 530 & suiv.
Touran-Docke, Roi de Perse, IV. 211.
Trébizonde, (chute de l'Empire de) V. 253 & suiv.
Trinité, (Couvent de la) X. 382 & suiv.
Trinité, (*la*) XIII. 541.
Trippli. (Royaume de) Son étendue, sa division, VI. 590 & suiv. Son état présent, 594 ; climat, terroir, 595 & suiv.
Tripoli, (Gouvernement de) V. 453.
Trois Rivieres, (la Ville de) XII. 70.
Truxillo, (Evêché de) XIV. 197.
Truxillo, (Corrégiment de) XIV. 197.
Tschikow, Capitaine de Vaisseau Russe, IX. 38.
Tsieriban, (Royaume de) III. 452.
Tsiston, Chancelier de Russie, est assommé à coups de bâton, X. 334 & suiv.
Tuateques, (*les*) Peuple du Mexique, XII. 483.
Tucuman, (Evêché de) XIV. 242.
Tufun, (le Royaume de) II. 507 & suiv. Il y a deux sortes d'Habitans dans ce pays, 511.
Tuli, (Empire de) II. 551. Enfans de ce Prince, *ibid.*
Tumbutum, (le Royaume de) VIII. 524.
Tunis, (Royaume de) VI. 395. Description géographique, 514. La Ville de Tunis, 518. Révolutions, 529 & suiv. Premiere expédition des Turcs, 531. Révolutions, 540 & suiv. Nations Européennes qui y sont établies, 567 ; climat, productions, 576 & suiv. Animaux, *ibid.* 578.
Tunisiens. (*les*) Usages & mœurs, VI. 557. Justice, *ibid.* : leur malpropreté, 560. Tributs, 562 : Troupes, *ibid.* & suiv. Justice particuliere, 565. Intérêts, 567 : Habillement, 568 & suiv. Maisons, 570. Langue, 573 & suiv. Religion, 585. Leur caractere, 586 : Femmes, 587 : Funérailles, 588 : Usages, 589 & suivantes. Police, 590.
Turc mis à mort pour la Religion Chrétienne, V. 279.

Turcomanie, (*la*) V. 427.
Turcomans, (*les*) en Perſe, IV. 226.
Turcomans, (Obſervation ſur les) V. 432.
Turcomans du Mouton blanc, IV. 226.
Turcs. (*les*) Leur origine, (V. 191 & ſuiv.) Leurs premieres demeures, 204 : leurs différentes branches, *ibid.* & ſuiv. Leurs Souverains, 227 & ſuiv. Ils s'établiſſent en Europe, 230. Leur Empire eſt partagé entre deux Empereurs qui ſe font la guerre, 239 : leurs premiers démêlés avec les Egyptiens, 259 : émeute générale dans leur Empire, 309 : aſſiegent Vienne, 357 : ſont battus, 458 : ſont battus par Thamas-Kouli-Khan, 400 : leurs poſſeſſions en Afrique, 485 & ſuiv. Pouvoir de leur Empereur, 610 : ſes titres, 612 : ſon inſtallation, 613. Sa vie privée, 614 : ſes repas, 615 : ſon lit de parade, 616 : ſon cortége, 618 : Princes de la Famille Impériale, V. 1 : leur éducation, 8 : leurs mœurs & uſages, *ibid.* & ſuivantes ; leur diſcipline Militaire, 61 : leur maniere de combattre, 63 : leur Marine, 64. Ils négligent le Commerce, 71 : Arts & Sciences, 74 & ſuiv. Moſquées, 77 : Mœurs & uſages, 79 : Médecine, 80 : Muſique, 82 : Arts méchaniques, 83 : Gouvernement Eccléſiaſtique, 84 & ſuiv. Les Cadis, 85 : les Imans, 86 : Moines, 87. Comment ils déclarent leur amour à une femme, 119. Leurs divertiſſemens & leurs fêtes, 121 & ſuivantes. Repas & uſages domeſtiques, 129 : leurs aſſaiſonnemens, 130 : leurs boiſſons, 131 : viſites, 132 : maniere de ſaluer, *ibid.* : autres uſages, 133 & ſuiv. Habillement, *ibid.* Funérailles, 135 & ſuiv. Maiſons & meubles, 139. Maniere de recevoir les Ambaſſadeurs, 141. Ils mépriſent les Etrangers, 145. Ce qu'ils penſent du Pape, 148. Leur portrait, 149 : ſont charitables, 152 : ils aiment les animaux, 153 : débauche, 154.
Turcs en Afrique, VI. 443. Métifs, 444. Leurs priviléges, 446 : leur Aga, *ibid.*
Turquie. (Deſcription de la) Etendue, limites de cet Empire, V. 402 & ſuiv. Mers qui l'environnent, 403 : Fleuves, 405 & ſuiv. Elle eſt mal peuplée, 409. Deſcription particuliere de ſes Provinces, 410 & ſuiv. Gouvernement des Provinces, VI. 27 & ſuiv. Leurs maiſons, 30. Bureaux

des Finances, 33 : Officiers de Judicature, 36 : Police des Villes, *ibid.* & ſuiv. Priſons & ſupplices, 40 : revenus de l'Empereur, 45 ; tributs, *ibid.* & ſuivantes. Les différens tréſors de l'Empereur, 47. Différentes Milices, 49 : Cavalerie, 60 : Infanterie, *ibid.* Commerce, 67 : Nations qui l'y font, *ibid.* Marchandiſes, 68 : prix des marchandiſes, 72 : Monnoie, 73 : Caravanſerais, 79 : les Emirs, 96. Particularités ſur la Religion, 98. Sectes particulieres, 100 & ſuivantes. Opinions ſur la durée de l'enfer, 103 : Athées, 107. Opinions ſur le Paradis, 112 : Mariages, *ibid.* Pluralité des femmes, 114 : divorce, *ibid.* Mariages des Eunuques, 115 : adultere, *ibid.* Enfans, 116. Vie des femmes, 118 : leur libertinage, 119.

Turquie, (Additions à l'Hiſtoire de) XVIII. 115, juſqu'à la fin du Volume.

U

UFFO, Roi de Norvege, XVII. 52.

Uglès, IX. 294.

Ukraine. Sa deſcription, XI. 41.

Uladiſlas, fils de Sigiſmond II, Roi de Pologne, entre en Ruſſie, X. 297. Il marche à Moſcow, 300 : il fait la paix & évacue la Ruſſie, 302.

Ulietea, (*Iſle*) XV. 621.

Urac ; une des Marianes, IV. 95.

Urne prophétique, V. 577.

Vagragues, inſectes fort incommodes, VIII. 462.

Valachie, (*la*) V. 549.

Valderas, Vallée très-fertile, au Mexique, XII. 377.

Valdivia, (Gouvernement de) XIV. 290.

Valid I, Calife, V. 68.

Valid II, V. 72.

Validé, (la Sultane) VI. 4.

Valpariſo, (Gouvernement de) XIV. 288.

Vanqui, (Pays de) VIII. 178.

Varages, (*les*) IX. 153.

Varane I, Roi de Perſe, IV. 195.

Varane II, Roi de Perſe, *ibid.*

Varane III, 196.

Varane IV, Roi de Perſe, IV. 199.

Varane V, Roi de Perſe, IV. 201.

Vaſa, (*Guſtave*) fait la guerre aux Ruſſes, IX. 412. Il fait une treve de ſix ans avec les Ruſſes, 425 : il en fait une de quarante ans avec eux, 429.

Vaſſabs, (le pays des) VIII. 178.

Vathek, Calife, V. 82.

Vela, (*Nunes de*) eſt déclaré Vice-Roi du Pérou ; ce qu'il y fait, XIV. 553 & ſuiv. On ſe ſouleve

contre lui, 558 : il eſt battu & tué, 568.
Vélaſquez, (*Diegue*) eſt Gouverneur de Cuba, XIII. 5. Il veut former un établiſſement dans le Continent de l'Amérique, *ibid.* : il envoie des vaiſſeaux contre Cortez, 215 & ſuiv. Il veut pourſuivre Cortez à la Cour d'Eſpagne ; mais ſa conduite y eſt déſapprouvée, 220.
Venda; déſeſpoir de ſes Habitans, IX. 456. Ils s'enſeveliſſent ſous ſes ruines, *ibid.*
Venezuela, XIV. 118.
Vent, (Iſles du) XIII. 471.
Vent, (Iſles ſous le) XIII. 541.
Vera-Cruſe ; ſa fondation, XIII. 52, 63.
Vert, (Cap) VIII. 464.
Vertes, (Iſles) XV. 419.
Viaczeslas, IX. 207.
Viaczeslas, IX. 211.
Vierges, (Iſles) XIII. 474.
Villalobor arrive aux Philippines, IV. 61.
Vilcas Guaman, (Corrégiment de) XIV. 206.
Villebois, viole la Czarine, XI. 253 & ſuiv. Il eſt puni légerement, 254 & ſuiv.
Villeneuve, (le Marquis de) XI. 447.
Vilna. Il s'y éleve une diſpute ſur la Religion, IX. 477.
Vincent, (Iſle de Saint) VIII. 603.
Vincent, (Iſle de Saint) XIII. 534.
Vincent, (Capitainie de Saint) XV. 24.
Virginie, (*la*) XII. 265 & ſuiv. Etabliſſement des Anglois, 272.
Viſapour, Royaume, III. 99 & ſuiv.
Viſir, (Hiſtoire d'un grand) XI. 118 & ſuiv.
Vithodus, Duc de Smolenſko, IX. 283 & ſuiv.
Vocabulaire de la Langue des Mongous, X. 77.
Vocabulaire des Langues des Peuples auſtraux, XV. 537 ; de l'Iſle de Taiti, 542.
Volodimir I, IX. 145 & ſuiv.
Volodimir II, IX. 192.
Volodimir III, IX. 239.
Vologeſe, Roi de Perſe, IV. 189.
Vologeſe II, Roi de Perſe, IV. 190.
Vonone, Roi de Perſe, IV. 188.
Vonone II, Roi de Perſe, IV. 189.
Vou-Chang, Ville de la Chine, I. 75.
Voyage des Eſpagnols dans la Mer Pacifique, (Continuation du) XV. 375.
Uſachkupa, Iſle, IX. 34.
Waterlandt, (Iſle) XV. 389.
Wilthold, Grand-Duc de Lithuanie, IX. 9.
Wooli, (Royaume de) VIII. 379.
Woronez, (Gouvernement de) IX. 11.
Wſervolod, IX. 188.
Wſervolod II, IX. 207.

Wſervolod III, IX. 225.

X

Y

XERCES, Roi de Perſe, IV. 169.
Xerxès II, Roi de Perſe, IV. 171.

Y

YACU-MAMA, prodigieux ſerpent, XIV. 411.
Yamana, (Royaume d') VIII. 389. Iſles qui en dépendent, 391.
Yang-Tcheou, Ville de la Chine, I. 75.
Yani, (Pays d') VIII. 389.
Yanyos, (Corrégiment de) XIV. 194.
Yemen, (l') V. 133 & ſuiv. Princes qui y ont régné, 146 & ſuiv.
Yenen, (l') Ses Rois, V. 4 & ſuiv. Révolutions qui y arrivent, 7.
Yeſid, Calife, V. 66.
Yeſid III, *ibid.* 70.
Yeſid III, *ibid.* 72.
Yeſo ou *Jeſſo*, Peuples qui habitent ce pays, I. 402 & ſuiv.
Yos, Peuple Negre, VIII. 107.
Yſabelle, (Iſle) XV. 357.
Yſcalans, (*les*) XII. 481.
Yſipeques, (*les*) XII. 482.
Yu, Empereur de la Chine, I. 28.
Yvoire, (côte d') (*ou* des dents) VIII. 244. Sa ſituation & ſa diviſion, 245 & ſuiv. Productions, 273, buffiaux, poiſſons, *ibid.* & ſuiv. Femmes, 277, langage, *ibid.* Rois & Prêtres, Magiciens, *ibid.* & ſuiv. Religion, Commerce, 278.

Z

ZAB, Prince de Perſe, IV. 152.
Zagatai, fils de Gengis-Khan, II. 533.
Zagatai, (Empire de) II. 548. Sa premiere dépendance, *ibid.* Il tombe dans l'Anarchie, 549 & ſuiv.
Zamoski, Général Polonois, ſa magnificence, IX. 485.
Zanfara, (le Royaume de) VIII. 519.
Zanguebar, ſitué ſur la côte orientale de l'Afrique, VII. 332 & ſuiv. Poſſeſſions des Portugais, 334. Iſles, 336 & ſuiv.
Zapatecas, (*les*) Nation du Mexique, XII. 474.
Zarpana, une des Mariannes, IV. 94.
Zebre, eſpece d'âne ſauvage très-belle, VII. 437. 525.
Zegzeg, (le Royaume de) VIII. 520.
Zeirides, (Dynaſtie des) VI. 385 & ſuivantes.
Zélande. (la nouvelle) Par qui découverte, IV. 127, 128. Peuples, *ibid.* Conſultez le quinzieme volume de cet Ouvrage, pag. 447, & ſuiv.

Zélande, addition à ſa deſcription, XV. 447.
Zambezé, fleuve du Monomotapa, VII. 343.
Zemble, (la nouvelle) XVI. 77. Arbres flottans, 79; quadrupedes, oiſeaux, 92; Habitans, *ibid.*
Zendero, Royaume tributaire de l'Abiſſinie, (ſes Habitans) VII. 323 & ſuivantes.
Zengis-Khan. Son origine, II. 521; ſa naiſſance, 523. Ses Sujets ſe révoltent; il eſt forcé de ſe retirer chez un Roi voiſin, *ibid.* Il épouſe la fille de ce Roi, 524. Conſpiration fameuſe contre lui. Il remporte une victoire ſignalée, 526; il en remporte une ſeconde, 527; il forme une ligue contre le Grand *Khan*, 527; il eſt déclaré Grand-Khan, 528; il établit des Loix, 530 & ſuiv. Il porte la guerre dans la Chine, 531; fait la conquête de preſque toute la Tartarie, 532; attaque le Roi de Perſe, *ibid.* le défait, *ibid.*; fait de nouvelles conquêtes, 533, 534. Sa cruauté & ſa brutalité à l'égard de la femme & des enfans du Roi de Perſe, 535. Conquêtes de ſes Généraux, 536. Sa maxime barbare, *ibid.* Ses Généraux ſont battus, 537. Il défait le fils du Roi de Perſe ſur l'Indus, 539 & ſuiv. Sa converſation avec deux Docteurs Muſulmans, 543, ſa mort, 544; ſon portrait, *ibid.* & ſuiv. ſes ſucceſſeurs, 545.
Zénites, (*les*) VI. 396.
Zia, V. 591.
Ziamets, ce que c'eſt, VI. 43.
Zizime, fils de Mahomet II, diſpute l'Empire à ſon frere Mahomet II, V. 257; ſa mort, 258.
Zoac, uſurpe l'Empire des Perſes, IV. 148.
Zoroaſtre, IV. 347 & ſuiv. Sa Bible, 356. Ses prédictions ſur le Meſſie, 357; ſa mort, *ibid.*

Fin de la Table des Matieres.